SOUVENIRS

D'UN AMIRAL

PREMIÈRE PARTIE.

LA JEUNESSE D'UN HOMME DE MER

IV.

LA FIN D'UNE CAMPAGNE MARITIME.

I.

Le moment semblait venu de reprendre le chemin de la France (1); mais si l'on réfléchit à la situation politique où se trouvait en 1793 notre malheureux pays, on ne s'étonnera point que de douloureuses préoccupations aient disputé nos âmes à la joie du retour. Nous n'avions, il est vrai, rien à redouter en apparence de la terrible conflagration qui, au moment même de notre départ, menaçait déjà l'Europe. Des lettres de neutralité envoyées par tous les gouvernemens mettaient *la Truite* et *la Durance* à l'abri des chances d'une guerre générale. Ce sauf-conduit formel nous eût-il manqué, nous trouvions un autre gage de sécurité dans le généreux exemple donné en 1778 par la France et les États-Unis. Les croiseurs des deux pays avaient à cette époque reçu l'ordre de respecter les bâtimens qui, sous les ordres de Cook, venaient d'explorer l'Océan-Pacifique. Comme la ***Resolution*** et la ***Discovery***, ***la Truite*** et ***la Durance*** étaient

(1) Voyez les livraisons du 15 décembre 1857, du 1er et 15 janvier 1858.

placées sous la sauvegarde de l'honneur européen. Le danger pour nous était moins dans les dispositions des marines européennes que dans l'état même de la France. Bien qu'incomplètes et déjà anciennes, les nouvelles d'Europe que nous avions trouvées à Bourou indiquaient un progrès redoutable dans l'agitation à laquelle était en proie la société française. Qu'allions-nous apprendre à l'île de Java, vers laquelle se dirigeaient nos corvettes après une salutaire relâche de onze jours dans la baie de Cayéli? Deux partis, celui de la révolution, celui de l'émigration, se dessinaient déjà parmi nous; ils attendaient des renseignemens plus précis avec une sombre impatience, et c'est sous l'impression de luttes prochaines, de dissentimens de plus en plus prononcés, que nous reprenions notre campagne.

L'indisposition de M. de Mauvoisis se prolongeant, M. de Vernon exerçait le commandement, sans s'écarter toutefois de l'itinéraire qui lui avait été tracé. Par les ordres de M. de Mauvoisis, nous nous engageâmes, au sortir de la rade de Cayéli, dans le détroit de Bouton. Dix-sept journées furent employées à traverser ce canal, qui n'a que trente lieues d'étendue. On mouillait toutes les nuits, et on n'avançait guère qu'à l'aide des marées favorables. Durant ces jours d'une laborieuse navigation, si nous éprouvâmes des chaleurs suffocantes, nous vécûmes du moins dans l'abondance. De tous côtés accouraient vers nous des pirogues chargées de volailles, de poissons et de fruits. Malheureusement cette abondance eut de tristes résultats, et les derniers vestiges du scorbut disparaissaient à peine que se déclaraient les symptômes de la dyssenterie. En deux jours, nous perdîmes cinq hommes, et chaque corvette compta une trentaine de malades.

M. de Mauvoisis cependant eut bientôt repris ses forces. Les corvettes venaient de traverser le détroit, elles étaient à l'ancre devant la ville de Bouton, quand il fit appeler à bord de *la Truite* M. de Vernon, et lui annonça qu'il se croyait suffisamment rétabli pour le décharger de la responsabilité du commandement. Jusqu'à Java d'ailleurs la route était toute tracée. Il n'y avait que deux cents lieues à parcourir vent arrière, dans des parages, il est vrai, parsemés d'assez dangereux écueils, et dont les Hollandais avaient évité de publier des cartes exactes; mais pour des navires qui venaient de passer des mois entiers au milieu des brisans, où chacun avait l'habitude d'avoir l'œil ouvert, ces difficultés n'étaient qu'un jeu. Nous franchîmes donc sans encombre l'espace qui nous séparait de la colonie hollandaise, et nous vînmes jeter l'ancre à l'entrée de la rade de Sourabaya dans un état de détresse qui réclamait impérieusement les plus prompts secours.

Un instant on put croire que ces secours nous seraient refusés; on avait appris à Sourabaya que la guerre était déclarée entre la Hollande et la France. L'officier qui avait été envoyé à terre pour demander l'autorisation de faire entrer nos corvettes en rade fut arrêté avec les hommes qui l'accompagnaient et retenu comme prisonnier de guerre. Un second officier et un second canot eurent le même sort. A la nouvelle de ces indignes procédés, M. de Mauvoisis réunit les états-majors des deux corvettes, et, après avoir exposé en quelques mots les difficultés de la situation, il annonça qu'il n'y avait point d'alternative qui ne lui parût préférable à celle de remettre nos bâtimens entre les mains de l'ennemi. Ces nobles paroles obtinrent une approbation unanime. Il fut décidé que, dès le lendemain, nous nous éloignerions d'un pays où l'on méconnaissait et le droit des gens et les lois de l'hospitalité. Qu'adviendrait-il ensuite de nous? C'est ce qu'il était difficile ou bien triste de prévoir. Il ne restait plus à bord de nos corvettes que trente jours de biscuit tout à fait avarié et un mois d'eau. Les deux tiers de nos équipages étaient attaqués de la dyssenterie; les hommes les plus valides étaient précisément retenus avec les deux embarcations que les Hollandais se refusaient à relâcher. Dans ces conditions, réussirions-nous à atteindre l'Ile-de-France, le seul port qui nous fût désormais ouvert? Ferions-nous près de douze cents lieues quand nous avions failli désespérer de pouvoir en faire quatre cents pour nous traîner de Waygiou à Sourabaya? Toutes nos dispositions de départ n'en furent pas moins prises, et nous n'attendions plus que le moment de mettre sous voiles, lorsqu'à notre grand étonnement nous vîmes arriver l'officier qui avait été le premier envoyé à Sourabaya. Le conseil supérieur de Batavia avait levé toutes les difficultés, et des ordres étaient donnés pour qu'on nous fît l'accueil réservé aux navires des puissances amies. Des pilotes nous étaient en même temps expédiés par le gouverneur. Nous levâmes aussitôt l'ancre, et, confians dans la foi jurée, nous donnâmes à pleines voiles dans la passe qui nous conduisit en quelques heures à l'entrée même de la rivière de Sourabaya.

Il y avait plus de deux ans que nous avions quitté la France. Ces deux années avaient été remplies pour nous de bien tristes épreuves; mais qu'étaient nos malheurs en comparaison de ceux qui pendant la même période affligeaient notre pays? Les deux officiers qui avaient eu des communications avec la terre apportaient des nouvelles que nous n'hésitâmes pas d'abord à taxer d'exagération. « La France, leur avait-on dit, était en guerre avec toutes les nations de l'Europe coalisées contre elle; une révolution épouvantable avait abouti à la mort du meilleur des rois; les démagogues, exerçant un

pouvoir sans bornes, envoyaient les citoyens les plus paisibles à l'échafaud, ou les faisaient massacrer dans les prisons. La France n'était plus qu'un vaste champ de carnage. » Tous ces horribles détails nous parvinrent à la fois : ils produisirent sur nous tous l'impression la plus douloureuse; malheureusement ils réveillèrent aussi les haines que le danger commun avait paru un instant assoupir. Sous des chefs tels que M. de Bretigny et M. de Terrasson, on se fût borné à gémir sur les malheurs de la patrie. M. de Mauvoisis était trop ardent pour ne pas ambitionner un rôle plus actif. Voyant à leur tête un partisan avoué de l'émigration, les états-majors tendaient plus que jamais à se séparer en deux camps, et chacun obéissait, suivant la pente où inclinent tous les hommes, à ses espérances ou à ses regrets.

La réception qu'on nous fit à Sourabaya vint heureusement nous arracher à ces tristes préoccupations. Les habitans s'empressèrent à l'envi près de nous, et ce fut à qui nous ferait les honneurs de la ville. On comptait parmi les officiers de la garnison plusieurs de nos compatriotes sortis des régimens que la Hollande avait à cette époque l'habitude de recruter en France. Nous les vîmes accourir des premiers au-devant de nous. Avec eux, nous pouvions nous entretenir sans réserve de nos inquiétudes, car ils n'avaient perdu ni le souvenir ni l'amour de la France en prenant du service sous un gouvernement étranger. Avec les Hollandais au contraire, nous dissimulions de notre mieux nos craintes pour l'avenir, notre horreur pour le passé, car la plus grande souffrance que puisse éprouver une âme un peu fière, c'est d'avoir à rougir de son pays devant des étrangers.

Sourabaya était en 1793 une petite ville charmante. Comme toutes les villes des Indes néerlandaises, elle comprenait trois quartiers bien distincts : le quartier européen, le *campong* chinois et le *campong* malais. Le quartier européen, entouré d'une simple chemise sans épaisseur, dont l'élévation en certains endroits ne dépassait pas cinq ou six pieds, s'étendait sur la rive gauche d'un cours d'eau très rapide, assez profond pour donner accès à des bâtimens de 60 ou 80 tonneaux, et servant de frontière à la ville proprement dite, qu'il séparait des faubourgs chinois et malais. Le quai planté d'arbres se prolongeait jusqu'à la mer. C'était pour les Européens la promenade habituelle. Le long de cette jetée, on avait ménagé un chemin de halage, afin de pouvoir tirer à la cordelle les caboteurs jusqu'au fond du port. Il y avait là, du lever du soleil jusqu'à la fin du jour, un mouvement, une activité commerciale dont Sourabaya, m'a-t-on assuré, n'offre plus aujourd'hui que le spectacle affaibli. Les rues de cette ville n'étaient point pavées, — c'était

alors un luxe fort rare sous les tropiques; — elles étaient spacieuses et présentaient l'aspect assez régulier d'une double rangée de maisons à un seul étage, élégantes et modestes demeures dont une propreté recherchée était le plus bel ornement. Le palais même du gouverneur ne contrastait point par son extérieur avec la simplicité générale; mais à l'intérieur de cette résidence il régnait un luxe dont la cour de quelques princes indiens eût pu seule donner une idée. C'est là que nous assistâmes à des fêtes qui rappelaient les splendeurs fabuleuses des *Mille et Une Nuits*, à des festins d'une profusion incroyable, dans lesquels une foule empressée de jeunes et belles esclaves, toutes vêtues d'un costume uniforme, se tenaient derrière les convives, attentives à prévenir leurs moindres désirs. Ce faste asiatique n'étonnait alors personne. Les employés supérieurs de la compagnie étaient de véritables souverains dans la province qu'ils étaient chargés d'administrer, et on trouvait tout simple qu'ils étalassent aux yeux des populations la pompe du rang suprême, puisqu'ils avaient toutes les prérogatives de la royauté (1).

La rade de Sourabaya, abritée de tous les vents, était un véritable nid de mousse pour nos pauvres navires si longtemps battus par la tempête. La sécurité complète dont nous jouissions à ce mouillage permettait donc de laisser aux états-majors et aux équipages beaucoup de liberté; mais cette liberté si chèrement achetée n'eût été qu'un leurre et une source de nouveaux regrets, si l'on n'avait pris quelque mesure pour améliorer notre situation financière, car depuis le commencement de cette longue campagne nous n'avions rien reçu encore de nos appointemens. Heureusement il nous restait une grande quantité des objets qui devaient servir à nos échanges avec les sauvages. Cession fut faite de toute cette pacotille à la compagnie hollandaise, et l'argent qu'on en retira fut employé à payer aux officiers et aux équipages une partie de la solde qui leur était due. Officiers et savans, — je me trouvai cette fois assez riche pour faire comme les autres, — tous prirent des logemens en ville.

(1) Le gouverneur de Sourabaya était à cette époque M. Hogendorp, homme digne en tous points des fonctions importantes qui lui étaient confiées et fait pour honorer une plus haute fortune. A vingt-cinq ans de là, je l'ai retrouvé à Rio-Janeiro. Après l'avoir élevé aux postes les plus éminens, les révolutions avaient consommé sa ruine. Il vivait retiré sous un *ajoupa*, misérable hutte de feuilles et de branchages, presqu'au sommet du Corcovado, manquant du nécessaire et n'ayant avec lui qu'une vieille négresse pour préparer ses modestes repas. Ce grand revers n'avait point altéré sa sérénité. Il revint avec complaisance sur les souvenirs de ce temps si éloigné déjà où il m'avait reçu, jeune enseigne de vaisseau, à sa table. L'étendue de son propre malheur l'affectait moins que la chute de l'illustre fortune à laquelle il avait attaché la sienne : devenu général au service de la France, il avait été un des aides de camp de l'empereur.

On ne laissa sur chaque corvette qu'un seul officier de garde, relevé tous les trois jours. Les tables des état-majors, les *gamelles*, pour employer le terme consacré, furent établies à terre. M. de Mauvoisis fixa le traitement de table de chaque officier à une piastre forte par jour, indemnité qui nous fut régulièrement payée à la fin de chaque mois par la caisse du bord. Dans un pays où tout était à vil prix, un pareil traitement nous laissait encore le moyen de réaliser des économies tout en vivant dans une extrême abondance. Jusque-là, tout était pour le mieux, puisqu'on ne nous allouait, à titre d'à-comptes, qu'une portion de ce qui nous était bien légitimement acquis. Seulement, quand l'argent qu'on s'était procuré par une opération très justifiable se trouva dépensé, on commit l'imprudence de puiser dans le trésor de la compagnie et de la laisser devenir notre créancière. Nous n'avions cependant, si l'on considérait la détresse bien connue de la république française, d'autre gage à offrir aux Hollandais que les bâtimens mêmes qui nous avaient amenés à Java. Nous contractions, en un mot, une sorte d'*emprunt à la grosse*, opération qui convient mieux à des navires de commerce qu'à des navires de guerre.

Le temps s'écoulait cependant. Il y avait près de quatre mois que nous avions jeté l'ancre devant Sourabaya, et rien ne faisait prévoir le moment où nous songerions à effectuer notre retour en France. Cette incertitude et l'inaction complète dans laquelle nous vivions, l'inaction si mauvaise conseillère, exaltèrent encore nos inimitiés. La désunion fut poussée si loin, qu'elle nécessita la dissolution des gamelles. Les états-majors cessèrent d'avoir une table commune, et chacun s'en fut vivre où il lui convenait le mieux. Dans cette dispersion générale, j'associai mes destins à ceux d'un jeune ingénieur hydrographe dont le nom est resté justement attaché à tous les travaux de notre campagne, et dont la réputation n'a fait que grandir jusqu'aux derniers instans de sa longue carrière. De jour en jour arrivaient d'Europe des nouvelles plus affreuses. La guerre civile, disait-on, désolait notre pays, le territoire, envahi par les armées étrangères, ne pouvait manquer d'être démembré, et déjà les ennemis commençaient à se partager nos provinces. Tous ces bruits, exagérés quelquefois à dessein, agitaient ou aigrissaient les esprits. La majorité d'entre nous aspirait ouvertement après un prompt départ, et se plaignait vivement des interminables délais qui laissaient la dyssenterie décimer nos équipages. Dans l'espoir d'apaiser ces mécontentemens et de rallier de nouveaux partisans à la cause royaliste, M. de Mauvoisis ne trouva rien de mieux que de disposer des décorations qui avaient été confiées au chef de l'expédition pour récompenser ceux des officiers qui mériteraient cette distinction par

leurs services dans le cours du voyage. Trois officiers reçurent la croix de Saint-Louis, et en présence des états-majors réunis prêtèrent le serment exigé par les statuts de l'ordre. Cette mesure ne pouvait plus laisser de doutes sur l'intention de M. de Mauvoisis de ne rentrer en France que lorsqu'il aurait reçu des nouvelles plus en rapport avec ses désirs et ses espérances. Nous savions qu'il entretenait une correspondance très active avec le gouverneur-général, mais nous ne soupçonnions pas qu'il sollicitait déjà les secours de la haute régence pour tenir en respect au besoin les équipages des deux corvettes, accusés par leur commandant de s'être constitués en état de révolte. Est-il besoin d'ajouter que rien, ni dans les équipages ni dans les états-majors, ne justifiait une telle accusation? Chacun s'étonnait, il est vrai, que notre séjour à Sourabaya se prolongeât ainsi sans nécessité, mais jamais on n'avait eu à nous reprocher le moindre murmure ni le moindre mouvement sérieux. Malgré des dissensions profondes, il n'y avait qu'un vœu parmi nous, celui de rentrer en Europe, et d'y rentrer avec nos bâtimens. Ce qui acheva d'égarer l'ambition de M. de Mauvoisis, ce fut sa crédulité. Les nouvelles ne parvenaient point alors dans les Indes avec autant de rapidité et de régularité qu'aujourd'hui. La compagnie hollandaise, intéressée à ne laisser circuler dans ses possessions aucun bruit qui pût ébranler sa puissance, avait pris des mesures pour qu'aucun journal, aucune correspondance, ne pussent pénétrer dans la colonie sans avoir subi une censure préalable. On ne pouvait donc savoir à Java des événemens qui s'accomplissaient en Europe que ceux qui tournaient contre nous, ou qui tendaient à déshonorer la cause de la révolution. Les avantages remportés par nos armes étaient soigneusement dissimulés; le règne odieux de la convention était au contraire livré à l'indignation publique avec toutes ses horreurs et tous ses désordres. Qui eût pu croire au triomphe d'une orgie où des bourreaux ivres de sang et à court de victimes semblaient prêts à se dévorer entre eux? Déjà la reine Marie-Antoinette et les girondins avaient porté leur tête sur l'échafaud, la Vendée était en feu, Dumouriez venait de passer à l'ennemi. M. de Mauvoisis crut la France vaincue et l'émigration près de rentrer bannières déployées dans Paris. Il ne voulut pas attendre le dernier moment pour manifester ses principes par un acte éclatant. Il trouva malheureusement dans le conseil supérieur de la compagnie, à l'honneur duquel nous étions confiés, une disposition complaisante à écouter ses rapports mensongers et un empressement perfide à seconder sa défection. Dans la nuit, des listes de proscription sont dressées. Deux vaisseaux de guerre de cinquante canons et des canonnières entourent nos corvettes; des détachemens

de troupes parcourent la ville et constituent prisonniers tous les individus dont l'arrestation a été résolue. Au point du jour, le pavillon blanc est arboré sur nos bâtimens, qui le saluent de toute leur artillerie. Cette démonstration ridicule était sans objet. La seule conséquence qu'elle pût avoir, c'était de nous fermer les portes de la France, à moins que l'étranger ne se chargeât de nous les rouvrir. A dater de ce jour, c'en était fait de l'expédition; on put la considérer comme dissoute. La plupart des officiers, qui n'appartenaient pas à la noblesse, ainsi que les naturalistes, cause première de nos dissensions, furent dirigés par terre sur la ville de Batavia pour y être détenus dans les forteresses. Quelques officiers mariniers et une quarantaine de matelots de chaque corvette furent envoyés en exil dans l'intérieur de Java. On les y plaça sous la surveillance des chefs indigènes, qui heureusement les traitèrent avec les plus grands égards.

J'avais été porté par M. de Mauvoisis sur la liste des proscrits. Le jeune ingénieur hydrographe avec lequel je m'étais lié y figurait également, sans avoir plus que moi mérité cette distinction. J'ignore en vérité quel motif avait pu nous valoir l'honneur d'être rangés parmi les rebelles. Nous étions tous les deux très inoffensifs, surtout fort peu enthousiastes d'une révolution que nous ne connaissions encore que par ses excès. Je dois dire cependant que mon compagnon était le dépositaire des papiers de l'aumônier de *la Durance*, mort depuis notre arrivée à Sourabaya. Ces papiers renfermaient la correspondance de M. de Terrasson, et à toutes les instances qui lui avaient été faites pour avoir communication de ce dépôt le jeune ingénieur avait répondu par le refus le plus formel. Mais moi, qui venais à peine d'accomplir ma vingtième année, qui n'avais d'ardeur que pour mon métier et pour le plaisir, qui n'avais jamais pris parti ni pour les Capulets ni pour les Montaigus, qui, en ce moment même, étais à peine convalescent d'un bon coup d'épée que je devais à l'un de ces savans si particulièrement odieux à M. de Mauvoisis, je me demande encore à quel propos on me fit arrêter. Sans doute on jugea que, n'ayant rien à gagner à la cause de l'émigration et tout à espérer du triomphe des idées nouvelles, mon choix devait être fait à l'avance. Ce raisonnement, si toutefois ce fut celui de M. de Mauvoisis, aurait dû dessiller ses yeux. Que pouvait-il espérer du conflit dans lequel la noblesse était engagée, lorsqu'il lui fallait tenir pour ennemis tous les Français qui n'étaient pas gentilshommes? Détenus dans nos appartemens et gardés à vue par deux factionnaires, nous attendions, mon compagnon et moi, le parti qu'on allait prendre à notre égard. Notre premier mouvement avait été de nous révolter contre ce traitement indigne; bientôt la gaieté

naturelle à notre âge avait repris le dessus, et nous nous étions insensiblement habitués à notre prison. Le joug de la persécution ne s'appesantit pas d'ailleurs bien longtemps sur nos têtes. J'ignore qui intercéda en ma faveur, mais je fus relâché le premier. Mon compagnon ne le fut que quelques jours plus tard. M. de Mauvoisis me fit demander aussitôt après la levée de mes arrêts; il m'ordonna de reprendre mon service à bord de *la Truite*, comme si cette arrestation n'eût été que le résultat d'un malentendu, et me dit, au moment où je me retirais, qu'il n'avait pas oublié les recommandations de mes protecteurs. Je lui avais en effet été recommandé, avant notre départ de Brest, par Mme la duchesse de Choiseul; mais, dans la précipitation avec laquelle il avait dressé sa liste des suspects, il paraît qu'il l'avait oublié.

L'émotion causée par ce coup d'état ne tarda pas à s'apaiser, et nous reprîmes nos habitudes paisibles. Nous montions à cheval dès le point du jour, et nous chassions jusqu'à dix heures. Dans la journée, nous évitions de sortir à cause de l'excessive chaleur; le soir venu, nous allions faire quelques visites ou respirer sur la jetée l'air frais de la mer. Toutes les quinzaines environ, mon tour de garde arrivait, et j'allais arpenter pendant trois jours le pont presque solitaire de *la Truite*. Cette vie calme et monotone convenait au climat, qui ne s'accommode ni des exercices violens ni des émotions trop vives. Cependant la dyssenterie continuait ses ravages parmi les plus sages et les plus tempérans d'entre nous. J'avais été un des premiers officiers atteints de cette cruelle maladie, et j'en étais arrivé à un état de faiblesse qui me permettait difficilement de continuer mon service. Chaque fois que venait mon troisième jour de garde, j'étais pris par des vomissemens, je perdais connaissance, et il fallait me transporter évanoui à terre. Je craignais tellement d'être à charge à mes camarades, que, malgré l'intérêt qu'ils me témoignaient, je ne voulus jamais céder à leurs instances. Je persistai, en dépit de toutes les observations du médecin, à mener ma vie habituelle, trouvant dans mon énergie et dans ma jeunesse insouciante des forces inespérées pour remplir mes devoirs et pour vaquer en même temps à des plaisirs qui n'étaient pas tous sans danger. L'oisiveté en effet nous livrait sans défense à des séductions qui peuvent exercer leur pernicieuse influence sur toute une carrière. Comme la plupart de mes camarades, j'avais depuis quelques mois contracté la funeste passion du jeu. Le sort me fit tomber un jour entre les mains de fripons qui me donnèrent une leçon que je ne payai pas trop cher, puisque j'en gardai le souvenir toute ma vie. En moins d'une heure, ces habiles joueurs m'eurent dépouillé de soixante-dix louis, et je demeurai leur débiteur de dix autres. Je me retirai chez moi fort confus,

fort affligé, comme on peut croire, et surtout fort préoccupé des moyens de payer ma dette. Je possédais deux atlas, quelques livres et un habit de velours souci parsemé de points noirs. Mon domestique reçut l'ordre d'aller vendre tous ces objets; le prix qu'il m'en rapporta me permit de satisfaire sur-le-champ à mes obligations; il me resta même assez d'argent pour attendre sans trop de gêne la solde du mois, qui heureusement touchait à sa fin.

Le passage dans l'intérieur de l'île de Java des officiers, des naturalistes et des marins proscrits par M. de Mauvoisis redressa les idées fausses qu'on avait accréditées sur leur compte. Les Hollandais purent juger, en voyant de près ces prisonniers, qu'on les avait étrangement calomniés. Ils ne trouvèrent dans les hommes qui leur avaient été signalés comme des révolutionnaires dangereux que des gens inoffensifs qui ne s'étaient jamais occupés de politique, ou ne s'en étaient occupés qu'avec la ferveur naïve que presque toute la France avait montrée à cette époque pour de périlleuses utopies. Aussi à leur arrivée dans la capitale de l'île nos compatriotes furent-ils reçus avec une bienveillance extrême, qui pour quelques-uns même se transforma en une généreuse sollicitude. Les corsaires de l'Ile-de-France avaient fait des captures importantes dans la mer des Indes; les Hollandais, de leur côté, s'étaient emparés de quelques-uns de nos bâtimens. Un navire fut expédié de Batavia en parlementaire, pour traiter avec les autorités de l'Ile-de-France de l'échange des prisonniers. Quelques-uns des proscrits de *la Truite* et de *la Durance* furent embarqués sur ce bâtiment : il est regrettable que tous n'aient pu obtenir cette faveur. Les laisser à Batavia sous l'influence d'un climat dont l'insalubrité était alors proverbiale, c'était les exposer à un danger plus terrible que tous ceux que nous avions affrontés sur les côtes de la Nouvelle-Hollande ou de l'Océanie. Plusieurs de nos compagnons payèrent ainsi de leur vie les ambitieuses illusions de leur commandant.

Les événemens se chargeaient à cette époque même de seconder le retour de la haute régence à des sentimens plus équitables. Non-seulement nos frontières avaient cessé d'être menacées, mais nos armées pénétraient déjà jusqu'au cœur des pays ennemis. Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis le départ des premiers proscrits pour l'Ile-de-France, qu'un bâtiment léger, expédié de cette île, vint réclamer au nom de la république « le traître Mauvoisis et les malheureux équipages. » Le délégué du gouverneur français était précisément un de ces naturalistes que le chef de l'expédition s'était empressé de porter sur ses listes de proscription. Après d'assez longues irrésolutions, le conseil suprême refusa de faire droit à cette demande. Il faut croire cependant que ce refus n'était pas bien ca-

tégorique, puisque trois mois plus tard le même envoyé revint à Batavia renouveler sa sommation. Cette seconde démarche de la colonie française ne fut pas ignorée de M. de Mauvoisis. Il s'en alarma, et, pour en prévenir les suites, il jugea à propos de se rendre à Samarang, dont le gouverneur était d'un rang plus élevé que le gouverneur de Sourabaya. J'ignore quelle réception lui fut faite; mais bientôt nous apprîmes qu'il était mort trois jours après son arrivée à Samarang. Le bruit courut alors parmi nous qu'il s'était empoisonné. Je n'oserais affirmer le contraire. Cependant il est plus naturel de croire qu'un homme qui depuis fort longtemps était sous l'influence d'une maladie nerveuse n'avait pu résister aux contrariétés multipliées et aux inquiétudes inséparables du commandement de notre expédition. M. de Mauvoisis mourut du poison qui nous avait déjà ravi M. de Terrasson et M. de Bretigny. En lui périt un de ces cadets de famille dont la révolution a éteint la race en France, race ambitieuse et entreprenante qui, fière de sa noblesse, impatiente de sa pauvreté, cherchait dans les aventures ou dans les intrigues une fortune digne de son blason. C'était véritablement à cette époque la séve du corps social : le moindre rayon de soleil la mettait en mouvement. Hardis et avisés comme les fils de Tancrède de Hauteville, ces gentilshommes, qui n'avaient que la cape et l'épée, ont fondé nos colonies, peuplé les rangs de notre marine et rempli les pages de notre histoire du récit de leurs prouesses. Ils étaient à l'occasion héros ou flibustiers, courtisans ou révolutionnaires, mais toujours chevaliers, gardant jusque dans leurs écarts un certain vernis d'élégance, dans leurs vices un certain point d'honneur, — sans scrupules souvent, mais jamais sans orgueil. Certes on ne peut se plaindre que l'ambition manque à notre société : elle était autrefois confinée dans les rangs de la classe nobiliaire, elle est aujourd'hui partout; seulement elle n'a plus le même cachet, et l'on serait quelquefois tenté de la trouver trop facile à satisfaire. De chétifs avantages lui suffisent : il lui faut une ornière, elle ne se soucie plus des aventures.

La mort de M. de Mauvoisis plaça M. de Vernon à la tête de l'expédition. L'ancienneté de cet officier, alors lieutenant de vaisseau, le désignait naturellement pour un poste où il était regrettable qu'il n'eût pas remplacé plus tôt les chefs dont il rappelait si bien la sagesse et la bienveillance. S'il eût succédé directement à M. de Bretigny, ou s'il eût pu conserver le commandement qu'il avait pris à l'île Waygiou, quand la situation de M. de Mauvoisis semblait désespérée, l'issue de notre campagne eût été bien différente. Nous eussions ramené en France les débris de notre expédition au moment où les journées de thermidor venaient de rendre l'espoir à tous les honnêtes gens.

Les officiers de *la Truite* et de *la Durance* auraient été accueillis avec empressement par la république, qui commençait à s'apercevoir du vide immense que l'émigration avait laissé dans les rangs de la flotte. Après les imprudences de M. de Mauvoisis, la situation n'était plus la même. M. de Vernon n'eut par malheur à prendre le commandement des corvettes que pour les livrer à la compagnie néerlandaise, qui les réclamait comme rançon de ses avances. En s'emparant de nos bâtimens, les Hollandais s'engagèrent à fournir à ce qui restait des états-majors et des équipages le moyen de rentrer en Europe. Par suite de cette convention, un brick de commerce nous reçut à son bord et nous transporta jusqu'à Samarang, où nous restâmes environ un mois et demi.

Samarang tient le second rang parmi les villes de Java. Dans les fêtes qui furent données à notre intention, nous fûmes d'autant mieux accueillis des dames, que nous parlions presque tous avec facilité le malais. Cette langue est l'italien de l'Inde. Je n'en connais pas qui m'ait paru plus douce et plus musicale. Les Hollandais s'étonnaient que nous eussions pu apprendre en si peu de temps une langue qu'ils n'arrivent à posséder qu'après un long séjour dans les Indes. La prononciation de ces nombreuses voyelles, qui forment dans la bouche des indigènes ou des créoles un gazouillis harmonieux, leur offre un obstacle presque insurmontable; elle n'a au contraire rien de bien difficile pour les peuples du midi de l'Europe. Malgré l'aimable accueil qui nous adoucissait un peu les peines de l'exil, nous appelions de tous nos vœux le jour où l'on nous annoncerait notre départ pour Batavia. Le bruit s'était répandu, je ne sais sur quel fondement, que plusieurs corsaires venus de l'Ile-de-France croisaient sur la côte de Java. De tous les dangers auxquels nous pouvions être exposés, celui de tomber entre les mains des républicains paraissait le plus redoutable à quelques-uns de mes compagnons. Pour l'éviter, ils se décidèrent à faire le reste du voyage par terre. D'autres (et je fus du nombre) préférèrent s'embarquer; nous fîmes une traversée fort heureuse, et ne rencontrâmes pas un seul bâtiment.

La ville de Batavia était alors considérée comme le tombeau des Européens, et elle ne méritait que trop sa triste réputation. Deux de nos officiers, qui avaient résisté au climat de Sourabaya et de Samarang, furent enlevés en quelques jours par des fièvres pernicieuses. Les murailles qui entouraient la ville européenne en faisaient une fournaise. Aussi toutes les personnes que leurs affaires ne retenaient pas dans cette enceinte s'empressaient-elles de chercher un air plus pur sur le plateau où s'élèvent aujourd'hui les quartiers de Ryswick et de Valtevreden. De fraîches résidences entourées de jardins y

remplaçaient les somptueux palais de Batavia. Dès notre arrivée, la haute régence eut la délicate attention de mettre à la disposition de nos états-majors une de ces habitations. Ceux des officiers qui ne purent y trouver place furent admis à l'auberge de la compagnie, où on les défraya de toutes leurs dépenses. Cette auberge était la seule de la ville, et principalement destinée à recevoir les étrangers. Tout y était grandiose; on y trouvait des salons spacieux, des chambres à coucher d'une propreté recherchée, deux salles de billard et une table somptueusement servie, tentation bien dangereuse dans un pays où le moindre écart de régime peut être mortel. Ceux qui n'avaient pas, comme nous, l'avantage d'être les hôtes de la compagnie payaient assez cher tout ce luxe. La taxe officielle de l'auberge, — car tout à Batavia était taxé, — était de 5 piastres par jour. Il est vrai que dans ce chiffre se trouvaient compris les frais de voiture, l'étiquette ne permettant pas qu'un Européen digne de quelque considération se montrât à pied dans les rues. Chacun de nous avait à ses ordres un carrosse dont il pouvait disposer à toute heure.

Les gracieux procédés de la haute régence n'étaient pas sans arrière-pensée. La compagnie perdait chaque année une partie de ses équipages, et, après s'être emparée de nos bâtimens, elle eût voulu retenir à son service nos marins et nos officiers. Deux de mes compagnons eurent la faiblesse de céder aux offres séduisantes qui leur furent faites. Ils acceptèrent la cocarde orange, et on leur promit qu'au bout d'un an ils auraient le commandement d'un vaisseau de cinquante canons. On tint fidèlement cette promesse. Ils firent, en qualité de capitaines, deux ou trois voyages aux Moluques, s'enrichirent, et se virent bientôt appelés à des fonctions plus importantes. Ils ne jouirent pas longtemps de cette brillante fortune. L'un d'eux, nommé au commandement militaire de la ville de Batavia, ne tarda pas à être victime de l'insalubrité du climat; l'autre, devenu gouverneur d'Amboine, eut un sort plus digne de pitié. Accusé d'avoir mal défendu cette île, dont trois frégates anglaises s'emparèrent en 1810, il fut traduit, par ordre du général Daendels, devant un conseil de guerre, condamné à mort et fusillé.

Toutes les promesses du monde ne m'auraient pas fait oublier la France. J'avais été pauvre jusqu'alors sans jamais connaître le besoin. Avide non de richesses, mais de renommée, je savais qu'on ne peut acquérir de vraie gloire qu'au service de son pays. Le métier de *condottiere* ne me convenait pas plus que celui de marchand. Je n'avais donc plus qu'une pensée, c'était de rentrer en Europe et de prendre une part active à cette guerre dans laquelle de jeunes capitaines commençaient à se faire un nom. Malheureusement la crainte de nos corsaires empêchait tout départ isolé. Les Hollandais atten-

daient l'arrivée du convoi venant de Chine pour le réunir à celui que régulièrement ils expédiaient chaque année de Batavia pour l'Europe. Chacun, pendant ces interminables délais, se considérant comme affranchi de toute obligation envers un gouvernement que nous n'avions pas encore eu l'occasion de reconnaître, avait pris la direction qui cadrait le mieux avec ses projets. Il n'y eut donc qu'un certain nombre d'officiers et très peu de marins qui s'embarquèrent sur les bâtimens prêts à faire voile pour la Hollande. Je fus de ceux qui, sans s'inquiéter du drapeau sous lequel ils allaient servir, voulurent avant tout courir à la défense de leur pays.

Dans les premiers jours du mois de janvier 1795, ces humbles débris d'une expédition dont la reconnaissance des navigateurs s'est chargée de garder la mémoire sortirent de la rade de Batavia, sous un pavillon étranger, pour aller raconter à la mère-patrie la longue odyssée de leurs travaux et de leurs malheurs.

II.

Le convoi hollandais, en quittant la rade de Batavia, se composait d'une trentaine de grands bâtimens, parmi lesquels on comptait dix ou douze vaisseaux de soixante-quatre et de cinquante canons. Toute cette flotte, bien qu'armée en guerre, avait plus d'apparence que de force réelle. Les équipages étaient peu nombreux, et les batteries basses étaient encombrées de marchandises. Une seule frégate de l'état, l'*Amazone*, était chargée de la police et de la conduite de tout le convoi. On ne saurait en vérité s'expliquer la confiance de la compagnie, qui se contentait d'une pareille escorte pour un convoi d'une aussi grande valeur. Trois bonnes frégates bien équipées, tombant au milieu de cette flotte, auraient tout pris. Il est vrai que la Hollande était alors l'alliée de l'Angleterre, et comptait sur la protection des flottes britanniques. En nous embarquant sur ces bâtimens, on avait alloué aux capitaines, pour le passage de chaque officier français, une somme de 2,400 francs. Nous devions être admis à la table du commandant et avoir chacun une cabine séparée. Un de mes camarades, enseigne de vaisseau comme moi, le chef de timonerie et le commis aux vivres de *la Truite*, ce dernier faisant fonctions de commis aux revues, m'accompagnèrent sur le *Dortwicht*, bâtiment de 1,200 tonneaux, armé de trente canons de 18.

En sortant de la rade de Batavia, le convoi donna dans le détroit de la Sonde. Il y rencontra des vents contraires, qui, bien que très maniables, le forcèrent de prendre mouillage sur la côte de Sumatra. On n'essaya pas même de louvoyer. On savait que les bâtimens, complétement dépourvus de qualités, manœuvrés par des équipages

d'une excessive faiblesse, perdraient du terrain plutôt qu'ils n'en gagneraient. Ce contre-temps rendait très incertaine l'époque à laquelle il nous serait permis de sortir du détroit. Cependant les maladies commençaient à sévir; on craignait de manquer d'eau pour le voyage, et, malgré une chaleur accablante, on ne la distribuait qu'avec une extrême parcimonie. On avait bien trouvé une aiguade sur la côte; mais cette aiguade était assez éloignée du mouillage, la brise était souvent très fraîche, et les chaloupes, une fois chargées, avaient toutes les peines du monde à revenir à bord. Je profitai un matin du départ de l'une de ces embarcations pour me rendre à terre. Quand nos pièces furent pleines d'eau, la brise soufflait avec force. La marée, qui avait une direction opposée à celle du vent, rendait les lames plus creuses, et une embarcation surchargée comme l'était la nôtre courait grand risque de s'emplir. J'avais ouvert l'avis d'attendre le changement de marée pour opérer notre retour à bord. On ne tint aucun compte de mes observations, et nous nous éloignâmes de la côte. Bientôt les tangages de la chaloupe devinrent si violens, que l'eau embarquait de toutes parts. Nous allions certainement couler, si, oubliant mon rôle de passager, je ne me fusse décidé à donner l'ordre de défoncer les pièces, et si je n'eusse insisté pour qu'on se dirigeât sur le bâtiment le plus rapproché de nous. Cette résolution nous sauva. Nous arrivâmes le long du bâtiment sur lequel j'avais fait mettre le cap, plus d'à moitié pleins d'eau. Ce bâtiment, qui ressemblait fort au *Dortwicht*, s'appelait la *Surseance*. Le capitaine avait invité à dîner la majeure partie de l'état-major de la frégate l'*Amazone*. Il n'eut pas plus tôt appris l'arrivée d'un officier français à son bord, qu'il vint avec beaucoup d'empressement m'inviter à prendre part au repas qu'il donnait à ses compatriotes. J'acceptai sans hésitation, et on se mit immédiatement à table. On y passa la nuit à manger, à boire et à chanter. Les officiers de l'*Amazone* parlaient presque tous le français. Plusieurs d'entre eux se rappelaient avec plaisir le séjour qu'à diverses reprises ils avaient fait à Paris. Ils entremêlèrent de tant de toasts les airs de nos opéras-comiques, qu'avant la fin du dîner la plupart des convives avaient à peu près perdu la raison. Je ne m'étais jamais livré à de pareils excès, et j'avais heureusement dans l'état de ma santé une excuse suffisante pour persévérer dans mes habitudes de sobriété. Je n'en vis pas moins apparaître le jour avec une vive satisfaction. Le temps s'était embelli; nous en profitâmes pour nous rendre à bord du *Dortwicht*. Je n'eus à prendre congé de personne. Officiers et matelots, tout le monde dormait à bord de la *Surseance*.

Les chaloupes de deux autres bâtimens du convoi se tirèrent

moins bien de ce mauvais pas que la chaloupe du *Dortwicht*. Elles s'emplirent et coulèrent à fond. Dans l'une de ces embarcations se trouvaient un lieutenant de vaisseau et un volontaire de *la Truite*. Tous deux, par bonheur, nageaient parfaitement; ils ne parvinrent cependant à gagner la terre qu'après des efforts inouis. Dans l'autre chaloupe était un officier de *la Durance*, M. de Madécourt. Celui-là n'avait su nager de sa vie. Au moment où l'embarcation fut submergée, le hasard plaça sous sa main deux avirons qui s'en allaient en dérive. Il en mit un sous chacun de ses bras, et, grâce à ce secours, il put se soutenir sur l'eau de huit heures du soir à trois heures du matin. Ballotté par les lames, livré aux angoisses d'une longue agonie, il apercevait distinctement la terre à quelques milles sans pouvoir conserver l'espérance d'y être porté par la vague, car le vent et le courant suivaient la direction du détroit. La lune, en se levant derrière les montagnes, vint, quelques heures avant le jour, lui révéler toute l'horreur de sa position. Il n'entrevoyait plus aucune chance de salut, et déjà il était résigné à mourir, lorsque la Providence conduisit près de lui une pirogue. Il entendit le bruit des pagaies et réclama à grands cris du secours. Recueilli par cette frêle embarcation, il craignit un instant de n'avoir échappé au danger qui le menaçait que pour tomber dans un péril plus affreux encore. La pirogue qui l'avait sauvé était montée par des naturels de l'île de Sumatra. Il savait que ces insulaires, presque sauvages alors, montraient ordinairement peu de pitié pour les Européens. Il se crut destiné à un long esclavage ou à une mort accompagnée de tortures. Cette injuste méfiance dura jusqu'au moment où le jour permit de reconnaître la position de la flotte. M. de Madécourt indiqua le bâtiment à bord duquel il désirait être conduit. Ses signes furent compris, et en moins d'une heure il se retrouva à bord du navire sur lequel il avait pris passage à Batavia. Par une faveur toute particulière du ciel, ce déplorable événement, qui semblait devoir mettre le comble à nos infortunes, ne coûta la vie à aucun Français. Les équipages seuls des chaloupes hollandaises furent victimes d'un désastre que leur imprudence avait bien follement provoqué.

A notre départ de Batavia, j'étais si souffrant qu'on venait tous les jours s'informer si je n'étais pas mort pendant la nuit. Bien souvent j'avais entendu mes camarades, faisant à l'avance mon oraison funèbre, exprimer le regret qu'ils éprouveraient de ma fin prématurée. Ces éloges, qu'on accorde assez aisément aux malades dont on désespère, n'avaient, grâce à Dieu, aucune prise sur ma gaieté : je sentais intérieurement que je ne mourrais pas encore cette fois et qu'il me suffirait de changer d'air pour me rétablir. Mes pres-

sentimens ne me trompaient pas. A peine le *Dortwicht* avait-il été hors de la rade de Batavia que ma dyssenterie avait cessé comme par enchantement. Peu à peu je revins à la vie, et en moins d'un mois j'avais recouvré mes forces et la santé. Le régime du bord avait-il autant que le changement d'air contribué à ce résultat? Ma prompte guérison ayant paru à tous un véritable phénomène, je ne dois rien omettre des circonstances qui ont pu l'amener. Voici donc comment nous vivions à bord du *Dortwicht*. Le déjeuner ne se composait que de froment cuit à l'eau. Une forte dose de gros sirop faisait de ce froment une bouillie compacte dans laquelle la cuiller se tenait plantée comme un mât. Le dîner était plus varié, sinon plus substantiel; il comprenait d'ordinaire une ou deux volailles, du bœuf salé avec de la choucroute, quelquefois du porc frais. L'usage du pain était inconnu sur le *Dortwicht*, le biscuit était détestable; le riz tenait lieu de l'un et de l'autre. Nous avions pour boisson le plus ordinairement de la bière, rarement du vin, quelquefois du rhum ou de l'eau-de-vie de riz. Tel était le régime sous l'empire duquel je suis bien certainement revenu des portes du tombeau; je ne conseillerais cependant pas à tous les malades atteints de la dyssenterie d'en essayer.

Si ma santé s'était miraculeusement fortifiée depuis notre départ, il n'en était pas de même de celle de mes compagnons de voyage. L'un fut atteint d'une fièvre putride et maligne; le commis aux vivres et le chef de timonerie furent attaqués de la dyssenterie. Ainsi, des quatre Français qui se trouvaient à bord du *Dortwicht*, j'étais devenu, par un caprice du sort, le seul valide. Par surcroît de malheur, le médecin du bâtiment mourut; dix-sept marins hollandais succombèrent également. Au milieu de cette épidémie, dont il m'a semblé reconnaître plus tard les symptômes dans la fièvre jaune, tous mes soins ne réussirent pas à sauver mon pauvre camarade l'enseigne de vaisseau, qui avait à peine vingt-trois ans. C'était un homme charmant, joignant à beaucoup d'esprit naturel une éducation très soignée et une physionomie des plus agréables; mais il avait la faiblesse de se croire toujours malade et d'avoir une foi superstitieuse dans la faculté. Dès que l'épidémie éclata, il courut se mettre entre les mains du médecin du *Dortwicht*. Ce docteur ignorant le purgea trois jours de suite et l'épuisa si bien, qu'au moment où il descendait lui-même dans la tombe, mon camarade rendait le dernier soupir.

Le commis aux vivres traîna plus longtemps. Je le veillais nuit et jour avec peu d'espoir de le sauver. Sur un des bâtimens de la flotte était embarqué le premier médecin de notre expédition. Bien qu'il fît très mauvais temps, je n'hésitai pas à me rendre près de

lui pour réclamer ses conseils. Sur le rapport que je lui fis de l'état du malade, il jugea qu'il n'y avait plus de ressources. Je revins à bord du *Dortwicht* fort affligé. Depuis longtemps nous soupçonnions que ce maître-commis était une femme. La même singularité s'était rencontrée à bord de la frégate *la Boudeuse*, sur laquelle Bougainville avait fait le tour du monde. Les sauvages de Tonga-Tabou, qui s'étonnaient toujours de ne trouver que des hommes parmi nous, avaient été les premiers à éventer ce secret, mais il avait été impossible d'obtenir de ce maître-commis femelle l'aveu de son sexe. Il n'est sorte de ruses au contraire qu'elle n'employât pour le dissimuler. Un de nos volontaires eut un jour l'audace de vouloir surprendre le mystère qu'elle cachait avec tant de soin; elle le provoqua en duel. Arrivée sur le terrain, elle se refusa à toute tentative d'accommodement et reçut un coup de sabre au bras, prouvant par son énergie que, si elle n'était pas un homme, elle avait du moins un courage tout viril. Tant que nous restâmes à Sourabaya, cette pauvre femme ne descendit pas une seule fois à terre. Elle tenait compagnie à l'officier de service, mangeait avec lui et se chargeait de tous les détails du ménage. Sa prévoyance, ses petits soins auraient suffi pour la dévoiler. Moi-même, qui avais tant de fois été l'objet de ses attentions délicates lorsque j'étais en proie aux plus douloureuses souffrances, je devinais une femme à ses habitudes; mais ma reconnaissance était plus forte que ma curiosité. Ce fut seulement la veille de sa mort que, de son propre mouvement, elle me fit un aveu qu'elle n'avait plus aucun intérêt à retenir. Elle me confia en même temps la triste histoire de ses infortunes. Cette histoire n'est pas nouvelle. C'est celle d'une pauvre jeune fille qui, trompée par un séducteur déloyal, avait fui le juste courroux de son père, négociant fort honorable de Versailles. Arrivée à Brest, elle avait abjuré son sexe, et une lettre de recommandation arrachée par la pitié à la sœur de M. de Terrasson lui avait fait obtenir le poste de commis aux vivres sur *la Truite*. La malheureuse créature s'attendrissait encore en me parlant de la douleur que sa conduite avait dû causer à son père. Loin de redouter sa fin, qu'elle sentait approcher, elle s'en applaudissait comme du terme longtemps attendu de ses misères. En effet, le jour n'avait pas paru qu'elle avait cessé de vivre. Après avoir beaucoup souffert pendant le cours de sa maladie, elle eut une agonie calme et s'éteignit sans douleur.

Au bout de quarante jours, les vents devinrent enfin favorables, et nous pûmes sortir du détroit. La flotte naviguait sans ordre. A chaque instant, on était menacé des abordages les plus dangereux. C'était une confusion inconcevable qui eût indigné les Tromp et les Ruyter. La discipline était cependant d'une grande sévérité à bord

des bâtimens hollandais; la moindre négligence ou la moindre maladresse était punie d'une *douzaine* de coups de corde. Bien qu'on ne fût point avare de ce brutal châtiment dans la marine française, je ne me rappelais pas avoir vu jamais user d'une semblable rigueur. J'en étais quelquefois ému et indigné : je me souviens qu'un jour où j'étais monté, pour explorer l'horizon, sur les barres de perroquet, un matelot, peu exercé sans doute, reçut l'ordre de faire passer la vergue de la bonnette du grand hunier de l'avant sur l'arrière de cette voile. Il faisait les efforts les plus consciencieux pour exécuter ce qui lui avait été prescrit, mais il avait moins d'adresse que de bonne volonté. L'officier de quart, furieux, l'accablait d'injures et de menaces. Posté comme je l'étais, il me fut facile de reconnaître que de la façon dont s'y prenait ce pauvre diable, il n'avait de longtemps chance de réussir. Un mouvement de pitié me saisit : je courus au bout de la vergue; me suspendant à la balancine et appuyant à la fois les deux pieds sur l'extrémité de la vergue de bonnette, je la fis passer sans peine sur l'arrière du hunier. Ce fut une *douzaine* de moins à distribuer à bord du *Dortwicht*. Cette preuve de sympathie donnée à un de leurs camarades suffit pour m'attirer l'affection de tous les hommes de l'équipage.

Après une traversée d'une excessive lenteur, le 4 avril 1795, le convoi arriva enfin à l'entrée de la baie de la Table. La nuit surprit le *Dortwicht* avant qu'il eût pu jeter l'ancre; le vent était très modéré, et le temps assez clair. Nous continuâmes à nous diriger sous toutes voiles vers le mouillage. En doublant *la Croupe du Lion*, une de ces rafales violentes qu'il faut toujours craindre quand on donne dans la baie de la Table tomba subitement à bord. Aucune précaution n'était prise. Pour ne pas démâter, il fallut laisser arriver vent arrière. Le désordre était à son comble; nous allions directement ainsi sur l'écueil nommé *la Baleine*, écueil des plus dangereux; nous en étions même fort près, lorsque je parvins à obtenir qu'on changeât de route. Nous courûmes des bordées toute la nuit, et au jour nous jetâmes l'ancre devant la ville du Cap.

Je m'empressai de descendre à terre, emportant tout mon bagage et bien résolu à ne plus revenir, si je le pouvais, à bord du *Dortwicht*. Je m'établis chez un Français, M. Delaître, dans la maison duquel nous avions déjà pris pension lors de notre premier passage. M. Delaître comprit très bien que notre situation n'était plus la même qu'en 1791 : nous avions cessé d'être les officiers du roi, et nous n'étions pas encore ceux de la république. Avec une délicatesse qui fait honneur à son désintéressement, il abaissa de son propre mouvement le prix de notre pension d'une piastre forte à trois francs.

Notre séjour dans la ville du Cap fut encore une de ces étapes

dont la longueur désespérante nous faisait quelquefois douter s'il était dans notre destinée de revoir jamais notre Ithaque. Nous passions du reste le temps d'une façon fort agréable. Il s'est établi au Cap, au moment de la révocation de l'édit de Nantes, un grand nombre de familles françaises qui n'avaient pu oublier la patrie d'où la persécution religieuse les avait forcées de s'éloigner. Ces Français voyaient toujours en nous des compatriotes; ces proscrits tendaient la main à des officiers menacés de la proscription. Nous étions de toutes les fêtes. Le plaisir d'une vie aussi douce nous faisait attendre avec moins d'impatience l'époque où le gouvernement hollandais jugerait à propos d'envoyer au-devant du convoi de Batavia des forces capables de le protéger; mais le gouvernement hollandais avait cessé d'exister. Pichegru venait d'envahir les Provinces-Unies, le stathouder était à Londres, et la Hollande était devenue la république batave. Ces nouvelles n'étaient pas encore connues au Cap, et l'on s'étonnait qu'une flotte aussi riche que la nôtre restât sous l'escorte d'un seul brick de guerre, car l'*Amazone* même nous avait abandonnés et avait été remplacée par un brick.

Pendant cette attente, la saison où la baie de la Table cesse d'être tenable était arrivée. Il fallut chercher un meilleur mouillage pour les bâtimens du convoi et les diriger sur False-Bay, vaste golfe séparé de la baie de la Table par le massif du cap de Bonne-Espérance. Les Français passagers reçurent l'ordre de s'embarquer immédiatement, sans qu'on leur fît savoir qu'il ne s'agissait point d'un départ définitif, mais seulement de passer d'une baie dans une autre. Nous nous crûmes un instant sur la route si désirée de l'Europe. J'avais sollicité auprès du gouverneur la faveur de quitter le *Dortwicht* pour l'*Hougly*, vaisseau de cinquante canons, commandé par le capitaine Roch. C'était sur ce bâtiment que s'était embarqué à Batavia M. de Vernon avec deux des officiers de l'expédition, toutes les collections et tous les documens rassemblés pendant la campagne. Ma demande avait été accueillie, au grand regret du capitaine du *Dortwicht*, qui se trouva ainsi obligé de rembourser la moitié de la somme qu'il avait reçue pour mon passage. La flotte mit sous voiles bien plus tôt que je ne l'avais prévu. Mes effets étaient déjà à bord de l'*Hougly*. Je ne m'en vis point séparé sans inquiétude. Heureusement la brise était très faible, et je ne perdis pas l'espoir de rejoindre le vaisseau qui emportait tout ce que je possédais au monde. Je fretai aussitôt, moyennant un prix fort élevé, un canot à quatre avirons. Les nègres qui formaient l'équipage de ce canot jugèrent l'occasion favorable pour me rançonner. Nous étions à peine à moitié chemin, qu'ils refusèrent tout net de continuer à ramer. J'insistai inutilement; il me fallut dégaîner mon épée et menacer de la passer

à travers le corps du premier qui ne ramerait pas vigoureusement. Grâce à ce parti énergique, j'arrivai bientôt le long du vaisseau l'*Hougly*. Le capitaine me désigna la chambre que je devais occuper. C'était la première en avant, sous la dunette à bâbord. Je ne pouvais désirer un logement plus agréable. Sans sortir de ma chambre, je voyais tout ce qui se passait sur le pont.

Depuis plus de huit jours, nous étions à l'ancre dans False-Bay, sans qu'aucune disposition annonçât qu'on songeait au départ. Le bruit de la conquête de la Hollande par une armée française commençait à se répandre dans la colonie du Cap. Quelques-uns de mes compagnons, ne considérant point la tourmente révolutionnaire comme suffisamment apaisée et craignant qu'on ne leur fît l'application des terribles lois portées contre les émigrés, ne se trouvèrent plus en sûreté sous le pavillon hollandais. Ils renoncèrent à poursuivre leur voyage. Les uns passèrent aux Philippines, où ils entrèrent au service de l'Espagne; les autres allèrent à la côte de l'Inde chercher fortune. Il ne resta plus sur le convoi que ceux d'entre nous qui avaient la ferme volonté de rentrer à tout risque en Europe et en France. Pendant ce temps, une corvette anglaise, déguisée sous pavillon américain, vint mouiller au milieu de la flotte. Elle reconnut la force des vaisseaux hollandais, compta leurs canons, s'assura de la composition des équipages, puis elle appareilla et courut rejoindre devant Sainte-Hélène la division anglaise dont elle faisait partie.

Le jour du départ de la flotte fut enfin arrêté. Ce départ eut encore lieu, comme celui de Table-Bay, inopinément. M. de Vernon et un des deux officiers qui l'avaient suivi sur l'*Hougly* manquèrent le départ de leur vaisseau, et furent obligés de prendre passage sur le brick de guerre chargé de la protection du convoi. A dater de ce moment, je n'eus plus d'autre compagnon et d'autre chef qu'un des lieutenans de vaisseau de *la Durance,* M. de Vénerville.

Au moment où nous sortions de False-Bay, nous aperçûmes une division de bâtimens de guerre qui, formée en ligne de bataille, donnait dans le golfe : c'était une escadre britannique partie des côtes du Bengale, qui accourait pour s'emparer de la flotte hollandaise. Les rôles étaient changés. L'Angleterre n'avait plus pour alliée la Hollande, elle avait pour ennemie la république batave : excellente nouvelle pour tous ces croiseurs, qui ne rêvaient que parts de prise, et qui savaient quelles merveilleuses cargaisons sortaient chaque année des ports de Java et des Moluques! Quant aux Hollandais, sentant bien qu'entre leurs anciens et leurs nouveaux alliés ils n'avaient que le choix du larron, ils mettaient peu d'intérêt à sauver des richesses qui ne leur appartenaient déjà plus. Maint capitaine,

le commandant de l'escorte peut-être le premier, pouvait certainement, sans trop d'injustice, être soupçonné d'une secrète connivence avec l'ennemi. Quoi qu'il en fût, cette première escadre anglaise arriva trop tard : elle ne put amariner que les bâtimens qui avaient été retardés dans leur appareillage; mais une autre escadre nous attendait, placée en embuscade sous l'île de Sainte-Hélène, rendez-vous habituel de la flotte hollandaise. Pour nous, sans plus nous soucier de nos compagnons et sans nous douter de ce qui se passait, nous faisions bonne route pour cette île, poussés par une fraîche brise du sud-est, qui nous faisait filer plus de huit nœuds à l'heure. On compte environ cinq cent quarante lieues du cap de Bonne-Espérance à Sainte-Hélène. Au bout de quinze jours de traversée, le commandant de l'*Hougly* s'étonna de ne pas voir encore la terre. Craignant d'avoir dépassé l'île qu'il voulait reconnaître, il allait changer de route et revenir sur ses pas, lorsque M. de Vénerville et moi, qui avions pris des distances de la lune au soleil, nous lui fîmes part du résultat de nos observations. Nous lui annonçâmes que, si nous courions pendant deux heures encore dans la même direction, nous verrions infailliblement Sainte-Hélène. Le capitaine Roch était un excellent homme et un très bon marin; mais, habitué à naviguer suivant la vieille routine, il n'avait aucune foi dans les observations astronomiques. Il n'y a pas bien longtemps que nous avions encore dans notre marine des officiers tout aussi incrédules. Ce fut donc par condescendance pour nous, peut-être aussi dans l'espoir de trouver notre science en défaut, que le commandant de l'*Hougly* consentit à continuer sa route jusqu'au moment où le délai que nous avions fixé serait écoulé. Il ne se cachait pas d'ailleurs pour rire de notre confiance, et à chaque instant questionnait les vigies d'un air narquois. Son triomphe ne fut pas de longue durée : les vigies annoncèrent bientôt qu'elles découvraient la terre *droit devant nous*. En même temps elles signalèrent un assez grand nombre de bâtimens qui se dirigeaient du côté de l'*Hougly*. Le capitaine Roch crut que c'étaient ses compagnons, qui, ayant pris les devans, l'attendaient ou venaient à sa rencontre. Sur les quatre heures du soir, on put reconnaître, à n'en pas douter, que ces bâtimens n'avaient jamais fait partie de la flotte hollandaise. Nous étions encore assez au vent pour leur échapper, si nous eussions immédiatement tenu le plus près; la nuit fût venue à notre secours, et une *fausse route* eût pu nous sauver. Nous continuâmes à courir grand largue. Le vaisseau le *Sceptre* vint passer à poupe de l'*Hougly*, et notre commandant reçut l'ordre de se rendre à bord du vaisseau anglais. Nous étions dans une grande anxiété sur les suites de cette fâcheuse rencontre. Le retour du capitaine Roch confirma toutes nos craintes.

On lui avait appris que, les Français ayant fait la conquête de la Hollande, la Grande-Bretagne avait expédié dans les mers de l'Inde une escadre pour protéger la flotte de ses anciens alliés, qu'on savait être d'une richesse immense, et l'empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi commun. Le capitaine Roch était accompagné d'un officier anglais et de plusieurs matelots, qui, en arrivant à bord, s'emparèrent de la direction de la manœuvre. Escorté d'un bâtiment de la compagnie anglaise, l'*Hougly* fit immédiatement route pour se rendre au mouillage de Sainte-Hélène.

La division qui venait de nous capturer si facilement ne comptait d'autre navire de guerre que le *Sceptre*, vaisseau de soixante-quatre canons monté par le commodore William Essington. Tous les autres bâtimens de cette division appartenaient à la compagnie des Indes. Chacun d'eux portait de trente-six à quarante canons. A les juger sur l'apparence, on les eût pris pour des frégates; mais leur équipage ne dépassait pas deux cents hommes. Le *Sceptre* lui-même n'avait pas plus de cinq cents matelots. Les Anglais avaient une si parfaite confiance dans les allures routinières de la flotte qui avait quitté False-Bay, qu'ils jugèrent inutile de se tenir en croisière pendant la nuit. Chaque soir ils revenaient au mouillage, ne laissant qu'un bâtiment sous voiles à chaque extrémité de l'île. Cette insouciance eut un résultat qu'ils n'avaient pas prévu. Il y avait à peine dix jours que l'*Hougly* avait été conduit dans la baie, que les vigies de l'île signalèrent l'apparition d'une quinzaine de bâtimens : c'étaient les retardataires de la flotte hollandaise qui arrivaient. On mit précipitamment sous voiles, et on courut à leur poursuite. Sur ces entrefaites, la nuit survint. Six bâtimens seulement furent atteints. L'obscurité sauva les autres, mais ne les sauva malheureusement que jusqu'à l'entrée de la Manche. Là de nouveaux croiseurs leur donnèrent la chasse, et, après s'en être facilement emparés, les conduisirent dans les ports de l'Angleterre. C'est ainsi que la prévoyance du gouvernement britannique le mit en possession d'une flotte dont la valeur n'était pas estimée à moins de 150 millions de francs.

Nous étions au mouillage depuis quelques jours, lorsque le commodore Essington jugea à propos de faire enlever du vaisseau l'*Hougly* les collections, les papiers et tous les documens de notre expédition. Cette spoliation était une violation manifeste du droit des gens, sous la protection duquel la délicatesse des nations civilisées a toujours placé les travaux entrepris dans l'intérêt de la science. Malheureusement l'absence de M. de Vernon semblait favoriser l'audacieuse conduite de l'officier anglais. Mon compagnon, qui par son ancienneté se trouvait appelé à remplacer M. de Vernon, hésitait à protester contre l'enlèvement ordonné par le commodore

Essington. Il finit cependant par céder à mes instances, et signa la lettre que, dans un premier mouvement d'indignation, je m'étais empressé de rédiger. Dans cette lettre, je me bornais à invoquer la garantie de neutralité donnée à notre expédition par tous les gouvernemens de l'Europe. Je rappelais à ce sujet la conduite de la France, qui, bien qu'elle fût en guerre avec l'Angleterre, n'en avait pas moins prescrit à tous ses bâtimens d'aider et de protéger le capitaine Cook, s'ils le rencontraient à la mer. En terminant, je mettais sous la responsabilité du commodore anglais les pertes qui pourraient résulter de la disposition que, par ses ordres, on venait de prendre.

Le commodore Essington voulut paraître offensé de cette démarche. Le lendemain, il vint à bord de l'*Hougly* accompagné de plusieurs des capitaines de la compagnie anglaise. Il fit appeler M. de Vénerville, l'apostropha d'un ton impérieux, et lui demanda ce que signifiait l'écrit qu'il avait reçu la veille. Le commodore Essington avait son chapeau sur la tête, M. de Vénerville tenait le sien à la main. Une pareille incartade, qui avait pour témoin tout un équipage, me parut l'insulte la plus grossière. Je ne pus dominer mon émotion, et je m'approchai brusquement de M. de Vénerville : « Vous ne remarquez sans doute pas, lui dis-je, que vous représentez un contre-amiral français, et que vous n'avez affaire qu'à un simple capitaine de vaisseau qui oublie en ce moment les convenances et la politesse. » Tout en prononçant ces paroles avec une extrême vivacité, j'entraînai d'un autre côté M. de Vénerville et laissai le commodore stupéfait. Je lus facilement dans les regards de tous les spectateurs que ma juste susceptibilité était approuvée. L'incident n'eut pas de suite, et il ne fut plus question de la lettre envoyée par M. de Vénerville. Toutefois nos papiers et nos collections restèrent à bord du *Sceptre*. Ce ne fut qu'à la paix de 1802 que la France en obtint la restitution; mais en même temps le gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud envoyait un détachement arborer le pavillon britannique à l'embouchure de la Derwent, dans la crainte, ajoute ingénument un des historiens de la nouvelle colonie, que les Français ne songeassent à s'y établir.

Le convoi hollandais une fois capturé ou hors d'atteinte, nous n'avions plus rien qui nous retînt sur la rade de Sainte-Hélène. La division anglaise fit donc route avec ses prises pour l'Europe. Nous étions depuis quinze jours environ à la mer, lorsque nous rencontrâmes un navire de commerce qui communiqua avec le vaisseau le *Sceptre*. J'ignore quelles nouvelles ce bâtiment donna au commodore Essington; seulement dès le lendemain, quoiqu'il ventât beaucoup, que la mer fût très grosse et que la pluie tombât par torrens,

un canot du vaisseau le *Sceptre* vint nous enlever, M. de Vénerville et moi, et nous transporta avec tout notre bagage sur un des bâtimens de la compagnie anglaise, le *Main-Ship*. Nous fûmes déposés sur le pont de ce vaisseau sans que l'officier de quart, qui arpentait le côté de tribord avec la gravité d'un sénateur, parût s'inquiéter de notre présence. Désespérant d'attirer son attention ou celle de qui que ce fût à bord du *Main-Ship*, nous prîmes le parti de nous asseoir sur un des canons du gaillard d'arrière. Nous passâmes ainsi deux heures sous la pluie, ne célébrant guère, on s'en doute, la courtoisie britannique. Enfin un domestique sortit de la dunette. En passant près de nous, il nous entendit parler français, et eut la bonne pensée d'aller prévenir son maître. Au bout de quelques minutes, nous vîmes s'avancer vers nous un *gentleman* qui insista très gracieusement pour nous faire entrer dans sa cabine, et qui n'eut de cesse qu'il ne nous eût fait accepter de son propre linge pour remplacer nos vêtemens transpercés par la pluie, attention fort appréciable en un pareil moment. Ce galant homme, qui nous dédommageait si bien de l'impolitesse de ses compatriotes, se nommait M. Redfane. C'était un ancien gouverneur de Madras, et je me souviens qu'on le traitait d'excellence. Il fit appeler le capitaine, nous présenta à lui, et on s'occupa aussitôt de nous faire un poste en toile à la suite des chambres de la batterie. On y tendit un cadre pour chacun de nous. Nous eûmes encore une fois où reposer notre tête. De même qu'à bord de l'*Hougly* et du *Dortwicht*, nous fûmes, sur le *Main-Ship*, admis à la table du commandant. Le nombre des convives se trouva, par cette adjonction, porté à quatorze, dont cinq dames ayant toutes à bord leur mari ou leur frère. Ce fut là que je fis pour la première fois connaissance avec les usages anglais. Le service était somptueux. Les vins de Bordeaux, de Porto, de Madère et du Rhin circulaient avec profusion, et il fallait avoir la tête d'un Anglais pour supporter impunément des libations aussi copieuses.

Les officiers faisaient table à part, sous la présidence du plus ancien lieutenant. La conformité de nos âges eut bientôt établi entre nous une certaine familiarité. Je descendais quelquefois dans la chambre commune où les officiers anglais prenaient leurs repas. Ces messieurs se divertissaient beaucoup à me faire prononcer les mots les plus difficiles et les plus baroques de leur langue. Un jeune passager, appartenant à la marine royale, trouva très plaisant un jour de me porter des coups de poing sur le haut des bras. Je ne soupçonnais pas que ce fût une provocation à boxer. Je parais, à ce qu'il semble, assez maladroitement les bottes qui m'étaient adressées, car les rires de tous les spectateurs excitaient encore l'ardeur de mon adversaire. La vivacité de ses attaques ne tarda pas à redoubler. Je

finis par perdre patience. Prenant à mon tour l'offensive, d'une main je saisis à bras-le-corps le boxeur, de l'autre je lui appliquai de si vigoureux coups dans le creux de l'estomac qu'il en perdit la respiration. Il tomba presque sans connaissance sur le canapé où je le rejetai, et il ne fut en état de regagner sa chambre qu'au bout de quelques minutes. J'étais tenté de regretter ma vivacité; les félicitations des officiers du *Main-Ship* me prouvèrent que je n'avais fait qu'user de mon droit, et que tout s'était passé dans les règles. Quant au jeune étourdi qui m'avait provoqué et qui s'appelait Smith, si j'ai bonne mémoire, cette leçon le rendit plus réservé envers moi. Il cessa de me fatiguer, comme il l'avait fait jusqu'alors, de ses rodomontades et de l'histoire des prouesses de ses compatriotes, qu'il me débitait constamment dans un détestable français. La lutte d'où j'étais sorti vainqueur fut bientôt connue de tout le monde à bord; elle me valut plus de considération, car les Anglais apprécient beaucoup l'adresse que l'on déploie dans les exercices du corps. Je ne les en blâme pas; c'est ainsi qu'on fait une race virile, et sans méconnaître les bienfaits de l'instruction, ce serait, je crois, une triste nation, celle qui ne serait composée que de pédans.

Un incident presque puéril me plaça plus haut encore dans l'estime de mes compagnons de voyage. Nous étions depuis quelques jours livrés à des calmes ou à des brises extrêmement légères. Une tortue vint à rôder autour du *Main-Ship*. On mit un canot à la mer pour la poursuivre. A diverses reprises, cette embarcation réussit à s'approcher assez de la proie qu'elle poursuivait pour qu'un canotier pût lui lancer plusieurs coups de gaffe. La tortue à chaque coup plongeait et allait reparaître un peu plus loin. Nous étions tous montés sur les bastingages, suivant avec intérêt cette chasse inutile. Je m'avisai de blâmer la manière dont on s'y prenait. « Le maladroit! m'échappa-t-il de dire; ne ferait-il pas mieux de se jeter à l'eau et de saisir la tortue par une patte?.. » Sur ces entrefaites, la tortue disparut, le canot revint à bord, et, l'heure du dîner étant arrivée, nous allâmes nous mettre à table. J'eus à subir les railleries de tous les convives. Personne, pas même mon compagnon, M. de Vénerville, ne se fit faute de me taxer de fanfaronnade. Je me défendais de mon mieux, mais les rieurs n'étaient pas de mon côté. Au moment où nous sortions de table, tout occupés encore de notre discussion, la tortue reparut subitement presque sous le flanc du *Main-Ship*. Tous les regards se dirigèrent vers moi avec un air ironique. Je n'hésitai pas un instant. Sauter dans les porte-haubans, me débarrasser de mes souliers et de mon habit, me précipiter à la mer, ce fut l'affaire de quelques secondes. Je nageai directement vers la tortue, qui plongea à mon approche; je plon-

geai aussi et je la suivis aisément sous l'eau. Au moment où elle revenait à la surface pour respirer, je la saisis par une de ses pattes de derrière, et je m'appliquai à la tenir renversée sur le dos, tandis que je nageais pour rejoindre le *Main-Ship*, sur lequel me portait heureusement une forte houle. J'arrivai bientôt par le travers des porte-haubans du mât d'artimon. Deux matelots, qui se tenaient aux chaînes de haubans, se penchèrent vers moi; l'un d'eux empoigna la patte de la tortue au-dessous de ma main pour la soulever, et tous deux, réunissant leurs efforts, la montèrent à bord. Je me dirigeai aussitôt vers l'échelle. D'autres matelots m'y attendaient. Ils me prirent sous les bras et me déposèrent sur le pont. Ce secours arrivait bien à propos. Ma digestion avait été troublée par cette brusque immersion. Je n'y voyais plus, tous les objets tournaient autour de moi. On me transporta dans ma chambre, on me déshabilla et on me mit au lit. Une demi-heure après, on me fit boire un verre de madère qui acheva ma guérison. Le soir, au moment où j'entrai dans la *grande chambre*, je reçus les complimens de tous ceux qui m'avaient raillé. Le capitaine fit placer sur le pont une grande baille qu'on remplit d'eau de mer : on y plaça ma tortue, et on l'y conserva jusqu'à notre arrivée à Londres. A chacune de nos relâches en Angleterre ou en Irlande, on ne manquait jamais de montrer cette tortue aux visiteurs comme une curiosité et de leur désigner l'officier français qui s'en était emparé.

Nous étions encore dans l'hémisphère méridional, lorsque la corvette anglaise qui venait d'explorer la côte nord-ouest d'Amérique, sous le commandement du capitaine Vancouver, se réunit à la flotte. Le savant navigateur témoigna le désir de nous voir, M. de Vénerville et moi. Nous jugeâmes peu convenable de répondre à une invitation qui eût pu nous entraîner à divulguer des découvertes qu'il entrait peut-être dans les plans du gouvernement français de tenir secrètes.

Le convoi cependant, composé de bâtimens qui avaient des marches très inégales, avançait péniblement vers sa destination. Aux approches du tropique du Cancer, nous éprouvâmes un coup de vent qui, sans être bien fort, n'en eut pas moins des suites très fâcheuses : à huit heures du matin, le vaisseau hollandais la *Surseance* fit le signal de détresse; quelques minutes après, il coulait à fond. Les canots de la flotte, qui avaient été envoyés à son secours, recueillirent l'équipage. Le capitaine anglais qui dirigeait le sauvetage fut le seul qui se noya. Peu d'instans après ce sinistre événement, le vaisseau l'*Hougly* fit connaître que ses pompes ne fonctionnaient plus. On se hâta de l'évacuer et de mettre le feu au bâtiment. Une vingtaine de millions se trouvèrent ainsi engloutis en moins d'une heure.

Pour nous, cette terrible catastrophe nous inspira de salutaires réflexions : nous remerciâmes la Providence d'avoir placé sur notre route et le vaisseau le *Sceptre* et le commodore discourtois qui avait fait si peu de cas du sauf-conduit dont nous étions porteurs. Si l'*Hougly* eût échappé aux Anglais et continué à naviguer isolément, nous aurions probablement trouvé la mort sur ce vaisseau. Si le commodore Essington ne se fût point emparé de nos papiers et de nos collections, le fruit de tant de travaux eût certainement été perdu. C'est ainsi qu'il ne faut pas trop se hâter de maudire des contrariétés apparentes. La philosophie du docteur Pangloss n'est pas si déraisonnable qu'elle en a l'air : je n'en connais pas du moins de meilleure à recommander à un marin.

C'est en vérité une chose étrange que la facilité avec laquelle tant de navires sombraient autrefois. Je ne veux parler ni du temps de Louis XIV, ni de la flotte de Duguay-Trouin revenant de Rio-Janeiro; je pourrais prendre mes exemples dans une époque plus récente, jusque dans les dernières années de la république et les premières de l'empire. Ce n'est point qu'en ce temps-là on manquât de savans constructeurs ou d'ouvriers habiles, mais on était négligent. Les chantiers du commerce pas plus que les arsenaux de l'état n'avaient alors de ces soins minutieux qu'on leur voit prendre aujourd'hui. On jetait les navires hors du port avec un mauvais arrimage ou un calfatage imparfait. Personne n'y trouvait à redire. Si malheur arrivait, on n'en accusait que le ciel. L'existence des marins était, il y a cinquante ans, la chose la plus précaire du monde. La navigation est devenue un jeu depuis qu'on ne se crée plus comme à plaisir des difficultés et des périls. C'est, je dois le dire, le beau côté de notre siècle d'avoir su corriger cette funeste insouciance, d'avoir mis l'ordre, la méthode et la surveillance là où il n'y avait autrefois qu'inspiration désordonnée et incurie. Je sais bien ce que nous avons perdu depuis la révolution, et je ne me suis pas fait faute de le dire : ce que nous avons gagné — en marine du moins, je ne m'occupe pas d'autre chose, — c'est une certaine lucidité dans les idées, un besoin et un don d'organisation inconnus jusqu'alors; c'est le goût des choses bien faites et la crainte des catastrophes qu'un peu de prévoyance suffit à éviter; c'est aussi, autant que j'en puis croire mes souvenirs, un plus vif sentiment de la responsabilité. Que l'exemple de l'état ait en France entraîné dans cette voie les particuliers, que dans d'autres pays l'honneur d'y être entré le premier appartienne au commerce, je ne m'arrêterai pas à examiner ce détail. Ce que je tiens à constater, c'est que nous devons peut-être une partie des progrès qui se sont réalisés jusque dans notre métier à deux principes nouveaux issus d'un siècle philo-

sophique : l'habitude du raisonnement et le respect de la vie humaine.

III.

Ce fut sans doute pour éviter la rencontre des croiseurs français que la flotte anglaise, qui n'avait d'autre escorte que le vaisseau le *Sceptre*, au lieu de donner immédiatement dans la Manche, se dirigea sur l'Irlande. Nous allâmes mouiller à l'embouchure du Shannon, et nous y attendîmes plus de deux mois les forces navales qui devaient nous convoyer jusque dans la Tamise. Tout le temps que nous demeurâmes à l'ancre sur les côtes d'Irlande, les bâtimens de la flotte furent encombrés de visiteurs. Les familles les plus distinguées des environs vinrent à bord du *Main-Ship;* on les y hébergea de la façon la plus courtoise, et plusieurs d'entre elles, retenues par le mauvais temps, durent souvent passer la nuit à bord. Le commandant ainsi que les passagers avaient quitté le bâtiment dès les premiers jours qui suivirent notre arrivée. Le second capitaine était resté chargé du commandement; c'était un jeune homme d'un esprit cultivé, parlant très correctement le français. Je m'étais lié d'amitié avec lui, j'étais de toutes ses parties de plaisir, et il ne lui était point adressé une invitation que je n'y fusse compris. La plupart des personnes qui avaient à se louer des excellens procédés qu'on avait eus pour elles à bord du *Main-Ship* insistaient à leur tour pour qu'on vînt leur rendre visite. C'est ainsi que j'eus l'occasion de passer quelques jours chez le possesseur d'une charmante habitation sur les bords du Shannon, M. Rice, qui, pour me mettre plus à l'aise, me répétait souvent qu'il était fort heureux de trouver l'occasion de rendre à un Français les politesses qu'il avait reçues en France. M. Rice était marié, et avait deux enfans auxquels une de nos compatriotes émigrée donnait des leçons de français. L'intérieur de cet heureux ménage présentait l'image la plus parfaite de cette félicité modeste à laquelle les Anglais ont donné le nom de *comfort*. Les personnes que recevait M. Rice, et auxquelles on ne manquait jamais de me présenter, ne me plaisaient pas toujours autant que lui. Je ne pouvais m'empêcher de remarquer que j'étais souvent le sujet de conversations à demi-voix qui n'étaient peut-être pas empreintes d'une extrême bienveillance; bon nombre de gens en Angleterre prenaient alors tout Français pour un jacobin.

Quelque gracieuse que pût être l'hospitalité de M. Rice, ce n'était pas encore celle qui devait me laisser les plus agréables souvenirs. Un colonel, possesseur d'un château magnifique, vint de Limerick

avec ses deux filles et une de ses nièces prendre des bains de mer à l'embouchure du Shannon. Nous eûmes plus d'une fois l'occasion de le voir, et il nous fit promettre d'aller passer quelques jours chez lui. La charmante gaieté de ses filles et de sa nièce, les plus aimables personnes que j'aie rencontrées de ma vie, rendait cette invitation trop séduisante pour que nous pussions hésiter à l'accepter; nous étions déjà de vieux amis pour cette excellente famille. En notre honneur, on invita les personnes les plus considérables des environs. Une société nombreuse se trouva réunie au château. Chaque jour, de nouveaux projets préparaient les plaisirs du lendemain. La chasse à courre était, suivant la mode anglaise, le plaisir favori. Nous forcions non des cerfs, mais des lièvres. Notre meute se composait d'environ soixante chiens de toute espèce, parmi lesquels on pouvait compter un bon nombre de roquets. En arrivant sur le terrain, les chiens à peine découplés se mettaient à quêter, les chevaux trépignaient sur les bruyères. Bien souvent le lièvre ne sortait pas du cercle que les chiens formaient autour de lui. Un seul coup de dent du plus mince roquet le couchait par terre. Lorsqu'il échappait à ce premier danger, les lévriers s'élançaient sur sa trace, et les chevaux suivaient en franchissant murs, haies ou fossés. La première fois que je me trouvai en présence d'un pareil obstacle, je montais un cheval très vigoureux qui avait plus que moi l'habitude de ce genre d'exercice. J'avais depuis longtemps renoncé à contenir son ardeur; mais, voyant un mur devant moi, je m'imaginais bien qu'il n'irait pas plus loin. A ma grande surprise, il sauta pardessus avec une facilité étonnante. Ce mouvement, auquel je ne m'attendais guère, me fit successivement glisser du cou à la croupe de l'animal. J'avais heureusement le poignet solide. Je me cramponnai si bien à la selle et à la crinière de ma bête, que je fournis sans encombre une immense carrière, au bout de laquelle je reçus les complimens de tous les chasseurs. Quinze jours se passèrent au milieu de ces brillantes parties de chasse; j'avais presque oublié le *Main-Ship*, si je n'avais même un peu oublié la France. Le moment arriva cependant où il fallut nous décider à prendre congé de nos hôtes. La destinée du marin est un peu celle d'Ahasvérus, il faut qu'il marche, lorsqu'il éprouverait tant de bonheur à s'arrêter.

Pendant notre absence, la flotte s'était considérablement accrue. Les bâtimens qui avaient échappé à la division anglaise sous Sainte-Hélène avaient tous été capturés sur les côtes d'Europe. Le brick même sur lequel M. de Vernon et son compagnon avaient dû s'embarquer après avoir manqué le départ de l'*Hougly* avait eu le sort commun. Plusieurs frégates anglaises destinées à protéger la flotte pendant son passage se trouvaient aussi mouillées à l'embouchure

du Shannon. Tout étant prêt pour un appareillage général, nous mîmes sous voiles, et nous fîmes route pour Londres en longeant d'assez près la côte d'Angleterre. Devant la rade des Dunes, nous aperçûmes une escadre russe au mouillage; nous en vîmes une autre à l'entrée de la Tamise. En remontant cette rivière, nous rencontrions à chaque pas des bâtimens de guerre. Tous envoyaient un officier à notre bord et exerçaient la *presse* sur notre équipage, choisissant les matelots qui leur convenaient le mieux. Les pauvres diables faisaient tous leurs efforts pour échapper à cette réquisition. Les uns se disaient étrangers, et on ne pouvait leur arracher un mot d'anglais; les autres prétextaient des infirmités qui les rendaient impropres au service. L'officier restait sourd à toutes ces représentations, et la discussion finissait toujours par l'ordre impératif donné aux plus récalcitrans d'aller prendre leurs effets et de s'embarquer dans le canot. Comprend-on que dans un pays où les enrôlemens forcés sont inconnus et considérés comme la tyrannie la plus odieuse, où la liberté de l'individu, sauvegardée par les lois, l'est plus encore peut-être par les mœurs, on ait pu exercer impunément ce recrutement arbitraire? L'Angleterre, je ne l'ignore pas, est le pays des anomalies, et ce n'est point là qu'il faut chercher un peuple se piquant de logique; mais avant tout ce qui explique la *presse*, c'est la difficulté de faire entrer la marine dans le droit commun et de la régir autrement que par des mesures d'exception.

Je restai à bord du *Main-Ship* jusqu'au moment où ce vaisseau eut atteint le poste qui lui était assigné parmi les bâtimens de la compagnie. Je venais de faire mes adieux aux officiers qui s'étaient montrés pour moi de si bons compagnons, et je me disposais à descendre à terre avec mes effets, lorsque des agens de la douane se présentèrent pour faire la visite de mes malles. Je possédais une collection d'oiseaux très curieux et des coquilles d'une grande valeur. La douane commença par me tout confisquer. On m'assura bien que ces objets me seraient fidèlement rendus; mais quoique je sois resté plus de trois mois à Londres et que j'aie fait à ce sujet de nombreuses démarches, je n'ai jamais pu obtenir la restitution qui m'avait été si solennellement promise. L'Angleterre peut être la terre classique de la liberté : à coup sûr ce n'est pas toujours celle de la justice. Je ne crois pas qu'il soit un pays au monde où un étranger ait plus de peine à se défendre des fripons. Je perdis ainsi par un vol manifeste le fruit de toutes mes peines et de tous mes soins pendant plusieurs années. Qu'on juge si, en revenant de ce voyage, j'étais prêt à faire de bon cœur la guerre aux Anglais!

En débarquant à Londres, j'allai me loger à l'auberge des *Clés-en-Croix*, rue de la Grande-Église, où je pris une petite chambre

très modeste. La saison était tellement pluvieuse, — nous étions au cœur de l'hiver, — que je sortais très rarement. Je me tenais d'ordinaire dans le salon de réception, qui était toujours bien chauffé par un grand feu de charbon de terre. Je rencontrais là un Anglais et un Allemand qui parlaient tous les deux avec facilité le français. Ils me racontaient ce qui s'était passé et ce qui se passait encore en France. Leurs récits portaient l'empreinte d'une exagération évidente et m'arrachaient souvent des reparties assez vives. Je les accusais hautement de calomnier mes compatriotes sans soupçonner, dans ma simplicité, qu'on pût me faire un crime de cette véhémence. Je venais enfin, après trois mois d'attente, d'obtenir le passeport que je sollicitais pour me rendre en France. Il ne me manquait plus qu'une signature, et toutes les formalités allaient se trouver remplies. J'employai le reste du jour à faire des courses, et je rentrai à l'auberge crotté jusqu'aux épaules. Je m'étais approché du feu, et, tout en me séchant, je me plaignais avec expansion du climat et de cette ville de Londres où, grâce au macadam, on ne pouvait faire un pas sans se couvrir de boue. L'Anglais avec lequel il m'était arrivé quelquefois de converser crut devoir se montrer offensé de mes discours, et m'adressa des injures grossières auxquelles je m'abstins prudemment de répondre. Il advint alors ce qui arrive toujours en pareil cas. Mon silence fut un encouragement à de nouvelles attaques. La patience finit par m'abandonner, et je fus obligé de mettre mon interlocuteur à la porte. Ce *gentleman* me parut un homme fort mal élevé et d'humeur bien maussade : j'étais fort éloigné de me douter que j'avais affaire à un agent de police.

Une demi-heure environ après cette scène entra dans le salon un gros monsieur qui vint directement à moi et me demanda mon passeport. Après l'avoir soigneusement examiné, il me fit observer qu'il manquait à cette pièce une signature. Je lui répondis sans m'émouvoir que je devais précisément le lendemain, dès que les bureaux seraient ouverts, me rendre à Somerset-House pour faire revêtir mon passeport de cette dernière formalité. *Very well!* me dit-il en me rendant le papier qu'il tenait à la main. Sur ces entrefaites arrivèrent le chef de timonerie de *la Truite* et son frère, accompagnés d'un prétendu secrétaire du *transport office*. Celui-là, j'ai retenu son nom : il s'appelait M. Adam. Il nous pria de lui confier nos trois passeports, afin qu'il pût faire inscrire nos noms pour le départ du prochain paquebot. Quel fut mon étonnement quand cet agent officieux revint avec deux passeports seulement, m'annonçant que le mien ne pourrait m'être remis que lorsque j'aurais comparu devant le lord-maire! Jusque-là, me dit-il, j'étais confié à sa surveillance.

Toute résistance me paraissant inutile, je me résignai, et M. Adam me traîna à sa suite le reste de la journée. Je fis avec lui une visite à la Tour de Londres, où il déposa trois prisonniers. Ceci commençait à m'inquiéter. Le ton de M. Adam n'avait pas cessé néanmoins d'être caressant, et ses paroles étaient très rassurantes. « Il allait me conduire chez un de ses amis, où l'on me servirait à dîner, où je trouverais, pour passer la nuit, un excellent lit et une chambre très chaude. Le lendemain, dès huit heures du matin, il serait à mes ordres. »

Il m'introduisit en effet dans une maison dont l'obscurité ne me permit pas de bien juger l'apparence. Il dit quelques mots à voix basse à un homme qui s'était avancé à notre rencontre, et, s'effaçant comme par politesse, il me montra du doigt la porte entr'ouverte d'une chambre où je n'hésitai pas à entrer. A peine y eus-je mis le pied, que la porte se referma brusquement sur moi et que j'entendis crier la serrure. Je sautai aussitôt à la fenêtre; elle était grillée. L'idée que j'étais en prison me fit frissonner. Il me serait impossible de rendre les tristes réflexions auxquelles je fus en proie jusqu'au retour du traître qui venait de me soumettre à une si rude épreuve. Je lui en fis les reproches les plus amers. Il me parla des devoirs de sa charge, et voulut me persuader qu'il s'était compromis en s'écartant pour moi des ordres rigoureux qu'il avait reçus. J'étais alors trop inquiet pour discuter avec lui sur le mérite des faveurs que je devais à ses bons offices. Nous nous rendîmes ensemble chez le lord-maire. Au milieu d'un assez grand nombre de personnes, je retrouvai là l'indigne Anglais et l'Allemand qui, depuis plus d'un mois, m'excitaient à d'imprudentes confidences. Je remarquai aussi le gros monsieur qui était venu à l'auberge réclamer l'exhibition de mon passeport. Ce dernier s'approcha de moi et me dit d'un ton de menace : « Vous vous souviendrez, monsieur, des propos que vous avez tenus. »

Le moment arriva enfin où je fus mandé devant le premier magistrat de la Cité. En même temps que moi furent introduits M. Adam, l'Allemand et l'Anglais, mon antagoniste. Je racontai naïvement mon affaire en français. Je dis que j'étais un des officiers de l'expédition commandée par M. de Bretigny, que depuis près de cinq ans j'étais séparé de ma famille, et qu'il était bien pénible pour moi d'éprouver des persécutions dans un pays où je m'étais flatté de trouver aide et protection. La franchise de mes aveux lorsqu'on me mit en présence de mes accusateurs, la facilité avec laquelle je repoussai leurs basses insinuations parurent intéresser le lord-maire. Lorsque je fis le récit de la scène qui s'était passée à l'auberge, et qui était le principal chef de l'accusation dirigée contre moi, je pus

m'apercevoir que mon procès était gagné. « Vous pouvez partir, monsieur, me dit le lord-maire avec une extrême bienveillance. Je vous souhaite un bon et heureux voyage. » Mon passeport me fut aussitôt remis, et cette fois revêtu de toutes les formalités nécessaires. M. Adam ne s'en attachait pas moins à mes pas. Il m'accompagna jusqu'à mon auberge. Avant de me quitter, il me fit insinuer par un juif qui parlait un peu le français que je ne pouvais me dispenser de lui faire un cadeau, en reconnaissance du soin qu'il avait pris d'effacer auprès du lord-maire la mauvaise impression produite par mes délateurs. Il me restait deux couverts d'argent qui me venaient du partage de notre gamelle; je les lui offris, et le misérable les accepta avec une humilité honteuse.

Le jour était enfin venu où j'allais quitter l'Angleterre. Je m'embarquai avec mes deux compagnons sur un brick qui devait nous déposer à Calais. Nous descendîmes la Tamise jusqu'à Gravesend. Nous étions à peine en dehors des bancs, que des Hollandais qui avaient obtenu de passer sur le même bâtiment que nous abusèrent de leur nombre pour contraindre le capitaine du brick à diriger sa route sur Rotterdam et non pas sur Calais. Heureusement notre traversée fut courte. Nous trouvâmes dans le consul de France à Rotterdam un homme fort poli et fort obligeant, qui prit soin de régler nos dépenses à l'auberge et de traiter de notre passage sur les canaux intérieurs jusqu'à Middelbourg, d'où nous nous rendrions par terre à Flessingue. Là nous devions nous embarquer sur la canonnière française *la Carpe*, qui était chargée de l'escorte des convois jusqu'à Dunkerque.

Arrivé à Flessingue, je m'empressai d'aller rendre visite au contre-amiral hollandais van Stabel. Cet officier général me fit le plus gracieux accueil. Les forces navales de la Hollande étaient alors au service de la France; le contre-amiral van Stabel m'offrit d'embarquer en qualité de lieutenant de vaisseau sur le bâtiment qu'il montait. Je ne crus pas devoir accepter ses offres, quelque avantageuses qu'elles me parussent. L'amiral comprit facilement qu'après une absence de cinq années, si fécondes en événemens, je devais avoir un vif désir de me rapprocher de ma famille, dont je n'avais aucune nouvelle, et de connaître le sort qui lui avait été réservé.

Notre traversée de Flessingue à Dunkerque n'offrit par bonheur rien de remarquable. Nous escortions une assez grande quantité de navires caboteurs. Notre faible tirant d'eau nous permit de naviguer entre la terre et des bancs qui suffisaient pour nous préserver des attaques de l'ennemi. Nous n'eûmes qu'à nous louer des égards que l'on eut pour nous pendant notre séjour à bord de *la Carpe*. Toutefois nous n'étions pas, comme on nous l'objecta très judicieu-

sement, à la hauteur des circonstances. Nous n'avions pas l'habitude de ce langage familier qui semblait placer sur le même rang les matelots et les officiers. On voulut bien se montrer indulgent pour notre ignorance; on se borna à nous faire observer qu'il importait à notre sûreté de nous défaire d'expressions qui n'étaient plus en usage, et dont l'emploi pourrait nous faire considérer comme des émigrés. J'eus beau mettre toute la bonne volonté possible à traiter tout le monde de *citoyen* et à user du tutoiement comme un vieux montagnard; ces mots-là me prenaient à la gorge, et, en dépit de mes bonnes intentions, j'en revenais toujours à employer les formules prohibées.

A Dunkerque, chacun de nous prit la direction qui lui convenait le mieux. Quant à moi, je me rendis à Paris avec l'intention d'en partir au bout de quelques jours pour Rochefort. Lorsque j'avais quitté la France en 1791, un de mes parens, employé dans les bureaux du ministère de la marine, m'avait aidé de ses conseils, de son crédit et de sa bourse. C'était ce parent que je venais chercher à Paris. J'eus le bonheur de l'y retrouver. Dénoncé comme royaliste, il avait été obligé de fuir et de se réfugier, comme tant d'autres Français, dans nos armées. La réaction qui suivit les journées de thermidor lui avait fait rendre son emploi. Je ne l'avais jamais vu, et je ne le connaissais que par ses bons offices. Quand je fus introduit dans son cabinet, il était entouré de plusieurs personnes avec lesquelles il s'entretenait des affaires de son service. La présence de tant de monde, le milieu inconnu dans lequel je me trouvais, m'intimidèrent tellement que je ne pus que lui dire avec émotion : « Je suis le parent auquel vous vous êtes intéressé avant son départ pour un voyage de découvertes. » Il s'aperçut sans doute de mon embarras, car il s'empressa de me prendre la main et de me présenter à toutes les personnes qui l'entouraient. J'eus ensuite à répondre à ses nombreuses questions ainsi qu'à celles des personnes auxquelles il m'avait présenté. Peu à peu tout le monde se retira, et nous restâmes seuls. J'avais bien remarqué que mon parent avait sonné un garçon de bureau et lui avait donné un ordre à voix basse, mais j'étais loin de soupçonner la surprise qu'il me préparait. Notre conversation continuait. Un peu plus rassuré, je répondais avec assez de liberté d'esprit, lorsqu'en jetant les yeux sur la glace qui ornait la cheminée, je vis s'ouvrir une petite porte dérobée, et par cette porte entrer le second de mes frères, celui pour lequel j'avais toujours eu une préférence bien marquée. Ce fut alors que j'appris les dangers qui avaient menacé ma famille pendant la terreur. Mon père avait été détenu au château de Brouage toute une année. Plusieurs fois il avait été question de le faire fusiller ainsi que ses compagnons

d'infortune. La chute de Robespierre l'avait rendu à la liberté, et il avait repris ses fonctions de commissaire de la marine. Grâce à Dieu, la tourmente n'avait fait périr aucun de ceux qui m'étaient chers. Aux doux épanchemens de famille succéda bientôt une conversation plus sérieuse : il s'agissait du mémoire que je devais adresser au vice-amiral Truguet, alors ministre de la marine, en attendant mon jour d'audience. Tout en causant de cette importante affaire, mon parent, qui désirait me voir produire une impression favorable sur le ministre, passait du coin de l'œil une minutieuse inspection de ma personne. Mon costume ne manquait pas d'une certaine élégance; je m'étais adressé à Londres au tailleur le plus en vogue, et j'étais habillé à la dernière mode. Ma coiffure seule datait d'avant la révolution. Elle ne fut pas jugée en harmonie avec le reste de ma toilette, et il fut décidé que je me ferais immédiatement couper les cheveux dans le goût du jour.

En sortant du ministère de la marine, mon frère m'accompagna à mon hôtel. Il était déjà convenu que je quitterais mon logement et que je partagerais le sien, mais il était trop tard pour exécuter ce changement de domicile le soir même. Avant de nous séparer, j'entretins mon frère de ma situation financière. La sienne n'était pas brillante. Il était arrivé depuis peu de temps d'Angleterre, où il venait de subir une captivité de vingt-sept mois. Commis aux revues à bord du vaisseau *l'Impétueux*, il avait été chargé d'aller mettre les scellés sur une prise. Un coup de vent s'était déclaré pendant qu'il procédait à cette opération, avait séparé le vaisseau du bâtiment capturé, et le lendemain la prise retombait entre les mains des Anglais. Mon frère, en montant à bord du vaisseau ennemi, avait pu heureusement expliquer sa situation et réclamer le traitement dû au rang qu'il occupait dans la hiérarchie militaire. C'était un point fort important à éclaircir, car on sait ce qu'était le régime des pontons. Tout individu qui ne parvenait pas à se faire considérer comme officier était jeté sans pitié dans ces affreuses prisons où régnaient plus que dans nos bagnes la misère, le désespoir et le vice. Mon frère obtint pour première faveur d'être envoyé au cantonnement de Tavistok. Ce ne fut qu'après une année de séjour dans cette ville qu'il put faire reconnaître ses droits à la modeste rétribution que le gouvernement britannique allouait aux officiers français qui avaient le malheur d'être prisonniers de guerre. Mon frère avait donc été dans la nécessité de puiser pour vivre dans la bourse de ses amis; il avait quelques dettes que je crus pouvoir lui promettre d'éteindre sans trop épuiser nos ressources. J'avais enfermé mon petit trésor dans une boîte à serinette dont j'avais enlevé le mouvement. Quand j'ouvris cette boîte, mon frère fut stupéfait. Je rap-

portais de mon voyage 400 piastres espagnoles. « Sais-tu bien, me dit mon frère, qu'il n'y a peut-être pas dans tout Paris une seule maison qui possède à cette heure autant d'argent comptant que toi? » Il ne faudrait pas prendre cette exclamation à la lettre; cependant il est bien certain qu'en 1796 l'argent était fort rare en France. On ne voyait circuler que des assignats qui avaient encore cours forcé. La valeur de ce papier révolutionnaire était tellement dépréciée, que je devais trouver facilement à échanger une seule de mes piastres contre 1,000 ou 1,200 francs en assignats.

Le lendemain matin, mon frère vint me retrouver. Nous procédâmes aussitôt à mon déménagement, et nous nous rendîmes à l'hôtel d'Antin, rue Gaillon, où il résidait. Un lit fut monté dans sa chambre, qui nous devint commune, et pendant tout mon séjour à Paris nous ne nous quittâmes pas un seul instant. Notre temps s'écoulait rapidement dans les plaisirs. Le ministre cependant avai reçu mon mémoire. Il voulut bien l'accueillir avec faveur et y mettre cette gracieuse apostille : ***Me faire un rapport sur ce jeune officier, qui paraît mériter tout mon intérêt.*** Toujours guidé par les sages avis de mon frère et de mon parent, j'adressai bientôt une seconde note au ministre. Cette fois je demandais le grade de lieutenant de vaisseau, le commandement d'un bâtiment de guerre et un habillement complet d'officier, dont la livraison me serait faite au magasin général du port de Rochefort. La république ne payait pas souvent ses officiers, mais elle les habillait quelquefois avec les draps qu'elle prenait sur l'ennemi. Le commandement et l'habillement que je sollicitais me furent accordés. Quant au grade de lieutenant de vaisseau, j'eus la promesse formelle de l'obtenir quand on s'occuperait du travail de réorganisation qui était alors à l'étude. Je l'obtins en effet le 21 mars 1796.

Le grand corps dans lequel j'avais fait mes débuts avait disparu depuis plus de trois ans. C'était dans un corps entièrement nouveau que j'allais entrer. Je sentis profondément l'étendue de nos pertes lorsque je mis le pied pour la première fois sur les bâtimens de la république. Il est des ruines qu'on ne relève pas dans l'espace de quelques années. Détruite en 1792, la marine a encore été mutilée en 1815. J'ai assez vécu cependant pour voir grandir, après cette seconde catastrophe, l'édifice rajeuni qui fait en ce moment l'orgueil de la France. La marine actuelle ressemble bien plus à la marine du temps de Louis XVI qu'elle ne ressemble à celle de la république ou même de l'empire. Sous Louis XVI, tous les officiers, sauf de rares exceptions, étaient des gentilshommes; ils sont aujourd'hui des gens bien élevés : ce n'est pas ***à peu près,*** c'est ***tout à fait*** la même chose. Le service de la marine n'exige pas plus ou moins

de quartiers de noblesse, une illustration plus ou moins antique: il ne peut se passer des habitudes d'une bonne éducation. « Tout officier, disait très bien Nelson, qui n'est pas *gentleman* ne sera jamais qu'un médiocre officier. » L'ordre est en effet le premier besoin de notre service, et sans le sentiment des convenances, sans le respect de soi-même et des autres, sans cette dignité froide, mais indulgente, que l'officier doit puiser dans la conscience de sa supériorité, l'ordre à bord d'un bâtiment est impossible. Une autre nécessité de la marine, c'est d'être, si je puis m'exprimer ainsi, composée de parties homogènes. Nous avons été témoins, pendant les guerres de la révolution et de l'empire, des actions les plus héroïques; nous avions en même temps à déplorer non pas seulement des fautes, mais de singulières faiblesses. On peut croire que notre époque ne présenterait plus ces choquantes dissemblances. Tous les officiers ont la même origine et le même esprit, s'ils n'ont pas tous les mêmes facultés. Il y a donc beaucoup de raisons pour que chaque capitaine dans une escadre puisse aujourd'hui compter sur son voisin. Dans toutes les affaires de quelque importance, c'est là le point essentiel. Sous ce rapport, nos divisions navales n'auraient rien à envier, j'en ai la conviction intime, aux escadres du bailli de Suffren ou du comte de Grasse, car les combats de l'Inde et celui de la Dominique, pendant la guerre de 1778, ne sont pas des combats où tout le monde ait été sans reproche. S'il y eut jamais lieu d'espérer pour la France, je ne dis pas une très grande marine, — nous mesurons avec trop de parcimonie nos sacrifices pour cela, — mais une marine à tous égards respectable, une marine vraiment faite pour honorer notre pavillon, c'est sans aucun doute au temps où nous vivons.

N'y a-t-il donc rien à regretter du temps passé? N'y avait-il point dans les traditions dont le souvenir va s'évanouissant de jour en jour quelque bon exemple à chercher, quelque leçon fructueuse à retenir? Pour se livrer avec quelque intérêt à cette étude, il ne faudrait pas être trop infatué de ce qu'on a fait et de ce qu'on vaut. Il faudrait avoir, avec l'ambition de grandir encore, la crainte salutaire de déchoir. Si l'on veut juger sainement de la situation présente, il convient de commencer par écarter des progrès que nous avons faits ceux qui sont communs à toutes les nations, car aucune marine de nos jours n'est restée au point où elle était il y a cinquante ans. Quand cette considération aura un peu dissipé chez nous les fumées de l'orgueil, nous nous trouverons probablement mieux disposés à prendre quelquefois conseil de l'expérience de nos pères. Nous nous demanderons si, dans cette ancienne marine si dédaignée, il n'y aurait point eu aussi par hasard quelques idées justes. Nous cher-

cherons en un mot ce qui peut nous manquer encore. A mon avis, ce qui nous manque, c'est ce qui manquait à la statue de Pygmalion, — le mouvement. Je voudrais que, comme au temps où j'étais volontaire sur *la Reconnaissance,* comme aux jours où je servais sous les ordres de M. de Bretigny, une activité joyeuse succédât plus souvent à cette régularité monotone dont il me semble que nous avons quelque sujet de nous plaindre. Le service, pour être attrayant, ne doit pas avoir les pulsations d'une horloge. Il faut bien prendre garde d'ailleurs d'élever un édifice qui n'ait point de fondement, et qui puisse chanceler au moindre choc. N'est-ce pas la guerre que l'on doit avoir en vue quand on organise une flotte ou une armée? Tout ce qui dans cette organisation ne peut résister à l'épreuve de la guerre me paraît donc de trop; il y a, suivant moi, intérêt à le sacrifier. Il ne faut pas croire qu'une régularité exagérée soit nécessaire sur le terrain d'exercices pour qu'il en reste une suffisante en campagne. Il semble au contraire que des habitudes imposées tournent toujours au détriment de l'intelligence. Ce ne sont pas des régimens aux allures solennelles qui auraient gagné la bataille de l'Alma. Mes vœux sont faciles à résumer. Pour le matelot, je demande qu'on s'occupe avec une égale sollicitude de son instruction et de sa santé : la santé du soldat est, avec la discipline, la force des armées. Pour l'officier, je lui souhaiterais de supporter gaiement les épreuves du métier, d'être toujours allègre, dur aux intempéries, docile et d'humeur égale envers ses chefs, sympathique vis-à-vis de ses subordonnés, et, s'il le fallait, je lui accorderais volontiers la science de surcroît. La science ne gâte rien, du moment qu'elle ne pervertit pas le jugement et ne paralyse pas l'activité du corps.

Nos marins d'aujourd'hui se demanderont peut-être à quoi leur serviraient ces pénibles épreuves d'autrefois, les misères, les souffrances dont ces souvenirs semblent leur offrir avec une secrète intention le complaisant tableau. Ce serait, je l'accorde, un luxe presque inutile, si notre marine ne doit jamais avoir que des guerres faciles à soutenir, que des temps prospères à traverser; mais si nos officiers étaient un jour engagés dans une lutte semblable à celle où s'est usée notre énergie, ils comprendraient combien étaient pour ainsi dire nécessaires les privations auxquelles fut soumise notre enfance. On parle souvent avec un peu de légèreté de la guerre maritime qui se prolongea presque sans interruption de 1792 à 1815. L'énorme disproportion des forces navales dans ce long conflit, le dénûment des arsenaux, le mauvais recrutement des équipages, les expéditions mal combinées, le fatal ascendant que de terribles succès avaient assuré à la marine anglaise, toutes ces causes de désastres

presque certains exigeaient cependant, chez les officiers de cette époque, une trempe plus vigoureuse qu'on n'est tenté de le supposer lorsqu'on juge les événemens à cinquante ou soixante ans de distance. Tel homme qui jouerait peut-être un rôle très brillant dans une guerre régulière eût été fort peu disposé, j'en suis convaincu, à courir les hasards que, pendant vingt ans, mes camarades et moi nous n'avons pas hésité à braver. Que demain de pareilles épreuves se présentent, ou qu'il faille affronter seulement la moindre des chances que nous avions alors contre nous, c'est-à-dire une choquante inégalité dans les forces respectives des deux marines, et l'on comprendra mieux ce qu'ont dû les capitaines de la république et de l'empire à la rude éducation que, pour la plupart, ils avaient reçue. L'histoire de leurs campagnes obtiendra aussi plus de sympathie. Malgré tout ce qu'une administration imprudente faisait pour la rebuter, la fortune ne nous fut pas toujours contraire. Quelques-uns des combats dont l'Angleterre elle-même a gardé la mémoire, ceux surtout qui se livrèrent dans les mers de l'Inde, suffisent à montrer ce qu'eût pu devenir la marine française sous un gouvernement qui lui eût accordé avec persévérance la sollicitude dont l'empereur, de 1806 à 1812, parut vouloir l'entourer.

Il y aurait donc intérêt à faire succéder au tableau d'une éducation maritime sous Louis XVI celui de nos croisières aventureuses sous la république. Il faudrait suivre plus tard sous l'empire une de ces frégates qui, dans des engagemens heureux, vengèrent l'honneur de notre marine, follement compromis dans des batailles où le triomphe était devenu impossible. Il faudrait enfin, pour bien comprendre cette époque, douloureuse sans doute, mais sous plus d'un rapport méconnue, se mêler un instant à la vie des escadres que l'empereur concentrait dans nos ports avec une prévoyance dont nous n'eussions pas tardé à recueillir le fruit. On embrasserait ainsi sous ses divers aspects la dernière marine qui ait fait en France une guerre sérieuse. C'est une tâche dont mes souvenirs me permettront, je l'espère, de m'acquitter un jour.

E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

UNE

HISTOIRE DE CHASSE

I. — FÊTE PATRONALE.

Le troisième dimanche du mois d'août de l'an 184..., par un chaud soleil d'été, la route qui conduit de Compiègne au village de Verberie avait vu passer un nombre inusité de carrioles et de pataches gorgées de monde jusqu'au faîte, sans parler de piétons en habits de fête qui bravaient gaiement une chaleur tropicale. Il était facile de trouver la cause de toutes ces pérégrinations, car on pouvait lire sur les murs de Compiègne en caractères noirs sur fond jaune : « Avec autorisation de M. le maire, aujourd'hui dimanche 17 juillet, fête patronale du Soupizot. » Venait ensuite une liste des plaisirs réservés aux visiteurs, tels que bal illuminé en verres de couleur, jeux de bague, feu d'artifice, qui, sans atteindre les sublimités de la réclame parisienne, ne laissait pas de faire grand honneur au rédacteur municipal. Quelques retardataires s'avançaient encore au pas accéléré sur la route poudreuse, quand le lecteur nous permettra de l'introduire dans un véhicule qui parcourait à une allure modérée un paysage éclairé par les rayons d'or du soleil couchant, et que, vu la pauvreté de la langue, nous désignerons sous le nom plus pittoresque qu'élégant de *dog car*, dont nos voisins d'outre-mer l'ont baptisé. Ce char à chien, pour traduire fidèlement, avait sans contredit vu de beaux jours, et sa coupe décelait une main habile; mais l'injure du temps n'avait respecté ni ses brillantes couleurs, ni ses ressorts d'acier, et au moindre cahot

de sa caisse ternie s'exhalaient des sons tellement plaintifs, qu'ils semblaient annoncer pour la prochaine épreuve la dissolution complète de la machine. Le cheval attelé dans les brancards avait aussi brillé sur une scène plus élevée; mais, pour retrouver des formes élégantes et de brillantes allures sous ce squelette à la démarche chancelante, il fallait sans contredit l'œil d'un connaisseur, et le vulgaire ne devait guère y voir qu'un pauvre vieillard luttant avec l'énergie d'un grand cœur contre les outrages de la mauvaise fortune.

Le personnage qui tenait majestueusement les rênes de l'équipage arrivait à la trentaine : il était petit et fort obèse; son abdomen, outrageusement comprimé, remontait vers l'estomac, où il soutenait une lutte acharnée contre un gilet d'un jaune malheureux. La figure de ce jeune homme, ronde, à petits traits, encadrée d'un collier de ces beaux favoris bruns si chers aux don Juan de province, ne décelait au premier abord qu'un gros garçon, sinon bien nourri, du moins bien portant; mais une observation un peu minutieuse ne tardait pas à faire découvrir dans le regard du jeune homme, dans le sourire perpétuel épanoui sur ses lèvres, dans ses coudes arrondis en anses de vase étrusque, quelque chose de majestueux et de triomphal qui réveillait immédiatement le souvenir d'un dindon se livrant à l'exercice de la roue. Le voisin de l'automédon, qui avait à peine dépassé les limites de la majorité légale, ainsi que l'annonçait une figure candide, sans barbe et sans moustaches encore, modestement vêtu de noir, semblait recevoir avec une onction parfaite les sentences dont le gratifiait de temps à autre le lion picard.

— Eh bien! Jeanicot, vous pouvez vous vanter d'avoir été mené un train de prince, car nous sommes arrivés dans une petite demi-heure, dit l'automédon.

— Oh! oui, monsieur Cassius, reprit le jeune homme d'une voix modeste, et votre cheval est bien digne de sa réputation.

Un sourire de complaisant amour-propre passa sur les lèvres du premier interlocuteur, qui reprit : — Oui, je le sais, mon *stepper* jouit de quelque réputation à Compiègne; mais qu'est-ce que cela, grands dieux! Il y eut un temps, et ce temps n'est pas bien loin de nous, où c'était à Paris, à Paris, dans le grand tout, que l'on célébrait l'élégance de mes équipages. Oui, Jeanicot, j'ai eu mes beaux jours, mes grands jours d'or et de soie; j'ai brillé à Paris, et maintenant je brille dans l'Oise, ajouta le jeune homme avec un soupir si plein de regret, que notre premier père, après sa faute, n'eût pu en pousser un plus amer au souvenir de l'Éden dont il avait été exclu.

— Eh quoi! vous n'êtes pas heureux, vous... vous, monsieur

Cassius? repartit Jeanicot avec un étonnement manifeste. Que vous manque-t-il donc pour avoir la plus fortunée des existences? Un physique dont je ne parle pas pour ne point effaroucher votre modestie; percepteur, six mille francs de traitement, et pas grand'chose à faire; puis, vous êtes l'oracle, l'oracle écouté de toute la contrée; pas de plaisirs, de fêtes dans le département dont vous ne soyez le lion, le roi! Le fils de M. le sous-préfet s'habille sur votre modèle, et M. le maire, désespérant d'avoir un tilbury aussi ficelé que le vôtre, s'est déterminé à acheter une calèche; enfin, faut-il le dire? nos dames n'ont d'yeux que pour vous; pour vous seul sont leurs plus aimables sourires, leurs plus gracieuses paroles, et, vous le savez bien, on ne vous appelle que le beau Cassius!

Ces paroles arrivèrent plus douces que la plus douce mélodie aux oreilles de l'auditeur, et cependant il crut devoir répondre du ton mélancolique de Joad à Abner : — Que les temps sont changés, ô Jeanicot, et que parles-tu de régner dans des bals de sous-préfet et sur les cœurs de Célimènes de province à un homme qui a trôné dans des bals d'ambassadeur et triomphé des lionnes de Paris! Oui, je règne ici, le fait est vrai. Je suis l'oracle du bon goût, le prince de la *fashion;* mais mon domaine est un département, et j'ai eu un royaume! Prends Charles-Quint dans son cloître, Apollon chez Admète, et tu auras l'équivalent de ma position dans l'Oise! Juge si je puis être heureux! Oui, très cher, j'ai fait des parties de billard à l'estaminet de Strasbourg, dans lesquelles j'ai gagné ou perdu des poignées d'or. Hein! j'ai de l'émotion et du plaisir à pincer un écarté à cinquante centimes! J'ai eu des intrigues avec des duchesses, des femmes qui avaient trois soubrettes et six valets de pied pour les servir! J'ai fait mourir de chagrin une marquise, pauvre chère petite marquise, parce que j'avais des bontés infinies pour un rat de l'Opéra! Enfin il fallait me voir dans mon coupé à la d'Aumont, quand mes deux anglais m'entraînaient au galop du Café de Paris, au bois de Boulogne ou à l'Opéra!

Ici l'orateur, croyant s'être attribué des recherches d'élégance que ne dépassent point les Lucullus du XIXe siècle, s'arrêta un moment, comme pour donner le temps à son interlocuteur d'apprécier à leur juste valeur toutes ces merveilles. Il reprit d'une voix dolente, après une pause : — Maintenant je ne suis plus que le reflet, l'ombre d'une grandeur déchue; j'ai été, *fui,* comme l'a dit avant moi Cicéron. Mais laissons là des souvenirs aussi classiques que pleins d'amertume, et soyons tout au plaisir, comme dit la romance. Quelles sont les nouvelles? qu'annonce-t-on dans la ville?

— Des merveilles, une fête comme on n'en a jamais vu, quelque chose de féerique et de vénitien. Le comte de Marmande a fait ve-

nir de Paris douze cents verres de couleur pour illuminer la pelouse : il y a deux montres au mât de cocagne; enfin on assure que Musard, le grand Musard, dirigera l'orchestre lui-même et en personne. Oh! c'est une fête dont on parlera longtemps, et que je ne sacrifierais pour rien au monde.

— Heureux jeune homme, reprit Cassius, non sans ironie. Eh bien! pour moi, sais-tu ce que je crois? C'est que cela sera mêlé, oh! mêlé, très mêlé.

— Que dites-vous donc là? interrompit Jeanicot avec un accent de surprise indignée, que, malgré tout le respect qu'il portait au lion déchu, son voisin, il ne put parvenir à dissimuler; tout le beau monde des environs s'est donné ce soir rendez-vous au Soupizot, on assure même qu'il est venu exprès des élégans de Paris, et je ne parle pas du baron et de la baronne de Laluzerte, dont vous connaissez les projets mieux que moi-même, continua Jeanicot en scandant ses mots avec affectation.

— Eh!... eh! monsieur Jeanicot, interrompit Cassius en relevant l'index de sa droite vers le nez avec un sourire de sphinx, vous grandissez en malice; pour un rien, vous vous feriez l'écho de commérages scandaleux. C'est là un faible provincial dont il faut vous garder; je vous le dis dans votre propre intérêt, et non pas pour faire le discret, car, pour un homme comme moi, qu'importent les *on dit* du monde?

Cette admonition sévère profita au voisin du lion picard, qui essaya à peine, pendant le reste du voyage, de rompre le silence.

Le doux crépuscule d'une belle nuit commençait à voiler l'horizon, quand *stepper, dog car* et voyageurs arrivèrent à l'entrée de la fête qu'annonçaient également deux pots à feu et un gendarme en tricorne et en buffleteries jaunes. A travers une allée tortueuse illuminée en verres de couleur, l'on arrivait à une pelouse où la fête brillait dans tout son éclat.

Cette pelouse se déroulait en plan incliné devant une maison fort simple, bâtie sur le modèle des cottages anglais, et qui ce jour-là portait à ses fenêtres une riche illumination. Le coup d'œil des jardins était plein d'animation et de variété. De la ceinture de haute futaie dont la pelouse était entourée s'élançaient à chaque instant des feux du Bengale qui se jouaient dans le feuillage en mille couleurs fantastiques. Une double rangée de boutiques s'élevait auprès de la maison. Les unes étalaient des trésors de porcelaines, croquignoles et pains d'épice; les autres, musées forains, exhibaient aux promeneurs, dans des cadres de bois noir, les plus belles pages de notre histoire militaire, dessins naïfs dont les burlesques contours commandent cependant l'attention et le respect du villageois, qui

se rappelle avec orgueil que son père, lui aussi, faisait partie de la grande armée. Venaient ensuite des jeux d'adresse, des tirs d'arbalète où le tireur, à chaque coup de noir, se trouve, honneur insigne, salué d'un coup de pistolet, des jeux de quilles et de petits palets où, de mémoire d'homme, l'on n'a jamais gagné la fabuleuse montre d'argent offerte en prime à l'adresse des amateurs; enfin, sous l'œil de l'autorité, manœuvraient de véritables roulettes où la passion du ponte ne trouvait, il est vrai, d'autre aliment qu'une mise de cinq centimes et un lot d'une douzaine de macarons. Nous terminerons ce croquis en parlant pour mémoire d'un mât de cocagne de hauteur respectable et complétement dépouillé des couronnes, rubans tricolores, montres d'argent et autres agrémens qu'il portait orgueilleusement dans la matinée à son faîte.

La foule était nombreuse et gaie, mais d'une gaieté décente qui ne sortait pas des limites de la grosse plaisanterie et du franc éclat de rire. Aussi se sentait-on dans ses rangs comme le cœur à l'aise, et tout disposé à prendre part à cette joie populaire, car elle n'était pas accompagnée de cris avinés ou de rixes tumultueuses; tout en un mot, dans l'assemblée, révélait une de ces nobles populations de campagne que l'étranger envie à la France, car elle lui donne ses meilleurs soldats, et se contente honnêtement d'un pain honnêtement acquis. C'était surtout autour du bal champêtre que la foule se pressait en frétillant aux accens d'un orchestre qui jetait aux échos les mélodies populaires du *Pré aux Clercs* et du *Domino noir*. Le quadrille était nombreux; des habits élégans, des toilettes d'une perfection parisienne coudoyaient des vestes rondes et des robes de grosse toile. Là l'observateur pouvait passer une heure de contemplation bien employée, car la terpsychore française s'y reproduisait dans toutes ses variétés. Ici un Parisien glissait à petits pas, ni plus ni moins que s'il se fût trouvé dans les salons du noble faubourg. Là un brigadier de la garnison esquissait des entrechats d'une hardiesse toute militaire; plus loin un bon gros villageois, religieux disciple d'un Vestris à cinq sous le cachet, s'essayait à vaincre les difficultés d'un pas de zéphir, tandis que son vis-à-vis, groom du château, donnait à entendre par quelques gestes discrets que, s'il n'était pas retenu par la présence de son maître, il pourrait bien s'élever à une chorégraphie plus avancée.

Une fois pied à terre, les deux jeunes gens dirigèrent leurs pas vers le centre des plaisirs, et se trouvèrent bientôt en présence d'un vieillard qui n'était pas le personnage le moins singulier de cette foule, et que Cassius salua de ces mots : — Baron, mes très humbles respects.

Le personnage ainsi interpellé avait passé la soixantaine; il était

grand, osseux, complétement voûté; sa figure longue et décharnée, sur laquelle était collé en guise de peau un parchemin jaune, offrait de profil une singulière apparence avec le profil d'un cheval normand. Sa lèvre inférieure, légèrement pendante, laissait voir de longues dents blanches et aiguës. Il y avait quelque chose qui au premier abord frappait tristement dans l'aspect de ce vieillard : sa contenance morne, l'immobilité de sa face, semblaient annoncer une intelligence à son déclin, et cependant quand par intervalles, levant ses paupières, il montrait les globes de deux grands yeux bleus mélancoliques, l'on comprenait que ni l'intelligence ni le cœur n'étaient morts sous cette triste enveloppe. La mise de ce personnage participait à la fois pour la négligence du gentilhomme campagnard et du savant. De sa cravate blanche, dont le nœud convergeait sensiblement vers la nuque, s'élançaient menaçantes et effilées les pointes d'un col disposées devant la face, à l'imitation des faux devant les chars armés des anciens. Son habit bleu, à boutons de métal, devenu trop étroit et trop court par un de ces phénomènes que la science laisse inexpliqués, mettait à découvert deux larges mains brunes et rugueuses auxquelles l'usage du gant était depuis longues années inconnu. Le baron de Laluzerte passait pour un des cas de surdité les plus remarquables du département de l'Oise. Aussi n'accorda-t-il pas la moindre attention aux paroles de son interlocuteur, qui répéta : — Baron, mes très humbles respects; mais cette fois le lion picard, joignant le geste à la parole, tapota familièrement de sa droite sur l'épaule du vieillard.

A cet attouchement, M. de Laluzerte releva la tête, fixa sur les nouveaux arrivés un regard dont Jeanicot se sentit tout ému, quoique sa singulière expression ne réussît point à troubler la sérénité du beau Cassius; puis, saluant Jeanicot avec une exquise politesse, il retomba dans son immobilité.

— Vos dames sont ici, j'espère? continua Cassius imperturbable, en élevant sa voix à un diapason suffisant pour commander le feu à une batterie de siége.

Pour toute réponse, M. de Laluzerte désigna du doigt le quadrille.

— Le gentilhomme le plus jovial, le plus bavard et le plus sourd de l'Oise! poursuivit Cassius en *a parte*, un être qui ne vit que par tolérance, et que dans un état de civilisation plus avancée l'on aurait supprimé depuis longtemps; mais paix à ses mânes, occupons-nous des vivans. Justement voici ces dames, la baronne qui danse avec le comte de Marmande et Mlle Anna avec M. de Kervey. — Puis Cassius salua à plusieurs reprises de son geste le plus séduisant deux couples qui se trouvaient au milieu des danseurs.

Le maître du château, le comte de Marmande, qui avait eu le bon

goût de venir prendre sa part de la fête qu'il offrait à ses voisins riches et pauvres, était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, grand, blond, frêle, d'une distinction de manières et de tournure tout aristocratique, et qui formait un contraste parfait avec la compagne que le sort ou son choix lui avait temporairement associée. Mme de Laluzerte était une petite femme courte, boulotte, aux lèvres minces, aux yeux verts, qui frisait de bien près la quarantaine. Un chapeau de velours nacarat, hérissé d'un marabout orange, une robe de soie à couleurs changeantes, une écharpe de cachemire rouge chargée de broderies, composaient à la danseuse quadragénaire une toilette plus fastueuse qu'élégante. Sans doute aux jours de la jeunesse il y avait eu chez cette dame ce que l'on nomme avec plus de pittoresque que de galanterie la beauté du diable; mais ces beaux jours avaient fui depuis longtemps, ne laissant derrière eux qu'une femme fort commune et fort peu gracieuse, s'il fallait en juger par ses manières pincées et ses grands airs de déesse descendue d'un char olympien. Aussi ne pouvait-on que comparer aux dévouemens les plus célèbres de l'antiquité celui du jeune homme qui avait arraché à l'oisiveté des banquettes cette rose de tapisserie.

— Madame..., madame ! vous oubliez votre vis-à-vis, dit à sa danseuse le comte de Marmande, plein de sympathie pour les anxiétés du danseur, qui, la main droite à hauteur du coude, suivant les règles prescrites par la poule, attendait au milieu du quadrille que Mme de Laluzerte eût bien voulu répondre à son appel.

La bouche dédaigneuse, l'œil à demi fermé, se repliant sur elle-même, comme si elle eût craint l'attouchement des paysans, ses voisins, à l'égal de la morsure d'un serpent à sonnettes, la baronne partit au petit pas, et, sa tâche une fois accomplie, salua son danseur de ces mots : — Dites que je suis bonne de vous avoir accordé une contredanse au milieu de tout ce peuple et au son de cette musique sauvage.

— Je le dis en toute sincérité comme je le pense, reprit Marmande de l'air du monde le plus pénétré.

— Oh ! vous n'avez pas idée du sacrifice que je vous fais, car je ne sais ce que je hais le plus, les cohues ou la mauvaise musique. Lorsqu'une femme a été élevée comme moi dans le grand monde, lorsqu'elle a reçu les leçons des meilleurs professeurs, savez-vous bien qu'on doit lui tenir compte d'abdiquer les traditions de sa jeunesse en matière de société et d'art? Mais notre vie, à nous autres pauvres femmes, ne se résume-t-elle pas à ces mots : abnégation et souffrance? Un hôtel du faubourg Saint-Germain, voilà où j'ai été élevée, voilà où je devrais vivre, et par dévouement conjugal à un

vieux mari je passe mes belles années au fond d'une province, au milieu d'une société bourgeoise qui ne me comprend pas, qui ne peut pas me comprendre.

En cet instant, le chef d'orchestre, suivant la naïve coutume villageoise, ayant commandé la pastourelle, le comte de Marmande, qui d'ailleurs n'accordait qu'un médiocre intérêt à cette tirade de femme incomprise, entraîna sa compagne à l'extrémité du quadrille.

— Je ne vous ai pas dit ce que j'exigeais en récompense de mes bontés, reprit la baronne avec mignardise lorsque la figure eut été achevée suivant les règles.

— Que puis-je vous refuser après tant de complaisance?

— C'est une promesse, mais une promesse solennelle de me donner votre soirée de jeudi prochain. Je réunis tous les gens que l'on peut voir sans se compromettre, du moins sans trop se compromettre, pour assister au tirage de ma loterie au profit des petits Chinois orphelins; mais à ce sujet je ne vous ai pas dit le succès de cette œuvre vraiment chrétienne, dont je ne suis que l'instrument indigne, car, il faut bien l'avouer, l'honneur de l'idée première revient tout entière à monseigneur, ajouta la dame en baissant les yeux avec une édifiante humilité : le succès, dis-je, a dépassé toutes mes espérances. De cinq cents billets il m'en reste à peine une cinquantaine, et je les aurai bientôt placés. Outre l'exposition des lots, qui, je vous assure, ne sera pas indigne d'être vue, je vous promets quelque musique, de petits jeux, le tout sans façon, comme il convient entre barbares. J'ai votre parole, n'est-ce pas?

— Assurément, car ce que vous appelez un sacrifice est, pour lui donner son nom, une véritable partie de plaisir.

— Et vous prenez l'engagement au nom de votre ami M. de Kervey?

— Où je vais, il va; nous avons si peu de temps à rester ensemble! reprit Marmande avec émotion. Puis, par cet instinct particulier aux natures d'élite qui se refusent à mettre à nu les tendres sentimens de leur cœur devant des indifférens, le jeune homme changea brusquement la conversation en disant : Votre tâche est achevée, et vous l'avez accomplie avec toute la bonne grâce qui vous caractérise. Permettez-moi de vous remercier en mon nom et au nom des braves gens dont vous avez honoré les plaisirs de votre présence.

En effet, la contredanse venait de finir; les couples se dispersaient en attendant que les accens de l'orchestre vinssent de nouveau les convier à la danse. Ce fut cet instant que saisit Cassius pour saluer le comte de Marmande et sa compagne.

L'attitude du beau de province avait changé du tout au tout lors-

qu'il aborda le châtelain. A son magnifique aplomb avait succédé un air de respectueuse déférence, d'obséquieuse politesse, qui décelait l'écolier en présence du maître.

— Ah! monsieur Cassius, dit Marmande d'un ton d'amical reproche, comme vous nous venez tard! Vous avez fort à faire pour rompre avec vos habitudes de dandy, de fleur des pois, et arriver au lever du rideau de la fête comme nous autres bons compagnards.

— Vous plaisantez, cher comte, reprit Cassius : moi qui suis un rustique de la plus rustique espèce, si bien que je m'épouvante d'être devenu tellement homme des bois, Wisigoth de l'Oise. Madame la baronne, continua-t-il en donnant à sa voix tout le velouté dont elle était susceptible, me permettra-t-elle de m'informer des nouvelles de sa santé.

— Elle est fort bonne, et la vôtre aussi sans doute, dit la dame d'un ton très sec.

— Si vous saviez à quel point je suis honteux, désolé, confus de mon retard, balbutia Cassius tout étourdi par ce froid accueil; combien je me fais de reproches, car je sais que je vous étais nécessaire pour les quadrilles, et suis sûr de vous avoir manqué.

— Vous vous abusez singulièrement, repartit la baronne avec un accent d'ironie qui acheva de réduire aux abois le lion picard. Une rougeur pourprée colora sa face jusqu'aux oreilles, et par manière de contenance il roula entre ses doigts les bords de son chapeau.

— Allons, monsieur Cassius, vite une excuse, une bonne excuse qui rétablisse votre réputation de galanterie et d'exactitude, dit Marmande avec bonhomie.

— Hélas! je n'en ai qu'une seule : mes sympathies pour la race chevaline, la santé de mon *stepper* Conquérant, qui est *out of condition,* comme il est aisé de le voir, et auquel on a administré *two balls* avant-hier.

— Le motif, madame, est vraiment sans réplique, reprit Marmande avec un accent si plein d'intime conviction qu'il frisait de bien près l'ironie. Conquérant est un de ces chevaux rares que l'on ne remplace pas, et que l'on ne peut trop soigner. Savez-vous bien, monsieur Cassius, que votre *turn out* est des plus complets? Je le disais encore au club il n'y a pas huit jours, *dog car* de la meilleure coupe, *stepper* hors ligne, tout, jusqu'au *boy,* est du plus *genuine english style,* et serait remarqué, non pas aux Champs-Élysées, la chose coule de source, mais dans *Hyde-Park* ou dans *Pall-Mall.*

— Vos leçons, cher comte, vos leçons, reprit Cassius en s'inclinant avec une humble déférence.

— Je vous remercie du compliment, que je n'accepte pas sans restrictions; mais il s'agit maintenant, madame, ajouta Marmande

en se tournant vers la baronne, de vous montrer ma fête villageoise. Vous me connaissez déjà pour un propriétaire fort exigeant, et ne serez pas surprise que je ne vous fasse pas grâce du plus petit détail. Justement voici le baron, Kervey et Mlle Anna; nous sommes presque au complet pour commencer notre expédition. — Et d'un geste affectueux, Marmande invita à le suivre les diverses personnes qu'il venait de désigner, et que nous prendrons la liberté de présenter encore au lecteur.

Robert de Kervey pouvait avoir vingt-sept ans. Il était de petite taille, mais bien pris et vigoureusement constitué : des traits fortement accusés, des joues hâlées, une barbe épaisse, donnaient au premier aspect à sa figure un certain air rébarbatif; mais il y avait quelque chose de si naïf et de si franc dans le sourire qui de temps à autre venait l'illuminer, qu'il suffisait d'un second coup d'œil pour discerner les mots loyauté, bonhomie, gravés par la nature sur le front de Kervey. Le costume de ce personnage était d'une élégance simple, et l'on pouvait reconnaître aux boutons à ancre couronnée de son habit un officier de la marine royale.

N'en déplaise aux séductions dont les romanciers embellissent la vie maritime, nous nous obstinerons à penser que le jeune officier avait dans sa carrière aventureuse rencontré peu d'instans aussi doux que l'heure qui venait de s'écouler. C'était en effet une ravissante créature que la jeune fille qui s'appuyait sur son bras, une chaste fleur à peine éclose dans tout l'éclat de ses couleurs et de ses parfums. Pour le moment, les deux jeunes gens causaient en douce et intime familiarité comme de vieux amis.

— Que l'on pense ce que l'on voudra, disait le jeune homme, moi je suis fataliste, je crois aux proverbes : bien décidément un bonheur n'arrive jamais seul. Exemple : j'étais en rade de Brest sur cette pauvre *Coquette*, fort désœuvré, enviant le sort des camarades que j'avais vus partir, quand il me tombe du ciel, je suppose, un congé que je n'avais pas sollicité et auquel je n'avais pas droit, un congé de trois mois, trois mois à vivre le cœur à l'aise près de mes amis... C'était à en perdre la tête. Le soir, j'étais installé septième sur l'impériale de la diligence, et deux jours après j'embrassais Marmande, Marmande à qui je devais ce bonheur inespéré.

— Je comprends que le proverbe ait raison, car ce sont là deux vrais bonheurs, dit la jeune fille.

— Pardonnez-moi, je n'ai pas encore parlé du second, interrompit le marin.

— Un congé, embrasser cet ami dont le souvenir a défrayé tant de fois nos longues soirées de la dunette, cet ami que vous m'avez fait aimer sans le connaître, tant votre cœur en parlait avec enthou-

siasme, ce ne sont pas à votre avis deux bonheurs bien distincts, bien réels! Nous compterons donc trois bonheurs, et le troisième, s'il vous plaît?

— C'est de vous retrouver ici, mademoiselle Anna, répliqua l'officier d'une voix émue et le front rougissant... Oh! vous n'avez pas idée à quel point vous nous manquez à bord. Tout le monde avait si bien pris la douce habitude de vous voir, de vous aimer, qu'il nous semble maintenant que nous ne sommes plus au complet, que nous avons perdu, je n'oserai pas dire un camarade, je n'oserai pas dire non plus un ami...

— Eh! pourquoi donc ne m'avez-vous pas traitée comme tel quand j'étais à votre bord? Et croyez-vous que maintenant, alors que le service est rendu, je puisse oublier la dette de ma reconnaissance? Vous me jugez mal, si vous me jugez ainsi. Eh! tenez, lorsque mon bon vieux grand-père est venu m'annoncer ce matin qu'un officier de marine était arrivé au Soupizot, je ne sais quel pressentiment m'a fait deviner que c'était un de mes camarades de *la Coquette*, et, s'il faut dire toute la vérité, que c'était vous.

Ce furent à leur tour les traits de la jeune fille, à laquelle un entraînement involontaire avait arraché cet aveu un peu naïf, qui se couvrirent d'un charmant incarnat; mais le marin, avec un tact instinctif, reprit vivement : — Eh bien! laissez-moi donc vous donner des nouvelles de tout et de tous; vous nous avez porté bonheur, les récompenses pleuvent sur le bord. Le commandant passe capitaine de vaisseau; le second, ce vieux bourru qui de sa vie n'a jamais été poli qu'avec vous, a la croix; deux *midships* ont l'épaulette.

— Et vous, et vous? interrompit Anna avec une vivacité pleine d'intérêt.

— Oh! moi, je ne demande rien, reprit le jeune homme; j'ai mon congé, mon bienheureux congé, trois mois à passer à terre au milieu de mes amis, et ces trois mois-là, je ne les donnerais pas pour un brevet de capitaine de corvette et le commandement de *la Coquette!*

L'accent passionné avec lequel Kervey prononça ces paroles prouvait assez que le mot ami ne définissait que très indistinctement les sentimens de son cœur : aussi la jeune fille se sentit-elle singulièrement émue, elle fit remarquer à son compagnon que depuis longtemps ils avaient perdu leur hôte, et qu'il était temps de songer à le retrouver; mais la douce familiarité que décelait cette longue conversation n'était pas restée ignorée au milieu de la foule. Le baron de Laluzerte avait suivi à la piste les marches et les contre-marches du jeune couple, et à plusieurs reprises un éclair tout plein de bonheur et de fierté paternels avait illuminé ses traits flétris. Le baron

redoublait le pas pour suivre les deux jeunes gens, quand une petite paysanne de treize à quatorze ans, au nez retroussé, aux joues roses, à l'œil mutin, lui barra le passage avec une gracieuse révérence, en disant d'une voix argentine : — Bonsoir, mon parrain.

— Et d'où sors-tu, Verdurette? de la danse sans doute, mauvais sujet? dit le baron, qui caressa le menton de l'enfant d'un geste tout plein de douce familiarité.

— Oui, mon parrain, j'ai déjà dansé dix-sept quadrilles, et ne veux m'arrêter qu'après avoir complété le quarteron, reprit Verdurette.

— Alors je te saisis au vol pour te donner le petit cadeau que j'ai été chercher hier à Compiègne à l'occasion de ta fête. — Et le baron glissa dans la main de sa filleule une boîte de carton rose que cette dernière ouvrit d'un brusque mouvement, où le sang d'Ève se trahissait au premier degré. La boîte contenait une croix d'or et des boucles d'oreilles mollement étendues sur une couche de ouate. Verdurette contemplait ces objets d'un œil rayonnant de plaisir, lorsque les préludes de la contredanse retentirent au loin. Il y eut lutte alors dans le cœur de l'enfant entre les devoirs de la reconnaissance et les joies du quadrille; mais, devons-nous le dire, cette lutte ne dura qu'un instant. En signe de remerciement et d'adieu, la jeune fille appuya ses doigts sur ses lèvres, qui murmurèrent un gros baiser, et s'enfuit à toutes jambes vers la salle du bal. Le baron ne s'offensa point de cette apparente ingratitude, et sa figure ne trahissait que de douces émotions lorsqu'il rejoignit la compagnie.

La bande des invités du château, après avoir parcouru la fête en tous ses détails, se trouvait réunie à la porte d'un Nostradamus forain, qui se chargeait de révéler à chacun sa destinée en échange d'une modique redevance de vingt-cinq centimes. L'offre était trop tentante pour que Marmande et les siens pussent y résister.

Le sorcier était un petit homme à figure moitié sage, moitié folle, revêtu d'un costume de magicien, dont le chapeau classique s'élevait en pain de sucre sur sa tête. La pauvreté du temple annonçait, il faut bien l'avouer, la tiédeur et la parcimonie des fidèles. En guise de trépied d'or, l'oracle trônait sur un fauteuil assez mal rembourré, assisté d'un côté par un crocodile empaillé, et de l'autre par un caniche d'un aspect malheureux. Des bancs boiteux et une table non moins boiteuse composaient l'ameublement du sanctuaire, éclairé par deux torches de térébenthine, dont le parfum nauséabond se répandait à distance.

A l'entrée du maître du château et de ses hôtes, le devin revêtit son air le plus digne, et, se renfermant dans un majestueux silence, invita du geste les nouveau-venus à prendre place sur les bancs;

mais ce n'était point là l'affaire de Marmande, qui, d'un pas intrépide, vint le premier s'offrir aux révélations du sorcier.

La réponse de l'augure était faite pour allécher son monde; à l'aide de ses cartes, il obtint pour Marmande un avenir tellement fleuri, si tissu d'or et de soie, que personne dans la compagnie n'hésita plus à tenter l'épreuve. Le sorcier eut une bienveillance égale pour tous ses cliens : au baron de Laluzerte, il prédit qu'avant dix ans il tuerait un oiseau singulier, qui, bien et dûment empaillé, aurait les honneurs du musée de Compiègne; à Cassius, qu'il séduirait une princesse étrangère; enfin le tour de Kervey arriva. A son aspect, le sorcier parut réfléchir profondément, et, rejetant les cartes dont il s'était servi jusque-là, demanda sa main droite au jeune marin.

— Il paraît que mon avenir doit encore dépasser tout ce que nous venons d'entendre, et cela ne m'étonne pas, dit gaiement l'officier, car il y avait à bord de mon premier navire un calfat si habile en fait de magie noire, qu'il avait annoncé une mort violente à un quartier-maître qui se cassa les reins trois jours après la prédiction en tombant sur le pont de la grande hune, et qui cependant n'a jamais voulu me dire ma destinée. Eh bien! sorcier, que vois-tu dans ma main?

Le sorcier garda le silence.

— Es-tu devenu muet, ou y vois-tu le diable? ajouta le marin.

— J'y vois du sang, repartit le magicien d'une voix tellement creuse et lugubre, qu'un frisson nerveux parcourut instantanément tous les cœurs féminins de la société, sans que cette terreur instinctive pénétrât toutefois jusqu'à la fibre de Kervey, car il interrompit vivement son interlocuteur par ces mots : — Eh! parbleu! est-ce que cela t'étonne? c'est le sang de l'ennemi. Regarde sur mes épaules, tu y verras de la graine d'épinards, peut-être les étoiles de contre-amiral.

— Non, ce sang n'est pas celui de l'ennemi, dit le sorcier, se refusant à expliquer toute sa pensée.

— Allons, pas de détour, tu piques ma curiosité; un louis pour toi si tu achèves mon horoscope.

Le marché était bien tentant pour le sorcier, et cependant il ne l'accepta pas immédiatement et murmura entre ses dents : — La ligne de vie est longue et forte, et pourtant ce sang...

— Voici pour toi, dit Kervey, qui de sa main droite fit scintiller une pièce d'or aux yeux du magicien.

L'épreuve était trop forte pour le pauvre hère. — Ce sang, c'est le tien! dit-il avec une émotion aussi profonde que s'il eût été partie prenante dans le lugubre horoscope.

Il y eut un moment de silence dans l'auditoire, et Kervey tout le premier ne put se défendre d'une certaine agitation intérieure; mais cette impression ne dura qu'un instant. — Sorcier, mon ami, dit-il d'un ton plein de moquerie, tu fais là de la divination rétrospective; tu parles pour le temps où, à bord de *l'Hercule*, j'étais contraint, sous peine d'arrêts, à me faire la barbe chaque matin. Ces beaux jours sont passés, et si je te paie ton horoscope, c'est que j'espère bien qu'ils ne reviendront plus.

La prédiction funèbre faite au marin refroidit la curiosité de l'auditoire; après lui, aucun des hôtes du comte ne put se résoudre à interroger l'avenir, et toute la compagnie, quittant bientôt l'antre divinatoire, rendit le sorcier à ses loisirs.

L'épisode du sorcier termina la soirée. Après avoir mis en voiture le baron et sa famille, Marmande et Kervey regagnèrent leurs appartemens respectifs, et, disons-le à l'honneur du jeune officier, si, au milieu du silence de la nuit, quelques souvenirs de la journée vinrent bercer son cerveau, la prédiction du magicien ne figura pas dans ses rêves.

II. — AU PROFIT DES PETITS CHINOIS.

A quelques jours de la fête champêtre à laquelle le lecteur a bien voulu assister, le jeudi même où Mme de Laluzerte devait faire les honneurs de son salon à l'élite de la société du département, vers cinq heures de l'après-midi, le baron, accompagné de sa petite-fille, se promenait sur les bords d'une petite rivière qui sillonnait d'un rayon d'argent des prairies de la plus belle verdure.

De tous les contrastes que la nature peut offrir aux regards, il en est un surtout que nous avons toujours trouvé plein d'une douce et vraie poésie : c'est celui d'une jeune fille auprès d'un vieillard. Jamais le contraste d'OEdipe au bras d'Antigone n'avait été réalisé d'une manière plus heureuse que dans la personne du baron et de sa petite-fille. Anna avait dix-huit ans, et si elle possédait déjà les grâces d'une femme accomplie, elle n'avait pas encore perdu ce parfum d'innocence que l'usage du monde dissimule le plus souvent sous un vernis de dédaigneuse timidité. Elle était de petite taille, mais les plis de sa simple robe de percale accusaient les plus suaves proportions. La carnation de son teint orangé accusait une origine étrangère; mais pouvait-on se plaindre qu'un autre soleil eût bruni ses joues d'un reflet doré, quand il avait accordé à ses deux grands yeux noirs cet éclat que les poètes, et peut-être aussi la nature, refusent aux femmes de notre hémisphère? A voir cette charmante jeune fille dans toute la fraîcheur de son innocente parure, l'on ne

s'étonnait pas que les chagrins, hélas! trop profondément gravés sur le front de son vieux compagnon, n'eussent pu résister à sa douce influence, et qu'un sourire tout plein de fierté paternelle vînt par intervalles illuminer ses traits flétris.

Le couple marchait au petit pas, s'arrêtant à chaque instant, trop heureux de trouver le prétexte d'allonger un innocent tête-à-tête, la jeune fille pour contempler une fleur, un point de vue, le vieillard pour couver de l'œil son plus cher trésor.

— Laissez-moi vous fleurir, bon grand-père, dit Anna en s'élançant avec l'instinct d'un papillon vers un petit coin de gazon que la nature avait semé de fleurs. En un instant, elle eut composé un petit bouquet de pâquerettes et de marguerites moins fraîches et moins innocentes qu'elle, et vint l'attacher à la boutonnière de son aïeul, qui, avec une grâce respectueuse digne d'un seigneur de la cour de Louis XV, déposa un baiser sur la jolie main dont il tenait ce naïf tribut d'hommages.

— Oh! non pas la main, les deux joues, reprit Anna, qui, se dressant sur la pointe des pieds, éleva son frais visage jusqu'à la hauteur du menton de son vieux compagnon.

Le baron contempla un instant ces traits charmans, un bonheur divin rayonnait dans ses yeux; puis il déposa sur le front de sa petite-fille le baiser chaste et religieux qu'il eût déposé sur le front d'un ange gardien descendu sur terre pour adoucir les amertumes de sa vie mondaine.

— O mon cher grand-père, que vous êtes bon de me témoigner tant d'affection! — Et ce fut au tour de la jeune fille de porter à ses lèvres la main du vieillard.

— Je t'aimais tant sans te connaître, ma douce Anna! et maintenant que je te connais, je crains de ne pas t'aimer autant que tu le mérites.

— Oh! combien cela me rend heureuse et fière, trop fière peut-être, de vous entendre parler ainsi! reprit la jeune fille. Oh! moi aussi, il y a longtemps que je vous aime : ma mère, ma pauvre mère m'a appris tout enfant à révérer votre nom, et ses dernières paroles ont été pour me rappeler mes devoirs envers vous. Avoir été si longtemps sans affection, seule au monde, et retrouver la tendresse d'un père, c'est là une de ces joies qui marquent dans la vie, sans que rien puisse en effacer le souvenir.

— Anna, ma chère fille, dit le baron, tu te feras belle pour ce soir; je veux que mes voisins m'envient mon enfant, que tu plaises à tous.

— Que je plaise à vous, à vous seul, n'est-ce point assez? repartit Anna avec une apparente sincérité.

— Non vraiment, et si tu es franche, ce qui est fort difficile à une jeune fille, tu l'avoueras tout comme moi.

— Oh! que vous me connaissez déjà bien, que vous lisez dans mon cœur mes secrètes pensées! dit Anna en rougissant... Eh bien! oui, cher grand-père, et ne soyez pas jaloux, vous n'êtes pas le seul à qui je désire plaire ce soir. Je dois même m'accuser d'ingratitude lorsque j'ai dit que loin de vous j'avais vécu sans affection: dans mes cruelles épreuves, j'ai rencontré un vaillant cœur, un sincère ami.

— Un secret, une confidence! Courage, chère petite; le rôle de confident est celui qui convient à mon âge, poursuivit le baron de sa voix la plus insinuante.

— Je n'ai pas besoin de courage pour cela : ce que je vais vous dire, je le lui dirais, je le lui ai même dit, je crois, car je ne sais pas céler les sentimens de mon cœur. — La jeune fille poursuivit avec une animation singulière : — Comment pourrais-je ne pas aimer ce bon jeune homme, dont l'ingénieuse amitié s'est exercée pendant cinq mois, cinq longs mois, à me distraire, à me protéger? Oh! ce serait de l'ingratitude, et vous me le reprocheriez comme le fait d'un mauvais cœur.

— Assurément, reprit le baron du ton d'un homme convaincu par un argument sans réplique.

— Vous ne m'accusez donc pas de coquetterie, vous n'êtes donc point jaloux que je puisse aussi vouloir lui plaire? poursuivit Anna en attachant fixement sur son vieux compagnon ses grands yeux de gazelle, comme si elle eût voulu lire au plus profond de sa pensée.

— Mais qui, lui? dit le baron, qui parut en cet instant plus embarrassé qu'Œdipe ne dut l'être devant le sphinx.

— Oh! vous êtes un méchant qui ne voulez rien comprendre à demi-mot, reprit Anna avec une apparente bouderie. Eh! bon Dieu, qui cet ami peut-il être, sinon M. de Kervey, ce jeune officier de marine arrivé la semaine dernière au Soupizot? Oui, cher grand-père, c'est là le bon jeune homme qui pendant ce long voyage a eu pour moi les soins, l'affection de l'ami, du frère le plus dévoué. Aussi jugez de mon ravissement en le voyant ici, près de vous, car je puis vous l'amener et vous dire : « Voici l'ami qui vous a remplacé près de moi. » C'était là un rêve, un rêve plein de joies, que j'avais caressé bien des fois et qui me plaisait, tant je le trouvais impossible. Jugez de mon ivresse aujourd'hui qu'il est réalisé! Oh! je m'en veux presque de ne pas vous avoir déjà fait partager mon bonheur, car je vous en devais la moitié. Et maintenant êtes-vous jaloux? comprenez-vous que, même sans être coquette, je puisse vouloir, cher grand-père, plaire à un autre que vous?

L'émotion dont la voix d'Anna était agitée annonçait que peut-être sa franchise n'allait pas jusqu'à révéler tout entiers à son vieil ami les rêves de bonheur d'une tête de vingt ans; mais, quels que fussent à ce sujet les sentimens intimes du baron, sa curiosité parut satisfaite des premiers épanchemens de ce jeune cœur : il ne poussa pas plus loin son interrogatoire.

Le jour tirait à son déclin quand les deux promeneurs, revenant de leur course errante, franchirent les grilles d'une cour d'honneur située à quelque distance de la petite rivière dont ils avaient parcouru les bords. Le château de Laluzerte, qui depuis plus de deux siècles avait passé de père en fils dans la famille du baron, était un vaste édifice en briques flanqué de deux pavillons, qui dans tous ses détails révélait un contemporain de Chenonceaux et de Chambord, et dont l'aspect était à la fois imposant et triste, car l'histoire de la grandeur et de la décadence d'une noble race s'y trouvait écrite en traits distincts. Bâti pour les besoins d'une existence féodale, ses proportions étaient devenues beaucoup trop vastes pour la fortune restreinte du baron; aussi, abandonnant les vastes salles où avaient vécu ses aïeux, il s'était réfugié dans le pavillon de droite, mieux en rapport avec ses besoins et ses revenus. Une allée laborieusement ratissée, des massifs de fleurs aux éclatantes couleurs, les marches de l'escalier semées d'un grès fin et jaune, le bouton de cuivre de la porte d'entrée par son éclat californien, attestaient également que cette partie du château était confiée aux soins d'une habile ménagère.

L'on devinait *a priori* qu'il se passait dans l'habitation quelque chose d'inusité. Serviteurs et servantes, l'air affairé, le regard important, sillonnaient la maison au pas accéléré. Le cliquetis des verres et des porcelaines, les interpellations bruyantes des domestiques, sur lesquels dominait, comme le sifflet du contre-maître au milieu du mugissement des flots, une voix de femme aigre et impérieuse, tout annonçait le moment d'activité et d'angoisses qui précède celui du combat. La baronne était à tout et partout. A l'office, elle avait mesuré avec une précision mathématique le nombre de verres qu'il était rigoureusement possible de remplir avec les crêmes et les gelées, et une corbeille de fruits, édifiée de ses mains avec un goût digne de Pomone, était à peine terminée, qu'elle avait volé au salon pour présider à l'enlèvement des housses, sous l'enveloppe grise desquelles bergères et canapés cachaient leurs éclatantes tapisseries.

Au moment où les deux promeneurs attardés rentrèrent au logis, M[me] de Laluzerte, debout près de la porte du salon, accompagnait d'un battement saccadé le beau Cassius, qui, assis devant le piano, murmurait en *sotto voce* un grand air d'opéra. Il était facile de reconnaître, au teint coloré outre mesure de la baronne, à son regard

vif et impatient, que l'exercice du commandement était loin d'avoir ajouté à l'aménité naturelle de son caractère, et que, moins puissant que David jouant de la harpe devant le roi Saül, Cassius ne parvenait point par ses mélodies à déloger l'esprit malin de l'enveloppe terrestre sous laquelle il avait élu domicile.

Le baron et sa petite-fille gravissaient encore les dernières marches de l'escalier, que Mme de Laluzerte les saluait de cette fougueuse interpellation : — Bien,... bien, parfaitement, ne vous gênez pas! Vous êtes encore bien bons de revenir cinq minutes avant l'arrivée du monde! Vous auriez pu ne pas revenir du tout et me laisser la charge des honneurs comme des préparatifs de la soirée. En vérité, cela a-t-il un nom? Pendant que je sue sang et eau pour que notre petite fête ne laisse rien à désirer, vous allez vous promener aux champs avec cette petite folle, me laissant à moi, pauvre femme, le soin de surveiller tout, de pourvoir à tout! Mais ne dirait-on pas que je suis ici, non pas la maîtresse, mais une femme à gages?

La présence de Mme de Laluzerte avait cette singulière influence sur son mari, qu'elle suffisait pour ramener sur ses traits l'expression de lugubre tristesse dont ils étaient revêtus aux premières pages de ce récit. Pour Anna, l'heureuse franchise de son caractère ne s'effrayait encore que médiocrement des emportemens de la baronne; aussi elle reprit d'une voix caressante : — Ma chère grand'-mère, si vous saviez combien le jour était pur, la campagne charmante, combien mon grand-père semblait heureux, vous ne nous reprocheriez pas de nous être attardés dans notre promenade.

— D'abord, mademoiselle, permettez-moi de vous donner un conseil, reprit la marâtre d'un ton fort aigre : défaites-vous de ces manières de parler, qui ne sont ni vraies ni usitées dans la bonne société. Je ne suis point votre grand'mère, mon âge ne le permet pas; mais eussé-je même ce bonheur, cette appellation familière n'en deviendrait pas plus convenable. Vous avez peut-être ces us et coutumes, dans vos pays d'outre-mer, de s'appeler grand-père et grand-mère; ici, un enfant bien élevé et respectueux me dirait : Madame; plus convenablement encore : Madame la baronne.

— Excusez-moi, madame, d'une indiscrétion que je ne renouvellerai plus, reprit Anna avec dignité. J'osais vous appeler ma mère, car mon cœur vous portait les sentimens d'une fille.

— Oh! vous avez réponse à tout, mademoiselle, je le sais fort bien; cependant, en fait de savoir-vivre et de belles manières, je vous engage, dans votre intérêt, à suivre mes avis. Un autre conseil : occupez-vous un peu plus du ménage et moins de vos plaisirs. Rappelez-vous que vous êtes sans fortune, et que sans déroger vous pourriez bien vous rendre utile à quelque chose dans la maison.

La vive rougeur qui colora en cet instant les traits de la jeune fille vint trahir la profonde émotion dont son cœur était agité. Quant au baron, depuis le commencement de cette scène, sa face s'était couverte, comme nous l'avons dit, du masque d'indifférence qui lui était habituel, et il sembla n'avoir pas compris la honteuse pensée cachée sous les paroles de son irascible moitié.

— Maintenant, que restez-vous là sur vos jambes comme un *terne?* poursuivit la dame, qui, malgré ses prétentions aux belles manières, jouissait d'un français plus pittoresque qu'académique; montez dans votre chambre et habillez-vous. On sait ce qu'il vous faut de temps pour votre toilette à vous autres jeunes filles, qui passez deux heures à vous regarder devant un miroir. Il est aussi grand temps, monsieur, de vous mettre en tenue, continua la dame, interpellant son mari avec une puissance d'organe digne de Lablache. Vous trouverez sur votre lit l'habit bleu, un pantalon noir et un gilet blanc; j'irai dans un instant arranger le nœud de votre cravate.

— Madame la baronne, faut-il verser la crême sur les choux? cria, des profondeurs de la cuisine, une voix féminine pleine d'anxiété.

— Me voici, Victorine. — Et Mme de Laluzerte, quittant le salon sans plus tarder, descendit précipitamment les marches de l'escalier.

Lorsque la marâtre eut quitté l'appartement où elle venait de se livrer à cette étrange sortie, Anna, dont la fierté avait combattu l'émotion, ne put se contenir davantage, et des larmes silencieuses perlèrent le long de ses joues. Cette douleur n'échappa point au vieux gentilhomme, et, prenant la main de sa petite-fille, il leva les yeux au ciel avec une étrange expression de douleur. Ce n'était plus le vieillard si paternel, si heureux auprès de son enfant, mais bien un coupable déchiré par le remords et implorant le pardon d'un crime. Cette scène touchante demeura inaperçue de M. Cassius, qui en fut seul témoin, car ce dernier avait profité immédiatement du départ de la baronne pour poursuivre à pleins poumons les études musicales qu'il avait jusque-là soupirées modestement à la sourdine.

Le même soir, vers neuf heures, l'élite de la société du département, pour nous servir d'une expression consacrée, se trouvait assemblée dans les salons du baron. L'administration, l'armée, la magistrature, toutes les sommités sociales à dix lieues à la ronde, composaient une de ces réunions qui doivent laisser de profonds souvenirs. Mme de Laluzerte, dans une de ces toilettes excentriques dont les vieilles Anglaises conservent le secret et pour ainsi dire le monopole, se tenait debout près de la porte d'entrée, le geste affable, la bouche en cœur, l'œil caressant. Hélas! devons-nous ajouter que tout ce luxe d'amabilité et d'atours n'était pas complétement désintéressé? Un volumineux paquet de cartes, étreint sous le gant de soie de la maî-

tresse de maison, et sur chacune desquelles était écrit en caractères gothiques : Loterie au profit des petits Chinois orphelins, donnait la clef de toutes ces prévenances, et peut-être aussi le droit de comparer la châtelaine à une sirène chantant au bord du lac, ou au serpent abrité sous le palmier de l'Édèn. Peu d'élus en effet parvenaient à franchir les portes du sanctuaire sans ajouter à leur aumône, et la baronne, toute rayonnante, voyait incessamment s'arrondir la somme destinée à soulager l'enfance orpheline du Céleste-Empire. La musique avait déjà figuré dans les plaisirs de la soirée. A la satisfaction générale, deux jeunes filles d'un talent précoce avaient achevé des variations à quatre mains, et M. Cassius le grand air à la répétition duquel nous avons assisté. A cet instant, la compagnie, qui avait supporté ces rudes assauts avec un courage digne d'un meilleur sort, attendait, au milieu d'une conversation bruyante, que le hasard vînt proclamer les heureux appelés à posséder les lots de la loterie, principal événement de la soirée, et qui se trouvaient exposés sur la table du salon.

Quoique ce fût assurément une remarquable collection de travaux féminins, essuie-plumes élégans, allumettes enrubannées, fleurs de papier et bretelles multicolores, trois hommes adossés près de la porte d'entrée semblaient n'accorder qu'une médiocre attention aux opérations du tirage, lorsque Mme de Laluzerte vint s'approcher du groupe. Deux des personnages de ce triumvirat étaient le comte de Marmande et M. Cassius; quant au troisième, vêtu de noir, le front chauve, la lunette d'or au nez, le geste parlementaire, il réalisait un type d'homme grave si complet, qu'au premier abord un observateur même vulgaire devait le reconnaître pour le chef du parquet de l'arrondissement, ce qu'il était en effet.

— Assurément, messieurs, dit la baronne avec un sourire de Célimène, l'on a raison de dire que la fortune est comme les coquettes et ne favorise que ceux qui semblent la dédaigner. Ainsi voici M. Desbois, et c'est fort mal, qui se préoccupe bien peu de gagner les lots, ouvrages de tant de jolies mains, et cependant le sort l'accable, on peut le dire, de sa bienveillance.

— Eh quoi! vraiment, répondit M. Desbois en s'inclinant, j'aurais été assez heureux pour obtenir ma part de ce charmant musée?

— Voyez et admirez votre bonne chance! reprit Mme de Laluzerte, qui montra aux yeux éblouis du magistrat un paquet d'allumettes à queues roses et un essuie-plumes de velours d'un rare travail. Elle poursuivit : Vous n'aviez que deux billets, deux seuls billets. Eh bien, tous deux ont gagné! Ah! il est bien heureux pour la société que vous ayez résisté tout à l'heure à mes sollicitations, car vous eussiez sans contredit gagné les plus beaux lots.

— Je suis le premier puni de ma résistance, reprit l'homme de la loi.

— Avoir deux billets, deux seuls billets, et obtenir deux lots, voici, mon savant ami, ce que l'on peut appeler un bonheur étourdissant, interrompit Cassius, qui accepta d'instinct le rôle de compère au profit de l'œuvre charitable. Non, non, à votre place je ne trahirais pas les bonnes intentions de la fortune. Vous pouvez encore peut-être obtenir quelques billets, et le gros lot n'est pas tiré!

— Oh! maintenant je dois désespérer; le gros lot ne sera pas pour moi, dit le magistrat, qui accompagna ces paroles d'un regard foudroyant à l'adresse de son interlocuteur.

— Qui sait, qui sait? répéta la baronne avec un aimable sourire; pour vous, monsieur Desbois, ma partialité est grande, si grande, que si vous m'en priez bien, je pourrai peut-être vous offrir ces dix derniers billets, dans lesquels se trouve le gros lot, j'en réponds.

— Et vous hésitez? fit Cassius.

— Assurément non, reprit M. Desbois, qui, s'exécutant à cet instant suprême, tira d'une bourse de soie verte deux pièces de cent sous et les tendit à la baronne le sourire sur les lèvres, tandis qu'*in petto* il formulait un violent réquisitoire où il confondait les loteries et jeux prohibés, les allumettes enrubannées et les petits Chinois. Mais la baronne eût-elle connu ces secrètes pensées qu'elles n'eussent point troublé la joie de son cœur, car en cet instant elle venait de poser la dernière pierre au sommet de l'édifice qui depuis deux mois lui avait coûté tant de soins et d'efforts; en un mot, elle avait placé cinq cents billets de loterie! Aussi en signe d'adieu la dame adressa aux trois causeurs la plus aimable révérence.

— Vous le savez, messieurs, dit Marmande, reprenant le sujet de conversation interrompu par l'arrivée de Mme de Laluzerte, c'est demain que nous faisons l'ouverture, et j'espère bien, cher monsieur Desbois, que vous vous garderez bien d'y manquer. C'est à votre tutélaire protection que les chasseurs du département doivent d'avoir encore quelque chose à tirer; aussi ne devez-vous nous faire défaut sous aucun prétexte. La fête serait incomplète si vous n'en preniez votre part.

Ces éloges, l'invitation gracieuse qui les accompagnait, ramenèrent la sérénité sur le front du magistrat, et il inclina la tête en signe d'assentiment.

— Je compte aussi sur vous, monsieur Cassius, continua Marmande, beaucoup, parce que j'ai toujours grand plaisir à vous voir, un peu, parce que je suis infiniment curieux de vous voir tirer. Savez-vous que vous avez une réputation de *dead hand* des mieux établies? Crackshot me parlait encore dernièrement de vos exploits au tir aux pigeons.

— Crackshot! répéta Cassius, qui leva instantanément les yeux au plafond comme pour y chercher des souvenirs absens de sa mémoire.

— *Old Cracky, captain Crackshot*, du *tenth hussars*, *Prince Albert's own,* ajouta Marmande.

— J'y suis, j'y suis, reprit Cassius, aux souvenirs duquel ces explications précises parurent rendre toute leur lucidité.

— Eh bien! il n'y a pas quinze jours que Cracky me parlait de certains *shooting matches fifty birds each, forty yards distance two hundred pounds stakes where you cleaned him out of a good lot of money.*

A cette allocution franco-britannique, M. Desbois, qui se piquait de ne comprendre et de ne pratiquer d'autre langage que le langage de Racine, jeta fixement sur le comte, à travers le cristal de ses lunettes, des regards ébahis, ébahissement partagé à tous égards par Cassius, peu familiarisé, malgré ses prétentions, avec la langue de Shakspeare. Le comte continua : — J'ai aussi le plus vif désir de voir ce fameux *setter*, dont mon garde Laverdure me rabâche incessamment, et qu'il cite comme le *best broken dog* de toute la contrée.

La mesure d'étonnement dont M. Desbois était susceptible se trouvait débordée. Incapable de supporter un mot de plus de ce jargon anglo-français, il quitta brusquement son interlocuteur, et, s'approchant d'un habit noir non moins grave que lui : — J'avais toujours entendu citer le comte de Marmande comme un jeune homme de beaucoup de sens, dit M. Desbois à voix basse; eh bien!... eh bien! je le crois un peu fou.

— Pas possible! dit l'habit noir.

— Comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

Marmande, lui, ne partageait pas les graves préoccupations de M. Desbois sur l'état de sa raison, et lorsque Cassius vint à rompre l'entretien, le regard joyeux dont le jeune comte le suivit dans la foule rappelait celui du pêcheur qui voit le poisson tomber dans ses filets.

Une vive émotion agita en ce moment l'assemblée. L'enfant interprète du hasard venait de proclamer le numéro auquel était attribué le gros lot, et sur la liste des billets ce numéro figurait accolé au nom de Kervey. Cent yeux jaloux cherchèrent aussitôt le marin dans la foule sans pouvoir l'y rencontrer, car il n'avait fait au salon qu'une courte apparition, et avait été chercher bientôt dans les jardins un air plus pur. Nous n'aurons pas à attribuer à une sauvagerie maritime la retraite du jeune homme loin des plaisirs de la soirée, et il nous suffira sans doute, pour l'expliquer à la satisfaction du lecteur, de dire que la petite-fille du baron partageait sa solitude.

Longtemps le couple juvénile avait marché silencieux, entrecoupant à peine sa promenade de remarques sur la musique, la chaleur du salon, la beauté de la nuit. La lune avait aussi défrayé sa part

de conversation; mais, à entendre ces phrases banales, on devinait qu'un mutuel embarras pesait sur les deux jeunes gens. Hélas! qui aurait pu lire au fond de leurs cœurs eût reconnu que rien n'était changé dans leur mutuelle affection; mais, comprenant mieux le véritable nom de ce qu'ils avaient appelé jusque-là une fraternelle amitié, tous deux, mais le marin surtout, n'osaient plus user de cette douce franchise qui avait jusque-là présidé à leurs entretiens.

Et cependant le lieu où ils se trouvaient devait plaire à des jeunes gens amoureux. Il eût inspiré un poète. La nuit était calme et sereine, des myriades d'étoiles reluisaient sur un ciel bleu foncé. Les douces émanations des fleurs embaumaient l'atmosphère, et comme pour faire contraste à cette nature au repos, le pavillon de droite, magnifiquement éclairé, apparaissait dans le sombre de la nuit comme un palais féerique.

— Mademoiselle Anna, dit le marin, mademoiselle Anna, répéta-t-il avec un soupir... Puis, comme si les mots qu'il allait prononcer se fussent enfuis de ses lèvres, il ajouta machinalement : Ne trouvez-vous pas qu'il fait dans le salon une horrible chaleur?

— C'est la sixième fois que nous faisons à nous deux cette remarque intéressante, reprit naïvement la jeune fille. Oh ! vous n'avez pas à en rougir, je l'ai faite pour ma part trois fois, et l'avoue en toute humilité. Elle poursuivit : Dites-moi, mon cher camarade, vous expliquez-vous cet embarras involontaire que vous éprouvez près de moi, comme je l'éprouve près de vous? Ne sommes-nous donc point ici sur notre élément, et ne pouvons-nous être francs, gais et spirituels que sur mer? A bord, il y a déjà longtemps que vous m'auriez fait rire aux éclats, ou intéressée aux larmes. Ici, sur terre, vous me dites qu'il fait chaud dans le salon, et je vous réponds que la lune est belle!... Manquons-nous pourtant de sujets de conversation? N'avons-nous pas beaucoup à nous dire? Ne sommes-nous pas heureux, oh! bien heureux? Une fée bienfaisante semble avoir mis à nos ordres sa baguette enchantée. Tout ce que nous rêvions, tout ce qui nous semblait impossible s'est réalisé! J'ai vu le comte de Marmande, cet ami dont vous me parliez avec tant d'enthousiasme et de cœur, il a même fait fort peu d'attention à moi, pauvre fille; mais je ne lui en veux pas pour cela, et s'il ne s'est pas occupé de moi, je me suis beaucoup occupée de lui. J'ai su qu'il était bon et généreux, qu'il vous aimait comme vous l'aimez, et ma coquetterie ne lui garde pas rancune de son inattention. N'ai-je pas encore à vous entretenir de ce bon grand-père dont la tendresse a dépassé toutes mes espérances, qui au premier abord m'a donné la première place dans ses affections? Oh! nous avons bien à causer ensemble, et je crois qu'il me faudra retourner à bord de

la Coquette pour vous dire ce que je pense de vos amis, pour savoir ce que vous pensez des miens...

— Mademoiselle Anna,... interrompit l'officier.

— Je vous écoute, reprit la jeune fille avec un air de sang-froid qui n'était pas dénué d'intention moqueuse.

— Eh bien! oui, reprit le marin, excité par cette innocente raillerie comme le cheval impétueux par le froid de l'éperon, il vaut mieux en finir aujourd'hui, plus tôt que plus tard. Mademoiselle Anna,... répéta-t-il pour la cinquième fois.

— Voyons, qu'avez-vous donc de si terrible à me dire? Ne suis-je plus votre amie, votre confidente? dit Anna, qui accompagna ces paroles d'un sourire plein de bonté, car l'angoisse mortelle du marin n'échappait pas à sa sagacité.

— Mademoiselle Anna, reprit l'officier, j'ai vingt-sept ans, je suis enseigne de vaisseau, j'ai cent mille francs à moi; tout cela est peu brillant, mais je vous aime et suis sûr de faire un bon mari. Voulez-vous remettre entre mes mains le soin de votre avenir, de votre bonheur?

A ces paroles, dont la franchise toute maritime eût suffi pour révolter la douairière la moins susceptible en fait d'étiquette matrimoniale, la jeune fille se sentit tout émue, une vive rougeur colora son front, son cœur battit avec violence, et sa voix tremblante murmura quelques mots qui vinrent expirer sur ses lèvres; mais dans la surexcitation du moment ce trouble échappa à l'attention de Kervey, et il poursuivit : — Anna, depuis que je vous connais, vous aimer, être aimé de vous, a été le rêve et le but de ma vie. Aujourd'hui, à ce jour solennel qui verra se briser peut-être mes plus chères espérances, je me sens la force de vous ouvrir mon cœur, de vous faire lire au plus profond de mon âme. Voulez-vous être ma femme, une femme adorée, dites, le voulez-vous? C'est un bonheur discret et modeste que je vous offre, un cœur loyal que je mets à vos pieds. — Il continua après une pause : — Oh! je le sais, je ne suis pas un brillant parti! A vous, digne d'un trône, je demande de devenir la compagne d'un pauvre officier subalterne. Et cependant, je puis le dire avec la confiance d'un honnête homme, sûr de moi, vous connaissant comme je vous connais, c'est le bonheur que je vous offre. Aimé de vous, votre mari, ma vie entière vous appartient, vous pouvez ordonner, disposer de mon sort; pour vous plaire, tout me sera possible. Trouvez-vous le bonheur dans une existence modeste, eh bien! nous vivrons contens de notre peu, mettant au-dessus des plaisirs de l'opulence notre bonheur intime, nos joies du ménage de chaque jour, de chaque instant! Ambitieuse au contraire, désirez-vous les grandeurs, soutenu par votre amour, je me sens la

force d'arriver au premier rang. Amie, répondez-moi, voulez-vous m'accepter pour époux? — Et Kervey, pliant le genou devant sa compagne, attacha sur son visage des regards aussi pleins d'anxiété que si l'arrêt qui devait régir immuablement sa destinée allait sortir de ses lèvres.

Certes, si ces paroles eussent été adressées à une jeune fille fraîche éclose du couvent, ne connaissant du monde que ses rigoureuses convenances, elles eussent suffi pour motiver une chaleureuse indignation et une prompte retraite; mais Anna avait appris à la triste école du malheur à faire justice de ces sentimens de fausse pruderie qui mettent les jeunes filles en dehors de la vie réelle. Aussi écouta-t-elle la déclaration de l'officier en toute sérénité de conscience. Cependant ce dernier crut voir dans le silence avec lequel la petite-fille du baron avait accueilli ses paroles un blâme sévère de sa témérité, et il poursuivit : — Vous ne me répondez pas, Anna... l'audace de mes paroles vous a offensée... Oh! pardonnez-moi.

— Et qu'ai-je à vous pardonner? interrompit vivement la jeune fille, le visage rayonnant de bonheur. Puis-je m'offenser qu'un galant homme, un homme comme vous, me juge digne de devenir sa compagne? Une telle proposition au contraire est faite pour m'enorgueillir, et, de même que vous m'avez parlé en honnête homme, je vous répondrai en honnête femme. Non, je ne veux rien vous dissimuler. Vous m'aimez, je vous aime; vous croyez que je puis faire une bonne femme, je suis sûre que vous ferez un bon mari. Ma main, je vous la donne; mon cœur, vous l'avez déjà depuis longtemps.

— Oh! ne parlez pas ainsi, si vous ne voulez pas me rendre fou, dit l'officier avec explosion, car son cœur battait à briser sa poitrine.

— C'est ce que je ne veux sous aucun prétexte, surtout en ce moment où vous avez besoin de toute votre sagesse, car je vais vous proposer les conditions du contrat.

— Parlez, parlez; dictez-moi vos volontés, je les accepte toutes, dit Kervey.

— Ne craignez rien, je ne suis pas un despote déraisonnable, et nous discuterons article par article.

Anna poursuivit après une pause : — Sans être pauvres, nous sommes loin tous deux d'être riches. Sans doute, jeunes, amoureux, nous pourrions trouver le bonheur dans notre modeste fortune; mais serons-nous toujours jeunes? Je ne doute pas de votre constance, je ne doute pas de la mienne; mais comme je veux être heureuse dans mon ménage, il faut, et cela en première ligne, que mon mari aussi soit heureux. Il faut qu'il n'ait rien à regretter, qu'il ait vu se réa-

liser toutes ses espérances. Qui pourrait m'assurer qu'un jour, au sein d'une vie modeste et obscure, vous ne regretteriez pas, oh! je ne dis pas pour vous, mais pour votre femme, pour vos enfans, la carrière que vous auriez abandonnée? A notre âge, l'on peut attendre, pas trop longtemps toutefois! Dans deux ans au plus, au tour d'ancienneté, vous devez recevoir le grade de lieutenant de vaisseau; or, si c'est folie à un enseigne d'entrer en ménage, vous me l'avez dit vous-même, un officier qui porte deux épaulettes ne saurait rien faire de mieux. Attendons donc jusque-là pour réaliser un projet qui maintenant est le but de ma vie. Oh! je ne crains rien, vous n'avez rien à craindre de l'absence; si elle détruit les sentimens passagers, elle consacre au contraire les véritables affections.

— Anna, dit le marin, dont la figure rayonnait d'un ineffable bonheur, vous êtes un ange! Et maintenant je suis réellement ambitieux : je veux les étoiles, le bâton d'amiral. Je paierais de mon sang un nom glorieux à vous offrir.

— C'est un marché que je ne vous permets pas reprit la jeune fille, et d'aujourd'hui, vous le savez, vous ne vous appartenez plus. Elle poursuivit avec une émotion profonde, en tirant de son doigt un simple anneau d'or : Cette bague est ce que j'ai de plus précieux au monde, c'est l'alliance de ma mère, je vous la confie; elle appellera sur votre tête les bénédictions de la sainte femme qui va veiller sur vous comme sur un fils.

Pour toute réponse, Kervey, prenant la bague que sa compagne lui tendait, la pressa tendrement sur ses lèvres; mais ses yeux humides annonçaient assez la profonde émotion de son cœur.

Les plaisirs de la soirée touchaient à leur fin; peu à peu le salon se dégarnissait de ses hôtes, lorsque MM. Cassius, Desbois, Marmande et Kervey se trouvèrent en présence sur le péristyle. — Je compte toujours sur vous demain à huit heures, heure militaire, dit Marmande, avec un aimable sourire, aux deux amis.

Pour toute réponse, Cassius inclina la tête en signe d'assentiment; puis, franchissant le marchepied, vint s'installer sur le siége de droite, ajusta les rênes avec précision, lança un *all right* d'une perfection britannique au groom, tandis que M. Desbois, fort intrigué de cette interpellation, prenait place sur le siége de gauche, et le *dog car* lancé au gros trot disparut bientôt dans l'obscurité.

Kervey et Marmande de leur côté avaient pris place dans un élégant phaéton qui sortait à peine des grilles du château lorsque le jeune comte salua brusquement son ami de ces paroles : — Eh bien! que dis-tu de mon élève?

La soirée du marin avait été trop bien employée ailleurs pour qu'il eût pu prêter grande attention aux détails auxquels son voisin

faisait allusion; mais ce dernier, sans se faire prier, s'empressa de compléter ses paroles en disant : — J'ai vu le moment où cet excellent M. Desbois allait tomber en suffocation sous le puissant effet de mon jargon anglo-français. Assurément, si le digne magistrat ne me croit pas fou, il ne s'en faut guère. C'est qu'en vérité c'est plus fort que moi, et, bon gré mal gré, il faut que je saisisse toutes les occasions de finir l'éducation de cet excellent M. Cassius. C'est une si belle, si riche, si plantureuse nature, en fait de ridicules du moins! Il les a tous en germe, et rien qu'un souffle suffit à les développer, c'est-à-dire qu'en plein XIXe siècle je me passe toutes les jouissances de Pygmalion ni plus ni moins! Tu ne te doutes pas, à voir M. Cassius si flambant, qu'il y a six mois c'était un bon jeune homme vêtu de noir et plaçant à la caisse d'épargne. Aujourd'hui, grâce à mes leçons, à mon heureuse influence, il s'habille comme on ne s'habille pas, et parle comme on le fait encore moins. Un de ces jours, nous passerons aux ridicules nobiliaires, je veux le créer marquis. En un mot, je n'épargnerai rien pour en faire un petit tout complet, digne de l'admiration des honnêtes gens. Eh! mon Dieu! il est déjà en belle voie : je ne fais allusion ni à sa mise, ni à son langage; mais n'as-tu pas remarqué que la vie parisienne n'a plus pour lui de mystères? Intime de nos dandies les plus célèbres, des plus élégantes impures, il a brillé, il le croit du moins, dans les exercices du *sport* et pris sa large part des whists nerveux, des orgies échevelées. Pauvre garçon, qui, dans huit années passées dans la grande ville, n'a vu de Paris que ce que l'on voit dans une promenade de collége : les boutiques des Champs-Élysées et les bas-reliefs de l'Arc-de-Triomphe.

— Sais-tu bien, George, reprit Kervey, que tu viens de me montrer une face de ton caractère que je ne connaissais pas encore, et qui m'afflige profondément. Eh quoi! à vingt-cinq ans, non-seulement tu es sans pitié pour les ridicules du prochain, mais encore tu cherches à les développer pour t'en repaître tout à ton aise. En vérité, tu me fais peur avec cette raillerie froide qui sent l'homme blasé.

— Tu ne me connais pas, Robert, ou plutôt tu ne me connais plus, reprit Marmande avec un triste sourire. Il y a six ans que nous n'avons vécu ensemble. J'étais alors jeune, dévoué, plein d'illusions en un mot. Aujourd'hui la vie parisienne m'a fait vieux, sinon d'âge, du moins de cœur. Hélas! mon cher ami, tu as peut-être souvent, je ne dirai pas envié, mais désiré mon sort, cette vie de jeune homme riche jetée aux plaisirs, aux distractions mondaines dont ta bonne étoile t'a gardé! Mets en balance ce que nous sommes tous deux aujourd'hui, et tu n'auras qu'à remercier le sort qui t'a fait une vie active et laborieuse, utile à ton pays, honorable à toi-

même, au lieu de te donner une existence sans but et sans résultat. Tu es de deux ans plus vieux que moi, et cependant ton cœur est resté ce qu'il était aux premiers jours de la vie, loyal et confiant. La chose est facile à comprendre; tu as toujours été aimé pour toi, fêté pour toi; moi, au contraire, dans ma vie mondaine, je n'ai pas rencontré une seule affection vraie, désintéressée, sauf la tienne. Le compagnon de plaisir qui me serrait la main, la jeune fille qui m'accueillait de son plus gracieux sourire, tous s'adressaient au jeune homme riche. L'un rêvait l'hospitalité élégante d'un bon château, l'autre un mari millionnaire... Oh! il n'est beau que d'apparence, ce sort facile et envié du jeune homme riche, car le cœur s'use trop vite aux déceptions quotidiennes qui lui sont réservées... Eh! quand après de longues années de cette vie stérile, face à face avec soi-même, on se demande ce que l'on a fait d'utile et d'honorable, quelles amitiés sincères on a fondées pour l'avenir, et que le silence est votre seule réponse, oh! alors on maudit le sort qui vous a si bien partagé, et l'on regrette que les agitations d'une vie laborieuse n'aient pas conservé à vos illusions leur virginité... Vois-tu bien, quand je descends au fond de mon cœur, je n'y trouve qu'un seul sentiment vrai, inaltérable, celui de mon amitié pour toi.

Celui qui faisait entendre ces paroles pleines de souffrance morale n'était point un de ces blasés vulgaires qui, par mode ou par caprice, s'arrogent le droit de proclamer la vie triste et sans saveur: pauvres gens qui parodient le renard de la fable, et se disent désillusionnés précisément parce qu'ils sont pleins d'illusions. C'était un beau et noble jeune homme de vingt-cinq ans, à la tournure élégante, aux traits distingués. A le voir dans tout l'éclat de la jeunesse, entouré de la double auréole d'une grande fortune et d'un beau nom, le vulgaire devait le prendre pour un de ces favoris du sort qui ont reçu en partage tout ce qui ici-bas constitue le bonheur. Et cependant les tristes paroles qu'il venait de faire entendre n'avaient rien d'exagéré, et dépeignaient l'état exact de son cœur. Entré dans la vie parisienne avec une nature loyale, un sens droit, un caractère timide, six années de succès avaient suffi pour l'amener à douter de toutes les affections, à douter surtout de lui-même. C'est que son cœur bon et naïf avait été profondément blessé par quelques-unes de ces déceptions mondaines dont un esprit plus fort n'eût pris nul souci; c'est que par-dessus tout son caractère timide s'était effrayé de ses succès mêmes, qu'il attribuait avec une impitoyable logique, non pas à ses loyales qualités, aux charmes de sa personne, mais à sa fortune.

Il y eut un moment de silence entre les deux amis, puis Marmande reprit avec une apparente légèreté : — Nous philosophons

vraiment tous deux ce soir à ravir; nous sommes gais comme des cigares éteints! Aurais-je réussi à t'endormir avec mon bavardage élégiaque?

— Tu m'as rendu tout triste, dit le marin; moi qui te croyais si heureux, et qui trouvais tant de joie dans ton bonheur!

— Eh bien! vois la chance de ma mauvaise étoile, je viens t'affliger juste au moment où je suis parfaitement heureux! Il y a bien longtemps que je ne me suis senti le cœur aussi à l'aise : j'ai près de moi mon meilleur, mon seul ami,... et... et je suis amoureux.

— Amoureux! répéta Kervey, et de qui, sans indiscrétion?

— Oh! entendons-nous bien : il ne s'agit pas d'une passion échevelée et illégale, mais d'un amour sérieux et honnête... Eh! par Dieu! puisque j'ai eu la maladresse de te plonger en humeurs noires, je n'ai rien de mieux à faire qu'à continuer en te parlant mariage. Le sujet n'est pas gai! J'ai complétement assez de la vie de jeune homme; c'est toujours le même air sans variations, et je suis résolu à faire une fin, en d'autres termes à me marier... Et se bien marier n'est pas aussi aisé qu'on le pourrait croire! Je ne dis pas tout à fait, à la façon d'un grand *sportsman* de mes amis, que se marier comme l'on se marie ordinairement est aussi fou que d'acheter un cheval en caparaçon et en couverture. Le propos est d'une rudesse trop britannique pour que je puisse me le permettre. Cependant est-il donc si extravagant de désirer connaître le cœur, les instincts de celle que l'on doit associer à son sort? Et avec nos usages, cela est difficile pour tous, plus difficile encore pour celui qui, comme moi, a le bonheur d'être riche! Pauvres jeunes filles, ne m'en voulez pas si je prends pour ce qu'elles valent vos charmantes coquetteries. Vous voyez en moi un bel équipage, cachemires et diamans. Quelque gracieux que soient vos sourires, je ne me fais pas d'illusion. Et vous, mères prudentes, je pardonne les embûches que vous tendez à mon cœur. Un gendre avec trois millions en terres, prés, bois, rentes sur l'état, et pas un sou d'hypothèque, est un rare oiseau par le temps qui court... Ah ça! sais-tu bien, poursuivit Marmande après une pause, que s'il y avait en ta personne un seul atome de raillerie, je te donnerais beau jeu. Tu ne pourrais manquer, en vérité, de me conseiller de prendre un déguisement, et de courir le monde à la recherche de l'objet qui m'aimerait pour moi-même. Nous avons nombre d'exemples de la chose, témoin Brahmah dans *le Dieu et la Bayadère*, et il y a foule de chansons analogues à la circonstance :

Je suis Lindor : ma naissance est commune,
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier.

— Oh ! tu plaisantes de tout, même de ton avenir, de ton bonheur, dit Kervey avec un geste d'impatience.

— Un instant, je redeviens sérieux comme le sujet le comporte. Donc j'ai fixé mon choix, destiné le mouchoir à une jeune fille jolie, je la trouve telle et n'en demande pas davantage, mais d'une nature si franche, si naïve, que je la sais par cœur et ne lui ai pas parlé trois fois... Oh ! je ne puis pas dire qu'elle ait témoigné grande admiration pour mes mérites, et c'est justement ce qui fait son plus grand charme à mes yeux; je suis sûr au moins de ne lui être point apparu sous la forme d'une loge à salon de l'Opéra, et que jamais mère vigilante ne lui a dit : Mademoiselle, vous aurez soin de mettre votre robe bleue qui vous va si bien et d'être aimable ce soir; nous aurons M. de Marmande !

— Mais enfin c'est...? dit l'officier avec une impatience fébrile.

— Oh ! patience, mon ami, tu la connais aussi bien que moi, mieux que moi-même.

Le visage de Kervey se couvrit d'une pâleur livide, et un tremblement nerveux parcourut tout son corps.

— C'est tout simplement, poursuivit Marmande, qui ne remarqua pas l'émotion profonde de son voisin, cette petite sauvage qui est tombée ici du bout du monde il y a un mois, Mlle Anna Bauvet, la petite-fille de cet excellent baron en un mot.

— Mlle Anna? répéta Kervey d'une voix étranglée par l'étonnement et le désespoir.

— Ah ! vous voilà bien, vous autres pauvres diables, reprit Marmande du ton chaleureux d'un homme peu disposé à laisser discuter sa volonté, vous ne voulez pas permettre qu'un malheureux homme riche se marie à sa guise; millionnaire, il faut qu'il s'embâte d'une millionnaire plus millionnaire que lui; comte, il doit épouser une duchesse : sinon vous criez à la mésalliance, comme si le plus grand, le seul vrai bonheur de la fortune n'était pas de pouvoir épouser sans calculer celle qui vous offre des garanties de bonheur conjugal. Il y a des côtés faibles, je ne les ignore pas, car je ne suis pas tout à fait sans cervelle. Le père, un brave officier de marine mort gouverneur d'une de nos colonies de l'Inde : pas d'objection de ce côté, pas plus que de celui du grand-père, digne gentilhomme chasseur et sourd, mais peu gênant. Quant à la belle grand'mère, *there is the rub,* comme dit Hamlet. Je ne te parle pas des ridicules de la baronne, je vais au plus sérieux. Les amis de son mari, les bonnes langues du département, prétendent que le baron a épousé sa cuisinière; quant aux cancaniers et aux indifférens, ils affirment que... Mais je m'embarrasse peu de ce qu'était ma belle grand'mère il y a quinze ans; en épousant la fille, je n'é-

pouse certes pas toute la famille, et me réserve le droit de n'en voir que ce qui me conviendra.

— Mais du moins es-tu sûr des sentimens de la jeune fille? dit Kervey d'une voix tremblante.

Le jeune homme jeta sur son compagnon le regard de pitié que Galilée dut jeter aux inquisiteurs qui niaient le mouvement terrestre. — Trois millions en terres, prés, bois, rentes sur l'état... Et nous ne sommes pas un monstre.

En cet instant, au milieu du silence des champs, un cri aigu, semblable à celui d'un oiseau de nuit, se fit entendre dans le lointain, et fut suivi d'un cri semblable parti du côté opposé, qui avait l'air en quelque sorte d'une réponse. Marmande donna aussitôt l'ordre d'arrêter, et, portant l'index et le doigt du milieu à sa bouche, tira de ses lèvres le même son perçant, qui s'en vint mourir d'échos en échos. Tout à coup un point noir parut à l'horizon et se dessina en traits sombres sur le ciel bleu. Il y eût eu beaucoup à parier que cette masse indistincte n'était autre qu'une créature humaine, si par un singulier effet d'optique le sommet ne se fût trouvé en entière disproportion avec la base, et vu l'état de l'atmosphère on ne pouvait supposer que le nouvel arrivant eût abrité son chef sous la soie d'un parasol ou d'un parapluie. Enfin tous les doutes cessèrent à cet endroit, et un homme de haute taille, coiffé d'un tricorne monumental, franchissant au pas accéléré les trèfles qui bordaient la route, se dirigea vers la voiture, où les deux amis attendaient sa venue.

— Eh bien! Laverdure, dit Marmande, tout marche en bon ordre; pas de braconniers à l'horizon?

— Dieu aidant, tout est bien, reprit le garde d'une voix tant soit peu chevrotante, les hommes sont à leur poste, et nous n'avons pas aperçu la queue d'un individu suspect. Je crois, sans me flatter, pouvoir promettre à M. le comte une ouverture qui ne le cèdera en rien à celle que nous fîmes en 87 avec défunt M. le comte son grand-père, en compagnie de...

— Ah diable! fit Marmande, qui interrompit son interlocuteur avec la vivacité d'un homme peu disposé à subir un récit connu de longue date. Il ajouta après une pause d'un ton moitié sérieux, moitié comique : Bien, très bien, Laverdure. Je te pince encore avec ton habit et ton chapeau de 87! tu veux donc me combler d'affliction, vieillard obstiné?

— Je puis assurer à monsieur le comte que j'ai pris ce vêtement et cette coiffure seulement pour la nuit.

— Oui, je comprends, l'habit est plus chaud, et la corne doit préserver ton teint contre les coups de lune. Écoute, Laverdure, tu sais que j'aimerais mieux me séparer d'une jambe que de me séparer de toi; mais franchement tu abuses de ma partialité pour me donner

des ridicules qui m'ont déjà coûté cher. Sais-tu bien que l'année dernière déjà un crayon satirique a tracé sur le livre de chasse une série de formes burlesques avec le titre : Plan, coupe et élévation du chapeau de Laverdure III!! Aussi, je te le déclare, tu seras vêtu demain comme tes collègues, et non pas comme tu l'es aujourd'hui, ou je te fais chasser avec un fusil à rouet, à mèche; non, je te donnerai un arc et un carquois, tu t'en tireras, ou plutôt tu en tireras comme tu pourras.

La perspective de se trouver réduit aux armes d'Endymion et de Nemrod n'avait rien de flatteur sans doute pour l'imagination du vieillard, car la voiture était déjà loin que, debout au milieu de la route, il lissait amoureusement de la main la crosse d'un fusil à deux coups, monté en argent, à pierre et de petit calibre, qu'il n'eût pas échangé de son plein gré pour l'arc de Cupidon avec son carquois enchanté.

Pendant le reste de la route, les deux amis n'échangèrent que des paroles insignifiantes, et, arrivés au Soupizot, regagnèrent leurs appartemens respectifs, après s'être serré cordialement la main.

Une fois retiré dans sa chambre, le marin ouvrit brusquement la fenêtre. Sa tête était en feu, les pensées les plus incohérentes se pressaient avec une ardeur fiévreuse dans son cerveau. Longtemps il erra dans sa chambre à grands pas, comme pour combattre par un violent exercice le tumultueux délire de sa pensée. Enfin, par un mouvement convulsif, il tira de sa poitrine un large médaillon qu'il portait suspendu au cou par une chaîne de cheveux blonds. La boîte d'or renfermait le portrait d'une femme encore jeune, vêtue de noir, aux traits doux et mélancoliques, et deux lettres. Il était facile de reconnaître aux gerçures du papier, aux taches jaunâtres dont il était semé, que cette prose avait été relue bien des fois, que cette lecture avait coûté bien des larmes. Pendant plus d'une heure, Kervey attacha des yeux avides sur les deux lettres, puis son cœur déborda sous l'étreinte d'une douleur qu'il ne put maîtriser, et, portant le portrait à ses lèvres, il se mit à pleurer comme un enfant.

III. — UNE OUVERTURE.

Le lendemain, vers sept heures du matin, trois gardes, hommes de choix, à l'allure militaire, uniformément vêtus, groupés l'arme au pied dans la cour du Soupizot, s'entretenaient des lièvres et des perdrix qu'à force de vigilance ils étaient parvenus à soustraire au filet des braconniers. A quelques pas du groupe, mélancolique et solitaire, Laverdure se tenait adossé contre une caisse d'oranger. Grâce aux menaces de son maître, une métamorphose complète

s'était opérée dans le costume du vieux serviteur; mais, quoiqu'il n'eût rien perdu au point de vue de l'élégance ou du comfortable en échangeant son costume de la veille pour des vêtemens plus modernes, sa figure et sa pose révélaient un homme contrarié dans ses habitudes, et il restait insensible aux caresses d'un chien braque qui, avec la familiarité d'un vieil ami, venait de temps à autre frotter son museau contre les genoux de son maître, tandis que deux jeunes chiens, appartenant évidemment à la même famille, prenaient leurs ébats sur la pelouse de la cour. Tout à coup l'attitude somnolente et renfrognée du vieux serviteur subit une entière métamorphose, et son regard inquiet et presque méprisant demeura fixement attaché sur deux chiens blanc orangé à longs poils qui, sous la conduite d'un quatrième garde, venaient de rejoindre le groupe des chasseurs. Il fallut pour le distraire de cette contemplation qu'une main vigoureuse s'appuyât sur son épaule, et qu'une voix sonore dît à son oreille : — Eh bien! que fais-tu donc là, Laverdure?

La personne qui apostrophait le vieux garde n'était autre que M. de Laluzerte; le baron venait de parcourir d'un pied léger les quatre kilomètres qui séparaient son habitation du Soupizot. Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que la plus puissante des fées gracieuses eût usé toutes ses baguettes avant d'accomplir la métamorphose que la perspective d'une journée de bonne chasse avait opérée dans la personne du baron. L'exercice, l'air vif du matin avaient coloré ses joues d'une teinte gaillarde en harmonie parfaite avec l'inclinaison d'une casquette conique posée sur la tête du vieillard à vingt degrés de crânerie. La courbe de ses épaules avait pris un développement presque rectiligne. Le jarret aisé, le fusil en bandoulière, les deux mains plongées dans de vastes poches béantes aux côtés de son pantalon, le baron semblait aussi libre de soucis que dispos de membres.

— Sauf votre respect, monsieur le baron, reprit le garde d'une voix pleine d'amertume, je pense que la jeunesse aime le nouveau, ce qui vient de loin, et que ce n'est pas défunt M. le comte qui aurait fait venir des chiens d'Angleterre lorsqu'il avait sous la main les deux fils de Soliman que voici, et qui, j'ose le dire, sont dignes de leur race.

— Eh! eh! Laverdure, interrompit le baron en souriant, comme toujours tu fais la guerre aux chiens anglais. C'est ton dada. Je ne te le reproche pas; qui n'a pas le sien? Et cependant ils ont du bon.

— Oui,... ils ont l'arrêt ferme, c'est vrai; mais ne doit-on demander que cette seule qualité au chien, le plus bel ornement du chasseur!... Non, non, répéta le vieux garde avec une énergique conviction, ce n'est pas ce que j'appelle des chiens bien mis, des chiens dignes

d'occuper la place de la race de Soliman, et je ne les regarde ni plus ni moins que comme des usurpateurs. Ah ! oui, les temps sont bien changés depuis cinquante-cinq ans! poursuivit le vieillard, et qui m'eût dit alors que je verrais un jour ce que je vois m'eût bien étonné. C'était en 87, il y avait grande compagnie au château, défunt M. le prince de Guémenée, défunt M. le comte de Lauragais et bien d'autres seigneurs. Défunt M. le comte Justin vint à moi au matin, et me dit : — Laverdure, tu es jeune, tu as tes preuves à faire; eh bien! je veux te donner l'occasion de te distinguer. Tu m'accompagneras aujourd'hui, et je me servirai de ton chien Soliman. C'était une distinction flatteuse, car je n'avais pas dix-neuf ans. Eh bien! monsieur le baron, l'épreuve réussit au-delà de mes espérances, et le lendemain, défunt M. le comte Justin, qui était la bonté même, vint m'apporter vingt louis en me disant que c'était le prix de Soliman, que défunt M. le prince de Guémenée emmenait à Versailles pour l'offrir à défunt le roi Louis XVI. Depuis lors, pendant cinquante-huit ans, jamais les comtes de Marmande ne s'étaient servis que des descendans de Soliman. Et il faut que je vive assez pour voir des étrangers usurper la place d'Ajax et de ses enfans Castor et Léda! Pauvres innocens!... deux bijoux, — les plus aimables chiens que j'aie jamais rencontrés... Ah! une pareille injustice suffit pour briser le cœur d'un vieillard!... Tout cela, monsieur le baron, je le sais bien, n'est pas la faute de M. le comte, un digne jeune seigneur qui n'a pas plus de malice qu'un enfant. La faute en est à ce môssieur qui ne parle qu'anglais, ce môssieur Cassius, comme on l'appelle. Hein! un nom de chrétien! C'est lui qui perd mon jeune maître par ses conseils et ses exemples. Aussi vrai que je m'appelle Laverdure, vrai comme nous sommes des honnêtes gens de père en fils dans la famille, il y a des instans où je voudrais voir ce môssieur partout ailleurs qu'ici.

M. de Laluzerte, occupé comme il l'était à remplir d'amorces un porte-capsules, n'aurait pas songé à interrompre le mélancolique récit des injustices du sort à l'égard de la race des Solimans, et le vieux garde n'en serait pas sans doute demeuré là dans ses doléances, s'il n'eût été interrompu par l'arrivée de Marmande, qui, descendant les marches de l'escalier, vint échanger une cordiale poignée de main avec le baron. La perspective des plaisirs de la journée n'était pas restée sans effet sur le jeune homme : sa figure respirait un air de bonne humeur expansive et narquoise, et déjà, en homme qui connaît le prix du temps, il avait endossé le costume de circonstance, une tenue de chasse aussi éloignée des recherches extravagantes des gravures de modes que de ce laisser-aller négligent qui pour le vulgaire est le vrai cachet du chasseur.

— Eh bien! Mathusalem, dit le comte, tu t'es donc enfin décidé à t'habiller comme tes confrères. Je t'assure que tu gagnes au

change, et que tu as un air si vert galant en ce moment qu'on ne te donnerait pas, non certainement pas, cent soixante-quinze ans.

— Monsieur le comte est bien bon, dit Laverdure en s'inclinant, quoiqu'il fût parfaitement étranger au faible de se rajeunir.

— Ah ça! la nuit s'est passée tranquillement, tout a bien marché depuis hier?

— Grâce à Dieu, le gibier est aussi nombreux ce matin qu'il était hier soir, et je crois pouvoir promettre à monsieur le comte une chasse qui ne le cédera en rien,... poursuivit le vieux garde, qui ne laissait jamais passer une occasion de rentrer dans son thème favori.

— A la chasse que vous fîtes en 87, interrompit brusquement Marmande, avec ce fameux chien Soliman que tu offris en présent au défunt roi Henri IV. Tu m'as dit tout cela hier, et si tu ne te le rappelles pas, je me le rappelle, moi! — Le comte poursuivit en désignant les deux jeunes chiens qui parcouraient au triple galop la pelouse : Mais voici deux roquets que je ne connaissais pas, et d'assez bonne mine en vérité. Des descendans de Soliman, sans doute?

— Castor et Léda par Ajax et Vénus, dit le garde avec un sentiment de fierté paternelle, dont, j'ose le dire, l'éducation ne laisse rien à désirer.

— J'en jugerai un de ces jours... Ah cela! mon cher monsieur de Laluzerte, continua le comte, interpellant le vieux gentilhomme, M. Cassius ne déjeune pas avec nous, comme vous savez; la table est servie, ne perdons pas de temps.

Le baron se rendit à cette invitation avec un empressement qui attestait à la fois les bonnes dispositions de son estomac et son vif désir d'entrer en chasse le plus tôt possible. Les deux chasseurs, assis à une table fort bien servie, venaient d'attaquer le déjeuner avec un appétit prévoyant, lorsque Kervey entra dans la salle à manger. Les événemens de la veille avaient laissé une triste impression sur le front du jeune officier; son teint fatigué, ses yeux rougis, attestaient assez une nuit sans sommeil.

— Eh bien! paresseux, dit Marmande, il faut t'envoyer réveiller à huit heures un jour d'ouverture : c'est en vérité aussi héroïque que le sommeil de Rocroy ou celui d'Austerlitz! Moi, je suis debout depuis le petit jour, et toute la nuit encore n'ai fait que rêver lièvres et perdrix... Mais à quoi penses-tu donc? Te voilà encore en pantalon à pieds et en robe de chambre!

— Je me sens tout mal à mon aise, et crois que je ne vous accompagnerai pas.

La voix altérée avec laquelle le marin prononça ces paroles révélait assez que les agitations de son cœur avaient réagi sur ses forces physiques; mais Marmande, dominé par l'ardeur du plaisir, n'attribua qu'à un caprice de tiède chasseur le refus de son ami.

— Tu crois donc bonnement que je vais te permettre d'être malade au Soupizot, et cela un jour d'ouverture! Non, non, mon bel ami Robert, pas d'excuses : bon gré, mal gré, il faut que tu trouves des forces pour venir avec nous.

— Je t'assure que je suis souffrant : non pas malade, mais mal à l'aise; j'ai besoin d'être seul pour broyer du noir.

— Monsieur le loup de mer a la migraine, des vapeurs, interrompit Marmande avec l'impitoyable égoïsme de l'homme heureux et bien portant. Mais est-ce que vous vous passez ce luxe-là dans la marine royale? Comme je suis tout-puissant à mon bord, je te préviens que je ne les tolère pas au Soupizot. — Il poursuivit d'une voix caressante : Voyons, mon petit Robert, ne détruis pas par ton absence les trois quarts de mon meilleur plaisir! Il y a six ans que nous n'avons tiré un coup de fusil ensemble, et qui sait si de toute notre vie nous nous retrouverons au Soupizot un jour d'ouverture? Quant à la chasse, je te la promets bonne, et Laverdure va t'affirmer sous serment qu'elle ne le cédera en rien à celle qu'il fit en 87 avec le roi Henri IV...

— C'est bien tentant, il est vrai, reprit Robert avec un triste sourire, et puisque tu le veux...

— Je ne le veux pas,... je t'en prie... Et d'ailleurs, *experto crede Roberto*, il n'est pas de migraine, de papillons noirs, qui résistent à une compagnie de perdreaux éparpillée dans un beau champ de trèfle.

Marmande eût sans doute joint quelques explications à l'appui de cette nouvelle recette pour la guérison des vapeurs, si le roulement d'une voiture ne se fût fait entendre. Ce fut là le signal de la fin du déjeuner. Marmande et le baron, quittant la table, s'avancèrent à la rencontre des nouveaux arrivans, et Kervey, après avoir achevé un hâtif repas, se dirigea vers son appartement pour changer de tenue.

M. Cassius et M. Desbois, qui venaient de mettre pied à terre, présentaient dans leur costume un contraste parfait. Le lion picard n'avait rien négligé pour réaliser un attirail de chasse complet, champêtre et martial. Son chapeau de paille à larges bords, sa cravate rouge nouée à la Colin, auraient pu figurer avec avantage dans une pastorale, tandis que ses magnifiques sacs à plomb, sa veste à carreaux rouges et noirs ornée de boutons symboliques, ses longues guêtres de cuir, sentaient d'une lieue l'impitoyable Nemrod. M. Desbois au contraire ne s'était pas livré à des fantaisies de costume incompatibles avec son caractère d'homme grave, et comme tel voué au noir. Un fusil à deux coups, qu'il portait non sans embarras, révélait seul l'emploi futur de la journée. Faisons de plus remarquer, pour être juste, que les cornes d'un petit bouquin à tranches multi-

colores, exhalant, à ne s'y point méprendre, une odeur de code civil, qui sortaient menaçantes de la poche de l'homme grave, annonçaient assez que ses heures ne seraient pas entièrement sacrifiées à un passe-temps futile.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit Marmande; nous n'attendions plus que vous pour commencer la journée, que Laverdure nous promet des meilleures. Votre Joe Manton et le célèbre *Jove* auront fort à faire, s'il faut l'en croire. Mais où donc est *the beauty*, ce *regular english setter and no mistake?*

— Dans le *car*, répliqua Cassius, qui poursuivit : *Here,... here, Jove!*

A cet appel, un affreux mâtin, mélange croisé de toutes les races, se précipita du fond du *car* où il se tenait tapi, et, avec une docilité imitée du fameux chien de Jean de Nivelles, s'élança vers la grille. Il eût sans doute regagné au galop ses pénates, si un garde d'un vigoureux coup de fouet ne lui eût barré le passage, correction salutaire qui le ramena l'oreille basse, la queue entre les jambes, dans la direction de son maître.

— *Good shape dog indeed,* dit Marmande en regardant l'animal d'un œil connaisseur, il n'est pas besoin de le regarder à deux fois pour reconnaître l'animal *through breed*, et si son éducation répond à son *pedigree whatewer may be his figure*, vous pouvez vous vanter d'avoir bien placé votre argent.

Si l'on veut bien faire la part de l'inexpérience naturelle à un chasseur novice, et de l'étonnement dont M. Desbois ne pouvait se défendre en entendant le jargon familier à ses deux compagnons, on comprendra facilement qu'après avoir versé la moitié de son sac à plomb dans le canon de droite de son arme et battu frénétiquement la bourre de sa baguette, le chasseur novice dirigea ses rayons visuels vers l'intérieur de son fusil pour s'assurer du bon état de la charge par ses yeux mêmes.

Cet épisode, qui provoqua quelque hilarité parmi les autres chasseurs, n'eut pas de suites fâcheuses. Grâce au tire-bourre de Laverdure, la charge de l'arme de M. Desbois fut bientôt rectifiée, et la compagnie ayant été complétée par l'arrivée de Kervey, l'on se mit en marche vers le terrain de chasse.

Étendus sur une seule ligne, les chasseurs arrivèrent pour leurs débuts à un champ de trèfle où, au dire des gardes, ils devaient trouver des trésors de gibier; mais on n'avait pas fait la part de Jove et de son caractère indompté. A peine l'animal aperçut-il les fleurs rougeâtres des trèfles, qu'il s'élança comme une flèche, malgré les cris de son maître, et parcourut le terrain en tous sens, faisant lever sous ses pas lièvres et perdrix. Les chasseurs s'étaient arrêtés pour contempler dans toute son étendue cet affreux désastre. Les émo-

tions les plus diverses se peignaient sur leurs traits. Cassius, le visage empourpré, poursuivait Jove de toutes les injures que son vocabulaire anglais pouvait lui fournir. Marmande, l'air narquois, faisait observer à son hôte que son *setter* n'était pas très *steady*, tandis que Laverdure et le baron, les mains levées au ciel, semblaient appeler ses foudres sur la tête du coupable. Quant à Kervey, tout entier à d'autres pensées, il regardait d'un œil indifférent les méfaits de Jove.

— Mais cet animal est enragé, dit le baron.

— Quand on a un chien pareil, on le met à la broche, dit Laverdure.

— De ce train-là, nous ne tuerons pas une pièce, murmura le comte, qui, s'il n'était pas fâché de mettre en lumière les ridicules de M. Cassius, préférait cependant à ce plaisir le plaisir de la chasse. Aussi, s'approchant de son compagnon, Marmande lui dit : — Je vois la chose, votre *setter* est habitué à chasser seul; la présence des autres chiens le rend *mad*.

— *Mad, mad,* répéta Cassius sans bien comprendre comment la société de ses semblables pouvait exercer sur Jove l'influence que la romance populaire attribue au vent de la montagne sur l'homme à la carabine.

— Eh bien! poursuivit le comte, ne le contrarions pas : chassez de votre côté... Vous savez où est notre rendez-vous. Le char-à-bancs nous attendra à cinq heures au moulin des Étangs.

Par un hasard providentiel, Jove s'était mis à la poursuite d'un lièvre dans une direction opposée à celle des chasseurs. Cassius accepta donc sans commentaires la proposition de son hôte, et suivit au pas gymnastique les traces de son quadrupède.

Nous n'accompagnerons pas les chasseurs dans leur course errante; il nous suffira de dire que vers la fin de la journée la compagnie, à l'exception de Cassius, se trouvait réunie au moulin des Étangs. L'aspect du rendez-vous de chasse était des plus pittoresques. Les bâtimens du moulin, constructions de briques entretenues avec un soin que l'on rencontre rarement dans les exploitations rurales, s'élevaient aux bords de la nappe d'eau. Un gazon planté d'arbres, dont le voisinage de l'étang rafraîchissait la verdure, avait offert aux chasseurs une couche moelleuse que le comte et M. de Laluzerte n'avaient pas dédaignée. Tous deux étendus sur l'herbe fraîche, ils contemplaient le bleu du ciel avec la sécurité de gens qui n'ont pas perdu leur journée. Classiquement assis au pied d'un hêtre, M. Desbois, le nez enfoui dans son code civil, semblait faire amende honorable pour une journée passée au milieu de plaisirs indignes d'un homme grave. A quelques pas du magistrat, Kervey, un cigare à la bouche, suivait d'un œil distrait les nuages de fumée qu'exhalaient ses lèvres. Des pyramides de lièvres et de per-

dreaux, trophées sanguinaires et succulens de la journée, reposaient à terre sous la garde de Laverdure, qui, réconcilié avec les deux anglais, partageait fraternellement avec eux un morceau de pain bis tout frais tiré de sa carnassière. Enfin, pour parfaire le tableau, nous devons parler d'un phaéton de chasse vert attelé de deux forts chevaux, et d'un double poney sellé et bridé tout prêts à reconduire les chasseurs au château.

— Eh bien? dit Marmande à l'un des gardes qui s'avançait au pas accéléré.

— Pas la moindre trace de M. Cassius ou de son chien, reprit le serviteur en essuyant du revers de sa main l'eau dont son front était inondé.

— Diable, repartit le comte, voici qui commence à devenir inquiétant. Que dites-vous de tout ceci, mon cher monsieur de Laluzerte? ne sentez-vous pas, comme moi, votre estomac crier famine?

— Je ne saurais le dissimuler, reprit le vieux chasseur, et bien certainement, si j'étais le maître ici, l'on n'attendrait pas cinq minutes de plus M. Cassius.

— Vous êtes sévère, car le malheureux pourrait bien alors coucher dans les champs, et pour lui épargner cette extrémité, je propose une dernière fois d'envoyer à sa recherche. Robert, continua le comte apostrophant son ami, tu peux encore tenir sur tes jambes, et j'envie ton bonheur, car les miennes refusent le service; si tu étais bien aimable, tu monterais le poney et tâcherais de découvrir M. Cassius.

— Volontiers, reprit Kervey, trop heureux de trouver une occasion de s'arracher à de pénibles méditations, et, enfourchant le poney, il s'élança à la recherche du chasseur égaré.

L'infortuné Cassius n'avait échappé à aucune des mésaventures qu'un chien indompté peut procurer à son maître. Acharné à la poursuite de Jove, qui continuait sa course avec un jarret d'acier, le chasseur, nouveau Tantale, avait vu lièvres et perdreaux s'enfuir devant lui hors de portée. De plus, le malicieux *setter* s'était dirigé dans un sens opposé au rendez-vous de chasse, et avait entraîné son maître vers les extrémités les plus éloignées des propriétés du comte. Le soleil marchait rapidement à son déclin, lorsque, hasard, remords ou tout autre motif, Jove, changeant subitement de voie, prit, à la plus grande satisfaction de son maître, la route du rendez-vous de chasse. Le jarret flageolant, la voix éteinte, s'aidant de son fusil en guise de canne, M. Cassius maudissait ses penchans aux plaisirs du *sport*, lorsque soudain son front s'éclaircit et un rayon d'espérance traversa son cœur. Jove dessinait un magnifique arrêt à quelques pas d'un tas de blé. A ce spectacle, les forces du chasseur se ranimèrent, et en deux enjambées il eut rejoint Jove.

Et ce n'était pas une illusion! Joies et délices! un magnifique lièvre dormait entre deux gerbes, et Jove ne bougeait pas plus qu'un roc. A cet instant, Cassius se sentit dédommagé de toutes ses fatigues: portant son fusil à l'épaule avec une vivacité électrique, il serra la gâchette en fermant héroïquement les yeux... Lorsqu'il rouvrit les paupières, une scène des plus mélancoliques se passait à ses pieds. Tandis que le lièvre réveillé en sursaut fuyait à toutes jambes à travers la plaine, Jove, étendu à terre, baigné dans son sang, poussait des râlemens à fendre l'âme. Un hasard providentiel amena en cet instant Kervey sur le théâtre du douloureux événement.

— Que faites-vous donc là, monsieur Cassius? Nous vous attendons au rendez-vous de chasse depuis une heure, dit le marin, qui, au premier abord, ne saisit pas tous les détails de ce spectacle plein d'horreur.

— Mais je ne puis laisser mourir cette pauvre bête sans secours.

— Rien de plus facile, interrompit Kervey; nous ne sommes guère qu'à une petite lieue du rendez-vous de chasse; empoignez-moi le moribond par les quatre pattes, vous trouverez au moulin des Étangs Laverdure, qui, en fait de médecine canine, est un praticien fort distingué. Je ne vous propose pas de prendre la pauvre bête sur ma selle, car le poney est, comme vous le savez, très ombrageux; mais je peux me charger de votre fusil. Il n'est pas chargé?

Tout préoccupé des râles d'agonie de Jove, M. Cassius, oubliant qu'il n'avait déchargé que son coup droit, répondit par un signe de tête négatif, et tendit l'arme au marin, qui partit au galop pour aller instruire les chasseurs réunis de cette catastrophe.

Marmande et ses hôtes, qui, avec l'impatience naturelle à des chasseurs fatigués et affamés, avaient pris place dans le phaéton, saluèrent par de bruyantes acclamations l'arrivée de Kervey.

— Messieurs, j'ai la douleur de vous annoncer un événement des plus tragiques, dit Robert; le célèbre *setter* Jove est mourant, et M. Cassius l'apporte au rendez-vous sur son dos pour le confier à la science de Laverdure.

— Et il sera ici? interrompit Marmande.

— Dans une petite heure.

Le visage de M. de Laluzerte revêtit une si piteuse expression à ces paroles, que Marmande reprit: — D'ici là, le baron et moi nous aurons tiré au sort à qui de nous deux mangera l'autre. J'en suis bien fâché pour M. Cassius; mais il est temps de faire retraite.

— Grand temps, murmura le baron.

— La carriole du moulin ramènera M. Cassius et son défunt. Toi, tu reviens à cheval, continua le comte.

— Volontiers, reprit le marin, vous m'obligerez seulement en prenant soin de ce fusil.

— Donne, nous avons de la place, fit Marmande; il n'est pas chargé?

— Non... C'est le fusil de M. Cassius. — Et Robert, se dressant sur ses étriers, présenta l'arme à son ami au niveau de l'œil de sa monture. Effrayé à cette vue, le poney fit un écart à l'instant même où Marmande saisissait l'arme par le canon. Dans ce brusque mouvement, le chien du canon de gauche, accroché par la bride, se releva à moitié, et, retombant immédiatement sur la capsule, une forte détonation se fit entendre... Marmande, frappé au visage, retombait mourant entre les bras du baron et de M. Desbois.

La prédiction du sorcier venait de s'accomplir dans ses plus horribles conséquences.

IV. — LE SACRIFICE.

La catastrophe que nous venons de raconter était déjà vieille de quelques semaines, quand nous prendrons la liberté d'introduire le lecteur dans la chambre occupée au Soupizot par Robert de Kervey. Le désordre des meubles, une malle où se trouvaient entassés pêle-mêle des habits bourgeois et des uniformes, deux sacs de nuit, révélaient des préparatifs de départ. La nuit était déjà avancée, et le jeune officier ne semblait pas penser à se livrer au repos. La douleur, la fatigue de bien des nuits passées sans sommeil auprès du blessé avaient laissé de tristes empreintes sur le front de Robert. Cependant, à voir les allures inquiètes et fiévreuses du jeune homme, on comprenait que le remords d'un malheur involontaire n'agitait pas seul en cet instant son cœur, et qu'il se trouvait en présence d'une résolution suprême d'où allait dépendre le sort de sa vie. En effet, à plusieurs reprises, il s'était assis à la table et avait saisi une plume; mais à plusieurs reprises aussi il l'avait rejetée sur le tapis, et, s'étant levé brusquement, avait parcouru la chambre d'un pas nerveux et saccadé. Enfin après de longues angoisses il tira de sa poitrine le médaillon d'or qui y était caché, et l'ouvrit. Longtemps il contempla avec un saint respect le portrait de femme qui s'offrait à ses regards, semblant lui demander conseil au milieu des sentimens tumultueux dont son cœur était agité. Sans doute la vue de traits chéris triompha de ses irrésolutions, car il revint s'asseoir à la table, et, posant près de lui le médaillon ouvert comme pour soutenir son courage, traça avec une ardeur fiévreuse une lettre ainsi conçue :

« Anna,

« Aujourd'hui, non pas mes chagrins, mais les horribles anxiétés où j'ai vécu depuis trois semaines ont trouvé leur terme... Il vivra,

il vivra, le médecin répond de ses jours; mais à quel prix, grand Dieu! Cette nuit, je viens de le voir pour la dernière fois... Il dormait. Sa figure, pâle et mutilée, était entourée de sanglans bandages. Oh! mon amie, si la douleur pouvait briser le cœur de l'homme, le mien eût éclaté en ce moment. Je voyais devant moi l'ami de mon enfance, le frère de mes jeunes années condamné, par ma criminelle imprudence, à une vie d'éternelles souffrances! Dieu lui avait tout donné en partage, beauté, richesse, noble cœur, santé, et ma main, ma main fatale a détruit tous ces dons de la Providence! Du riche, de l'heureux, elle a fait un objet de pitié pour ses semblables! Quels crimes dois-je donc expier, mon Dieu, pour que vous m'ayez infligé de semblables remords! Je me suis approché à genoux du pauvre blessé,... j'aurais voulu presser sa main sur mes lèvres, mais je n'ai point osé : il doit tant me haïr!.. Muet, brisé, je demeurais abîmé dans ce triste spectacle, quand un nom sorti de la bouche de George, un nom exhalé peut-être dans un rêve de bonheur, est venu frapper mon oreille, me rendre à moi-même, me rappeler mes devoirs... Ces devoirs, je vais les remplir.

« Je pars,... je ne saurais demeurer ici plus longtemps; cette vie est au-dessus de mon courage. Tant que ses jours ont été en danger, je suis demeuré près de lui; Dieu n'eût pas permis que je lui survécusse. Aujourd'hui qu'il n'y a plus à craindre pour sa vie, je ne me sens pas le triste courage de vivre à ses côtés : je ne dois pas lui imposer l'odieuse présence de son bourreau. Je l'ai bien vu au jour où, soutenu par une mortelle anxiété, je demeurais à son chevet, son regard se détournait du mien, sa main fuyait ma main! Le temps, mon repentir apporteront peut-être le pardon dans son cœur; mais il me faut partir... pour lui, pour moi-même, pour ne pas devenir fou. Je dois aller tenter d'engourdir, au milieu des agitations d'une vie aventureuse, les remords qui déchirent mon cœur... Adieu, rêves chéris qui me faisaient l'avenir si beau : désormais le bonheur a fui à jamais loin de moi, et ma vie ne doit plus avoir qu'une pensée, qu'un but, l'expiation d'un malheur involontaire. Aurais-je l'affreux égoïsme d'enchaîner un être chéri à la vie d'un malheureux que le ciel a frappé de sa plus terrible malédiction? Oh! non,... non,... mille fois non! Je pars... En vous écrivant ma résolution, ma tête s'égare;... mais j'aurai du courage jusqu'au bout... Pour vous, pour votre bonheur, cher ange de ma vie, j'aurai la force de vous dire un éternel adieu. Je pars,... dans huit jours j'aurai à jamais quitté la France.

« J'hésite encore,... et ma tâche n'est pas commencée... O mon cœur, ne te brise pas!

« Il y a de cela bientôt un mois, je revenais avec George de chez votre grand-père, heureux, oh! bien heureux! Vous aviez accueilli

mes vœux, un avenir de félicité s'ouvrait devant moi! Hélas! de ce jour devaient dater tous mes malheurs! Pendant la route du retour, George me confia qu'un profond amour faisait battre son cœur, qu'il avait en un mot choisi la femme à laquelle il voulait confier le soin de son bonheur. Vous dirai-je le froid mortel qui vint glacer mon cœur, quand j'appris qu'une rivalité d'amour allait diviser deux amis d'enfance, deux frères par le cœur? Depuis lors, l'horrible catastrophe, les terreurs de mon âme dans ces jours d'angoisses où la vie de mon pauvre George était en danger, avaient effacé de ma mémoire cette triste confidence; mais cette nuit, quand navré de douleur je m'étais agenouillé au chevet du blessé, un nom sorti de ses lèvres est venu me rappeler mes devoirs; ce nom, c'est le vôtre, oui, le vôtre, Anna!... Au milieu de ses souffrances, un sentiment puissant, irrésistible, a survécu au fond de son cœur : ce sentiment, c'est celui de son amour pour vous!

« Merci, mon Dieu! car ces lèvres fiévreuses m'ont enseigné la voie de l'expiation, révélé la main qui peut guérir les blessures que ma main a faites. Anna, je m'adresse à vous, à ce cœur généreux, capable de tous les dévouemens. Rendre au bonheur un pauvre mutilé, verser sur une vie de souffrance le baume d'une pure et sainte affection, n'est-ce pas là une tâche noble entre les plus nobles, une tâche qu'un cœur de femme, vous seule, Anna, pouvez entreprendre et accomplir? Il vous aime. Au jour où beau, jeune et riche, il pouvait choisir au premier rang sa fiancée, son cœur avait parlé pour vous. Maintenant que le malheur l'a frappé, ayez pitié de lui, ayez pitié de moi, je vous le demande à deux genoux... Voyez mes angoisses, mes larmes; pensez que la vie me serait moins amère si, en quittant le mutilé, je laissais près de lui un être bon et dévoué, un ange gardien! Son malheur, ses hautes qualités sont dignes d'inspirer un pareil dévouement. Ses traits sont défigurés, mais le cœur est resté le même, bon et généreux. Oh! par quels trésors de tendresse ne récompenserait-il pas la créature dévouée qui consacrerait ses jours au soulagement de son infortune!

« Anna, chère et noble fille, cette tâche de miséricorde et d'abnégation est-elle au-dessus de vos forces? Oh! non, je sais votre réponse... Soyez béni, mon Dieu!... le bonheur est encore possible pour George, pour vous.

« Adieu, Anna,... adieu, ma sœur. Priez quelquefois pour l'exilé qui vous aimera toujours comme le plus tendre des frères! »

Lorsque le marin relut ces lignes, une émotion violente empourpra son visage, et il froissa le papier entre ses mains comme s'il eût voulu le déchirer; mais il réprima bientôt ce premier mouvement, et, portant la main vers la boîte d'or ouverte sous ses yeux, tira du double fond les deux lettres qui y étaient enfermées.

Ces lettres, toutes deux encadrées de noir et d'écriture différente, portaient pour adresse : « Madame de Kervey, Brest. » Sur toutes deux, une même main avait tracé ces mots qui croisaient l'écriture : « Robert, souviens-toi ! » Les deux lettres que le marin relut religieusement étaient ainsi conçues :

« Le Soupizot, 23 juin 1822.

« Madame,

« Le pieux désir de remplir les vœux solennels d'un mourant me donne la force de vous écrire auprès du lit de mort de M. de Marmande. Frappé sans espoir la semaine dernière dans une chute de cheval, comme vous l'avez appris, il est mort il y a une heure dans mes bras. Les dernières pensées de M. de Marmande ont été pour nous, madame, pour nos enfans ! En me révélant un passé que j'ignorais, M. de Marmande m'a imposé des devoirs que je saurai remplir. « Je désire, m'a-t-il dit, que mes deux fils, élevés ensemble, contractent une de ces amitiés qui ne vous font jamais défaut dans les luttes de la vie. Je veux qu'ils soient par le cœur ce qu'ils sont par le sang, deux frères. » Inconnue de vous, madame, je n'oserais vous parler avec tant de franchise, s'il ne s'agissait de remplir les vœux d'un mourant, de donner un frère à mon fils, un second enfant à mon amour. Dans la douleur où je suis, je n'ai pas la force de vous écrire plus longuement, et attendrai l'honneur de votre réponse pour prendre les mesures qui vous sembleront le plus convenables pour réunir nos deux enfans, mes deux fils !

« Croyez, madame, au sincère attachement de votre obéissante servante,

« JEANNE DE MARMANDE, née DE LA BLANCHERAYE. »

« Le Soupizot, 11 juillet 1839.

« Chère madame,

« Un mot de moi, il y a huit jours, vous a annoncé la mort de ma pauvre mère. J'étais si abattu, si brisé, quoique je prévisse depuis longtemps ce cruel événement, que je n'ai pas eu depuis la force de vous écrire. Aujourd'hui cependant je ne saurais différer plus longtemps à vous donner connaissance du souvenir que ma chère mère a donné, dans ses dernières volontés, à vous-même et à votre fils. Voici les lignes où sa main a constaté l'affection immuable qu'elle vous portait à tous deux :

« A Madame de Kervey, en témoignage de mon bien sincère attachement, le portrait-miniature entouré de brillans de feu M. de Marmande.

« A Robert de Kervey, avec ma bénédiction maternelle, cent mille francs pour sa dot. »

« Comme, en l'absence de votre fils, l'administration de sa for-

tune vous appartient de droit, mon homme d'affaires tient cette somme à votre disposition, et il la versera entre vos mains à votre première demande.

« Adieu, chère madame, j'ai le cœur brisé, car je suis seul, bien seul! Pourquoi Robert n'est-il pas près de moi? Nous pleurerions ensemble celle qu'il appelait aussi sa mère.

« Votre dévoué et respectueux

« GEORGE DE MARMANDE. »

La lecture de ces deux lettres triompha sans doute des irrésolutions du marin, car, tirant de son doigt l'anneau d'or, gage d'amour de la petite-fille du baron, il le pressa douloureusement sur ses lèvres, puis l'insérant soigneusement, avec la feuille où il avait déposé les plus secrètes pensées de son cœur, dans une enveloppe, traça d'une main ferme sur le papier les mots : « Mlle Anna Bauvet, pour elle seule! »

En cet instant, la porte de la chambre s'ouvrit et livra passage au long corps de Laverdure.

— Vous m'avez ordonné de vous prévenir à trois heures, monsieur Robert, dit le garde; elles viennent de sonner. Dans une demi-heure, la diligence de Paris sera à la grille du château.

Le marin regarda fixement Laverdure. La tristesse empreinte sur le front du vieux serviteur annonçait assez qu'il n'était pas resté indifférent au malheur qui avait frappé son jeune maître.

— Écoute, mon vieil ami, dit Kervey d'une voix étranglée par une émotion suprême, veux-tu me rendre un grand service?

— Dix, cent, monsieur Robert, répliqua vivement le bonhomme.

— Promets-moi de remettre cette lettre à son adresse.

— Je vous le promets, répéta solennellement le vieillard.

— Merci... Et maintenant aide-moi à fermer ces malles, car je n'ai pas la tête à moi.

— Vous partez donc, monsieur Robert, peut-être pour bien longtemps! Je suis si vieux, qu'il me semble que je ne vous reverrai plus.

La pensée de quitter à jamais le vieil ami de son enfance fit déborder la douleur dans le cœur du marin, qui, éclatant en sanglots, se précipita dans les bras de Laverdure. Un instant ils se tinrent embrassés, mêlant des larmes amères; mais Robert réprima bientôt cet éclair de désespoir, et, suivi du vieux garde, descendit d'un pas morne l'escalier du château où il avait passé son heureuse enfance, et qu'il quittait le cœur navré, sans espoir de retour.

Mme FRIDOLIN.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LA DÉVASTATION

ÉPISODES ET SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ORIENT

I.

UNE BATTERIE FLOTTANTE DE CHERBOURG A SÉBASTOPOL.

I. — LA MISE A LA MER ET LE DÉPART.

Écrites sans prétention aucune, même sans arrière-pensée de publicité, les pages qu'on va lire auraient pu aisément se transformer en une sorte de récit romanesque, au lieu d'offrir de simples notes consignées presque jour par jour dans les loisirs monotones d'une longue traversée. Peut-être préférera-t-on cependant à une mise en scène plus savante les confidences familières d'un journal de bord. Peut-être aussi trouvera-t-on à lire ces feuilles volantes un peu du plaisir que j'ai eu à les écrire tantôt en pleine mer, tantôt dans les escales du curieux bâtiment qui sera le principal héros de cette histoire.

Un sous-ingénieur du port de Cherbourg, M. Eugène Antoine, commençait, le 5 septembre 1854, les premiers travaux de construction de la batterie flottante *la Dévastation*. A cette époque, tandis que la guerre se poursuivait en Crimée avec un acharnement sans exemple, une escadre anglo-française attendait, en vue de Cronstadt, que les flottes du tsar, moins promptes à engager la lutte que son armée de terre, quittassent enfin leur mouillage. La batterie flottante que l'on construisait à Cherbourg allait, de concert avec quelques autres bâtimens du même modèle, réaliser une pensée de

l'empereur Napoléon III (1) et introduire dans la stratégie navale une importante innovation. Blindées en fer forgé et disposant d'une artillerie formidable, les nouvelles machines de guerre étaient appelées, assurait-on, à renverser les plus fortes murailles. Aussi l'ordre de les construire avait-il été promptement donné dans nos ports militaires, et l'Angleterre s'était-elle engagée à mettre sur ses chantiers cinq de ces bâtimens, destinés à opérer dans la prochaine campagne de la Baltique.

Une telle invention justifiait largement, par les résultats qu'on s'en promettait, l'attention générale dont elle était l'objet. Chaque jour, de nouveaux détails sur les batteries flottantes, sur *la Dévastation* en particulier, étaient mis en circulation par les feuilles de Paris et de la province. On décrivait avec complaisance les formes colossales de la batterie nouvelle; on lui prêtait un aspect effrayant, on en faisait un vrai monstre marin, auquel ne manquaient même pas les griffes. De hauts personnages se succédaient autour du berceau où *la Dévastation*, construite d'après les plans et devis d'un célèbre ingénieur, M. Guieysse, attendait avec confiance ses destinées. Tous les maîtres en l'art de la construction navale venaient la visiter, et, faut-il le dire? presque tous s'accordaient à déclarer que les mers effrayées rejetteraient de leur sein un pareil phénomène.

Qui le croirait? Ce mastodonte aux muscles d'acier, aux flancs d'airain, mit moins de neuf mois à venir au monde. Après sept mois et treize jours de travaux habilement dirigés, *la Dévastation* était prête à entrer en possession de son nouvel élément. Le 17 avril 1855 fut le jour marqué pour la cérémonie de la mise à la mer.

Il y a toujours dans ce qu'on appelle le *lancement d'un navire* un curieux spectacle, et celui même qui a plus d'une fois assisté à de semblables opérations ne peut voir sans une émotion profonde la masse énorme qui, sans perdre l'équilibre, et au milieu d'épais tourbillons de fumée, glisse lentement vers la mer. Un intérêt plus vif encore que d'habitude s'attachait à la mise à l'eau d'un bâtiment à fond plat, de dimensions particulières et d'un poids considérable, comme *la Dévastation*. Cette batterie flottante comptait 51^{m}05 de

(1) Lorsqu'après des expériences faites à Vincennes on eut reconnu qu'une armure en fer pouvait supporter les atteintes non-seulement des boulets rouges et des boulets creux, mais encore des projectiles pleins du plus fort calibre, l'empereur mit à l'étude, on le sait, un projet de bâtiment spécial qui ne devait avoir pour toute qualité nautique que la facilité d'aller prendre seul son poste de combat et de pouvoir s'en tirer au besoin. Ce bâtiment spécial prit le nom de *batterie flottante.* La construction de bâtimens capables de soutenir avec avantage un combat de plusieurs heures contre des fortifications en maçonnerie avait paru jusqu'à l'époque même de la dernière guerre d'Orient un problème insoluble. La campagne dont je recueille ici les souvenirs a donné raison à l'inventeur des batteries flottantes contre les partisans de cette grave erreur.

long, 13m 14 de large, et 2m 36 de profondeur. Le poids de la coque, blindage compris, atteignait le chiffre fabuleux de 1,167,304 kilog. Le poids du bâtiment armé et prêt à prendre la mer devait s'augmenter encore de 483,872 kilog. Tous ces détails avaient reçu une grande publicité. Aussi une foule immense était-elle accourue sur les quais de Cherbourg, pour assister avec une attention inquiète à une opération de *lancement* accomplie dans des conditions si nouvelles.

La Dévastation n'était plus recouverte de la toiture qui l'avait si souvent abritée du soleil et des pluies : elle pouvait maintenant respirer l'air à pleins sabords. Les madriers qui l'entouraient avaient disparu. Elle était là, nonchalamment assise sur sa large base, exposant hardiment à tous les regards sa tournure fière et martiale, retenue seulement par un réseau de câbles qui devaient, quelques instans plus tard, l'arrêter dans sa course. Les ingénieurs réunis n'attendaient plus que l'arrivée des autorités pour lui donner toute liberté. Elle aussi attendit avec calme pendant quelques minutes; mais bientôt, inquiète, impatiente, frémissante, on la vit tendre ses lisières comme un enfant furieux contre l'obstacle qu'on oppose à ses premiers pas et menacer de tout rompre. Cet acte de rébellion n'avait rien de très rassurant, et les ingénieurs se consultèrent. Le bâtiment glissait imperceptiblement; encore une seconde peut-être, et l'ingrat allait abuser de sa force contre ceux-là même à qui il devait l'existence. Il fallut céder. La clé fut enlevée, et l'énorme masse partit lentement, mais sans hésitation. A ce moment solennel, un silence profond se fit de tous côtés : je l'ai dit, devant ce spectacle on ne peut se défendre d'une vive émotion, le cœur bat plus vite, et lorsque le bâtiment flotte librement, lorsque tout s'est terminé sans encombre, il semble qu'on a un poids de moins sur la poitrine; au sentiment presque pénible qu'on vient d'éprouver succède un mouvement d'admiration pour le génie et la science qui mènent à bien d'aussi gigantesques travaux.

La Dévastation soulevait sur son passage une fumée épaisse et jaunâtre qui montait le long de ses flancs et formait autour d'elle comme une ceinture de nuages. C'était une apothéose moins les feux du Bengale. Enfin elle toucha l'eau de son avant arrondi, elle la refoula violemment avec la force incalculable que lui donnait son poids, encore augmenté de la vitesse qu'elle avait acquise; la mer s'ouvrit devant elle, bouillonnante, troublée, écumante, et lorsque les autorités convoquées arrivèrent, la batterie flottante, remorquée par un bateau à vapeur qui l'avait attendue en rade, rentrait dans le bassin du port militaire, déployant déjà fièrement à son arrière les couleurs nationales.

Huit jours après, *la Dévastation* entrait en armement. Alors commença pour elle une nouvelle période; à mille bras qui l'étreignaient, mille autres bras succédèrent. On mit en place ce qui manquait encore du blindage dans les parties courbes; les chaudières et l'appareil moteur furent montés; le mâtage, le gréement et l'embarquement de l'artillerie suivirent de près ces divers travaux, et grâce à cette incroyable activité on fut bientôt en mesure de commencer les expériences de la machine. Les premières eurent l'insuccès le plus complet. L'appareil fonctionnait bien, il est vrai; mais l'hélice, trop petite, tournait avec une rapidité effrayante, faisant bouillonner l'eau sans rencontrer une résistance suffisante pour donner l'impulsion au bâtiment, qui ne parvint pas à roidir ses amarres. C'était un poisson sans nageoires! L'hélice trop faible fut remplacée par une autre aux branches plus larges et de plus grande dimension (1m 30 de diamètre). Cette fois la commission nommée pour suivre les expériences trouva le bâtiment moins rétif, et il fut décidé qu'il sortirait du port. Quelques jours plus tard, il se promenait gravement, — et surtout lentement, — le long de la digue de Cherbourg; mais, hélas! cette nonchalante promenade devait être de courte durée, et là encore allaient surgir de nouvelles entraves. L'appareil moteur, de la force de 225 chevaux, à haute pression, construit au Creuzot, d'après les plans de cet établissement, refusa tout à coup son concours. On orienta aussitôt la voilure pour remplacer l'action de la machine, et l'on ne tarda pas à se convaincre de l'impuissance des voiles même pour défendre le bâtiment contre le roulis. Des quais où on l'observait, *la Dévastation* paraissait peu préoccupée de son sort; on eût dit, — et sa couleur grise prêtait à l'illusion, — un monstrueux cétacé endormi sur les eaux : elle se laissait mollement caresser par de traîtres flots qui, d'accord avec les courans, commençaient déjà à l'entraîner. Sans l'arrivée d'un bateau à vapeur qui la ramena à son point de départ, on ne sait trop ce qui serait advenu.

Cette première sortie démontra clairement : d'abord que la voilure devenait un luxe pour les batteries flottantes, puis que deux gouvernails latéraux devaient être ajoutés pour aider au premier, enfin que, les fourneaux manquant d'air, il était urgent de *saborder* le pont de la batterie. Je ne parle pas des deux dérives qu'on ajusta sur les hanches du bâtiment, espèces d'ailes disgracieuses qui ne pouvaient lui être d'aucune utilité, mais devaient en revanche accroître sa laideur. Enfin, après de nouvelles expériences et des vicissitudes de toute sorte, *la Dévastation* fut mise en rade le 21 juin 1855. On avait obtenu les résultats prévus. Que demandait-on en effet? Qu'elle pût se conduire sans le secours d'un remorqueur sur le lieu du combat, afin de ne point exposer celui-ci au feu de

l'ennemi. Quant à la traversée, elle devait s'effectuer toujours à la remorque d'une frégate ou d'un vaisseau, les batteries flottantes ne pouvant, à cause de leur construction particulière, tenir seules la mer.

La Dévastation était depuis quelques semaines mouillée dans la rade de Cherbourg, rendant matin et soir les honneurs militaires au drapeau de la France; matin et soir aussi, ses canots, montés par d'athlétiques rameurs, portant à leur chapeau son terrible nom, venaient prendre ou conduire aux cales du bassin du commerce l'état-major et le commandant. Une décision ministérielle du 4 juin 1855 avait assimilé la batterie flottante *la Dévastation* à une frégate de troisième rang. Cette décision fixait en même temps l'effectif de l'équipage (1), — effectif spécial à ces sortes de bâtimens, — à deux cent quatre-vingts hommes, commandant et état-major compris. Quarante tirailleurs d'infanterie de marine devaient augmenter ce chiffre sur le lieu du combat et le porter à trois cent vingt hommes. Le but qu'on se proposait en embarquant des tirailleurs était celui-ci : les établir sur une galerie extérieure au bâtiment, du côté, — cela va sans dire, — opposé à l'action. Munis de carabines à tige, ces soldats devaient tirer au-dessus du pont, rendu complétement ras, débarrassé même de ses bastingages, et s'efforcer d'enlever aux Russes leurs servans ou chefs de pièces. Le commandement de *la Dévastation* était confié à M. de Montaignac de Chauvance, capitaine de frégate. L'état-major, laissé entièrement au choix du commandant, — contrairement à l'usage établi, — se composait d'un lieutenant de vaisseau, second, M. Dutemple, de deux lieutenans de vaisseau, MM. de Saint-Phalle et Testu de Balincourt, d'un enseigne, M. Raffin, et de deux chirurgiens, MM. Couffon et Beuzelin. J'étais moi-même attaché à cet état-major en qualité d'officier d'administration.

Le remorqueur de *la Dévastation* était à son poste. A plusieurs mètres derrière *la Dévastation,* une frégate aux formes élégantes, ayant deux immenses tambours blancs, qui attestaient la puissance de ses roues, paraissait déjà suivre celle-ci d'un œil paternel dans les évolutions que, sous l'action capricieuse des vents, elle faisait sur ses ancres. Cette frégate s'appelait *l'Albatros.* Elle était chargée de la délicate et difficile mission de conduire une batterie flottante sur le chemin des combats. Mais pourquoi les deux bâtimens

(1) Cet effectif se décomposait ainsi : 2 premiers maîtres de canonnage, 1 premier maître mécanicien, 2 contre-maîtres, 1 maître, 6 ouvriers chauffeurs, 6 matelots chauffeurs, 20 seconds maîtres, quartiers-maîtres et fourriers, 32 matelots canonniers brevetés, 24 gabiers, 128 matelots de choix, des trois classes, 39 apprentis marins, 1 armurier, 8 surnuméraires (agens de vivres, etc.), 2 infirmiers.

restaient-ils ainsi au mouillage? Le temps semblait propice; pas un souffle de vent ne ridait la mer, et le ciel chaque jour paraissait plus pur. Ces heures d'inaction n'étaient-elles pas précieuses? Encore une fois, qu'attendaient-ils? Ils attendaient ce que personne n'eût osé prévoir, et ce qui arriva pourtant : un changement de destination. *La Dévastation* n'allait plus troubler les eaux tranquilles de la Baltique ni faire trembler les hautes murailles crénelées de Cronstadt; le théâtre de ses exploits venait d'être considérablement reculé; on l'envoyait dans la Mer-Noire, c'est-à-dire à quinze cents lieues environ de son port d'armement!

A cette nouvelle, il n'y eut qu'un cri dans la ville. Marins ou non, tous déclaraient que nous n'atteindrions pas notre destination. Cette opinion avait pris de si solides racines, qu'on regardait comme un être curieux celui qui osait avouer son embarquement sur *la Dévastation*. Si les mers trop clémentes se décidaient à niveler leurs flots sur notre passage, ajoutait-on, nous ne devions pas échapper à une asphyxie bien autrement terrible que la tempête, et qui ne manquerait pas de réduire notre équipage à l'état de jambons. On ne se préoccupait ni de la mitraille, ni des éclats d'obus : la fumée de nos propres pièces, de l'aveu d'hommes compétens, saurait éviter de la besogne à nos ennemis.

Le combat cesserait faute de combattans.

Ces lamentations se terminaient invariablement par quelques mots de commisération et par le refrain sacramentel : mourir si jeunes! Heureusement les officiers et l'équipage ne s'émurent pas trop de ces fâcheuses prédictions. Ils laissèrent le public faire de leur batterie flottante un bateau à soupape renouvelé des noyades de Nantes, et, au lieu de quelques bonnes paroles de reconnaissance et d'espoir, ne donner que de funèbres présages aux trois cents hommes qui partaient pour aller servir au loin la cause de leur pays.

Le 10 août 1855, vers sept heures du matin, les échos de la rade répercutaient deux sons bien bruyans et bien distincts : l'un, aigu comme le sifflement d'une locomotive; l'autre, plus creux, plus sonore, imitant les notes basses de l'orgue. C'étaient les tuyaux de vapeur de *la Dévastation* et de *l'Albatros*, qui, laissant échapper le trop plein de leurs chaudières, annonçaient aux Cherbourgeois que l'heure du départ était enfin venue.

Les fourneaux brûlaient avec activité, mêlant leur épaisse et opaque fumée noire aux flocons blancs, coquettement festonnés, de l'eau vaporisée. La rade avait pris ce jour-là un aspect plus animé : les canots se croisaient en tous sens, effleurant la mer comme des hirondelles par un temps d'orage; *l'Albatros* avait levé ses ancres pour

venir se placer devant la batterie flottante, à laquelle déjà il passait ses remorques, plus capables qu'Atlas de soulever le monde, tandis que celle-ci faisait résonner ses écubiers sous le lourd frottement de ses chaînes de mouillage. De temps en temps, un pavillon montait flottant jusqu'à la pomme du grand mât pour appeler quelque canot en retard ou presser l'embarquement des dernières provisions. La température était douce et la brise légère. Le ciel avait bien parsemé son manteau d'azur de petits nuages gris moutonnés, frangés de dentelles éclatantes, mais le soleil se glissait à travers, et ses rayons, disparus un moment, reparaissaient aussitôt dorés et joyeux. Le ciel nous envoyait, en même temps que des lèvres amies, un sourire d'encouragement et d'adieu.

Lorsque tous les préparatifs furent achevés, qu'on se fut assuré de la bonne installation des remorques, à un ordre donné, canots et baleinières firent leur ascension sous les porte-manteaux plus rapidement qu'une décoration féerique de l'Opéra. Les grandes roues de la frégate couvrirent la mer d'un ruban d'écume sous les battemens précipités de leurs longues pelles. Le pavillon français s'abaissa et remonta trois fois pour saluer le port, et *la Dévastation* ne tarda pas à perdre de vue les lieux témoins de sa naissance et de ses premiers pas.

II. — LES PREMIERS JOURS DE NAVIGATION. — CADIX ET GIBRALTAR. — LE CONTRE-MAÎTRE LAMY.

La frégate déploya bientôt toutes ses forces. De chacun de ses vastes tambours sortait une cascade éblouissante qui venait, en murmurant, heurter l'avant circulaire de *la Dévastation* et glisser sur les côtés, où elle s'arrêtait, bouillonnant encore sur les gouvernails latéraux. Ce spectacle a quelque chose qui fascine, et j'ai souvent passé des heures entières sans pouvoir en détacher mes yeux.

Pendant toute la journée du 10 août et celle qui suivit, nous filâmes sept nœuds. La mer était si belle! Elle n'était pas tranquille pourtant, comme on la voit quelquefois dans les beaux jours d'été; elle soulevait une quantité de petites lames clapotantes qui reflétaient dans d'innombrables facettes les rayons obliques du soleil. On eût cru voir une immense plaine d'escarboucles. Nous n'eûmes pas, il est vrai, à nous féliciter longtemps de notre marche. Un regrettable accident vint nous faire perdre des momens précieux. Nos remorques, usées par le frottement, se rompirent vers dix heures du soir, et nous séparèrent brusquement de la frégate. La nuit était assez sombre, par suite d'un léger brouillard, et l'on ne pouvait songer à réparer cette avarie qu'en risquant peut-être d'en faire de

plus graves. Il fallut en changer et continuer de marcher à l'aide de nos faibles moyens en attendant le lever de l'aurore. *L'Albatros* ne nous rejoignit que le lendemain. Une partie de la journée se passa à installer de nouveaux câbles, opération qui ne se fit pas sans quelque difficulté et sans contusions pour notre complaisant guide. Quant à nous, tous les abordages d'une flotte n'auraient pu déranger un boulon de notre solide armure. C'eût été l'histoire renouvelée du pot de terre contre le pot de fer.

Une heure s'était à peine écoulée depuis que nous avions repris notre route, et la mer avait tout à coup changé d'aspect. Une houle qui ne s'était pas encore fait sentir nous assaillit; d'abord légère, elle ne tarda pas à devenir plus intense. Le vent souffla avec force, et voilà *la Dévastation*, tout à l'heure si fière de son poids, remuée, secouée, ballottée comme la plus frêle embarcation, roulant et tanguant tour à tour, et donnant de violentes secousses à ses nouvelles remorques.

Nous venions d'entrer dans le golfe de Gascogne. Notre commandant, M. de Montaignac de Chauvance, ne quitta pas le pont tant que dura cette bourrasque nocturne; il fit allumer les feux qu'on venait d'éteindre dans un moment d'imprudente confiance inspirée par la trompeuse sérénité du ciel, et notre machine à haute pression recommença son bruit de vapeur assourdissant et saccadé, assez semblable aux coups cadencés des marteaux d'un forgeron sur une enclume. Couché dans ma cabine, qu'on décorait à bord du nom pompeux de chambre d'officier, — cabine lambrissée en toile, comme l'étaient du reste tous les emménagemens des batteries flottantes, — je reçus par les drosses du gouvernail, qui grinçaient au-dessus de ma tête, de fréquentes et très fraîches aspersions. Je retins non sans peine, tantôt d'une main, tantôt de l'autre, mes meubles, qui s'entre-choquaient à chaque secousse du bâtiment. Moi-même je perdis souvent mon centre de gravité. Heureusement, malgré le bruit de la machine et les sifflemens du vent, mon cerveau resta calme, grâce peut-être aux douches qui se succédèrent jusqu'au matin du 15 août. La mer, revenue alors à de meilleurs sentimens, s'aplanit comme un lac aussi promptement qu'elle s'était agitée. La patronne des marins voulait-elle qu'on se souvînt de cet anniversaire?

S'il est quelque chose qui surprenne l'homme soumis pour la première fois aux hasards d'une longue navigation, c'est assurément l'inconstance du temps. Qui penserait que cette immense nappe d'eau, dont pas un souffle de vent ne trouble la surface, roulera dans une heure des vagues d'une hauteur effrayante, et brisera comme une coquille le plus solide navire? Tels sont cependant les caprices de la mer, caprices terribles presque toujours, et qui mettent trop sou-

vent en défaut la prévoyance des marins les plus expérimentés.

Une vapeur bleue, qui paraissait sortir de l'eau, se dessina faiblement devant nous; elle prit peu à peu plus de consistance, rompant sur deux points différens la ligne grisâtre de l'horizon; elle revêtit ensuite le ton et les formes bizarres d'un nuage chassé par le vent, pour prendre enfin son aspect véritable. Nous étions le long des côtes du Portugal. L'atmosphère tiède et lourde nous annonçait que dans peu d'heures nous aurions sur nos têtes le beau ciel de l'Andalousie. Le 18 août, nous passions devant le cap Saint-Vincent. Quarante lieues nous séparaient encore de notre premier point de relâche. *La Dévastation* longeait la terre de si près, que l'œil pouvait distinguer les majestueuses découpures des hautes falaises de l'Espagne. Tantôt j'apercevais sur des plateaux élevés quelques habitations coquettes, entourées de massifs d'arbres dont la riante verdure contrastait avec la couleur sombre des rochers; tantôt un couvent de moines dessinait sur le ciel éclatant ses ogives blanches et sa croix de pierre. Ce fut en côtoyant cet agréable panorama que nous arrivâmes dans la vaste rade de Cadix le 19 août, à cinq heures du soir.

L'Espagne et Cadix! on ne prononce pas ces deux noms sans évoquer mille rêves et mille souvenirs. J'avais commencé par songer aux Phéniciens et aux Carthaginois qui fondèrent Cadix, aux Romains qui la prirent, aux Anglais qui la pillèrent, aux Français qui la bloquèrent sous les ordres du duc d'Angoulême, pendant qu'un roi d'Espagne s'était retiré dans ses murs. Puis, la fantaisie se jetant au travers de l'histoire, les refrains de romance, les Andalouses, les *hidalgos* et les *toreadors*, me plongèrent dans une rêverie dont je ne fus tiré qu'au moment où *la Dévastation* jetait l'ancre à peu de distance de la terre.

Notre bâtiment était à peine mouillé depuis quelques heures en vue de Cadix, qu'un essaim d'embarcations chargées à couler bas bourdonna autour de nous. Quelques curieux montèrent à bord. Ils se demandaient avec une surprise peu flatteuse pour nous comment un bâtiment aussi disgracieux osait arborer les couleurs françaises. Ils regardaient étonnés nos canons, dont le plus léger pesait au-delà de 4,500 kilogrammes. Les dames touchèrent de leurs doigts mignons les plaques du blindage comme pour en vérifier la solidité. De tous côtés se croisaient les exclamations, les interrogations, et, pour mettre fin à ce bruyant concert, il fallut toute l'intempérante ardeur du soleil d'Espagne à son midi. Sous le ciel de l'Andalousie, on fuit le soleil à peu près comme en France on se disperse devant la pluie.

Ce fut au moment où chacun se retirait que nos officiers sortirent

pour visiter la ville. Ces promenades que les Français ne craignent pas de faire en plein soleil étonnent beaucoup les Espagnols, qui nous comparent assez peu courtoisement à la race canine toujours errante. Pour moi, sans me soucier beaucoup des railleries auxquelles je m'exposais, je descendis seul à terre. J'avais espéré rejoindre quelques officiers qui connaissaient Cadix, mais je n'aperçus personne. Mon air préoccupé, ma démarche hésitante attirèrent l'attention de plusieurs hommes étendus à l'ombre d'une toile sous laquelle se prélassaient des melons énormes, des pastèques au cœur frais et rose, et des pyramides de fruits. Après s'être dit quelques mots, ils se levèrent, et l'un d'eux vint à ma rencontre. Il m'offrit en très bon français d'être mon guide, « jugeant, disait-il, que j'entrais dans Cadix pour la première fois. » C'était un homme d'une cinquantaine d'années, petit et maigre; sa figure décharnée était hérissée de poils gris menaçans. Sa mise assez malpropre ne pouvait appartenir qu'à une classe peu choyée de la fortune. Il portait un chapeau rond à larges bords, une veste ronde en étoffe de laine ayant aux manches des trous qu'on eût pu prendre, — l'imagination aidant, — pour des crevés à l'espagnole, et une culotte soutenue par une ceinture rouge. Sa chemise ouverte laissait voir sa poitrine velue. J'acceptai sa proposition, et le suivis sans lui demander où il allait me conduire, et sans qu'il se préoccupât de ce que je désirais visiter.

Je n'ai point l'intention de promener le lecteur à travers Cadix, de décrire ces belles maisons, blanches comme des vierges, qui ont toutes de gracieux balcons surmontés d'un vitrage orné de stores de toutes couleurs, ces rues étroites, propres et bien alignées, mais complétement désertes. Une seule de ces maisons, d'assez belle apparence, me fut particulièrement désignée par mon guide. Le balcon était soutenu par deux têtes d'ange. « De ce balcon, me dit mon cicerone, il y a dix ans à peu près, s'élevait chaque jour vers Dieu une voix harmonieuse comme celle du rossignol, fraîche et pure comme la brise. Rosario était là, elle travaillait et chantait avec l'insouciance d'un cœur de seize ans. » Ce début me paraissait bien vulgaire, mais je ne jugeai pas à propos d'interrompre mon guide, qui, croyant trouver en moi un auditeur attentif, me raconta avec une prolixité toute méridionale l'histoire dont voici en quelques mots le résumé.

Chaque soir, sur la place de la Constitution, à Cadix, un orchestre militaire fait entendre les plus délicieuses symphonies. Le père de Rosario, honnête banquier, figurait, il y a quelques années, parmi les auditeurs les plus assidus de ces concerts quotidiens, et on le voyait presque régulièrement venir s'asseoir avec sa fille sur

les chaises qui entourent la place. Un jeune *hidalgo*, nommé don Fernando d'Alcantara, se trouva un jour près de la belle Andalouse au moment où celle-ci, lassée, cherchait un siége pour se reposer. Il lui offrit sa chaise, et cet acte de courtoisie lui valut le plus gracieux sourire. Dès lors don Fernando se crut autorisé à se présenter chez la jeune fille aux heures où son père s'absentait pour ses affaires. Ces heureux tête-à-tête ne pouvaient pas toujours cependant se dégager de toute pensée importune sur l'avenir. « Fernando, dit un jour Rosario à son amant, j'ai songé à mon père : il ignore notre affection, et lorsqu'il la connaîtra!... oh! je doute qu'il me permette jamais de vous appartenir! » Après quelques momens d'un trouble douloureux, Fernando se montra plein d'ardeur et de confiance : il semblait frappé d'une idée subite. Que Rosario suivît ses instructions, et il répondait du succès. Rosario promit tout ce qu'il voulut, et Fernando s'éloigna. Quelques instans après, le jeune *hidalgo* se présentait dans un salon encombré de tables à tapis vert, d'étagères chargées de cartons, et une conversation assez animée s'engageait entre lui et un homme à physionomie bienveillante, qui travaillait au milieu de plusieurs registres à dos de cuir rouge. Après quelques minutes de conversation banale, le commerçant offrait ses services à Fernando en termes des plus encourageans. « Quelle que soit la nature des demandes que vous ayez à m'adresser, disait-il, agissez, je vous prie, en toute confiance. » Ainsi mis à l'aise, Fernando n'hésitait pas à profiter de la position. « J'ai, monsieur, quelque chose à réclamer de vous en ce moment même... Il ne s'agit point d'une demande d'argent, ni d'une demande d'emploi : c'est un bon conseil que je viens solliciter. » Et Fernando, sans remarquer la surprise du bon commerçant, qui l'écoutait de toutes ses oreilles, lui avouait qu'une jeune fille belle comme les anges avait touché son cœur. « Son père, car il faut que je vous dise toute la vérité, ajoutait-il, ne connaît point encore notre amour, et lorsqu'il en sera instruit, une idée qui le poursuit, qui tient peut-être à des considérations bien puissantes, me fera repousser. Il dira : Non, même au prix du bonheur de son enfant. Maintenant vous savez tout; dites-moi, monsieur, je vous en supplie, que dois-je faire? Votre cœur et votre expérience sauront, j'en suis convaincu, me dicter un bon conseil. » Le commerçant était resté presque abasourdi de la question. Il lui parut qu'une demande d'argent l'eût moins embarrassé. Quoiqu'il eût promis de répondre sans hésiter, il quitta son fauteuil, se promena avec agitation dans son bureau, souffla la poussière d'un registre, trempa sa plume dans l'encrier et la remit sur son oreille; puis il dit enfin à Fernando, qui l'observait curieusement : — C'est grave, mon ami, très grave; il faudrait... Non, ce

n'est pas cela... — Et, se frappant le front soudain : — Oui, cette idée est admirable... Il n'y a que ce moyen de réussir... Il faut...

— Il faut... répéta Fernando.

— Il faut l'enlever...

Dix minutes après, l'*hidalgo* volait plutôt qu'il ne marchait vers la demeure de Rosario, et une riche voiture emportait presque aussitôt nos deux amans à travers la ville. Quand le père de Rosario rentra le soir, il ne vit plus sa fille venir à sa rencontre. Les appartemens étaient tristes et déserts, une lettre seule frappa ses regards; elle portait pour suscription : *A mon père*. Le pauvre homme l'ouvrit précipitamment; ses mains tremblaient, il pressentait un malheur. Voici ce qu'il lut :

« Mon père,

« J'ai besoin d'implorer votre pardon, car ce que je fais est mal, bien mal. Vous m'aimez tant que je vais vous causer un chagrin cruel; mais moi aussi, mon père, j'aime, et c'est cet amour qui me fait commettre une action blâmable. J'ai fui votre maison pour suivre celui à qui j'ai donné ma vie. Me le pardonnerez-vous jamais? »

Suivaient la signature et une adresse. Ému et pâle de douleur, le père ne se laissa pas dominer par l'émotion. Il se dirigea à la hâte vers l'endroit que lui désignait sa fille, serrant dans ses doigts crispés la lettre fatale. Rosario, dès qu'elle l'aperçut, se jeta à ses genoux : il la releva et la pressa tendrement dans ses bras; mais, lorsqu'il vit devant lui don Fernando d'Alcantara respectueusement incliné, ce ne fut pas la colère qui anima ses traits, ce fut la surprise. Il venait de reconnaître dans l'amant de sa fille le jeune homme qui, le matin même, s'était présenté dans son bureau au nom du señor Lopez. Le père de Rosario n'était autre que le commerçant, il avait lui-même, sans le savoir, donné le conseil d'enlever sa fille!

A ce dénoûment imprévu, je partis d'un franc éclat de rire. Je m'attendais à une histoire d'amour bien compliquée, à quelque *imbroglio* digne d'inspirer Lope de Vega ou Calderon, et je rencontrais une scène de vaudeville. Mon guide ne riait pas, lui; il conservait un sérieux qui me surprenait. — Ce que vous ne savez pas encore, monsieur, c'est que je viens de vous raconter un chapitre de l'histoire de ma vie. Rosario était ma fille.

Je ne ris plus du tout, et je m'aperçus que les yeux du vieillard étaient humides.

— Je les ai aimés tous deux pendant cinq ans, acheva-t-il. Le ciel me les a pris, monsieur, et d'heureux, de riche que j'étais, il m'a fait ce que vous voyez.

Ces dernières paroles changèrent complétement ma disposition d'esprit. Je quittai tout soucieux ce brave homme, et je regagnai mon bâtiment. *La Dévastation* et *l'Albatros* s'étaient pourvus du charbon nécessaire pour continuer leur route. Il fallait dire adieu à l'Espagne après l'avoir à peine entrevue, et, obéissant à la voix impérieuse du devoir, nous diriger de Cadix vers l'Algérie.

Dans ce trajet, *la Dévastation* se comporta sagement. Elle se permit bien quelques chassés-croisés de tribord à bâbord et de gauche à droite; mais le mentor qui la tenait en laisse sut résister à ces joyeuses et fréquentes *embardées*, et la remettre dans le droit chemin. Ces espèces de mouvemens de libration avaient pour cause la stabilité de l'hélice. Aussitôt que la machine cessait d'agir, le bâtiment obéissait difficilement à ses gouvernails. Les timoniers étaient dans la position d'un cavalier montant un cheval qui ne sent plus son mors. Le commandant à qui l'état confie un bâtiment neuf est comme un écolier devant un problème à résoudre : il n'arrive à trouver le mot de l'énigme que par une étude approfondie. C'est à cette étude que M. de Montaignac de Chauvance, qui jouit à si juste titre de la réputation d'excellent marin et de bon manœuvrier, dut de conduire si habilement *la Dévastation* dans ses différens mouillages, et plus tard sur le lieu du combat.

Le trajet de Cadix à Alger nous prit cinq jours. Nous eussions pu faire la route plus rapidement, mais *l'Albatros* dut ralentir sa vitesse. Le loch ne donnait plus que cinq nœuds et plusieurs dixièmes. Il m'est arrivé quelquefois, — ayant une longue course à faire, et pressé d'en atteindre le terme, — d'user de toute la souplesse de mes jambes : je courais ainsi pendant quelques minutes, puis, à bout de souffle, je m'arrêtais; mes articulations fatiguées refusaient de fonctionner. J'ai calculé que ce moyen d'aller vite n'en est pas un, et qu'au lieu de gagner du temps, j'en perdais presque toujours. La frégate me sembla avoir commis la même faute : essoufflée, haletante, énervée par nos tiraillemens continuels, elle fit prendre à ses roues une rotation lente, réfléchie, et nous mena plus modestement.

La vie de mer se révélait à nous enfin dans toute sa triste monotonie. Sait-on bien ce que peut souffrir l'homme condamné à ne voir pendant de longs jours que la ligne interminable et muette de l'horizon, à n'avoir que la mer, toujours la mer, sous ses pieds et le ciel sur sa tête, à se rencontrer journellement face à face avec les mêmes individus, à vivre avec des caractères aigris, maussades, insociables, à supporter leurs ridicules et leurs déclamations jalouses, aussi pleines de fiel que dénuées de bon sens! Le carré des officiers à bord d'un bâtiment, a dit l'auteur d'un spirituel ouvrage sur la Grèce, est un bureau de renseignemens. Hélas! quels renseignemens

on y recueille parfois et de quel jour fâcheux la vie de bord éclaire trop souvent la sottise humaine!

Après avoir perdu de vue Cadix, on atteint assez vite le cap Trafalgar; on entre alors dans un détroit d'un aspect étrange, le détroit de Gibraltar. Nous naviguions dans une eau jaunâtre, droite, unie comme celle d'un bassin, nuancée par places d'une couleur plus sombre, effet produit par un vent léger qui frappait inégalement sa surface. C'était un miroir dépoli par le contact d'une haleine. A l'aide d'une longue vue, je pus aisément distinguer la terre. A droite et à gauche s'élevaient des montagnes dont la crête se perdait dans les nues; la teinte bleu tendre de ces hautes chaînes offrait des tons si fins, si vaporeux et si riches à la fois, que les plus habiles pinceaux auraient en vain, je le crois, essayé de les reproduire. Ces montagnes étaient entrecoupées de ravins profonds, de forêts et de villages. Je pus distinguer les fortifications et les maisons de neige de Tarifa, — encore un petit coin de l'Andalousie. De temps en temps, un brouillard épais se formait le long de la terre et m'arrêtait dans mes observations; mais il disparaissait aussitôt, et après nous avoir enveloppés à notre tour, il s'éloignait comme un nuage honteux de se promener seul dans un ciel pur.

Ce passage dura quelques heures, puis je ne vis plus que l'horizon partout, — barrière impitoyable qui sépare le marin du monde vivant. A bord, les distractions sont rares, je l'ai dit; aussi saisit-on les plus légères avec empressement. Lorsque nos yeux parcourent cet horizon que la pensée seule a le droit de franchir pour rendre une silencieuse visite à ceux qui nous sont chers, ils s'arrêtent parfois sur un petit point noir qui va toujours grandissant. Ils le suivent, s'y attachent obstinément, et si ce point noir est un beau navire que des qualités supérieures font filer promptement, ils le voient passer avec plaisir, car c'est encore une grande satisfaction de songer qu'on n'est pas seul sur cette plaine infinie.

Je goûtais un véritable plaisir chaque fois que le commandant passait l'inspection du personnel. J'aimais à voir rangés sur une double ligne ces hommes robustes, d'une taille si colossale, que les titans ne les eussent pas reniés pour leurs descendans. Les ordres ministériels avaient été ponctuellement exécutés : *la Dévastation* était vraiment montée par un équipage d'élite. Dans ces inspections assez fréquentes, je remarquai souvent un quartier-maître portant sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur. Un jour je le questionnai sur les circonstances qui lui avaient valu cette décoration, et voici ce que j'appris.

Jean-Charles Lamy avait été enrôlé, au début de la guerre d'Orient, dans le quartier maritime de Calais, auquel il appartient encore.

Embarqué sur *le Montebello*, le jeune et vigoureux marin fut compris, comme chef de pièce, parmi les marins détachés aux batteries de siége devant Sébastopol en septembre 1854. Lamy était donc au nombre des élus, comme disaient alors ceux que le sort laissait spectateurs. Quand il entendit pour la première fois l'assourdissante canonnade, Lamy se vit au comble de tous ses vœux. Peu s'en fallut qu'il ne bondît de joie. Il oublia presque entièrement Calais et sa vieille mère, qui l'avait vu s'éloigner tout éplorée. Pendant près d'un mois, employé aux batteries nos 1 et 2 de la marine, il eut à faire preuve d'autant d'activité que de sang-froid, car il avait en face de lui les terribles batteries de la Quarantaine. La médaille militaire fut la première récompense de sa brillante conduite.

Le 25 octobre 1854 cependant, l'ennemi se leva de plus mauvaise humeur que d'habitude. Il ouvrit le feu avec une rage frénétique qui, durant plusieurs heures, alla toujours croissant. Les boulets fouettaient l'air en tous sens; ils passaient en sifflant comme des vipères irritées. Les bombes en tombant faisaient trembler le sol et lançaient au ciel une longue gerbe de flamme et d'étincelles; elles projetaient à d'immenses hauteurs des éclats mortels, qui retombaient en pluie de fer sur nos marins. La mort était partout : elle planait sur leur tête, elle était devant eux, derrière eux, à leurs côtés, les enivrant de son haleine de soufre et de salpêtre. Lamy, toujours calme, impassible, le dégorgeoir entre les dents, l'œil au curseur de sa pièce, pointait sans relâche. Il avait au suprême degré la conscience de ses devoirs; rien de ce qui l'entourait ne pouvait l'en distraire. Ses servans de droite et de gauche tombaient sous ses yeux; morts ou blessés, ils étaient enlevés aussitôt et aussitôt remplacés : Lamy n'avait pas un mot à dire, pas un ordre à donner.

Ce jour-là pourtant, l'heureuse chance qui l'avait constamment protégé devait lui faire défaut. A peine venait-il de mettre sa pièce en batterie, à peine avait-il porté l'œil au curseur, qu'un boulet rasa le canon dans sa longueur, enleva la masse de mire et brisa la culasse, laissant encore dans la fonte un sillon, trace ineffaçable de son passage. Lamy possédait le coup d'œil prompt et sûr d'un excellent pointeur. Il avait vu venir le projectile et s'était baissé, mais s'il échappa aux atteintes brutales du boulet, il ne put fuir les éclats du fer qui lui labourèrent l'épine dorsale. Il tomba baigné dans son sang. J'ai dit que Lamy vit venir le boulet qui le menaçait; qu'on ne s'étonne pas trop de cette remarque : il est aussi facile de suivre un boulet lorsqu'il vient à nous que lorsqu'il sort de la pièce, et cela est facile surtout pour des hommes habitués aux exercices du tir.

On enleva immédiatement Lamy, et comme il ne donnait plus

signe de vie, il alla augmenter le nombre des morts. S'il eût pu à ce moment se rendre compte de sa position, quelles tristes réflexions n'eût-il pas faites en sentant le contact des corps déjà froids de ses compagnons étendus à ses côtés! Par bonheur, il était seulement évanoui, et ne reprit connaissance que vers le soir. Le chirurgien s'aperçut alors qu'il respirait encore; ses blessures, très graves, reçurent un premier pansement, et l'on put, deux jours après, espérer qu'elles ne seraient pas mortelles. Avis de son décès avait néanmoins été donné à bord de son vaisseau; son sac était vendu, et, d'après le rôle d'équipage, le brave Lamy avait cessé d'appartenir à ce bas monde.

Envoyé à l'hôpital de Péra, la convalescence du brave enfant de Calais fut longue et douloureuse, puis il obtint de rentrer en France, où il jouit d'un congé de plusieurs mois, pour rétablir sa santé si rudement éprouvée. L'empereur à son passage à Boulogne voulut reconnaître une si belle conduite, et lui remit la croix d'honneur. L'inaction ne tarda pas cependant à peser au jeune marin; le canon de Sébastopol grondait toujours à son oreille. Lamy rentra donc à Cherbourg avec les galons de quartier-maître, et son premier soin fut de demander la *faveur* d'embarquer sur *la Dévastation*, où il devait continuer dignement une carrière si bien commencée.

III. — UN ABORDAGE. — LA NAVIGATION DANS L'ARCHIPEL ET LE BOSPHORE.

La terre! mot féerique qui suspend tous les rêves, détourne toutes les attentions, arrête les conversations ou les travaux. La terre! vite une longue-vue, qu'on puisse la reconnaître! C'est bien elle. Alger est devant nous, elle sort de l'eau, on dirait un fantôme d'azur. Il me semble que le pont de *la Dévastation* est plus vaste que tout à l'heure, l'espace est moins resserré, et je m'y promène plus à l'aise. Nous entrons au port; la frégate s'éloigne de nous, emportant nos remorques. Nous sommes mouillés.

Je ne m'arrêterai point à décrire la capitale de notre belle colonie africaine. Cette population arabe et berbère circulant au milieu d'une ville devenue toute française, vivant déjà de nos mœurs sans avoir pu encore adopter notre costume, offre certainement un curieux spectacle; mais le héros de cette histoire, je ne l'oublie pas, est le singulier bâtiment pour qui cette première campagne doit être une décisive épreuve. Je quitte donc Alger, ses palais, ses rues bâties en arcades, son jardin botanique, si vaste et si beau, pour retourner à bord de *la Dévastation*, qui se prépare à porter dignement son nom en exerçant le coup d'œil de ses canonniers sur un but mouillé dans la passe. Le bruit formidable de son artillerie résonne dans la

ville et fait vibrer les vitres des maisons voisines. Chaque pièce recule sous les efforts de la poudre, tout tremble à bord, les cloisons en toile se disjoignent, les meubles mal assujettis roulent sur le plancher. Cependant les chefs de pièces tirent chacun à son tour; que sera-ce donc quand les seize canons tonneront à la fois? M. de Montaignac de Chauvance est là, jugeant de la valeur des coups et les rectifiant au besoin. Ses officiers, un colonel d'artillerie et plusieurs officiers du même corps sont près de lui. L'équipage déploie tout son talent; il ne veut pas donner un démenti à sa réputation. L'acteur se prend d'émulation et interprète mieux son rôle lorsqu'il se sent observé par un public connaisseur.

Toucher un but placé à une distance de huit encâblures (1,600 mètres), quand ce but est un tonneau visible seulement par le pavillon qui le surmonte, cela est plus difficile qu'on le pourrait croire. Le but fut touché pourtant; les autres coups ne s'en éloignèrent que fort peu, et furent toujours tirés dans une bonne direction. Je dois dire que tous les chefs de pièces avaient été choisis parmi les meilleurs canonniers brevetés. Si la galerie n'applaudit pas au mérite des plus adroits pointeurs, elle n'oublia pas de leur témoigner sa satisfaction par de chaudes félicitations, et les noms de Chasle, Gédon, Letaillanter et Louis dit Mondo furent salués comme étant ceux de braves marins dignes de servir d'exemple aux canonniers présens et futurs.

La Dévastation reçut, comme à son premier point de relâche, de nombreuses visites, qui cessèrent forcément au bout de deux jours. Deux jours avaient suffi pour remplacer le charbon dépensé. Nous partîmes d'Alger le 31 août. Ainsi vingt et un jours s'étaient écoulés depuis que nous avions quitté Cherbourg, et, sauf le passage du golfe de Gascogne, nous avions été favorisés par des temps admirables. Que signifiaient donc les fâcheux pronostics qui nous avaient tant de fois importunés avant notre départ? Les Cherbourgeois ne devaient-ils pas s'avouer qu'ils avaient compté sans la Providence? Il est vrai que nous n'étions pas encore au terme du voyage.

A peine sortis du port d'Alger, un de ces accidens si graves et si communs à la fois dans la vie maritime vint nous prouver qu'il était sage de ne pas envisager l'avenir avec trop de confiance. J'eus en même temps l'occasion d'admirer l'homme de mer, non plus aux prises, comme dans une tempête, avec des élémens que ni l'adresse ni les plus savans calculs ne sauraient vaincre, mais déployant toute son énergie vis-à-vis d'un danger que le sang-froid et la pratique de la navigation peuvent éviter. Je veux parler d'un abordage. Les rencontres entre deux navires ont souvent des suites déplorables. Les deux bâtimens peuvent couler tous deux, ou l'un peut faire som-

brer l'autre. L'abordage de *la Dévastation* et de son remorqueur n'entraîna heureusement aucune de ces terribles conséquences.

Sur le signal donné par *l'Albatros, la Dévastation* avait levé ses ancres, et, filant gravement ses quatre nœuds, s'était engagée seule dans la passe, laissant la frégate mouillée au fond du port d'Alger. En marine, la discipline veut que, de deux officiers supérieurs, ce soit le plus ancien, — à grade égal, — qui commande à l'autre. Le commandant d'un bâtiment *remorqué* peut donc ne pas être à l'entière disposition du commandant du bâtiment *remorqueur*, quoique, par le fait, ce soit ce dernier qui paraisse supporter tout le fardeau de sa mission. Le commandant de la frégate, plus ancien que M. de Montaignac de Chauvance, lui transmettait ses ordres.

La Dévastation franchit assez rapidement la distance qui la séparait de la pleine mer. L'entrée du port d'Alger est large et vaste. Nous en étions déjà fort éloignés, le soleil s'était caché derrière l'horizon, que *l'Albatros* ne paraissait pas encore. Nous marchions toujours. L'amiral commandant supérieur de la marine à Alger se trouvait à notre bord. Il avait voulu voir par lui-même comment gouvernait ce bâtiment, si intéressant au point de vue maritime. Il l'avait visité dans chacun de ses détails, et, pour compléter cette étude, il nous avait accompagnés. Une belle baleinière, blanche comme une mouette, nous suivait toujours, attendant l'amiral, qui, lui aussi, attendait qu'il plût à notre cicerone de venir nous mettre définitivement en route.

Enfin *l'Albatros* parut. M. de Montaignac de Chauvance donna l'ordre de stopper, et *la Dévastation*, aussi paresseuse qu'une..... batterie flottante, s'arrêta presque instantanément. S'il est vrai que les véloces élans de la tortue ne l'ont jamais fait culbuter, nous pouvions comme elle, sous ce rapport, jouir d'une tranquillité parfaite. Nous étions sûrs de ne point arriver sur un écueil sans l'avoir aperçu quelques heures à l'avance. *L'Albatros* gouverna pour passer tribord à nous, — qu'on nous permette cette expression maritime (1), — légère et gracieuse comme une dryade, — car c'est une élégante et majestueuse frégate. — Elle glissait si vite et avec tant d'aisance, qu'on eût dit qu'une puissance invisible ouvrait les eaux sur son chemin et lui traçait un passage. Elle arriva de la sorte si près de nous, que nous eussions pu converser avec les officiers postés à son avant. La manœuvre était hardie, et si elle eût réussi, elle plaçait d'un seul coup les deux bâtimens dans une position favorable, l'un pour donner les remorques, l'autre pour les recevoir. Malheureusement un faux coup de barre, dont les timoniers auront sans doute fait plus tard leur *mea culpa*, changea subitement la direction de la frégate.

(1) Passer à notre droite.

L'impulsion était donnée, nous ne pouvions échapper à un abordage. Notre machine souffla, grinça, martela bien fort pendant quelques minutes; mais que pouvait-elle faire, la prétentieuse? *L'Albatros* se laissa tomber sur nous. Mus par une même pensée, nous nous penchâmes tous au-dessus des bastingages pour voir quel sort attendait les canotiers de l'amiral. Auront-ils le temps de se dégager? Leur baleinière va-t-elle se trouver broyée avec eux entre les deux bâtimens? Au seul coup d'œil que nous pûmes jeter à ces malheureux, — car *l'Albatros* nous touchait de son arrière, faisait voler en éclats les deux canots du commandant, et tordait comme du fil de laiton les épais chandeliers en fer qui les supportaient, — nous ne vîmes plus que deux hommes sur huit, cherchant à couper, — je le croyais du moins, — l'amarre qui les retenait. Presque aussitôt, au bruit du choc des deux navires et du râle de nos pauvres embarcations vinrent se mêler les cris de l'équipage annonçant plusieurs hommes à la mer.

J'étais ému, — on le serait à moins, — mon cœur battait de crainte et d'espoir à la fois. Je regardai autour de moi, la mer était tranquille. S'était-elle si tôt refermée sur ses victimes? Çà et là flottaient un chapeau, une gaffe, un aviron, les lambeaux épars de nos embarcations, et je n'apercevais pas une ride sur cette surface sombre, pas un mouvement qui pût me faire supposer la présence d'un homme. Tout à coup une idée poignante me saisit. A quelques mètres de l'arrière, mes regards s'arrêtèrent sur un aviron dont la pelle sortait de l'eau; cette position oblique n'était évidemment pas naturelle : je me figurai que peut-être l'un des hommes s'était cramponné à sa poignée et qu'il se tenait entre deux eaux, attaché à ce faible point d'appui. Je restai sans voix pendant quelques secondes, cherchant à expliquer ce que je voyais, l'œil fixe, suivant avec angoisse ce bâton flottant, et ne songeant pas que mon inaction, mon silence arrachaient peut-être la vie à l'un de mes semblables qu'un prompt secours eût pu sauver. Fort heureusement mes suppositions ne se trouvèrent pas fondées. Les timoniers, plus habitués que moi à ces sortes d'événemens nautiques (car on ne les compte pas quand on a l'habitude de la mer), et surtout plus prestes, avaient déjà porté les secours nécessaires. La baleinière de l'amiral était intacte, et son équipage eut bientôt fait disparaître les traces de son bain forcé. Quant aux deux canotiers, s'ils étaient restés calmes à leur poste, c'est qu'ils avaient pensé que le tambour de *l'Albatros* empêcherait les bâtimens de se joindre complétement, et qu'ils se trouveraient hors de tout danger. Ils couraient cependant les mêmes chances de périr, car un simple tour en arrière des colossales roues de la frégate les eût inévitablement engloutis.

Ainsi cet abordage, qui pouvait causer la perte d'une baleinière,

— petit chef-d'œuvre des ateliers si renommés de Cherbourg, — nous laissa avec le canot du commandant défoncé et les chandeliers ou porte-manteaux tordus. Il fallut constater de plus les bris de notre gouvernail latéral de tribord, les bastingages démolis et plusieurs jambettes (1) cassées au ras du pont : toutes parties vulnérables. Notre armure cependant avait résisté : un bâtiment qui s'y fût attaqué ne pouvait que succomber dans le choc.

L'amiral nous quitta presque aussitôt, nous laissant entre les mains de ce tuteur brutal qui, sous le prétexte fallacieux de donner la main à son fils adoptif, venait de lui écraser les membres, et nous voguâmes de nouveau.

Le trajet d'Alger à Malte fut des plus heureux. Toujours beau temps, mais plus que jamais des chassés-croisés effrayans. *L'Albatros* avait maladroitement enlevé une partie de nos moyens de gouverner; il en supporta les conséquences, et ce fut justice. L'oiseau à qui l'on retranche les plus belles plumes de son aile et la liberté tendra toujours à voler circulairement, au lieu de suivre la ligne droite.

Le 6 septembre, vers onze heures du soir, par une nuit bien sombre, nous jetions l'ancre dans le port de Malte. Comme *la Dévastation* n'y fit qu'un séjour de vingt-quatre heures, on me permettra de ne pas m'étendre sur Malte plus que sur Alger. Je me bornerai à noter un événement douloureux qui coïncida avec notre départ de cette île : un ouvrier chauffeur de la frégate eut la tête broyée dans la machine, et il fallut *stopper* pour arracher le cadavre de ce malheureux à l'instrument de son supplice. La mort avait été instantanée. Nous mîmes, à l'exemple de *l'Albatros*, notre pavillon en berne, et les deux navires en deuil reprirent leur marche pour ne plus s'arrêter qu'à Milo, et y déposer le corps de la victime.

Dans la matinée du 11 septembre, *la Dévastation* avait en vue le cap Matapan. Le soir, elle passait non loin de Cythère. L'Archipel fuyait devant nous à l'infini : vaste tapis du bleu le plus pur parsemé de distance en distance par une quantité innombrable d'îles que la fable et l'histoire ont rendues célèbres, s'annonçant par une teinte douce, vaporeuse, délicate, sur laquelle la vue s'arrêtait avec délices. Durant le jour, l'atmosphère était brûlante; — malgré les tentes qui abritaient le navire des atteintes du soleil, on respirait péniblement un air chaud, lourd, énervant, que pas un souffle de vent ne venait rafraîchir. Les nuits étaient plus agréables, encore fallait-il rester fort tard sur le pont, car l'équipage, entièrement contenu dans la batterie, dont presque tous les sabords demeuraient

(1) Pièces de bois dépendant de la membrure.

fermés, empêchait de se renouveler l'air que viciaient, outre la chaleur du temps, les évaporations de la boulangerie et des cuisines. Lorsque la machine chauffait, — ce qui avait lieu chaque fois que nous touchions ou que nous laissions un point de relâche, — le thermomètre marquait dans ma chambre (située au-dessus de la machine) jusqu'à 45 degrés.

Nous fûmes rejoints et devancés par plusieurs transports du commerce affrétés par le département de la guerre. Rien n'était plus curieux que l'aspect de ces étroits vapeurs, déjà très-élevés sur l'eau, et portant encore, montés sur les bastingages, dans les haubans, sur la dunette, accrochés aux manœuvres et perchés jusque sur le tambour en fer qui entoure le tuyau des fourneaux, des soldats de tous les régimens, riant, chantant, et saluant quand ils passaient près de nous. L'ensemble multicolore des uniformes produisait un effet singulier. Ces transports, écrasés sous le nombre de leurs passagers, ressemblaient à ces fruits énormes sur lesquels viennent s'abattre en bourdonnant des myriades de petites mouches diaprées qui reproduisent sous tant de couleurs différentes les rayons qu'elles reçoivent du soleil. Nous rencontrâmes également des vaisseaux anglais chargés de troupes. Le vêtement pourpre dont l'Angleterre habille ses soldats formait au-dessus des lignes blanches à dentelures des batteries un large liston écarlate se reflétant dans la mer comme une longue traînée de sang.

L'Albatros fit un arrêt d'une heure environ à Milo, la première des îles de l'Archipel, pour prendre un pilote et déposer le cadavre du malheureux chauffeur. *La Dévastation* prit aussi son pilote. Les deux vieux routiers qui connaissaient par cœur l'Archipel mieux qu'un cocher de fiacre ne connaît les rues de Paris devaient s'attacher à nos destinées jusqu'à Beïcos.

En deux jours, nous avions franchi la mer Égée. Paros, Syra, Andros, Chio, Scyros, Lemnos et Ténédos furent bientôt derrière nous. Les deux bâtimens allaient maintenant s'engager dans le détroit des Dardanelles. Ce détroit offre quelques beaux sites, quelques belles campagnes qui reposent agréablement les yeux du spectacle un peu monotone des îles grisâtres qui parsèment l'Archipel. Ces îles, si belles à voir de loin, ne sont de près pour la plupart que des montagnes abandonnées, sans végétation aucune, couvertes du sommet à la base de terres volcaniques et pulvérulentes.

C'est à mon avis le côté du détroit appartenant à la Turquie d'Europe qui présente le plus splendide panorama. Il y a là des collines richement boisées, une verdure luxuriante, des fonds de ravin en culture, une profusion de plantes à larges feuilles, inutiles et gracieux ornemens d'une nature aussi coquette que prodigue. Nous

passâmes devant deux petits villages bâtis pour ainsi dire en face l'un de l'autre, flanqués tous deux de menaçantes et formidables batteries rasantes que dominent de massives fortifications casematées et à barbette. Ces forts, bien armés et en très-bon état de défense, sont de terribles dragons préposés à la garde de ce nouveau jardin des Hespérides qu'on appelle Constantinople. *L'Albatros* et *la Dévastation* rendirent le salut de bienvenue que leur fit courtoisement le pavillon turc. Nous remarquâmes en passant les hauteurs de Gallipoli, couronnées par une infinité de tentes blanches qui tranchaient nettement sur le gazon, et devaient contenir des troupes françaises de réserve, peut-être aussi des blessés convalescens de l'armée de Crimée. Un peu plus loin, entourée d'épais massifs de sapins, ayant devant elle un magnifique jardin digne des conceptions de Lenôtre, s'élevait une maison vaste, élégamment construite, au faîte de laquelle flottait le drapeau de l'Angleterre. Était-ce l'habitation de quelque agent du gouvernement, ou bien celle d'un lord millionnaire et *fantaisiste* qui avait transporté ses dieux pénates sous le ciel pur de l'Orient? C'est ce que je ne pus savoir.

Le détroit des Dardanelles franchi, les deux bâtimens entrèrent hardiment dans la jolie petite mer de Marmara. Nos avaries étaient alors complétement réparées, et le gouvernail latéral manquant avait repris sa place, fonctionnant d'une manière très satisfaisante, à la grande jubilation de *l'Albatros*, qui n'eut plus à souffrir de nos rudes secousses. Notre vitesse atteignit jusqu'à sept nœuds. Sept nœuds! notre remorqueur ne nous avait pas habitués à cette désinvolture; aussi fut-ce avec étonnement que nous vîmes *la Dévastation*, — étonnée elle-même, — refouler violemment les flots de l'ancienne Propontide. Les faveurs qu'on accorde rarement doublent de prix. Les souffleurs et les marsouins, qui abondent dans cette mer, fuyaient effrayés devant nous, montrant de loin en loin leur dos noir, plus brillant et plus poli que l'agate.

Hélas! à quoi sert de courir quand ce n'est pas pour arriver plus vite? Dès que Constantinople put être reconnue, que sa forêt de minarets et de clochetons dorés par le soleil couchant nous apparut, la frégate reprit un pas plus modéré, — très modéré même, — afin, prétendait-elle, de ne point passer la nuit au mouillage dans le Bosphore, et de pouvoir le lendemain arriver à Beïcos sans avoir fait cette inutile escale. Il n'en fallut pas moins mouiller à un mille environ de Constantinople, en attendant le jour pour se remettre en route. Le commandant ordonna prudemment d'allumer les feux, car la mer de Marmara, quoique petite et tranquille, pouvait en peu d'instans se fâcher ni plus ni moins qu'une grande mer, et Dieu sait où serait allée s'échouer *la Dévastation*, prise au dépourvu, n'ayant

aucun moyen de résistance. « Il n'est pire eau que l'eau qui dort, » dit un proverbe qui n'est pas menteur. Je sais plusieurs de nos grands transports qui ont eu beaucoup à souffrir en traversant la mer de Marmara, et par contre peu à se louer de ses flots pacifiques. Il était écrit toutefois que nous aurions bonne chance jusqu'au bout. La nuit se passa calme et sereine, — si sereine que les hommes de quart ne cessèrent pas de distinguer la terre, — si calme que je ne me réveillai qu'au bruit de la machine, et au moment même où nous passions devant Constantinople. Il fallut se borner pour le moment à saluer du regard la Corne-d'Or, la tour du Séraskier, les dômes éclatans et les gracieux minarets. Nous ne devions nous arrêter qu'à Beïcos, *l'Albatros* du moins l'entendait ainsi, et le ciel qui se chargeait, le temps devenu froid, l'orage qui se préparait lentement, ne donnaient que trop raison à notre prudent remorqueur.

Que dire du Bosphore à qui ne l'a pas vu? Comment en parler d'ailleurs sans rappeler mille descriptions avec lesquelles ces simples notes ne prétendent pas rivaliser? Ces bords charmans déroulaient devant nous leurs aspects tour à tour rians et magnifiques avec une rapidité qui nous fit maudire plus d'une fois l'excellente marche de *l'Albatros*. Combien il eût été doux de s'arrêter quelque peu devant ces gracieuses maisons, propres, simples, bâties au pied de collines verdoyantes, assises littéralement sur les flots qu'elles regardent passer, aussi insouciantes qu'une troupe de cygnes endormis, devant ces riches palais dont les murs parés d'un joli badigeon vert et recouverts en tuiles rouges se détachaient si gracieusement entre la sombre verdure des cyprès et l'azur souriant des eaux murmurantes! Notre remorqueur était impitoyable, et nous atteignîmes en quelques heures, sous les flots d'une pluie torrentielle, Beïcos, où *la Dévastation* rencontra l'une de ses sœurs, la batterie flottante *la Lave*, commandée par M. de Cornulier-Lucinière, capitaine de frégate : elle nous avait précédés de plusieurs jours.

C'est le 16 septembre que nous arrivions à Beïcos. La prise de la partie sud de Sébastopol était un fait accompli depuis le 8, lendemain de notre départ de Malte. Cette grande nouvelle fit tomber d'un seul coup nos espérances de combat. — Restera-t-il, disait chacun, une part au gâteau quand nous arriverons? Le terrible fort Constantin grondera-t-il encore? — On nous assura qu'en abandonnant le sud, les Russes menaçaient de prolonger leur résistance dans le nord, considérablement fortifié par eux depuis un mois, et l'espoir revint.

Beïcos n'a été bien connu que depuis le commencement de la guerre d'Orient. C'est un petit village situé vis-à-vis de Thérapia, possédant tout au plus une soixantaine de maisons, habitées par

une très grande quantité d'Arméniens, de Grecs, et fort peu de Turcs. Avant que Beïcos devînt un point de relâche pour nos bâtimens, sa population ne se composait que de pêcheurs. Grâce à la guerre, Beïcos était devenu presque un marché qui faisait concurrence à Thérapia. Bon nombre même d'habitans de cette dernière ville étaient venus s'y établir avec des produits de toute sorte dont ils trouvaient le placement parmi nos équipages. Le Bosphore est tellement profond en cet endroit, que les vaisseaux jettent l'ancre à une vingtaine de mètres du rivage. Ils menaceraient volontiers de leur beaupré les fenêtres des maisons. Beïcos est le plus beau mouillage qu'on puisse voir à cause de la grande largeur du Bosphore et du coude qu'il forme.

Le lendemain de notre arrivée à Beïcos, je prenais place dans un des bateaux à *aube* qui desservent la ligne du Bosphore. Ces bateaux sont divisés en deux catégories de places, comme nos vapeurs; les *premières* sont recouvertes et entourées de vitrages qui imitent assez bien, pour le voyageur assis dans ces espèces de serres-chaudes, un intérieur de diligence. On y fume, on y rit, on y lit, on y cause, et on y étouffe absolument comme dans un café trop étroit encombré de consommateurs. Les dames n'y sont pas admises; elles prennent rang après nous, et restent au dehors exposées aux intempéries de la saison. Ce jour-là, il pleuvait encore; l'orage de la veille voulait avoir son lendemain, et les passagères restaient exposées à la pluie sans qu'aucun passager daignât s'en préoccuper. Ces vapeurs remontent le Bosphore avec une rapidité d'autant plus étonnante, qu'ils ont à lutter contre un courant ayant une vitesse de quatre nœuds. Nous mîmes moins de trente minutes à faire le trajet, et, très heureux de pouvoir respirer un air plus pur, je débarquai à Galata.

La pluie cessa de tomber. Soit que le mauvais temps entrât pour quelque chose dans mes dispositions contemplatives, soit réalité, ce que je n'hésite pas à croire, je trouvai que Constantinople ne répondait guère à ses brillantes apparences. Je visitai la ville en tous sens; je ne vis que des maisons sales et délabrées, des rues tortueuses et pavées d'un caillou pointu qui chatouille désagréablement la pointe des pieds, des Turcs couverts de haillons allant et venant par ce temps pluvieux d'un pas aussi indolent que sous un soleil de 30 degrés.

Dois-je dire que le Grand-Bazar tant vanté, ce palais de l'industrie turque et arménienne, me fit l'effet d'une halle, et que Sainte-Sophie elle-même, malgré les beautés de son intérieur, n'eut pas le pouvoir de mettre fin à mes déceptions? Après une bonne journée de marche, après avoir vu, en courant bien entendu, le tombeau

de Mahmoud, les mosquées, le Sérail, le *petit champ des morts*, la Corne-d'Or, la tour du Séraskier, où j'arrivai, non sans éviter soigneusement de déranger une centaine de chiens dormant dans la boue, je terminai ma promenade par une halte au café. Là on me servit très peu de café et beaucoup de marc dans un vase sans pied, ayant plutôt la structure d'un coquetier que celle d'une tasse; je fumai un chibouck aux sons discordans d'un orchestre composé de deux Turcs accroupis sur leurs mollets, et je ne me fis nullement prier pour rejoindre le bateau à vapeur qui devait me ramener à bord de ma chère *Dévastation*. Quelques voyageurs, à qui je confiai ma surprise et dont j'accepte volontiers le jugement, me firent cette réponse : « Si vous tenez à ce que Constantinople reste à vos yeux une ville somptueuse, passez devant, mais n'y mettez jamais les pieds. »

Après avoir vu Constantinople, je voulus en parcourir les environs et mettre ainsi à profit le temps pendant lequel *la Dévastation* et *l'Albatros* gorgeraient leurs flancs de la houille indispensable pour atteindre Kamiesh. Nous partîmes du bord au petit jour, la gibecière au dos et le fusil sur l'épaule, suivis d'une chienne de chasse répondant au nom de *Flore*. Nous gravîmes une rue montueuse, pavée, à l'imitation de celles de Constantinople, d'un caillou anguleux et tranchant, véritable pierre à fusil recouverte de place en place de fumiers et de détritus nauséabonds. A l'extrémité de ce chemin, nous trouvâmes la riche et splendide vallée du Grand-Seigneur, plantée d'arbres séculaires dont les troncs creux servent tour à tour de salon, de chambre à coucher et de cuisine aux pâtres et aux bouviers des environs. Dans cette vallée, sur le gazon soyeux des pâturages que nous traversions, avait séjourné un camp de cavalerie : des écuries nombreuses, élevées à l'abri des ombrages d'une longue arcade de verdure, existaient encore. Hommes et chevaux durent respirer dans cette résidence champêtre un air bienfaisant qui efface bien des fatigues. Il ne restait jouissant de ce beau site qu'un hôpital militaire, au pied duquel passaient les eaux claires et toujours mobiles d'une étroite rivière. Le jardin, écrasé sous le poids des fruits, contourné par de ravissantes avenues, donnait envie de tomber malade, rien que pour habiter une couple de mois ce séjour asiatique.

Durant deux heures, nous suivîmes le cours sinueux de la rivière, ne songeant guère au gibier absent, et très préoccupés des admirables collines, des vastes pelouses, qui formaient autour de nous le plus splendide paysage. Les détours capricieux de la rivière, dont le lit resserré dégénérait en ruisseau, se perdaient parfois dans des taillis épais ou des buissons animés par des nuées de brillans oiseaux, parfois aussi entre deux haies de sapins, de hêtres et de

frênes, qui se caressaient de leurs branchages. Plus nous avancions, plus le ravin rapprochait ses murailles; nous nous décidâmes bientôt à nous éloigner de la rivière pour battre un terrain couvert d'une espèce de bruyère. Nos instincts de chasse se réveillaient. Nous nous engageâmes dans un labyrinthe inextricable de hautes herbes, d'arbustes, liés entre eux par des filamens de plantes grimpantes qui rendaient la marche difficile; mais nous ne fûmes même pas récompensés de nos actives battues par le lever d'un maigre et chétif faisan! Cette végétation désordonnée, sauvage, paraissait cependant promettre un riche butin ! Je me figure que les bois où vivait Diane la pudique n'étaient ni aussi beaux ni aussi touffus. Le fourré était devenu tellement serré qu'il fallut renoncer à y pénétrer davantage.

De cette partie de chasse, — qu'il eût fallu faire à quatre lieues de là, dans la forêt de Belgrade, pour revenir la gibecière garnie, — nous ne rapportâmes que de nombreuses écorchures aux jambes et aux mains, et une grande lassitude dans les jarrets, mais en revanche le souvenir d'une agréable promenade sur la terre d'Asie.

L'heure du départ va cependant sonner de nouveau. Ce cliquetis de chaînes effrayant, c'est le bruit de l'ancre qui dérape. Voici nos pistons qui fonctionnent. Bouchez-vous les oreilles, le tuyau de vapeur recommence à bourdonner, les ordres se croisent, l'équipage court de l'avant à l'arrière, le vacarme est au comble. *La Dévastation* tourne sur elle-même, car elle a cette qualité, que n'ont pas les autres bâtimens, de pivoter sans pour cela faire un pas de plus. Elle file droit maintenant; en un clin d'œil, *l'Albatros* lui a passé ses lisières, et nous sommes en route pour la quatrième fois.

Si jamais vous entreprenez un long voyage en mer sur un beau navire ayant le tonnage et les dimensions d'une frégate, ne contemplez pas seulement le tableau sans cesse changeant du ciel et des flots : il en est un autre, au moins aussi intéressant, que je vous engage à ne point oublier, — je veux parler des fourneaux. Penchez-vous au-dessus du grillage en fer qui ferme l'ouverture de ce panneau, et surtout ne reculez pas devant l'air chaud, asphyxiant, qui vous fouette le visage. C'est un puits effrayant, n'est-ce pas? si profond qu'on distinguerait l'intérieur avec peine, s'il n'était éclairé que par le jour qui y pénètre. On descend par les étroites échelles de fer que vous voyez : elles sont très-dangereuses pour les pieds qui n'ont point contracté l'habitude de ces échelons glissans. Tout est rouge au fond de ce puits, d'un rouge éclatant, qui fait involontairement baisser les paupières. En ce moment, les fourneaux sont ouverts; plusieurs hommes s'agitent devant le brasier ardent; munis de pelles, ils engouffrent la houille par tonneaux dans ces gueules béantes qui ne se rassasient jamais : ces hommes sont les ouvriers chauffeurs.

Ne dirait-on pas, aux rayons de feu qui les inondent, qu'ils sont pétris dans de la fonte en combustion? Ils attisent incessamment le foyer incandescent, l'activent, l'irritent jour et nuit. Véritables démons de cet enfer flottant qui ne fait souffrir qu'eux seuls, ils passent là tout ou partie de leur existence.

Quand, après avoir supporté cette atmosphère brûlante pendant quelques heures, ils montent sur le pont pour reprendre la respiration, qui va leur manquer, leur figure ruisselle, leur poitrine est perlée de larges gouttes de sueur, tout leur corps est agité d'un tremblement nerveux; ils souffrent. Vous serez pris alors d'un sentiment de commisération en examinant leur teint jaune, livide, leurs traits amaigris, leur corps décharné, leurs membres grêles et sans vigueur, rendus presque diaphanes par ce métier qui les tue, comme en Angleterre l'extraction du charbon tue les mineurs.

Ces ouvriers ont indépendamment de leur état de chauffeurs une profession. L'un est serrurier, l'autre forgeron ou mécanicien : c'est la pépinière où doivent se recruter les seconds maîtres et les premiers maîtres mécaniciens. Il en est fort peu qui parviennent à se tirer de ce pénible premier pas, et malheureusement beaucoup meurent à la peine. Un maître mécanicien, à qui je faisais part de mes impressions, m'assura qu'aux questions qu'un jour il adressait à son arrivée dans un port sur chacun des ouvriers chauffeurs avec lesquels il avait navigué, on lui fit cette invariable réplique : « Il est mort. »

IV. — KAMIESH ET SÉBASTOPOL.

Partis de Beïcos le 21 septembre à cinq heures du soir, nous arrivions à Kamiesh le 22. En dix-sept heures, nous avions donc achevé le passage du Bosphore et accompli la traversée de la Mer-Noire.

L'amiral transmit par le télégraphe l'ordre à *l'Albatros* de nous conduire jusqu'à l'entrée de la baie de Streleska, située entre Kamiesh et Sébastopol. C'était le dernier pas d'une mission grosse de tourmens et de périls; la frégate s'empressa de l'accomplir. Dès que nous eûmes abandonné nos remorques, elle vira de bord promptement et s'éloigna de toute la vitesse de ses roues, comme un canard qui secoue ses ailes et s'envole heureux d'avoir échappé à quelque grand danger.

Streleska, où se trouvaient mouillés déjà *la Lave,* qui avait conservé son avance d'un jour, et plusieurs vaisseaux, s'ouvrait droit devant nous. A notre entrée dans cette baie, et avant que nous fussions cachés par les accidens de terrain qui se développent sur ses

bords, le fort Constantin nous fit l'honneur d'une salve vigoureuse; ses boulets tombèrent à une vingtaine de mètres de *la Dévastation*, qui passa sans se presser. Le salut était digne d'une batterie flottante; c'était le baptême donné à l'œuvre de l'empereur.

Nous étions donc en Crimée; cette terre promise, que nous ne devions jamais aborder, nous était ouverte. Le canon des forts du Nord grondait toujours; nous en étions si peu loin, que le sifflement des projectiles parvenait jusqu'à nous. Le lendemain, nous comptions visiter Sébastopol.

Coupées de baies profondes, abritées des vents par des talus élevés, les côtes de la Crimée, grâce à Dieu, nous ont efficacement protégés contre les catastrophes maritimes de tout genre qui sont la conséquence presque fatale d'un rassemblement de flottes considérable. La baie de Kamiesh contenait à elle seule, à l'époque de notre arrivée, plus de trois cents navires appartenant au commerce. Quand on a vu les tempêtes violentes dont la Mer-Noire est si souvent le théâtre, on se demande ce qui serait advenu si, au lieu d'avoir un mouillage sûr à Kamiesh, Kasatch et Streleska, les escadres anglaise et française se fussent tenues en pleine mer sur leurs ancres, ou dans de perpétuelles croisières?

Des trois baies que je viens de nommer, Streleska est la plus rapprochée de Sébastopol. On en a peu parlé pendant la guerre, parce qu'alors l'attention s'attachait obstinément à la baie de Kamiesh. Située hors de la portée des canons russes, vaste et profonde comme un bassin, bâtissant en l'espace de quelques mois toute une ville sur ses bords : église, arsenaux, hôpitaux et théâtre, Kamiesh, centre d'un commerce des plus actifs, se recommandait d'elle-même à l'attention de l'Europe, et il n'est pas étonnant qu'on se soit en sa faveur fort peu préoccupé des autres points. Kasatch même, ce port de guerre et de commerce de l'Angleterre en Crimée, séparé de Kamiesh par une étroite langue de terre, eut à peine l'honneur de quelques mentions.

Cependant Streleska, tout autant que Kamiesh, a bien gagné sa page dans l'histoire. Ce lac tranquille, où nos vaisseaux trouvèrent jusqu'à quarante pieds d'eau, ne s'agita que sous les efforts des violentes brises du nord. En 1854 et au commencement de 1855, les bombardes des deux nations vinrent y combattre. Leur mâture, très peu élevée du reste et dissimulée par les promontoires accidentés du côté ouest de la baie, ne donnant aucun point de repère à l'ennemi, elles purent presque impunément l'inquiéter et lui faire éprouver des pertes sensibles. Leurs bombes atteignaient les ouvrages russes de la Quarantaine, passant au-dessus des batteries françaises et rencontrant dans leur course des compagnes parties de moins loin, qui

se dirigeaient vers le même but. Dans les grands jours d'attaque, le ciel en était obscurci.

L'ennemi, harcelé par ces batteries de mortiers invisibles, tirait *au juger*. Le hasard, — il entre pour beaucoup dans les choses de la guerre, — fit que durant plusieurs jours les projectiles de toute espèce et de tout calibre vinrent pleuvoir dans la baie. Ce déluge amusa fort les matelots, qui suivaient avec intérêt les rides circulaires que formait chaque boulet ou obus en disparaissant sous l'eau.

La baie de Streleska atteint une assez grande largeur à son milieu, mais les deux extrémités se resserrent; les rives ne sont pas également abordables à cause des éboulemens d'une sorte de pierre calcaire que la mer inonde et rend plus dure que le granit. L'œil est néanmoins satisfait de l'ensemble : l'herbe verte qui croît de toutes parts, et entoure la baie comme une écharpe, fait bien au-dessus de ses falaises en miniature. Le côté est paraît le moins gai, si l'on s'arrête aux ruines d'un village qui devait être habité par de pauvres cultivateurs, et que l'incendie, cette arme terrible que la Russie tourna toujours contre elle-même, a couvert d'un crêpe noir et lugubre.

Vis-à-vis de ce village en ruines s'étend une plage en terre grise de niveau avec la mer. Sur cette plage, les camps environnans envoyaient chaque jour laver le linge. C'est en visitant ce lavoir éminemment national que j'appris une foule d'anecdotes sur Streleska. Je n'en veux citer qu'une seule qui divertit longtemps les hôtes habituels du lavoir. C'était aux beaux jours de la canonnade. Les bombardes mouillées dans la baie avaient attiré l'orage, et la fonte, dirigée au hasard, frappait partout, regrettant de ne trouver que la pierre et l'eau pour pâture. Le lavoir de Streleska semblait, en dépit des bombes, jouir d'une tranquillité parfaite. On s'habitue à tout, dit-on; ce doit être vrai, car ces paisibles soldats n'en continuaient pas moins de laver le linge du régiment avec une attention soutenue. Ce n'est point par crainte de quelques éclats d'obus qu'on se fût permis de faillir à l'accomplissement d'une mission aussi délicate. Ce sang-froid, cette force morale, qui ne se démentent jamais et forment pour ainsi dire le fond du caractère français, feront toujours de nos soldats les premiers du monde.

Tout à coup, interrompant une conversation savante sur la manière de préparer une bonne lessive, une bombe tombe au milieu des blanchisseurs et fait son trou dans la terre molle. Chaque troupier se hâte d'embrasser le sol, — on n'ignore pas que c'est l'unique moyen d'éviter les éclats, même à deux pas de la bombe; — un seul pourtant ne suit pas cette manœuvre, il se penche au-dessus du trou

d'où s'échappait une légère fumée, car la mèche brûlait, et, tirant à lui une chemise mouillée, — la chemise de son capitaine, — il s'en sert pour couvrir avec soin le projectile. Un sourire sardonique à l'adresse de ses compagnons d'armes arquait déjà les lèvres du courageux chasseur, il est interrompu par une épouvantable explosion: la bombe venait d'éclater! Le brave soldat n'avait pas été atteint par le fer; mais en revanche il était complétement couvert de boue. Chacun aussitôt de faire des plaisanteries sur la chemise du capitaine. On demande au chasseur, devenu presque méconnaissable, s'il prendra un brevet pour exploiter l'idée ingénieuse de son séchoir. Au camp, son histoire court de compagnie en compagnie, et chacun vient lui faire sa visite de condoléance. Le pauvre blanchisseur resta honni et bafoué faute d'avoir éteint la bombe. S'il avait réussi, on le portait en triomphe. A quoi tient la gloire humaine?

Une nouvelle batterie flottante vient cependant augmenter notre flottille. *La Tonnante* est en vue. Le fort Constantin charge ses pièces; elle aura sans doute comme nous son salut d'honneur..., non, elle est entrée sans que l'ennemi ait paru s'occuper d'elle. N'importe, trois batteries flottantes françaises sont réunies à Streleska. Les autres, — il y en avait cinq, — ne sont pas encore prêtes à prendre la mer, et il est à croire qu'elles ne viendront pas. Mais les batteries anglaises, que font-elles? car l'Angleterre, adoptant les plans de l'empereur Napoléon III, a aussi mis cinq de ces bâtimens en chantier. Elles partent au moment où nous arrivons, et elles arriveront à Kamiesh quand nous n'y serons plus...

J'avais mis à profit les trois jours qui s'étaient écoulés depuis le mouillage de *la Dévastation* pour visiter les environs de la baie dans un cercle de quelques centaines de mètres. J'eus l'occasion de rencontrer dans mes promenades un lieutenant d'infanterie que j'avais connu à Tours. Après une cordiale embrassade, nous causâmes. Prisonnier des Russes à la suite d'un engagement où il demeura sur le terrain, grièvement blessé, mon lieutenant venait de passer trois mois à Odessa. Cette captivité devait être naturellement le premier sujet de notre entretien : elle fut, m'assura-t-il, adoucie par toutes les prévenances imaginables. Complétement rétabli de sa blessure, il était resté libre sur parole de parcourir la ville jusqu'aux fortifications *exclusivement*, défense que la France se garderait bien de faire à ses prisonniers : je n'en veux pour preuve que la liberté qu'elle laissa au général Bodisco, gouverneur de Bomarsund, de choisir lui-même le lieu de sa résidence. La France est assez puissante pour n'avoir point à craindre les regards observateurs d'un officier étranger. De tous côtés, le lieutenant prisonnier reçut les invitations les plus franches, les plus cordiales, de la part de la garnison russe; les salons

lui furent ouverts, et un jeune officier poussa la courtoisie jusqu'à vouloir lui faire accepter un magnifique logement dans l'hôtel de sa mère. Cette dame, qui joignit ses prières aux sollicitations pressantes de son fils, était fort considérée à Odessa; elle n'était pas sans ambition littéraire et avait écrit des vers fort goûtés de la noblesse qui fréquentait ses salons. Le lieutenant avait fini par accepter l'offre de la noble muse, mais il n'en put guère profiter, car il fut échangé peu de jours après. Pour reconnaître toutes les bontés et les soins maternels dont on l'avait entouré, il adressa de Kamiesh à Odessa un compliment versifié, sous la forme d'une fable, où l'œillet rose dialoguait poétiquement avec le myosotis. — C'était hardi, mais il se dit que la bonne intention excuserait le manque de talent, et il n'hésita pas. Je ferai grâce au lecteur de l'essai poétique du lieutenant qui me fut communiqué. Je n'ai pas su si le *bas bleu* d'Odessa lui avait répondu ; mais j'ai pu lire de la noble dame quelques vers écrits de sa main sur un carnet sans trop de fautes d'orthographe. On me pardonnera de n'en citer que le trait final :

> Je cherche vainement une énergique image
> Pour peindre la valeur d'un peuple redouté;
> Je ne trouve que sa gaîté
> De comparable à son courage.

L'ordre donné aux trois batteries flottantes de se mettre en branle-bas de combat vint nous surprendre un beau matin au milieu de ces promenades et de ces causeries. Les suppositions marchèrent grand train : les projets de l'amiral et du commandant en chef de l'armée restèrent inconnus. Une inaction de huit jours nous avait paru longue; aussi la joie que nous éprouvâmes de la voir cesser se joignit-elle à notre surprise et à nos désirs parfaitement légitimes de connaître enfin la destinée qui nous était réservée.

Un branle-bas de combat se fait à bord d'un bâtiment ordinaire en l'espace de quelques minutes; — à bord d'une batterie flottante, il prend des proportions gigantesques. Il faut la dégréer complétement, — lui enlever sa mâture, le tuyau de la machine, les panneaux qui constituent les bastingages, etc., — blinder les claires-voies et toutes les ouvertures communiquant avec le faux pont, — démonter la barre du gouvernail et changer les drosses pour gouverner de l'intérieur même du bâtiment; ne pas laisser une des cloisons des emménagemens debout; mettre en un mot le navire en état de répondre exactement à sa dénomination de *batterie flottante.*

Pendant qu'on dressait à terre une tente pour ces objets encombrans et inutiles de notre matériel, que nos marins, maçons-archi-

tectes, érigeaient une poudrière destinée à recevoir l'excédant des munitions déterminées par un ordre du jour, devinant un prochain départ, je me hâtai de visiter Sébastopol. J'étais allé déjà voir Malakof, où treize jours auparavant une effroyable mêlée décidait en faveur de nos armes la victoire si longtemps incertaine. Dans cette première excursion, il m'avait été impossible de pousser plus loin : un malaise soudain m'avait pris à la vue de ces cadavres bleuis par la chaleur, exhalant une odeur infecte, attendant, la face contre terre, à demi pris sous les talus, que leur tour fût venu d'être dégagés et d'obtenir la sépulture (1).

Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. Si ce n'est pas mon avis, ni le vôtre, ce doit être celui d'un Anglais que je trouvai en extase devant une main décharnée qu'il venait de déterrer : il la tenait à la hauteur de sa figure, la retournait en tous sens avec un flegme de docteur, ou plutôt... d'Anglais. Il examinait attentivement la peau jaunie comme de la cire vieille, les ongles qui avaient démesurément crû sous terre, et murmurait entre ses dents : *Very droll, very comical!*

Ne voulant plus être exposé à jouir malgré moi de la vue de ces amphithéâtres en plein air, j'avais attendu que l'enlèvement des derniers morts fût terminé pour me risquer une deuxième fois. Je jugeai le moment opportun quand je vis *la Dévastation* faire sa toilette de combat.

Lorsqu'on est au sommet des monticules qui entourent Streleska et descendent à la mer par une pente doucement accidentée, on aperçoit le fort Constantin et la ligne de batteries en terre qui s'étend jusqu'à l'entrée de la Tchernaïa. Ces batteries n'étaient reconnaissables qu'aux minces colonnes de fumée blanche qui s'en échappaient de moment en moment. On pouvait croire alors n'avoir qu'un court chemin à parcourir pour atteindre la ville; on comptait sans les

(1) On ne devra pas s'étonner de m'entendre dire qu'après quatorze jours il restait encore des morts non enterrés, si l'on songe que dans cette affaire nos pertes et celles des Russes furent considérables. Pendant trois heures, les Russes, retirés dans les ouvrages retranchés de Malakof, tentèrent, par d'énormes sacrifices, de reprendre cette place; les Anglais, de leur côté, repoussés plusieurs fois dans leurs assauts sur le Redan, voyaient tomber bon nombre des leurs. Ce ne fut que le 9, peut-être bien le 10, — il fallait s'occuper du transport des blessés d'abord, — qu'on put commencer les enterremens. Or il fallait ouvrir des fosses dans un terrain rocailleux, et quelles fosses! J'en vis une qui contenait à elle seule deux cents Russes! Les Anglais chargés de la pénible besogne de les entasser, de les *arrimer*, s'en acquittaient avec le plus grand soin : ils ne perdaient pas un pouce de terrain..... Chaque rangée, recouverte de terre et de chaux, en supportait une autre, et cela s'élevait ainsi, comme je viens de le dire, jusqu'à concurrence du chiffre de deux cents. Encore était-on obligé, pour rassembler ces cadavres, de les dégager des fascines, des sacs de terre et des éboulemens.

ravins qu'il fallait descendre, les collines qu'il fallait gravir, les tranchées qu'il fallait escalader, et toujours au milieu des pierres, des boulets, des bombes, des mitrailles et des éclats d'obus. J'ai dépensé quarante-cinq minutes à faire la route de Streleska à Sébastopol; on en mettrait quinze tout au plus, si le chemin était plat. Ce que je vis au terme de cette pénible course, ce n'est point une ville, mais un immense amas de décombres. Ce que le canon avait épargné dans sa colère aveugle, l'incendie et les mines l'avaient détruit. Que de richesses englouties sous ces maisons effondrées, dont les murs s'écroulent encore au tremblement que produit dans les rues le passage des lourds chariots! Et puis ce n'est pas assez : écoutez les boulets qui sillonnent l'atmosphère, écoutez les bombes qui éclatent sur votre tête; les uns viennent ricocher dans ces ruines, la pierre et le plâtre volent de tous côtés; les éclats des autres vont tomber à vos pieds, ou se loger dans quelque lambeau de toiture.

J'ai fait le tour de la ville les pieds continuellement dans le plâtre et la cendre, c'est plus que je ne voulais faire; en ce moment d'ailleurs, un trop long séjour n'eût pas été sans danger : on transportait de temps en temps autour de moi des soldats blessés, et ma qualité de promeneur ne me rendait pas invulnérable.

Après avoir cueilli une fleur dans le jardin du prince Menchikof, après m'être désaltéré aux fontaines de la ville, quoique l'eau fût détestablement saumâtre, je repris le chemin de notre batterie, non sans m'éloigner soigneusement des Anglais qui se trouvaient sur mon chemin. J'ignore si l'habit rouge est au boulet ce que le paratonnerre est à la foudre : ce que je sais, c'est qu'un seul groupe couvert de l'uniforme écarlate avait le don de faire pleuvoir le fer dru comme grêle. De tranchée en tranchée, j'arrivai enfin, épuisé de chaleur, à ma *Dévastation*, tellement défigurée par la suppression de ses mâts, que je ne la reconnus pas d'abord.

Le 7 octobre, notre bâtiment quittait Streleska, précédé de *la Lave* et de *la Tonnante*, pour aller... Où? C'est ce que nous ignorions encore; mais chacun se disait qu'après avoir heureusement terminé une première campagne toute maritime, nous allions enfin commencer une campagne militaire.

H. Langlois.

LA

PROPRIÉTÉ SOUTERRAINE

EN FRANCE

III.

L'INDUSTRIE DES COMBUSTIBLES MINÉRAUX.

La houille, qui a été le sujet d'une étude précédente (1), n'est pas, on le sait, la seule source de carbone que la croûte du globe procure à l'industrie humaine pour développer de la chaleur; elle est seulement la plus abondante de ces sources et le plus parfait des combustibles fossiles. L'anthracite, le lignite et la tourbe doivent aussi appeler notre attention. Pour les deux premières substances, les notions géologiques et techniques déjà exposées à propos de la houille nous seront d'une grande utilité. Quant à la troisième, qui se forme en quelque sorte sous nos yeux, elle nous donnera une idée du phénomène général qui a pu successivement présider à l'origine des combustibles minéraux. La tourbe nous montrera de plus un mode de propriété souterraine tout à fait différent de celui des mines, et qui ne pourra en conséquence être étudié que plus tard.

I. — DES COMBUSTIBLES MINÉRAUX AUTRES QUE LA HOUILLE.

La houille n'est ni le plus moderne ni le plus ancien des dépôts carbonifères qui sont venus successivement enrichir les groupes d'assises régulières dont est constituée la majeure partie de l'écorce de

(1) Voyez les livraisons du 1er octobre et du 1er novembre 1857.

notre globe. Si nous avions soumis ces dépôts à une classification purement géologique, nous aurions dû prendre pour point de départ, soit la tourbe sous le rapport de la formation des matières carbonifères, soit l'anthracite sous le rapport de la superposition des terrains sédimentaires. La houille et le lignite sont les deux termes moyens d'une série où l'anthracite se trouve placé tout à fait à la partie inférieure. La formation houillère peut être considérée comme séparée de la formation d'anthracite par ce calcaire carbonifère qui est, on l'a vu, la roche caractéristique des bassins houillers d'origine pélagienne. Il y a là une ligne de démarcation géologique fort nette qui permet de dire, pour un gisement déterminé de combustible à la limite des terrains primaires et secondaires, s'il s'agit d'anthracite ou de houille. Il suffit en effet de constater l'antériorité ou la postériorité du dépôt carbonifère relativement au dépôt calcaire qui accompagne presque toujours la première de ces deux substances. Cette distinction scientifique n'est pas d'accord cependant avec la distinction industrielle, qui repose sur d'autres bases. On a remarqué que généralement les couches d'un bassin houiller sont d'autant plus bitumineuses qu'elles sont plus élevées, comme si l'influence de la chaleur centrale du globe terrestre avait été en diminuant à mesure que la couche qui la subissait était plus éloignée du foyer. Le même phénomène paraîtrait aussi se produire dans le passage de l'anthracite à la houille. En fait néanmoins, des couches supérieures d'anthracite ont souvent le caractère de couches de houille, et des couches inférieures de houille sont aussi *maigres* que des couches d'anthracite, de telle sorte que la question d'âge du combustible n'a plus, dans certaines localités, aucun intérêt pour l'emploi industriel.

Le terrain anthracifère a du reste une composition analogue à celle du terrain houiller, et l'origine des deux combustibles semble identique. Sans revenir à ce propos sur les systèmes relatifs à la formation de la houille, ou sur la nature des roches stériles du terrain carbonifère, il vaut mieux arriver tout de suite à la distribution des couches d'anthracite en France. L'anthracite se trouve dans le Forez, dans l'Anjou, dans le Maine surtout, où la présence simultanée du doyen des combustibles minéraux et du calcaire auquel il est subordonné, jointe à la nature du sol, a littéralement changé la face du pays en développant la fabrication de la chaux, pour laquelle l'anthracite est particulièrement propre. Si le bassin anthracifère du Maine ne nous présente pas les incidens et les épisodes que nous avons rencontrés dans nos bassins houillers du nord et de l'est, il appelle notre attention à un autre titre. L'industrie minérale et l'industrie agricole, qui n'ont généralement aucune relation, et dont les intérêts sont même souvent opposés, s'y montrent

assez intimement unies pour que les progrès de l'une puissent donner, avec une rigueur presque mathématique, la mesure des progrès de l'autre. En effet, l'anthracite produit par les mines de la Sarthe et de la Mayenne est à peu près exclusivement absorbé par les chaufourniers, et les neuf dixièmes au moins de la chaux fabriquée sont employés à l'amendement des terres. Si l'on consulte la série des chiffres annuels de l'extraction particulière à chacun de ces départemens, on en verra l'allure, rapidement progressive pour tous deux, bien plus nettement accusée dans le second que dans le premier : c'est que la plus grande partie du sol de la Mayenne appartient aux terrains anciens, tandis que ceux-ci ne forment dans la Sarthe qu'une bande étroite, longeant des terrains plus modernes et principalement sablonneux. Dans le premier cas, le chaulage est impérieusement réclamé; dans le second, la marne est le véritable agent de fertilisation.

Il y a cinquante ans, la Mayenne ne suffisait pas à produire les 1,200,000 hectolitres de grains qui représentaient sa consommation annuelle; il y a vingt ans, l'exportation en froment atteignait précisément ce chiffre, qui représenterait en outre l'excès de la production de cette fertile région sur la production considérée trente ans auparavant. Suivant une publication récente du comité des houillères françaises (1), chacun des 200,000 hectares — dont l'amendement exige annuellement 2,800,000 hectolitres de chaux, correspondant à 800,000 hectolitres d'anthracite, — rapporte environ 30 francs de plus qu'il y a trente ans, d'où une augmentation de 6,000,000 de francs pour le revenu net de la propriété foncière et de 200,000,000 de francs pour la valeur du capital.

Les couches d'anthracite du Maine sont fort irrégulières. Ordinairement assez inclinées et parfois très sinueuses, elles ont une épaisseur singulièrement variable, qui atteint rarement à 1 mètre, sauf dans deux concessions, où le combustible se trouve en amas considérables et anormaux; elles offrent d'ailleurs au plus haut degré cette série de renflemens et d'amincissemens qui donnent souvent aux couches du terrain houiller l'apparence d'un chapelet. Ainsi que la houille, l'anthracite adhère peu à la roche sur laquelle il repose, et dont il est séparé par une surface si polie, que, pour peu que celle-ci soit assez inclinée, on a beaucoup de peine à s'y tenir debout. Les mines d'anthracite du Maine sont d'ailleurs de fort grandes exploitations (2), que le peu d'épaisseur et l'irrégularité des gîtes rendent

(1) *Situation de l'Industrie houillère en* 1857. Cette brochure est signée par M. Amédée Burat, secrétaire du comité.

(2) Elles occupent ensemble 1,500 ouvriers. Pour indiquer l'importance actuelle de la production d'anthracite et aussi les progrès qu'elle a faits depuis l'origine, il suffit de considérer des périodes quinquennales et de prendre l'année moyenne. On obtient

très coûteuses : l'extraction du combustible y est nécessairement d'autant plus chère que les travaux deviennent plus promptement étendus et profonds tout à la fois, et que les frais qu'ils entraînent par cela même se répartissent sur une moindre quantité de puits. Ces couches sont situées d'ailleurs au-dessous d'un grès sablonneux, qui nécessite un boisage dispendieux des galeries, et qui, par une grande perméabilité, donne souvent une fâcheuse abondance d'eaux, à laquelle il faut opposer d'énergiques moyens d'épuisement. Les schistes du terrain anthracifère sont parfois tellement pyriteux, qu'ils peuvent prendre feu spontanément sous l'influence de l'air, et les eaux qui les ont lessivés, devenues excessivement acides, acquièrent une force corrosive dont on a de nombreux exemples. A la suite de la rupture d'un organe essentiel d'une forte machine à vapeur fonctionnant sur une mine située aux environs de Sablé, on avait dû, pendant une semaine, suspendre les travaux pour l'épuisement des eaux. Quand la machine eut été réparée, elle ne put fonctionner, un clapet de piston ayant été complétement mis hors de service par l'action corrosive des eaux, qui, en remontant dans l'intérieur durant le chômage involontaire, avaient baigné les schistes; en quelques heures, les pistons en fonte étaient attaqués au point de se laisser entamer au couteau, et les boulons étaient réduits de moitié. L'habile directeur de la concession ne put se tirer de ce mauvais pas qu'en neutralisant l'acidité des eaux par une addition convenable de chaux. Cette saturation incomplète permit du moins d'attendre l'arrivée de pistons en bronze, qui seuls purent élever au jour les 15,000 mètres cubes d'eau qui avaient envahi la mine. Dans une exploitation voisine, située sur les bords de la Sarthe, un tube en tôle, d'une quarantaine de mètres, qui retenait les eaux sur le pourtour d'un puits, s'est inopinément rompu sous cette action corrosive, s'exerçant sur un métal dont l'épaisseur était insuffisante, et s'est aplati sur une dizaine de mètres. — On n'a constaté qu'exceptionnellement la présence du redoutable *grisou* dans les mines d'anthracite du Maine; bien que peu abondant et ne donnant ordinairement lieu qu'à de petites inflammations sans danger, ce gaz a cependant provoqué parfois de véritables explosions suivies de la mort d'ouvriers.

La découverte de l'anthracite du Maine est uniquement due au

ainsi les chiffres suivans : 1817-1819, 11,669 quintaux métriques; 1820-1824, 35,635 q. m.; 1825-1829, 149,381 q. m.; 1830-1834, 271,430 q. m.; 1835-1839, 480,982 q. m.; 1840-1844, 789,312 q. m.; 1845-1849, 896,324 q. m.; 1850-1854, 908,093 q. m.; 1855-1856, 1,000,000 de q. m. On voit que, si le bassin du Maine a une importance locale très réelle, il mérite à peine d'être pris en considération vis-à-vis des bassins houillers que j'ai eu l'occasion de mentionner. La production totale de la France en anthracite proprement dit avait été, en 1852, de 2,000,000 de q. m., ce qui ne représentait guère que 1/25e de la production des combustibles minéraux autres que la tourbe.

hasard. A la fin de 1813, un négociant de Nantes, qui connaissait les mines de la Loire-Inférieure, ayant fait creuser un puits domestique dans une ferme dont il était propriétaire dans la Sarthe, y remarqua des traces d'une substance noirâtre qu'il prit pour de la houille, et en envoya un échantillon à la Société des Arts du Mans. L'inventeur se livra à quelques recherches, mais avec des ouvriers si inexpérimentés, qu'ils dépassèrent la couche d'anthracite sans s'en apercevoir. En 1816 seulement, lorsque des tracés de routes, des creusemens de fossés eurent fortuitement fait reconnaître les affleuremens de quelques gîtes, l'attention des propriétaires du sol fut éveillée, et ils commencèrent de petites exploitations, allant aussi profondément qu'ils le pouvaient, poussant de courtes galeries jusqu'à ce qu'ils fussent chassés par les eaux, puis se reportant ailleurs. Quelques-uns, se réunissant, demandèrent dès cette époque des concessions au gouvernement; mais on ne les institua qu'en 1822, date réelle de l'origine des exploitations régulières. Les premiers concessionnaires eurent du reste à lutter contre les extracteurs illicites, qui, n'ayant pas des idées bien nettes sur le droit de propriété souterraine, et voyant dans le tracé du périmètre concédé une garantie de succès, venaient s'y installer et préparer ainsi de fâcheuses entraves aux exploitations régulières. Les transactions mêmes qui intervinrent entre les concessionnaires et les extracteurs, trop facilement tolérés, perpétuèrent ce fâcheux état de choses, qui du moins développa activement l'industrie minérale du pays. L'heureuse influence de cette conquête se manifesta immédiatement par une baisse de moitié dans le prix de la chaux et par le brillant essor de l'agriculture locale.

L'histoire du bassin anthracifère du Maine présente à peu près les mêmes phases que celle du bassin houiller de la Loire, et il y a là quelques faits d'économie locale et industrielle qui, bien que relatifs à une fraction minime de notre propriété souterraine, ne sont cependant pas dénués de tout intérêt. Le développement de l'industrie minérale ne s'est fait dans la Sarthe et la Mayenne qu'au prix de grands sacrifices, notamment par la construction de chemins nombreux, sans lesquels elle ne pouvait même prendre naissance. Maintenant encore les concessionnaires subissent, pour les charbons qu'ils livrent aux chaufourniers, un mode de paiement qui les condamne à un crédit à long terme vraiment exorbitant, résultat presque obligatoire de la concurrence acharnée que ces chaufourniers se font entre eux. Afin d'attirer le consommateur de chaux, ils lui donnent des délais de plusieurs années pour le paiement des livraisons, et les propriétaires de mines ont naturellement été conduits à entrer dans la même voie que leur clientèle. Telle est la force des habitudes industrielles et commerciales d'un pays, alors même qu'elles

sont radicalement vicieuses, qu'une tentative de modification a complétement échoué, bien qu'elle eût été faite par des concessionnaires à la fois riches et puissans. En vain, pour obtenir que la vente de la chaux se fît au comptant, ont-ils représenté aux chaufourniers que ceux qui l'achètent sont des fermiers habitués à opérer de cette manière, et qui, dans une région où le système progressif de la *culture à moitié* est en vigueur sur une grande échelle, partagent avec les propriétaires les dépenses d'engrais : ces représentations, appuyées par un manifeste habile et ferme, lancé au moment de la crise financière qui a suivi la révolution de 1848, produisirent un effet médiocre et vinrent échouer devant la résistance inerte des chaufourniers. Les audacieux novateurs se virent bientôt contraints de remettre en vigueur le système classique, sous peine de voir leur clientèle se porter vers les mines des autres concessionnaires, qui, ne changeant rien à la routine locale, auraient ainsi bénéficié du mécontentement provoqué par la tentative inopportune de leurs rivaux. Dans un défaut d'entente et surtout d'inopportunité est évidemment la cause de l'insuccès d'une tentative qui n'a du reste plus été reproduite. Donc vers le 1er novembre de chaque année, époque du commencement de la campagne, les chaufourniers remettent aux concessionnaires un état de leurs besoins présumés d'anthracite, et souscrivent des billets à ordre en quatre échéances, trimestriellement échelonnées au bout de onze mois révolus, et parfois prorogées bénévolement de trois autres mois par les concessionnaires, qui supportent ainsi la perte de plus d'une année d'intérêt.

Comme pendant de cette lutte terminée à l'avantage des chaufourniers du Maine, je dois mentionner la guerre que se sont longtemps faite les producteurs d'anthracite, guerre dont les effets ne tardèrent pas à devenir assez désastreux pour compromettre l'existence de quelques mines du bassin. Chacun des concessionnaires cherchait à étendre le rayon naturel de ses débouchés au détriment du voisin; d'autres, se faisant en même temps chaufourniers et mineurs, entraient à ce double titre dans le conflit industriel dont la Sarthe et la Mayenne étaient le théâtre, et s'y épuisaient doublement. Cet antagonisme tient aux conditions naturelles des deux départemens, dont le premier ne présente que dans la partie occidentale le sol argilo-siliceux qui réclame l'amendement calcaire, et produit plus d'anthracite qu'il n'en consomme, tandis que le second, dont ce sol particulier recouvre presque entièrement la superficie, joue un rôle inverse. De cet état de choses invariable et de la situation topographique des mines d'anthracite est résultée la formation de deux groupes rivaux de mines dont Sablé et Laval sont les centres, et l'infériorité du groupe de Sablé, sous le rapport du placement des charbons, a excité les concessionnaires de cette région à pour-

suivre un accroissement de débouchés par tous les moyens, même par une réduction excessive du prix de vente. Comme cela arrive souvent, chaque concessionnaire comprenait parfaitement les inconvéniens immédiats de cette concurrence effrénée; mais aussi il attendait l'époque où son voisin ne viendrait plus, par des bonifications exagérées, qui étaient presque insignifiantes pour les consommateurs, lui enlever l'approvisionnement des fours à chaux situés dans le rayon naturel de ses débouchés. De 1845 à 1848, la lutte ne subsista plus qu'entre les mines du groupe de Laval et celles du groupe de Sablé, ces dernières ayant été réunies par un traité consenti pour trois ans, au bout desquels d'ailleurs cette association momentanée fut dissoute. Vers le milieu de 1848, une tentative de réunion de toutes les mines du Maine eut lieu à Laval; mais la production annuelle, à laquelle chacune devait concourir dans une proportion convenue, excédant de 5,000 hectolitres à peine la consommation présumée des deux départemens, les membres du petit congrès industriel ne purent s'entendre sur la répartition de cette diminution. Derrière cet entêtement puéril se cachait, on le devine, le désir de plusieurs concessionnaires de conserver la liberté de produire autant que bon leur semblerait. Les rivalités industrielles poussées à ce degré manquent rarement d'amener une fusion des intérêts en présence : c'est ce qui se produisit à la fin de 1850 par la formation de la compagnie générale des mines de Sarthe et Mayenne, qui réunit six des huit compagnies et quatorze des dix-sept concessions du bassin anthracifère du Maine. On voit qu'elle venait, comme la société des mines de la Loire, réparer les conséquences fâcheuses pour tous d'un état de choses réellement anarchique, sauver en quelque sorte d'une ruine prochaine la propriété souterraine d'un département, qui se trouvait aménagée, par suite d'une concurrence excessive, contrairement aux principes conservateurs dont cette propriété exige impérieusement le respect. Cependant, comme la compagnie des mines de la Loire, celle des mines du Maine a encouru le reproche de se préoccuper beaucoup plus du prix de revient que du prix de vente dans la direction donnée à l'ensemble de ses exploitations, d'en laisser un trop grand nombre en réserve (8 sur 14), pour concentrer sa production sur les plus importantes. Comme dans la Loire le mot de *monopole* a été prononcé, et l'opinion publique a été, il y a quelque temps, très émue au sujet des dangers que la grande compagnie faisait courir à l'industrie locale, — dangers un peu imaginaires toutefois, par suite de la concurrence que viennent faire les charbons anglais et ceux du nord de la France à l'anthracite du Maine. Il n'y a peut-être au fond, en ce moment, qu'à reprocher à cette compagnie de n'avoir point poussé avec assez d'activité les travaux d'aménagement, de

telle sorte que sa production a décru à la suite d'une complication dans ces irrégularités de gisement dont je parlais tout à l'heure : les grains du chapelet anthraciteux sont devenus rares sur certains points, et l'intervalle qui les sépare a augmenté de manière à faire craindre la disparition totale du gîte. Les réclamations les plus vives auxquelles la compagnie ait été en butte ont du reste été provoquées par une augmentation du prix de la chaux, qui coïncidait précisément avec un abaissement du prix de l'anthracite, et qui en tout cas était l'œuvre des chaufourniers.

Dans le bassin de l'Anjou, bien qu'il offre un exemple de la présence dans les terrains de transition d'un combustible qui participe à la fois de la houille et de l'anthracite, les charbons servent aussi à peu près exclusivement à la fabrication de la chaux, dont la majeure partie est encore employée dans l'agriculture. C'est au point où ce bassin coupe la vallée de la Basse-Loire qu'a été appliquée par M. Triger la méthode ingénieuse et hardie du creusement des puits au moyen de l'air comprimé. Aux mines de l'Anjou se rattache un arrêt important de la cour de cassation. Il y a une vingtaine d'années, dans un procès engagé à propos d'une concession dont le titulaire primitif était le munitionnaire Foulon, cette première victime de la révolution de 1789, la cour suprême a proclamé que « dans l'ancien droit commun de la France, et quelles qu'aient pu être, à certaines époques, les prétentions des seigneurs haut-justiciers, les mines étaient de droit régalien. » Il n'y a guère qu'un souvenir du même ordre à mentionner au sujet de l'anthracite du Forez, dont l'essor est naturellement comprimé par l'important bassin houiller de la même province. Une contestation féconde en incidens est venue ici donner lieu au conseil d'état de poser les principes fondamentaux de la compétence exclusive et distincte du pouvoir administratif pour le règlement des droits du propriétaire du sol sur les produits d'une mine, et de l'autorité judiciaire pour le règlement des indemnités dues au sujet de recherches illicitement entreprises dans un terrain.

Enfin il existe en France un autre bassin anthracifère que je ne puis passer sous silence à cause de l'anomalie scientifique qui le signale à l'attention des géologues, et qui est, depuis tantôt trente ans, le sujet d'une controverse animée, non-seulement en France, mais en Angleterre et en Italie. Je veux parler de l'anthracite des Alpes, de l'existence dans une formation secondaire d'un combustible appartenant géologiquement partout ailleurs à la formation primaire. La région alpine, où l'ordre naturel des couches est entièrement bouleversé et où toutes les roches sont profondément altérées par des phénomènes de métamorphisme, a de tout temps été un champ de bataille pour les géologues; mais nul fait ne les a aussi

profondément émus que cette présence simultanée et incontestable (au milieu de bancs de grès et de schistes renfermant des couches d'anthracite et subordonnés au calcaire supérieur du lias) de coquilles fossiles qui caractérisent les terrains jurassiques et de végétaux fossiles particuliers au terrain houiller. Cette anomalie, qui semble venir donner un démenti à la théorie, si universellement consacrée par la pratique, de la superposition fondamentale et constante des formations géologiques, a servi de prétexte à quelques savans pour infirmer le caractère de généralité qui est ordinairement attribué aux lois de la paléontologie. D'autres, se refusant à reconnaître un fait aussi contraire aux principes les plus essentiels de la géologie, sont disposés à laisser à l'avenir le soin de démontrer un renversement local de couches appartenant les unes au terrain jurassique, les autres au terrain de transition. D'autres encore prétendent que le terrain anthracifère des Alpes est véritablement un terrain houiller dans lequel auraient vécu des mollusques de la période liasique, tandis que l'auteur d'un utile ouvrage sur les combustibles minéraux (1) préfère supposer un phénomène local et exceptionnel produisant dans la région alpine une réapparition anormale des conditions de température propices à la végétation anthracifère. Je bornerai là mes indications sur le conflit d'opinions qu'a suscité le terrain carbonifère des Alpes (2). Il me suffira de dire, en terminant, que M. Adolphe Brongniart, le botaniste paléontologue, après avoir constaté la complète identité de la flore du terrain anthracifère des Alpes, entièrement différente de celle du terrain jurassique, avec la flore d'un terrain houiller quelconque, ne penche pas pour l'âge récent du combustible litigieux, tandis que M. Élie de Beaumont, qui a tout d'abord émis l'idée qu'il appartenait à la formation jurassique, n'a jamais cru devoir modifier sa première opinion. L'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences a pensé que les débris animaux méritaient en cette occurrence une plus sérieuse attention, et, rappelant ces graines du Mexique qui viennent s'échouer sur les côtes de la Norvége, a fait remarquer combien il était permis de supposer l'arrivée, par des courans, de débris végétaux qui se trouvaient au fond d'une mer lointaine. La superficie de la région anthracifère des Alpes peut être évaluée à 900,000 hectares, c'est-à-dire à la moitié environ de la surface totale des terrains houillers de la Grande-Bretagne, de la Belgique et de la France, et à près de trois fois la superficie de nos seuls bassins; mais la discontinuité des dépôts de combustible, parfois d'ailleurs d'une épaisseur con-

(1) *De la Houille*, par A. Burat, 1 vol. in-8°.

(2) On le trouvera exposé tout au long dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, qui s'est occupée maintes fois, et tout récemment encore, de cette question si intéressante au point de vue géologique.

sidérable, empêche que cette importance relative passe du domaine géologique dans le domaine industriel. Les mines y sont généralement si peu riches, que la plupart des habitans de deux villages voisins d'un groupe de ces exploitations « se chauffent, dit M. Élie de Beaumont, pendant un hiver de neuf mois, *avec de la fiente de vache desséchée au soleil*. Afin d'avoir moins froid, ils habitent dans leurs étables. » On ne s'étonnera donc pas de voir le bassin des Alpes figurer seulement dans la production française en anthracite pour un peu plus du quart, c'est-à-dire pour fort peu de chose dans l'extraction indigène des combustibles minéraux.

Il ne me reste plus à parler que du lignite, combustible minéral qui peut, sans anomalie aucune, appartenir à la formation secondaire, mais qui se trouve plus ordinairement disséminé dans la formation tertiaire, notamment dans l'argile plastique, où sa présence accidentelle est la cause de ces recherches de houille qui ont été tentées à plusieurs reprises dans le bassin de Paris. Les explorateurs, — je parle de ceux qui étaient honnêtes, mais ignorans, — étaient trompés par l'extrême ressemblance qui existe dans certains cas entre le lignite et la houille. En effet, ce combustible, dont l'aspect est très variable, tient tantôt du bois fossile, tantôt de la houille ordinaire. Dans le premier cas, il ressemble à du bois dont la couleur serait foncée, et se rapproche tout à fait de la tourbe; il est telle mine de lignite où l'œil distingue très nettement l'essence du bois fossile, et où l'outil d'abatage du mineur est pour ainsi dire la hache du bûcheron. Dans le second cas, le lignite a véritablement l'aspect de la houille, bien qu'un œil exercé y retrouve généralement la texture du bois; néanmoins il peut arriver que les traces de la structure organique des végétaux, qui n'ont plus le caractère de ceux des terrains anthracifère et houiller, mais sont au contraire analogues à ceux de la période actuelle, soient à peine visibles et même disparaissent tout à fait. Il en est particulièrement ainsi pour les lignites de la Provence, qui forment le plus remarquable des îlots de ce combustible spécial connus en France. Sans aucune importance commerciale et n'ayant, à un degré encore moindre que l'anthracite, qu'une valeur purement locale, qui pourra cependant croître avec les progrès de l'industrie, le lignite n'existe pour ainsi dire qu'à l'état d'accident géologique. Les dépôts ne présentent plus cette continuité et ces roches caractéristiques que nous avons remarquées dans les terrains carbonifères anciens; aucun indice ne vient donc guider l'explorateur, qui n'a plus rien à attendre des notions géologiques, et que le hasard seul peut servir. Enfin l'épaisseur des gîtes est infime. Ce combustible est malheureusement le seul dont il soit possible d'espérer l'existence dans le nord de l'Algérie, où aucun lambeau de terrain houiller n'a encore été constaté.

Les lignites des Bouches-du-Rhône, dont Marseille est le débouché naturel et indéfini, forment sept couches, dont deux seulement sont exploitées, et qui ont ensemble une puissance de 3 ou 4 mètres; elles alternent avec des calcaires d'eau douce bitumineux ou marneux. Le grisou se montre quelquefois dans les mines de lignite, et l'abondance des pyrites y provoque des phénomènes très singuliers de décomposition du combustible, qui disparaissent d'ailleurs à mesure que l'on s'éloigne de la surface. On fait remonter vers la moitié du XVIIIe siècle les premiers essais d'emploi des lignites dans les savonneries de Marseille; plus de 1,000 ouvriers extraient aujourd'hui d'une dizaine de mines en activité 1,200,000 quintaux métriques de ce combustible (1), qui est très peu inférieur à la houille, et qu'on recherche pour le chauffage des chaudières à vapeur. On trouvera sans doute que cette quantité de produits est peu en rapport avec le nombre de contestations survenues au sujet des mines provençales, qui ont motivé, dans le cours d'une trentaine d'années, jusqu'à vingt-cinq arrêts de la cour de cassation ou avis au contentieux du conseil d'état. Il est vraisemblable que quelque concessionnaire processif se sera rencontré dans le bassin des lignites des Bouches-du-Rhône, mais il faut s'en féliciter, car il a fait résoudre plusieurs questions fort intéressantes de propriété souterraine.

En résumé, tous les combustibles fossiles sont le résultat d'une minéralisation de végétaux produite par un phénomène constant dont la cause est encore inconnue, et dont l'énergie semble avoir été en diminuant pour disparaître de nos jours. Ces combustibles existent dans toutes les formations géologiques, et, à mesure qu'on s'élève dans la série des terrains, ils se rapprochent de plus en plus des matières végétales intactes, à ce point que la transition entre les lignites les plus modernes et la tourbe est à peu près insensible. Si, en dehors du terrain houiller proprement dit, il peut exister des gîtes intéressans de combustibles minéraux, ils n'ont, du moins en France, sous le rapport de la qualité et de la rareté (2), qu'une valeur purement locale. Tous, il ne faut point l'oublier, appartiennent aux mines, à cette seule catégorie de propriété souterraine que nous ayons eu jusqu'à présent à considérer.

(1) Les chiffres suivans montrent l'allure progressive de ce bassin de lignites : il a donné en 1814 154,437 quintaux métriques, en 1820 265,931 q. m., en 1830 436,714 q. m., en 1840 571,182 q. m., en 1850 1,060,745 q. m. Les concessions sont au nombre de 29, mais 19 ne sont point exploitées. La production française totale en lignites était, en 1852, de 1,991,680 q. m. seulement.

(2) On a vu précédemment les chiffres de la production française en anthracite et lignite pour 1852; réunis, ils ne donnent qu'un total de 4,000,000 q. m. contre 45,000,000 q. m. de houille proprement dite.

II. — PRODUCTION ET EMPLOI DES COMBUSTIBLES MINÉRAUX.

Les classifications des combustibles minéraux sont nombreuses et variées suivant les considérations dont on les fait dépendre. On vient de voir l'ordre dans lequel le géologue doit nécessairement les placer. Le minéralogiste, qui se guide principalement par les caractères extérieurs, rangera dans la même catégorie les combustibles du même âge, mais introduira des divisions et des sous-divisions qui nous sont un indice de la difficulté que présenterait scientifiquement une spécification un peu nette. Le chimiste théorique, soumettant les corps à l'analyse *médiate*, y déterminera la proportion des principes élémentaires, comme l'a fait M. Regnault, en 1837, dans un travail très important sur la composition élémentaire des combustibles fossiles. Le chimiste pratique, se bornant à l'analyse *immédiate*, qui seule peut mettre en lumière les propriétés essentielles à connaître, recherchera les produits de la combustion et de la carbonisation, calculera la proportion des cendres que laisse la première de ces opérations, la nature et la quantité des gaz, des liquides aqueux ou bitumineux, et surtout du résidu charbonneux que fournit la seconde. L'industriel enfin, peu disposé à se préoccuper des considérations théoriques, quelles qu'elles soient, ne demandera guère qu'à la chimie pratique des indications sur un charbon minéral, et se placera surtout à un point de vue que je ne puis passer ici sous silence.

La carbonisation d'un combustible quelconque, — c'est-à-dire le chauffage hors du contact de l'air, contrairement à ce qui se fait dans la combustion, — a pour but d'expulser toutes les matières volatiles, gazeuses ou liquides, que la substance contient, et le résidu solide de cette opération, si elle est suffisamment prolongée à une température convenable, est le charbon. Chacun connaît le produit utile que fournit la carbonisation du bois : l'agglutination des élémens fixes et la diminution du volume primitif qui caractérisent le charbon de bois, et aussi le charbon de tourbe, ne se retrouvent plus indistinctement dans les combustibles minéraux. Chez les uns, cette agglutination fait défaut au point de donner au charbon un degré insuffisant de solidité : tels sont les anthracites, les houilles anthraciteuses et les lignites. Chez les autres, le résidu, auquel on donne le nom particulier de *coke*, dont le poids peut varier de 45 à 75 pour 100 du poids du combustible soumis à la calcination, et dont le volume est toujours plus considérable que le volume de celui-ci, a une consistance remarquable dont le degré varie, ainsi que ce poids et ce volume, avec la qualité du combustible primitif: telles sont toutes les houilles autres que celles dont je viens de par-

ler. L'administration des mines, dans ses publications officielles, fait, suivant le poids du résidu charbonneux, deux catégories extrêmes de la première de ces classes de combustibles minéraux, et partage la seconde en quatre catégories intermédiaires, déterminées par la manière dont la houille se comporte, suivant sa nature, sur la grille d'un foyer en ignition, et par la nature de la flamme qu'elle y produit. On conçoit en effet qu'une houille bonne à la fabrication du coke, faisant bien cette voûte si recherchée dans les feux de maréchaux, sera très mauvaise à brûler sur une grille par suite de l'obstruction qu'elle occasionnera. En un mot, suivant la manière dont il se comporte au feu, le combustible présente des qualités très variées, et répond à des besoins très divers, tels que le chauffage des foyers domestiques ou des générateurs de vapeur, l'emploi dans les fourneaux métallurgiques, la production du gaz d'éclairage, la cuisson de la chaux, etc. A côté de cette classification industrielle, chaque bassin présente encore une classification locale qui a une grande importance commerciale, mais dont je dois me contenter d'indiquer l'existence.

La combustion, — durant laquelle se produit la chaleur dont l'homme tire parti, et qui est très variable suivant la nature du combustible, — a lieu à une température également variable; elle produit de la flamme ou n'en produit pas, suivant que ses élémens sont combinés de telle ou telle manière. Sous ce rapport, la classification géologique ne perd pas entièrement son empire, attendu que les combustibles des différens âges ne peuvent généralement pas se suppléer dans les arts métallurgiques ou dans la production de la chaleur. L'anthracite, dont le nom est précisément tiré de la difficulté d'embrasement, nous représente du carbone presque pur, et par cela même brûle très lentement, plus lentement encore que le coke; il détermine d'ailleurs comme lui une température très élevée; en somme, il est rarement utilisé dans les feux domestiques, mais peut être employé en métallurgie avec le concours d'un courant d'air artificiel. Le lignite, qui emprunte son nom à sa structure, n'est pas propre à la production d'une chaleur un peu intense. Enfin la houille, — l'étymologie du mot est fort incertaine, mais vient à coup sûr de la Belgique, — peut réunir tous les défauts et toutes les qualités qu'offre un combustible minéral, pourvu qu'on la choisisse convenablement.

Mélangée en toutes proportions avec les schistes qui l'avoisinent dans le gisement, elle offre toutes les dégradations, depuis la houille relativement pure, qui ne contient que quelques centièmes de cendres, jusqu'à la houille trop argileuse pour valoir la peine d'être extraite de la mine. Elle renferme en outre plusieurs substances étrangères, parmi lesquelles je citerai la pyrite de fer, qui est à tous

égards la plus nuisible, parce qu'elle rend le charbon d'un mauvais usage, puis parce qu'elle peut déterminer des incendies, soit dans l'intérieur de la mine, soit dans les magasins, ainsi que cela est arrivé tout récemment encore dans une fabrique de sucre de la Somme, où une combustion spontanée s'est produite dans un approvisionnement de charbon de 10,000 hectolitres environ, et en a détruit une quantité assez notable. Sous l'influence d'un air humide, la pyrite est transformée en sulfate, et la réaction chimique engendre un dégagement de chaleur capable d'enflammer la houille. J'ai eu l'occasion, à propos de l'anthracite du Maine, de mentionner d'autres inconvéniens résultant de la présence de ce minéral. Le fait des incendies spontanés qui se déclarent dans l'intérieur des houillères n'est rare en aucun pays, pas même en France, bien qu'il y soit combattu préventivement par une disposition du cahier des charges, qui impose au concessionnaire d'une mine l'obligation de transporter régulièrement au jour les matières susceptibles de prendre ainsi feu. Le meilleur moyen de mettre fin au sinistre quand il se produit est d'isoler avec soin la partie de la mine où il s'est déclaré, en faisant la part du feu, et d'aérer activement les travaux. L'inondation qu'on produit en laissant remonter les eaux dans la houillère n'est pas toujours un remède efficace à cause des substances chimiques qu'elles peuvent contenir et de l'action qui peut s'exercer sur les pyrites. Dans une mine des environs de Saint-Étienne, il existe un embrasement souterrain qui date de temps immémorial, peu actif du reste et se manifestant au jour par de simples altérations du terrain et des vapeurs sulfureuses. Ailleurs la lente propagation du feu a littéralement fabriqué du coke. Je ne parle point ici des incendies qui sont souvent la conséquence des explosions de grisou, ou qui résultent d'un accident déterminé, soit par un foyer d'aérage, soit par le fourneau d'une machine à vapeur intérieure (1); mais je dois mentionner, — ne fût-ce que pour citer un curieux exemple des guerres souterraines auxquelles pourrait donner lieu la propriété minérale, et dont Turgot ne se préoccupait pas en voulant soumettre celle-ci à son utopie, — l'incendie allumé à Falizolles en Belgique. Les habitans y exploitaient pêle-mêle les affleuremens d'une couche de houille, et continuaient au fond les combats quotidiens qu'ils se livraient entre eux à la superficie; ils avaient finalement imaginé, pour se chasser, de s'infecter mutuellement en brûlant de vieux cuirs. Un beau jour ils mirent le feu aux travaux, ne purent ni éteindre l'incendie ni s'entendre pour en faire la part, et il dure encore. Dans le cas où le feu prend à un dépôt de charbon, il suffit d'y pra-

(1) Telle est la cause d'un incendie qui a récemment éclaté dans une houillère de la Haute-Saône, dont deux ouvriers ont été victimes, et qui a entraîné la supension des travaux d'un champ d'exploitation.

tiquer des canaux d'aérage pour le rafraîchir, ou de supprimer, par un moyen quelconque, tout contact de ce dépôt avec l'atmosphère.

La houille s'emploie crue ou carbonisée. On sait que le coke, dont on fait un si grand usage dans la métallurgie, est supérieur à tout autre combustible pour l'intensité de la chaleur qu'il produit, mais qu'il est d'une combustion difficile, et nécessite l'emploi en grandes masses, ainsi que l'action d'un fort courant d'air. La transformation de la houille en coke se fait, soit en tas, comme le charbon de bois, lorsque la houille est peu chère, soit dans des fours spéciaux munis d'une cheminée qui permet de régler la marche de l'opération. La première méthode exige que la houille soit en gros morceaux et occasionne un déchet considérable. La seconde est à la fois régulière et économique; fort lente, elle dure parfois quatre-vingt-seize heures; les produits gazeux qui se dégagent renferment une grande quantité de chaleur qui est autant que possible utilisée pour le chauffage. Quant à la chaleur nécessaire à l'opération même, elle est fournie simultanément par la combustion d'une partie des produits de la distillation de la houille et par la combustion d'une certaine quantité de celle-ci, quantité qui doit naturellement être aussi faible que possible. La qualité d'un coke se détermine principalement par la proportion de cendres, puis par le degré de consistance. Les cendres devant reproduire toutes les substances étrangères primitivement contenues dans la houille, on a été conduit à épurer celle-ci et à utiliser alors des charbons qui étaient autrefois sans aucun emploi, par suite de la petitesse des morceaux et de l'impureté qu'engendre la présence de pyrites et de schistes dans la houille. Il n'y a pas bien longtemps que les charbons menus du célèbre bassin houiller de Newcastle étaient employés simplement à faire des remblais, ou même étaient brûlés sur place pour éviter l'encombrement aux abords de la mine. Depuis qu'on est parvenu, au moyen d'une opération vraiment pratique, à débarrasser ces *menus* des matières étrangères qui les souillent, on ne perd plus rien d'un minéral si précieux, dont la consommation semble croître avec une rapidité qui finira, dans un avenir assez éloigné, il est vrai, par devenir inquiétante.

D'abord tentée sur des charbons pyriteux des Vosges, pratiquée en 1840 dans l'Allier, bientôt répandue à Saint-Étienne, essayée en 1846 par des fabricans de coke de Valenciennes, l'épuration de la houille est devenue depuis 1848, époque à laquelle elle a été adoptée en Belgique, une opération commune. On commence par amener les charbons à un état convenable de grosseur, en les tamisant sur une grille qui en retient une partie et laisse passer l'autre, broyée alors entre des cylindres cannelés. Ce classement par ordre de grosseur, ayant une grande importance, est souvent l'objet de soins mul-

tipliés. Qu'on se figure maintenant une caisse en bois pleine d'eau, divisée en deux compartimens inégaux, que dans le plus grand, sur un grillage, soient placés les morceaux de houille à épurer, que dans le plus petit se meuve verticalement un piston : l'eau, refoulée par ce piston à travers le grillage, soulèvera les morceaux de charbon, qui, puisqu'ils sont censés avoir à peu près le même volume, se classeront, au bout de quelques coups de piston, suivant la loi élémentaire des densités. En d'autres termes, les matières déposées sur le grillage se seront placées par couches sensiblement horizontales, et de telle sorte que les plus lourdes, c'est-à-dire les substances étrangères, seront au fond, et que les plus légères, c'est-à-dire la houille, seront à la surface. On n'aura donc qu'à enlever avec précaution, à l'aide d'une pelle, toute la partie supérieure du dépôt, ou mieux un système mécanique opérera cet enlèvement de manière à ne point donner de temps d'arrêt, et on retirera de temps en temps les matières stériles. Tel est le procédé d'épuration de la houille réduit à sa plus simple expression; poussé à une grande limite de perfectionnement, c'est-à-dire à ce point où le charbon est réellement pur et où les matières stériles ne retiennent plus de charbon, il devient compliqué et dispendieux, et il y a un calcul très précis à faire pour savoir si la valeur supérieure ainsi donnée aux produits compense les frais qu'ils ont coûté.

Parmi les combustibles minéraux produits artificiellement, il faut encore mentionner ce qu'on appelle les *agglomérés*, sorte de charbon qu'on forme en mélangeant à chaud des menus pulvérulens avec des matières goudronneuses fournies par la fabrication du gaz d'éclairage, et en les comprimant fortement dans des moules. Les briquettes ainsi obtenues conviennent bien au chauffage des navires à vapeur, parce que le chargement est d'un facile arrimage; elles ont aussi été employées par quelques-unes de nos compagnies de chemins de fer, notamment par celle du Nord. D'un bon usage au point de vue de la production de la vapeur, elles offrent réellement tous les avantages de la houille en gros morceaux. On connaît enfin un autre combustible artificiel qui, sous le nom de *coke d'anthracite* (deux mots qui jurent ensemble d'après ce que l'on a vu tout à l'heure), fait quelque bruit en ce moment, et mérite d'être soumis sérieusement à l'épreuve de la pratique : il s'agit cette fois d'un mélange intime de houille grasse et d'anthracite dans la proportion de 1 à 2, qui, sous l'action d'une forte chaleur, donnerait un produit homogène bien agglutiné et très propre aux usages industriels.

Sur les 448 concessions de mines de charbon qui existaient en France en 1852 et embrassaient environ 4,776 kilomètres carrés, 286 seulement étaient exploitées; répandues dans 29 départemens, elles avaient en feu 460 machines à vapeur, représentant ensemble

une force de 12,880 chevaux, et 79 manéges. La Loire, le Gard et l'Aveyron étaient les trois départemens qui offraient le plus grand nombre de concessions houillères : ils en contenaient respectivement 70,45 et 33. En 1852, sur les 512,781 francs qui forment la totalité de la redevance proportionnelle perçue, au taux du vingtième, sur le produit net de l'exploitation des mines nationales de toute nature, 485,193 francs représentent la part de la seule extraction des combustibles minéraux, et sur cette somme plus de 300,000 fr. viennent du département de la Loire (183,764 fr.) et de celui du Nord (120,340 fr.). Cet impôt correspondrait à un bénéfice annuel de 9 millions de francs au moins, après qu'on aurait défalqué la redevance proportionnelle elle-même, la redevance fixe et le décime de guerre, du produit net calculé d'après la base de perception. D'après l'évaluation du comité des houillères françaises, l'établissement d'une exploitation livrant annuellement 1 million de quintaux métriques de charbon exige, suivant les bassins, un capital de 3 à 5 millions de francs, soit en moyenne de 4 millions au moins, ce qui correspondrait aujourd'hui à un capital total de 250 millions de francs engagé dans l'industrie indigène. En 1852 toutefois, l'extraction était beaucoup plus faible, et la même proportion n'indique plus qu'un capital de 204 millions de francs, qui, comparé au bénéfice correspondant, donne un intérêt de 4 fr. 40 pour 100, et le comité des houillères ne l'estime pas, de son côté, à 5 pour 100. S'il est possible d'accepter un chiffre aussi modique comme représentant en moyenne le bénéfice de l'industrie des combustibles minéraux, je ne puis admettre qu'un revenu aussi minime soit celui du capital immobilisé dans les grandes entreprises de nos compagnies d'Anzin, du département de la Loire, de Blanzy, de Commentry, de la Grand-Combe, qui absorbent certainement ensemble les quatre cinquièmes des capitaux engagés dans cette branche de l'industrie minérale. Il n'est permis du reste, on le conçoit, d'émettre en cette matière que de simples conjectures, et des difficultés presque insurmontables s'opposent à ce qu'on recueille des renseignemens un peu exacts sur la valeur relative des exploitations houillères.

Il existe en France soixante-deux bassins houillers, dont les principaux sont ceux de la Loire et du Nord; ceux de Saône-et-Loire et du Gard viennent ensuite par ordre d'importance, tout en ne produisant ensemble que 10 millions de quintaux métriques; puis il n'y a plus que cinquante-huit petits bassins, qui jouent un rôle tout à fait secondaire vis-à-vis des précédens, — vis-à-vis surtout des deux premiers, dont les productions réunies sont égales à la moitié de notre production totale, — mais dont quelques-uns sont susceptibles de recevoir un grand développement. En 1836, le résumé des travaux statistiques de l'administration des mines a donné un tableau

de l'exploitation des combustibles minéraux à partir de 1814. Antérieurement à cette date, on connaît quelques chiffres relatifs soit aux dernières années du XVIIIe siècle, soit aux premières du XIXe; postérieurement à 1835, les publications officielles permettent d'apprécier l'importance successivement croissante de notre industrie houillère. Elles ne nous font défaut que pour la période la plus récente, puisque le dernier résumé s'arrête à l'année 1852. On peut essayer de combler cette lacune regrettable au moyen d'une remarque faite pour la première fois par M. Adolphe Brongniart. Le savant académicien a observé que la production française doublait tous les treize ans. Dès lors, si cette loi de progression, qu'aucun fait n'est venu infirmer encore, n'a pas cessé de s'appliquer, la production française, qui était en 1842 de 35,920,843 quintaux métriques, devait être en 1855 de 71,841,686 quintaux métriques, et très certainement ce chiffre est encore au-dessous de la vérité. Si nous nous en tenons aux nombres parfaitement sûrs, nous trouvons que la production indigène, qui était en 1787 de 2,150,000 quint. métriques, en 1802 de 8,441,800 quintaux métriques, a atteint à peu près le même chiffre en 1814, et a fourni successivement à notre industrie en 1820 10,936,578 quint. métriques, — en 1830 18,626,653 quint. métriques, — en 1840 30,033,820 quint. métriques, — en 1850 44,335,700 quintaux métriques. On a vu déjà qu'en 1852 elle ne dépassait point encore 50 millions de quintaux métriques, chiffre inférieur de 1,500,000 environ à celui de notre production en 1847 : telle a été l'influence de la révolution de 1848 sur la partie la plus importante de notre propriété souterraine. La révolution de 1830 n'avait eu qu'un contre-coup insignifiant : en 1831, la production houillère avait diminué de 1 million de quintaux métriques, mais elle avait crû du double en 1832. D'après le classement rationnel adopté par l'administration des mines, l'emploi du combustible minéral en France se répartit ainsi entre les groupes principaux de consommateurs : l'industrie en général en prend à elle seule les deux tiers; le reste se partage entre le chauffage domestique (un cinquième), l'industrie des transports terrestre, fluviale et maritime (un douzième), et l'extraction des substances minérales (un vingtième). Le remarquable développement de nos chemins de fer, qui consomment en ce moment par année 7 millions de quintaux métriques environ, explique la part considérable qui revient surtout dans l'accroissement de la consommation à l'industrie des transports.

Le tableau de l'industrie des combustibles minéraux en France appelle quelques rapprochemens naturels avec l'Angleterre et aussi avec la Belgique (1), qui nous a récemment dépassés et nous a relé-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mars 1855, *les Charbonnages de la Belgique*, par M. A. Esquiros.

gués au troisième rang dans l'ordre de la production houillère. Un bulletin très utile, inséré depuis la fin de 1851 dans les *Annales des Mines*, nous donne sur l'industrie étrangère, et notamment sur l'industrie anglaise, de précieux renseignemens extraits en grande partie des communications faites au gouvernement par ses agens consulaires et diplomatiques. Un savant et intéressant article publié, il y a un an (1), sur le bassin houiller de Newcastle, nous apporte aussi d'utiles informations sur la puissance gigantesque de l'industrie et du commerce des combustibles minéraux dans la Grande-Bretagne. Tout d'abord nous y trouvons une preuve éclatante de la supériorité prodigieuse de l'industrie houillère anglaise. Le capital engagé dans la totalité des mines de charbon françaises est précisément égal au montant des sommes que représente le seul ensemble des houillères du nord de l'Angleterre, et le vingtième, soit 12,500,000 francs, correspond à l'une quelconque des principales entreprises. Les entreprises de deuxième, troisième et quatrième ordre sont respectivement formées au capital de 5 millions, 1 million et 400,000 francs environ, et ces petits établissemens sont de beaucoup les plus nombreux. Comme les industriels sont un peu les mêmes en tous pays, l'auteur anglais constate qu'il s'est heurté, dans ses tentatives d'évaluation, contre des difficultés semblables à celles qu'une enquête industrielle rencontre infailliblement en France. « Les propriétaires, dit-il, sont ordinairement silencieux sur de tels sujets, et toutes recherches de cette nature sont regardées avec grande jalousie. » Lorsqu'il a procédé à ses investigations relativement aux bénéfices probables des industriels houillers, il a rencontré comme nous-même une estimation fort basse, et il incline du reste à croire que ces bénéfices sont généralement exagérés par l'opinion publique. Quand il cite ensuite l'appréciation d'un directeur expérimenté de houillère qui suppose un revenu moyen de 10 pour 100, en ne tenant pas compte de l'amortissement du capital enfoui dans la mine, on voit du moins qu'il met en avant un chiffre vraisemblable pour estimer ce profit industriel.

La grande houillère de Stelton, dans le comté de Durham, produit par ses huit puits environ 12,000 quintaux métriques de charbon par jour, et le double dans les momens de grande activité commerciale. La maison Andrew Knowles et fils, du Lancashire, extrait quotidiennement 24,000 quintaux métriques. Il est tel de ces établissemens exceptionnels dont la production ne peut se comparer qu'à celle d'un pays tout entier. L'extraction journalière dont je viens de parler correspond à une extraction annuelle de 7,200,000 quintaux métriques au moins; si on se rappelle à quel chiffre se

(1) Dans le *British Quarterly Review*, january 1, 1857.

montait notre production indigène en 1852, on voit alors que sept industriels semblables pourraient remplacer la France entière dans la part pour laquelle ses mines contribuent à la consommation houillère. Nous savons que la compagnie des mines d'Anzin offre un chiffre annuel encore plus élevé. On a fait, au sujet du géant maritime dont le lancement laborieux préoccupe depuis quelque temps l'attention du public européen, un curieux rapprochement : c'est que son tonnage de 23,000 tonneaux équivalait à peu près au double du tonnage de toute la marine britannique sous le règne de Henri VIII. J'ignore s'il existait à cette époque un relevé régulier de cette marine; mais, en nous bornant aux navires spécialement affectés au service militaire, dont la plus ancienne liste daterait d'Édouard VI (1546), nous trouverons un tonnage total qui n'est que la moitié de celui du *Léviathan*. Lorsque l'Angleterre voulut résister à la fameuse *Armada* de Philippe II, on chercha tous les bâtimens en état de servir, et on en trouva 197, qui offraient ensemble un tonnage de 30,000 tonneaux, peu supérieur, comme on le voit, à celui du *Léviathan*. Il n'est pas besoin de remonter aussi loin dans les annales de l'industrie houillère pour trouver un terme analogue de comparaison à ces véritables *Léviathans* qu'elle aussi peut mettre en ligne. Le chiffre actuel de la production d'Anzin représente celui que l'extraction de toute la France atteignait en 1823. Relativement à la production de l'Angleterre, il est impossible de donner une série de nombres analogue à celle qui m'a servi à montrer l'augmentation progressive de la nôtre. Je trouve seulement dans divers documens que la Grande-Bretagne produisait en 1839 310,244,470 quintaux métriques de houille, — en 1848 347,547,500 quint. métr., — en 1854 646,614,010 quint. métr., — en 1855 644,530,700 quint. mét., — en 1856 677,117,770 quint. métriques. Il faut admettre que l'extraction anglaise est aujourd'hui à peu près décuple de l'extraction française.

En Belgique, d'après le document officiel le plus récent, qui ne va pas au-delà de l'année 1850, il y avait à cette date, sur 592 siéges d'exploitation, 408 siéges actifs, sur lesquels étaient en feu 605 machines à vapeur d'une force totale de 29,406 chevaux, et qui produisaient 58,205,880 quintaux métriques, c'est-à-dire déjà 14 millions de plus que la France. Pour l'année 1855, l'extraction belge aurait été de 82,584,160 quintaux métriques; l'écart est donc toujours dans le même sens, mais un peu moins considérable.

L'homme, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'insister sur ce point, a fatalement procédé en sens contraire de l'aménagement rationnel de la propriété souterraine : il a naturellement commencé à prendre ce qu'il lui était le plus facile d'atteindre. Après avoir extrait le charbon à ciel ouvert, il s'est attaqué à celui qui se trouvait immé-

diatement à sa portée. Malgré une appréciation de plus en plus exacte des véritables conditions de l'exploitation des mines, il n'est finalement descendu qu'à quelques centaines de mètres, et n'a aujourd'hui touché, principalement en France, qu'à la partie tout à fait supérieure des bassins. Le plus profond de nos puits houillers est ce puits du bassin de la Loire qui a le premier atteint le prolongement des couches du système de Rive-de-Gier sous celui de Saint-Étienne, et qui doit être cité comme un exemple de l'obstination et de la hardiesse que réclame souvent l'industrie minérale; il a plus de 600 mètres, mais c'est un ouvrage tout à fait exceptionnel. Partout ailleurs le chiffre oscille généralement entre 300 et 400 mètres. Néanmoins, dans quelques régions carbonifères, commence à être soulevée sérieusement la question si intéressante de l'approfondissement des mines. Déjà en Belgique, où les puits sont plus profonds qu'en France, le gouvernement a fait de ce problème industriel l'objet d'un concours extraordinaire, et l'a posé ainsi : « indiquer un système complet de moyens rationnels et pratiques de porter l'exploitation des houillères à 1,000 mètres au moins de profondeur, sans aggraver sensiblement les conditions économiques dans lesquelles on opère aujourd'hui. » En effet, dès que, prenant le contrepied de la devise bien connue de Fouquet, le mineur voudra descendre, il se trouvera aux prises avec des difficultés très sérieuses, mais qui ne seront pas, tout porte à le croire, vraiment insurmontables. Le mineur s'est trouvé à coup sûr dans une position bien plus défavorable quand il lui a fallu creuser un puits, traverser des niveaux d'eau comme dans le nord de la France, assécher régulièrement les travaux souterrains, les aérer; cependant il est ainsi arrivé à plusieurs centaines de mètres : il ira plus loin encore.

Les capitaux qu'absorbera l'industrie houillère seront de plus en plus considérables, à en juger par ceux qu'elle exige aujourd'hui : le seul creusement d'un puits de quelques centaines de mètres engloutit en quelques années plusieurs centaines de mille francs. En 1843, une compagnie houillère du Nord a dépensé 1,700,000 francs pour atteindre le terrain houiller à 140 mètres seulement de profondeur. Bien que le fait soit exceptionnel, il semble presque sur le point de se renouveler en ce moment dans la même région. On le voit cependant, les dépenses de creusement ne sont point en relation directe avec la profondeur des puits à foncer. Le comité des houillères françaises porte à 250 millions de francs déjà le capital total engagé dans les exploitations de cette nature. — L'accroissement inévitable de température, qui peut se calculer en ajoutant à la température moyenne de l'extérieur (qui est de 10 degrés environ) 1 degré par trentaine de mètres, ne constituera pas la difficulté la plus grande pour le mineur : il pourra être combattu par un aérage

perfectionné. Quant à l'extraction et à l'épuisement des eaux, les poids des câbles et des tiges de pompes créeront des obstacles qui ne pourront être vraisemblablement surmontés que par l'introduction de relais. En effet, dans le premier cas par exemple, il se passera quelque chose d'analogue à ce qui avait lieu lors de l'immersion, malheureusement manquée à la première tentative, du câble sous-marin destiné à établir une communication télégraphique entre l'Angleterre et les États-Unis (1), opération où le poids de la partie qui sortait du vaisseau obligeait à en modérer le déroulement par l'action de freins très puissans. Si la longueur d'un câble de mines n'est pas comparable à celle du câble atlantique, le poids par mètre courant du premier, du moins s'il est fait avec du chanvre, est certainement quintuple du poids du second. Admettons qu'il soit sextuple, c'est-à-dire qu'il ait la valeur moyenne de 3 kilogrammes : le poids total d'un câble d'un kilomètre serait de 3,000 kilogrammes, et engendrerait ainsi, en supposant que 20 quintaux métriques de charbon fussent enlevés à la fois, une résistance de 5,000 kilogrammes au moins, à l'instant où la charge quitte le bas du puits, c'est-à-dire à l'instant où cette résistance, qui diminue d'ailleurs rapidement et devient même négative, est maximum. Enfin j'ai dit précédemment combien la circulation des ouvriers dans les puits de mines offrait déjà de difficultés : on ne s'étonnera donc pas de voir le gouvernement belge mettre, parmi les points principaux du problème minéral qu'il pose aux ingénieurs de tous les pays, l'invention, « pour la descente et l'ascension des ouvriers mineurs, d'un moyen présentant toutes les conditions désirables au triple point de vue de la sûreté, de l'absence de fatigue et de l'économie. » M. Amédée Burat propose hardiment « d'organiser dans l'intérieur des mines des logemens d'ouvriers qui permettraient à ceux-ci de ne remonter au jour que deux fois la semaine. » Cette proposition, que je ne crois guère pratique, m'amène à dire quelques mots des conditions hygiéniques au milieu desquelles s'accomplit le travail du mineur, et d'un dernier ordre de précautions imposé à l'exploitant de ce genre de propriété souterraine.

III. — CONDITIONS PARTICULIÈRES DU TRAVAIL DES MINES.

Le travail des enfans dans les mines n'est pas régi par la loi de 1841 sur les usines et manufactures, dont les prescriptions concernant la durée du repos et la suppression des occupations nocturnes eussent été difficilement applicables aux exploitations souterraines.

(1) Voyez sur cette première tentative, dans la *Revue* du 15 octobre 1857, *la Télégraphie électrique entre les deux mondes*, par M. Laugel.

Il n'existe à l'égard des enfans qu'une mesure réglementaire, inscrite dans le décret impérial du 3 janvier 1813, aux termes duquel ils ne peuvent être employés dans les mines avant d'avoir atteint l'âge de dix ans : on sait que dans les usines et manufactures les enfans peuvent être reçus dès l'âge de huit ans. La même limite est naturellement adoptée en Belgique, où notre décret de police minérale est resté en vigueur; elle a même été empruntée par l'Angleterre, qui, avec l'acte fondamental de 1842, a fait un premier pas dans la voie d'une surveillance administrative des houillères. Il est à remarquer à ce propos que le gouvernement anglais avait été littéralement contraint par l'opinion publique à se départir de l'extrême réserve qu'il apporte habituellement dans ses relations avec l'industrie. Les détails les plus affligeans pour l'humanité avaient été révélés par les enquêtes faites dans les mines de houille. La tâche habituellement confiée aux plus jeunes enfans est la manœuvre de ces portes d'aérage qui dirigent le courant d'air à l'aide duquel est créée l'atmosphère artificielle de la mine, portes qu'il convient de n'ouvrir que pour donner passage aux wagons et de refermer aussitôt après. Ce n'est pas sans une émotion pénible qu'on pense à ces pauvres petits serfs de l'industrie minérale, qui, au lieu de jouir de l'air et de la lumière si nécessaires à leur développement physique et moral, passaient leurs jeunes années accroupis dans l'obscurité et occupés à un travail d'une si abrutissante monotonie qu'il les conduisait fréquemment à l'idiotisme. Le bill de 1842 a d'ailleurs apporté une grande modification dans les habitudes des industriels houillers, en prohibant complétement l'emploi des femmes dans les mines de charbon. La France n'a jamais connu, il faut le dire, cet usage barbare; mais, dans certaines mines de la Belgique, les jeunes filles sont encore occupées concurremment avec les jeunes garçons au transport intérieur de la houille, sans qu'aucune différence dans le costume vienne désigner la différence des sexes à l'œil du voyageur souterrain. Je n'ai pas besoin d'insister sur la dépravation qui est la conséquence naturelle de la promiscuité des sexes dans de semblables conditions. Il est pénible d'ajouter qu'avant le bill de 1842, il existait en Angleterre quelques mines où les hommes et les femmes travaillaient ensemble dans un état complet de nudité.

Attendre l'âge de dix ans pour commencer la pénible carrière du mineur, c'est encore devancer la limite fixée par la nature, et ceux qui se livrent trop jeunes au travail souterrain restent souvent contrefaits. Le mineur est en général reconnaissable par sa maigreur et sa pâleur habituelles, par le développement excessif des muscles du tronc, par un corps voûté, par une démarche boiteuse. Les difficultés de l'aérage des mines n'expliquent que trop bien l'apparence

maadive du mineur. Dans son intéressant *Dictionnaire d'hygiène et de salubrité*, le docteur A. Tardieu regarde l'*anémie des mineurs* comme constituant, par l'ensemble des symptômes ordinaires, une véritable affection scorbutique. L'anémie et l'asthme, conséquences immédiates de l'air vicié qui se respire trop fréquemment dans les mines, ne sont pas les seules maladies auxquelles les ouvriers soient sujets; ils sont particulièrement atteints d'affections rhumatismales, de maladies scrofuleuses, de phthisie pulmonaire, de maladies de l'épine dorsale, contractées durant le travail fatigant qui leur est échu en partage. On sait d'ailleurs que l'industrie minérale est au nombre des industries dont les ouvriers travaillent indistinctement le jour et la nuit. Quelquefois on répartit entre trois *postes*, de huit heures chacun, les vingt-quatre heures de la journée de travail; autrement on divise celle-ci en deux parties égales, et la série *diurne* alterne avec la série *nocturne* par huitaine ou par quinzaine.

La population condamnée à vivre dans des conditions aussi défavorables compte dans les trois pays que nous considérons, et pour la seule industrie houillère, plus de 300,000 individus. Sur ce nombre, 220,000, dont 2,642 femmes employées, bien entendu, à l'extérieur, appartiennent à l'Angleterre, 48,000 au moins à la Belgique, et 40,000 à la France. On trouve quelques chiffres, particuliers à la vérité au pays de Galles, mais de nature à préciser les causes de lente détérioration à laquelle est soumise la population des mines, dans un mémoire sur les maladies des mineurs fait, en 1855, par M. Herbert Mackworth, un des inspecteurs des houillères de l'Angleterre. Ce fonctionnaire estime que la mortalité des mineurs de 10 à 25 ans est triple de celle assignée en général par la statistique aux individus du même âge, et que la proportion était encore plus déplorable autrefois pour les enfans de moins de dix ans; il ajoute qu'à Merthyr, où le choléra a sévi avec violence, l'épidémie a fait trois fois moins de ravages que les maladies propres aux mineurs parmi les ouvriers des houillères de la contrée, et qu'enfin, pour les mineurs âgés de 15 à 25 ans, le tiers des morts est dû aux maladies des organes respiratoires. D'autre part, M. A. Tardieu assure qu'entre 30 et 40 ans une vieillesse prématurée apparaît chez les ouvriers souterrains, et que ceux-ci dépassent rarement la cinquantaine. On comprend alors pourquoi, parmi les hommes employés dans les houillères anglaises, le nombre de ceux qui sont âgés de moins de 20 ans est supérieur de 15,000 environ au nombre de ceux qui dépassent la vingtième année.

La profession du mineur houiller n'est pas seulement pénible et malsaine, elle est encore excessivement périlleuse en raison des difficultés en quelque sorte inhérentes à l'exploitation de cette branche de la propriété souterraine. En 1855, 956 ouvriers ont péri de

mort violente et accidentelle dans les 2,600 houillères de la Grande-Bretagne : ainsi chaque million de tonnes de charbon y a coûté 15 vies humaines. En 1854, pour cinq des six districts entre lesquels est maintenant partagé le royaume-uni au point de vue de cette surveillance administrative, on comptait 893 morts d'ouvriers, dont 321 dues à des éboulemens, 231 dues à des accidens de puits (rupture du câble, etc.), 192 occasionnées par des explosions de grisou, et 148 attribuées à diverses causes. Le nombre total des morts était d'ailleurs de 1,045 pour les six districts. « Un houilleur nous disait, écrit l'auteur de l'article du *British Quarterly Review*, que, pour une cause quelconque, un ouvrier pouvait être bien sûr d'être sacrifié à 40 ou 45 ans. En examinant quelques centaines de jeunes mineurs, nous avons découvert qu'un petit nombre seulement avaient échappé à toute espèce d'accidens. De jeunes garçons basaient toute leur chronologie sur les dates mêmes des accidens dont ils avaient été victimes. »

En Belgique, les comptes-rendus publiés par le ministère des travaux publics donnent avec un véritable luxe la statistique des accidens de mines; chaque fait y est, depuis une trentaine d'années, l'objet d'une analyse détaillée et méthodique; je me bornerai à considérer l'année 1850, choisie par l'administration française pour un travail analogue. Les seules houillères de ce petit royaume occupaient alors à l'intérieur 36,430 ouvriers, parmi lesquels on compte 3,495 femmes, dont 1,221 âgées de moins de seize ans. Les accidens sont au nombre de 156, et ont fait 270 victimes; près de la moitié (84) des morts sont dues au grisou, 46 mineurs ont été tués par des éboulemens, 24 par des ruptures de machines, câbles, engins, etc., 18 par les chutes dans les puits, 3 par des asphyxies, etc. Si la Belgique nous est, quant au nombre des morts, très supérieure, elle nous est très inférieure, on va le voir, quant au nombre des blessés, ce qui tendrait à faire croire que ce dernier relevé a été fait avec plus d'exactitude par notre administration. Il est bien entendu d'ailleurs que la Grande-Bretagne occupe le premier rang dans la funèbre statistique : produire vite et beaucoup, telle semble être en Angleterre la devise de cette industrie comme de toute autre, et les travaux souterrains y sont menés avec peu de prudence.

Le dernier résumé statistique de l'administration des mines de France ne donne que pour 1850 le tableau général des accidens survenus dans les exploitations minérales de toute nature; mais quelques chiffres insérés dans le rapport du ministre des travaux publics à l'empereur, qui se trouve en tête de la publication officielle, permettent en outre de comparer cette année aux années 1842 et

1844, peu différentes d'ailleurs dans les résultats généraux. En 1842, les accidens survenus dans les exploitations de combustibles minéraux, qui occupaient 28,149 ouvriers, ont tué 122 individus et blessé 809 autres. Ces accidens comprenaient 237 chutes d'ouvriers dans les puits (20 morts), 131 ruptures de machines, câbles, engins ou chutes de tonnes (11 morts), 77 explosions de grisou (23 morts), etc. En 1844, le nombre des victimes était de 783 seulement, sur lesquelles on ne compte que 91 morts; les explosions n'avaient tué que 2 ouvriers et en avaient blessé 25. En 1850 enfin, le tableau détaillé qui concerne cette année permet une précision bien plus grande. On y voit que les mines de houille, d'anthracite et de lignite occupaient respectivement : 21,131, — 1,342, — 1,333 ouvriers à l'intérieur; 7,342, — 351, — 152 à l'extérieur; 28,473, — 1,693, — 1,485 en totalité; qu'elles avaient été le théâtre de 451, 78 et 5 accidens, ayant tué 117, 2 et 3 ouvriers, et en ayant blessé 395, 77 et 4. Sur les 598 victimes de l'industrie houillère, 122 avaient donc péri. On a ainsi une idée de la nature périlleuse des diverses sortes de mines de combustible minéral. On voit que les mines de houille proprement dites sont de beaucoup au premier rang, et que les mines de lignite offrent peu de dangers.

Si l'on recherche quelles sont les causes les plus habituelles de ces accidens, dont l'ensemble présente, on l'a sans doute remarqué, une notable amélioration relativement aux deux années dont je parlais tout à l'heure, on trouve qu'elles se succèdent dans le même ordre qu'en Angleterre, que les éboulemens souterrains ont fait 450 victimes, dont 73 morts, les ruptures de machines, etc., 141 victimes, dont 6 morts, les chutes dans les puits, 47 victimes, dont 17 morts, les explosions de grisou, 22 victimes, dont 8 morts. Les 634 accidens de 1850 comprennent encore les coups de mines, les asphyxies et les inondations, qui ont occasionné la mort de 11 ouvriers : 25 individus ont en outre été blessés par la première de ces causes.

La première catégorie d'accidens comprend, indépendamment des éboulemens de quelque étendue qui sont fort rares, les chutes excessivement fréquentes des blocs de charbon ou de la roche supérieure, qui se détachent brusquement au moment même où les ouvriers les attaquent, et sous lesquels ils sont écrasés ou tout au moins estropiés. Dans la deuxième et la troisième se rangent, à côté d'accidens divers et sans qu'on puisse les séparer, les dangers inhérens aux systèmes actuellement usités pour la circulation des ouvriers dans les puits des houillères. L'emploi des échelles, regardé comme une des causes les plus sérieuses d'affaiblissement de la constitution des mineurs, et l'usage des tonnes, perfectionné d'ailleurs par la pose de guides le long des parois du puits, entrent dans ce

total pour des proportions qu'il est regrettable de ne pouvoir connaître et comparer. Je ne dois pas oublier de mentionner ici l'ingénieuse et hardie invention d'un chef d'atelier de la compagnie d'Anzin, M. Fontaine, qui, au moyen d'un parachute, combat victorieusement les ruptures de câbles. Une centaine de mineurs, qui auraient infailliblement été précipités au fond du puits à la suite de semblables ruptures, si l'appareil n'avait pas fonctionné, doivent la vie à ce mécanisme, dont je ne puis mieux donner une idée qu'en rappelant l'effet qui se produirait si l'on ouvrait une paire de ciseaux dans un tuyau. Deux leviers pointus sont normalement maintenus, durant la circulation de la cage dans le puits, à une distance suffisante des parois. En cas de rupture du câble, un ressort, qui se détend brusquement, fixe instantanément les griffes de ces leviers dans des madriers, et la cage reste suspendue en l'air. Un couvercle solide reçoit la partie du câble qui est attachée à cette cage, et dont on sait que le poids pourrait, si elle est d'une certaine longueur, assommer les hommes. On a vu quelquefois des ouvriers avoir ainsi au-dessus de leurs têtes 524 mètres de câble, soit 2,620 kilogrammes. Lorsque l'arrêt brusque a lieu dans un mouvement ascensionnel, il se fait naturellement à peine sentir; mais, s'il se produisait pendant la descente d'une cage, il serait à craindre que le choc ne fût très violent et réellement compromettant pour la sécurité des mineurs : il ne paraît pas que ces appréhensions aient été justifiées jusqu'à présent.

Quant aux explosions du gaz hydrogène carboné, irrespirable d'ailleurs comme tous les gaz délétères qui se dégagent dans la mine, il convient de s'y arrêter quelques instans, eu égard aux conséquences désastreuses qu'elles entraînent. Là où se produit une explosion, un grand nombre des ouvriers est brûlé, et le reste court risque d'être asphyxié par les gaz qui viennent remplir les travaux après l'inflammation du grisou. On a vu des tonnes lancées par les puits ainsi qu'une bombe par un mortier, et des mines entières dévastées comme si elles avaient été le théâtre d'une de ces trombes qui viennent quelquefois ravager certaines vallées. Je crois devoir emprunter à l'article déjà cité du *British Quarterly Review* le récit émouvant d'une descente dans une mine du bassin de Newcastle, faite à la suite d'une de ces catastrophes dont les houillères de cette région sont trop fréquemment le théâtre (1).

« Rien peut-être ne remplit l'esprit d'une plus profonde tristesse que de

(1) Au commencement de l'année dernière, une explosion de grisou a tué d'un seul coup 170 ouvriers, c'est-à-dire la moitié du personnel intérieur de la mine, et allumé un incendie dont la flamme, dépassant de plusieurs mètres l'orifice de la cheminée d'aérage, projetait au loin une funèbre lueur.

se trouver, comme cela nous est arrivé, à l'orifice d'une houillère qui a été récemment le théâtre d'une explosion. Un jour ou même une heure auparavant, elle offrait le spectacle d'une dévorante activité et d'une évidente prospérité, dont les signes se manifestaient partout. Les paniers de charbon montaient continuellement, et étaient versés en toute hâte dans les wagons bruyans, après avoir été lancés sur les treillis sonores des grands cribles. Hauts étaient les appels des hommes, les chants et les rires des jeunes gens, et la grande et lourde machine à vapeur ne cessait de pomper et de tirer avec des soupirs, des gémissemens et des mouvemens de géant. Maintenant tout est immobile, silencieux, tout inspire l'effroi. Un ou deux mineurs graves et attristés attendent le directeur à l'entrée de la mine. La machine à vapeur est sans bruit; les molettes qui surmontent le puits, dont la rotation continuelle attirait les regards, ne font plus aucune évolution; les wagons reposent inutiles et en désordre. Par extraordinaire, les jeunes gens et les enfans sont vus pleurans; les chaumières des mineurs sont fermées comme si ce jour était un dimanche.

« Descendons maintenant avec le directeur : combien la mine est différente d'elle-même! Au bas du puits, où l'on trouvait d'habitude un groupe de mineurs fumant et plaisantant, tout est silencieux. Nous descendons du panier qui nous a amenés sans que nul vienne nous aider de son complaisant appui. A peine avons-nous fait quelques pas dans la mine, que nous reconnaissons les traces de la catastrophe. Aucun mouvement ne se produit. Les galeries, autrefois si encombrées, sont libres et sans bruit. Un convoi entier de wagons de charbon est au repos sur le chemin de fer. Aucun cheval, aucun conducteur ne paraît. L'explosion a eu lieu dans quelque partie éloignée de la mine. Nous voyons çà et là, en approchant, la faible lueur d'une lampe de Davy, tenue par un mineur qui cherche les cadavres de ses compagnons. Là, il nous faut passer sur une masse de pierres et de charbons qui ont été renversés par la force de l'explosion. Plus loin, les parois de la galerie portent les traces du passage du gaz enflammé. Nous rejoignons enfin ceux qui cherchent à retrouver les corps de deux ou trois mineurs qui doivent avoir péri en cet endroit. D'énormes blocs du toit ont été arrachés par le grisou, auquel ils faisaient obstacle; on a pioché et enlevé une partie des décombres pendant plusieurs heures. La scène est éclairée faiblement par nos trois ou quatre lampes, que nous levons de temps en temps pour jeter sur ces décombres un coup d'œil inquiet. Au bout d'une demi-heure, nous faisons une découverte, particulièrement émouvante pour ceux qui ne sont pas accoutumés à de semblables spectacles : nous apercevons une masse noire et inerte qui a toute l'apparence du charbon; mais il est reconnu que c'est un cadavre, et une inspection minutieuse prouve clairement en effet que ceci a été un homme vivant. Nous nous bornerons à dire que cette masse est décemment enveloppée et montée au jour. Pour nous, cette scène nous fait mal; d'ailleurs la place n'est pas sans danger, car les terribles effets de la catastrophe ont ébranlé le toit et déplacé les étais. Le fracas subit que nous avons entendu une ou deux minutes auparavant était produit par la chute du charbon dans la galerie même que nous venions de traverser. »

Le grisou, produit peut-être lors de la fermentation qui a dû ac-

compagner la décomposition des végétaux houillers, est en quelque sorte emprisonné au milieu du charbon, d'où il s'échappe avec un bruit très distinct et parfois en linéamens blanchâtres auxquels il doit sans doute son nom. Il se rencontre particulièrement dans les endroits où les couches sont dérangées et dans les meilleures qualités de houille. La tension en est si considérable qu'une fois, dans une mine anglaise, un bloc de charbon de plus de 11,000 kilogrammes a été violemment chassé en avant sous cette seule influence. Le dégagement du grisou est variable et paraît être en relation avec la pression atmosphérique; il est plus abondant dans les temps d'orage. Très léger, il monte à la partie supérieure des galeries et se loge dans les angles, d'où il est difficile de le chasser. On prévoit la sollicitude constante que réclame, pour l'aérage et l'éclairage des travaux, la surveillance d'une houillère à grisou.

Un fait singulier donnera une idée de l'abondance déplorable du grisou dans les mines de Newcastle. Un ingénieur anglais eut l'idée de mettre un tube de 0m10 de diamètre en communication avec une partie, abandonnée depuis dix-neuf ans et isolée, d'une de ces houillères où chaque pore du charbon pourrait en quelque sorte être utilisé comme bec de gaz. On doit estimer à 1 million de mètres cubes environ la quantité annuelle d'hydrogène carboné qui s'est jusqu'à présent dégagée par cet orifice, ce qui conduit à conclure que le grisou doit être fortement comprimé dans les couches qui le recèlent. Le tube fut amené à quelque hauteur au-dessus du sol, et ce gigantesque bec de gaz naturel fut allumé; il brûle ainsi jour et nuit depuis dix-neuf ans, vacillant au gré des vents. En 1846, la chaleur, développée par une explosion de grisou, acquit une telle intensité qu'elle transforma en coke, sur quelques millimètres d'épaisseur et sur une superficie considérable, les parois de charbon de la mine. Dans les seules houillères du nord de l'Angleterre, le nombre des victimes du grisou est évaluée, de la fin de 1799 au mois de mars 1841, d'après des renseignemens dignes de foi, à 1,480, et on le croit au-dessous de la vérité. Dans les mines de Durham et du Northumberland, le même nombre est, de 1756 à 1843, fixé à 1,491. Enfin les principales explosions de houillères d'une période récente de sept ans auraient fait périr 1,099 ouvriers.

Parmi les causes secondaires d'accidens de mines, il en est une qui se rattache directement, ainsi d'ailleurs que les explosions, à l'histoire administrative de la propriété minérale : je veux parler des inondations. C'est à la suite de deux terribles catastrophes survenues dans la province de Liége que fut promulgué le décret impérial du 3 janvier 1813 sur la police souterraine. Le 10 janvier 1812, une explosion de grisou avait tué 78 mineurs; le 28 février,

une irruption subite d'eau envahit une mine où se trouvaient 93 ouvriers; 22 périrent, mais les 71 autres purent être sauvés, après six jours de travaux habilement menés de l'intérieur et de l'extérieur, grâce au dévouement, au sang-froid et à l'habileté du maître mineur Hubert Goffin, dont le dévouement excita alors un enthousiasme général que les contemporains n'ont point oublié (1), et à qui l'empereur Napoléon envoya aussitôt la décoration de la Légion d'honneur. Ces deux grands désastres, aussi rapprochés, ne pouvaient manquer d'exciter la sollicitude du gouvernement français. Au nombre des mesures de prudence qui furent prescrites à partir de cette époque, se trouve l'obligation capitale, rappelée dans tous les cahiers de charges des concessions de mines, de tenir un registre et un plan donnant la situation quotidienne des travaux, ainsi que l'indication de toutes les circonstances dont il importe de garder la trace. A défaut de cette précaution, la délivrance des ouvriers ensevelis sous un éboulement ou cernés par les eaux ne serait plus que le résultat du tâtonnement, et la vie de ces hommes utiles pourrait se trouver à chaque instant livrée à tous les hasards de leur périlleuse profession. Les plans seuls donnent le moyen d'éviter la rencontre des anciens travaux, source des plus grands périls, car ils sont toujours remplis d'eaux ou de gaz nuisibles. La nécessité de posséder ainsi un plan très exact des différentes parties d'une mine n'est pas seulement une question de sécurité. Ce plan est en outre indispensable pour l'exploitation même; il est d'un usage quotidien pour dégager l'inconnu du problème industriel, notamment dans l'étude des accidens de terrain dont il a été question à propos de la formation houillère proprement dite. Il sert par exemple, concurremment avec l'instinct du mineur et les coupes géologiques de la contrée, à résoudre les difficultés qu'offre le rapprochement des portions de couches interrompues et rejetées, et à en retrouver la relation primitive.

En regard des accidens de toute sorte auxquels est sujette la population ouvrière de l'industrie des combustibles minéraux, il n'est que juste de parler des institutions de prévoyance et de secours qui ont été organisées par ceux qui emploient cette population, — évaluée pour la France, en y comprenant les familles des ouvriers, à 150,000 âmes. Comme le remarque avec un légitime orgueil le comité des houillères, bien avant que la révolution de février eût fait violemment surgir les questions délicates et irritantes qui se rattachent à la classe des prolétaires, les concessionnaires des mines de

(1) Hubert Goffin et son fils vinrent à Paris, où ils furent l'objet d'une ovation universelle; tous les théâtres donnèrent des pièces de circonstance, dont plusieurs représentations furent jouées au bénéfice des mineurs liégeois.

charbon étaient spontanément entrés dans la voie de la bienfaisance, en créant pour leurs ouvriers des caisses de secours et de retraite, des hospices, des écoles pour l'éducation des enfans, en faisant bâtir des villages d'ouvriers, comme à Anzin notamment, en s'imposant enfin des sacrifices dans toutes les circonstances où la cherté des céréales compromettait le sort des classes nécessiteuses. Les grandes compagnies se font particulièrement et naturellement remarquer par leur sollicitude pour les ouvriers qu'elles occupent, et je dois mentionner au premier rang parmi celles-ci la compagnie des mines d'Anzin et celle des mines de la Loire. Seule, la première n'a pas institué de caisse de prévoyance, mais elle prend à sa charge tous les frais résultant des secours, des soins médicaux, des pensions dont les mineurs peuvent avoir besoin, ainsi que leurs familles. La seconde, — à l'instar du reste de la plupart des concessionnaires de mines, grands ou petits, qui ne se sont pas laissé rebuter par la résistance peu intelligente des ouvriers, au point de vue même de leurs intérêts, — avait organisé un système complet de prévoyance. Une caisse était alimentée par une retenue sur le salaire de chaque mineur, par le produit des amendes disciplinaires qu'encourt le personnel, par les dons de l'état, du département, des communes et des particuliers, enfin par une subvention volontaire de la compagnie, égale annuellement à la somme totale des retenues versées par les ouvriers. Cette caisse faisait face aux dépenses occasionnées par les soins médicaux donnés aux mineurs blessés ou malades et à leurs familles, par les secours en argent qui pouvaient leur être attribués suivant de certaines règles, par les indemnités pécuniaires accordées aux veuves et aux enfans des victimes d'accidens, etc. L'administration de la caisse était confiée à un conseil formé en partie au sein même de la compagnie et en partie parmi les ouvriers par la voie de l'élection, et les droits aux secours étaient l'objet d'un règlement détaillé. On retrouve les mêmes principes à peu près dans toutes les institutions de ce genre, mais les applications varient à l'infini. Ainsi la retenue sur les salaires est de 2 pour 100, de 3 pour 100 ou de 4 pour 100; la compagnie générale des mines de la Sarthe et de la Mayenne fait, suivant les usages locaux, une retenue de 5 pour 100, et subvient alors à toutes les dépenses qu'entraîne le service de secours. Du reste, toutes ces mesures n'empêchent pas la misère d'entrer au logis de l'ouvrier malade, car une allocation quotidienne de 50 centimes, de 75 centimes ou même de 1 franc, ne suffit pas pour faire vivre celui qui est devenu momentanément incapable d'exercer sa profession, alors même, quand il est marié, qu'il est aussi alloué à la femme et aux jeunes enfans une somme de 25 centimes.

Il ne semble pas qu'en Angleterre fonctionne aucune institution spéciale de cette nature. En Belgique au contraire, un système régulier est organisé depuis près de vingt ans. Les frais de maladies et de blessures des mineurs sont pris sur des caisses particulières à chaque concession houillère, alimentées par les subventions volontaires des propriétaires et une retenue de 2 pour 100 sur les salaires des ouvriers. En outre, pour chaque arrondissement, une caisse générale de secours supporte les dépenses qu'entraînent les pensions accordées aux infirmes, aux veuves, aux orphelins; les fonds proviennent d'une retenue de 1 pour 100 faite sur les salaires des mineurs, d'une somme égale versée par les exploitans, et d'une subvention de l'état annuellement votée par le pouvoir législatif. Il y a là une idée qui serait utilement appliquée en France, où une seule tentative faite dans cette voie, il y a quarante ans, pour le bassin houiller de Rive-de-Gier, est restée infructueuse. Cette cotisation des exploitans doit incontestablement produire un effet moral très salutaire sur les ouvriers, et elle gagnerait beaucoup à être régularisée en France, où le gouvernement s'est borné jusqu'à présent à faire à la sollicitude des concessionnaires de mines un appel qui a été d'ailleurs généralement entendu.

L'exploitation des combustibles minéraux ne soulève pas seulement des questions industrielles, elle soulève encore des questions commerciales, qui seront l'objet d'une prochaine étude. Si je me suis étendu autant sur les premières, la raison en est simple. M. Léonce de Lavergne rappelait récemment, devant l'Académie des Sciences morales, ce passage du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire : « Si les habitans voluptueux des villes savaient ce qu'il en coûte pour leur procurer leur pain, ils en seraient effrayés. » Sans vouloir diminuer la sympathie qu'excite à bon droit le sort de ces travailleurs de l'industrie agricole, qui, courbés sur la terre du lever du soleil à son coucher, en font surgir par un labeur opiniâtre, — lequel du moins se fait au grand jour et dans des conditions hygiéniques parfaites, — les ressources indispensables de l'alimentation publique, j'ai pensé qu'il convenait aussi d'accorder une part d'intérêt aux travailleurs de l'industrie houillère; j'ai pensé qu'il ne fallait pas laisser oublier ce qu'il en coûte à nos semblables pour nous procurer ce combustible minéral qu'on a si souvent et si justement appelé le *pain de l'industrie.*

E. LAMÉ FLEURY.

PEINTRES MODERNES

DE LA FRANCE

M. DECAMPS

Comme le paysage, la peinture de genre est de création moderne. Les anciens ne la connaissaient pas, et on peut douter qu'ils l'eussent appréciée. Leurs œuvres d'art étaient avant tout destinées à conserver le souvenir des grands hommes, à exalter les dieux, à orner les places publiques et les temples, à exciter le patriotisme ou la piété. En général, ils ne prirent dans la nature, pour sujet de leurs ouvrages, que la forme humaine dans ce qu'elle a de plus caractéristique, de plus élevé. Les types, les gestes, les attitudes, et jusqu'aux ajustemens de leurs personnages, sont en harmonie avec le but qu'ils poursuivent à travers des mythes et des allégories sans nombre, avec l'exaltation, la déification de l'homme. Ces préocupations de beauté élevée, de style, comme nous disons aujourd'hui, font à tel point partie de leur nature, dirigent leur goût d'une manière si absolue, qu'on les retrouve non-seulement dans leur architecture, dans leurs statues, dans leurs tableaux, mais jusque dans les compositions familières dont ils décorent les habitations et les monumens civils. En passant d'Athènes à Rome, l'art se modifia sans doute; il s'alourdit et perdit ce caractère d'extrême distinction qui place si haut les conceptions des Grecs, mais il en conserva néanmoins les traits généraux. Les murs des maisons de Pompéi sont couverts de petites scènes d'intérieur, de caricatures, que les artistes de nos jours au-

raient compris par le côté pittoresque, et qui rappellent, par la composition générale, l'agencement des groupes, la pureté du dessin, la simplicité des moyens employés, le grand art dont les *Noces Aldobrandines* ou les vases funéraires de la Grande-Grèce portent l'irrécusable empreinte. Les figurines en terre cuite qu'on a retrouvées en grand nombre, des jouets d'enfant, des ustensiles de cuisine, des natures mortes, les dessins des mosaïques qui servent de pavé aux plus humbles maisons, les lampes même et les poteries de toute sorte témoignent de ce goût pour la beauté simple, de ce sentiment distingué qui n'était pas l'apanage de quelques connaisseurs et de quelques artistes, mais se manifestait spontanément chez des populations entières, merveilleusement douées pour créer et pour apprécier des ouvrages dont la perfection n'a jamais été égalée.

A la renaissance des arts, pendant les XVe et XVIe siècles, les artistes italiens ne se préoccupèrent pas plus de la peinture de genre que ne l'avaient fait les anciens. A cette époque, nourries des grands souvenirs de l'antiquité païenne qui sortait de terre et de la poussière des bibliothèques comme par une résurrection, reprises après un long sommeil d'un amour jeune et fécond pour ces luttes de la pensée et ces arts étouffés pendant tant de siècles par l'indifférence ou l'aveugle hostilité du christianisme naissant, plus encore que sous les pieds des Barbares, exaltées par les controverses religieuses, par les luttes civiles et politiques, vivant d'une vie forte, fruit de la liberté, les populations italiennes ne créèrent que de grandes choses. L'art manifeste les goûts, les idées, les préoccupations d'un peuple et d'un temps au même titre que les institutions et les lois. Le hasard ne gouverne pas autant qu'on veut bien le dire. Il y a des choses qui n'existent pas en fait, parce qu'elles sont contre la logique, et pour ma part je ne me représente pas Wouwermans ou Metzu entre Dante, Michel-Ange et Raphaël.

C'est en Flandre que la peinture de genre prit naissance, et elle y atteignit la perfection. Les grands hommes et les nobles idées n'ont sans doute pas manqué à ce pays. Il a eu ses philosophes, ses savans, de hardis navigateurs, d'illustres citoyens; mais je ne trouve dans ses ouvrages d'art ni la largeur ni le sentiment poétique et idéal qui distinguent ceux des époques dont j'ai parlé. A des habitudes mercantiles, sédentaires, économes, un peu vulgaires, ajoutez un mauvais climat, des hivers longs et brumeux, un pays plat et monotone, quoique non sans beauté, et vous aurez la clé de cette peinture dont la vulgarité (j'excepte, bien entendu, Rembrandt, Potter et d'autres) n'est rachetée que par l'excellence de l'exécution. Des appartemens étroits, commodes, proprets, exigeaient

d'ailleurs des tableaux de petite dimension, minutieusement achevés, et qu'on pût regarder de près. Des gens qui ne voyaient guère au-delà de leur horizon borné devaient demander à leurs peintres la reproduction des scènes qu'ils avaient habituellement sous les yeux, et là, comme ailleurs, les arts peuvent servir de commentaire pour expliquer les mœurs.

La renaissance française, si originale, si vivante, si déplorablement interrompue et précipitée, sous François Ier, dans une décadence précoce par l'invasion des peintres italiens, ne présente point d'ouvrages d'art qu'il soit possible de rapporter au *genre*. Le XVIIe siècle ne le connut pas davantage. Le défaut dominant de cette époque n'est certes pas la petitesse, mais plutôt l'enflure et l'emphase, la grandeur conventionnelle et l'apparat. Watteau, il est vrai, commença à peindre pendant les dernières années du règne de Louis XIV, mais il appartient à la régence par le plus grand nombre de ses œuvres. D'ailleurs le peintre des *Fêtes galantes* avait une originalité de conception et une largeur de facture qui ne permettent pas de le confondre avec ses imitateurs. Il me rappelle Hamilton, dont il a la vivacité, la grâce voluptueuse, l'élégance et le goût.

Au XVIIIe siècle, tout change. Une société élégante, sceptique, devait avoir un art à son image, et elle l'eut. A Nicolas Poussin succède Boucher, à Lesueur Pater et Lancret. Si j'avais à étudier la peinture de cette époque, je relèverais des qualités excellentes dans des ouvrages qui, en d'autres mains, n'eussent été que libertins. La distinction fait presque oublier la futilité des sujets, et l'élégance atténue jusqu'à un certain point la portée de l'intention. Je pourrais surtout les montrer, comme un reproche, à plusieurs de nos peintres contemporains qui s'obstinent, par un anachronisme sans motif, à représenter, en plein XIXe siècle, les scènes, les costumes et jusqu'aux manières et aux grimaces d'un autre temps, sans penser que le talent et l'adresse sont impuissans à réchauffer des sujets qui n'ont plus de raison d'être, et que tous les efforts d'étude et d'imagination ne leur feront retrouver ni la vivacité et la grâce, ni le sentiment de réalité que leurs devanciers ont mis à un si haut degré dans la représentation de scènes qu'ils avaient sous les yeux.

Le débordement de mauvais goût qui avait marqué la régence et la plus grande partie du règne de Louis XV sembla cependant s'arrêter, frappé de mort par ses propres excès. Une science sans effort, un goût exquis, une couleur forte et charmante, toutes les qualités qui peuvent se trouver réunies dans des ouvrages d'ordre moyen distinguent les scènes d'intérieur et les natures mortes de notre admirable Chardin. Je ne connais guère de tableau mieux senti, plus

naturel, plus touchant que son *Benedicite*, et je ne crois pas qu'on ait jamais mieux peint. Dans un autre ordre de sujets, Greuze donna une forme un peu commune, mais poignante, aux idées sentimentales et mélodramatiques qui régnaient à la fin du XVIIIe siècle. Les sentimens pathétiques et outrés, mais sincères, de l'auteur du *Père de famille* ne pouvaient trouver un interprète plus exact, et on s'explique, en voyant *l'Accordée de village* et *la Malédiction*, l'amitié et l'estime du philosophe pour l'artiste.

Cependant l'art, qui ne réfléchit les idées d'un temps que lorsqu'elles ont pénétré les masses, l'art, qui ne prophétise pas, mais qui constate, ne porte encore aucune trace sérieuse de la révolution qui s'opérait dans les choses et dans les esprits. Et il en a été de même à toutes les époques. Le développement des lettres a toujours précédé et dirigé celui des arts du dessin. Homère a devancé Phidias : Dante et Pétrarque avaient créé les ouvrages les plus parfaits de la littérature italienne avant que Léonard de Vinci et Michel Ange eussent pu s'emparer, pour les traduire aux yeux, des idées et des sentimens nouveaux créés par ces grands esprits. Les choses se passent de même au XVIIIe siècle. La révolution était virtuellement accomplie, et la peinture se traînait encore, sans changement très notable, dans les chemins depuis longtemps parcourus. Montesquieu et Rousseau avaient écrit, que nous en étions encore à Greuze et à Chardin.

David fut le peintre de la révolution française, dont il reflète les préoccupations, les principes absolus, et aussi les travers. Doué de moins d'intelligence que de talent, il comprit mal l'antiquité, qu'il adorait. Il opéra par ses compositions emphatiques, froides et savantes, par son dessin précis, par le soin donné à la forme, qu'il mit toujours au service des idées, une réaction favorable contre les mièvreries de l'époque précédente, et dont nous devons lui savoir gré. On put croire un moment que son école allait se rapprocher de la vérité, et, en gardant ce qu'elle avait d'excellent, se débarrasser de son bagage de convention. Notre peinture eut presque un Corrége dans Prudhon, et Gros hésita à plusieurs reprises entre les enseignemens de son maître et les conseils de son propre génie; mais le caractère et la fermeté qui font les chefs d'école lui manquaient, et les élèves de David continuèrent à régner jusqu'à la fin de la restauration, en développant froidement des principes dont ils n'avaient gardé que la lettre.

Pendant l'empire, le joug des événemens pesa sur les arts, et entre de tels triomphes et de tels revers il y eut peu de place pour la peinture grande ou petite. Après la chute du régime impérial, l'esprit public se réveilla : les champs de bataille, où se dénouaient

nos destinées, cessèrent d'attirer tous les yeux, et les voix libres et longtemps solitaires de Chateaubriand et de Mme de Staël trouvèrent de nombreux échos. Un mouvement littéraire, dont l'ardeur et la fécondité nous étonnent aujourd'hui, préoccupa de nouveau tous les esprits. Un mouvement semblable se fit dans les arts. Quelques imaginations puissantes poursuivirent par des chemins différens l'art élevé, et complètent aujourd'hui leur œuvre. D'un autre côté, des jeunes gens aventureux, pleins d'ardeur, légers de bagage et ne craignant pas les hasards, se précipitèrent en foule dans les directions les plus diverses. Le seul but qu'ils se proposassent en commun était de faire autre chose que ce qui avait été fait avant eux. Le plus grand peintre du siècle, Géricault, quoique leur aîné, était dans leurs rangs. Il mourut à la fleur de l'âge, plein de pensées, d'espérance et de génie.

Seul, Géricault eût pu, par l'ascendant de son exemple et l'autorité que donnent la force et la conviction, diriger sûrement la jeune génération sur une route nouvelle. Pénétré de l'esprit des maîtres, mais n'en suivant aucun servilement, rejetant les entraves des traditions, dont il n'avait gardé que la somme de savoir et d'expérience qu'elles conservent pour légitime patrimoine à tout artiste, il rendit à la peinture la vie que l'école précédente avait laissé tarir. Son audace, sa fougue, son goût pour les sujets modernes auraient rallié autour de lui le gros de tous les partis. Agissant sur les peintres de style par ses *cavaliers*, son *Naufrage de la Méduse* et les grands ouvrages qu'il méditait, sur le *genre* et le paysage par ses tableaux plus modestes, son *Four à plâtre*, ses études de chevaux, ses lithographies, il aurait créé une peinture moderne et nationale. Le temps lui manqua. La jeune école se trouva ainsi privée de son chef naturel, que Sigalon, mort également très jeune, ne pouvait qu'imparfaitement remplacer. Ayant à dos la peinture épuisée de l'empire qu'ils fuyaient, à droite et à gauche les traditions vénitiennes et romaines personnifiées dans deux peintres déjà célèbres, ces enfans perdus de l'art marchaient devant eux un peu à l'aventure. Plusieurs sont restés en route, et n'ont pas tenu des promesses qui ne leur avaient été faites que par leur audace et leur ambition; mais, les vivans payant pour les morts, ils ont créé une peinture qui a son caractère propre, dépendant du *genre*, quoiqu'elle s'en écarte à bien des égards, et dont le caractère et l'originalité ne peuvent être méconnus.

C'est de cette jeune et aventureuse école qu'est sorti M. Decamps. Il dépassa de bonne heure et de beaucoup ses émules, mais son œuvre porte des traces manifestes et nombreuses de cette irrégulière origine, et ce n'est que par des prodiges de travail et de bon sens

qu'il a pu dégager son originalité et réparer les lacunes de sa première éducation d'artiste.

I.

Dans une lettre qui a été publiée, M. Alexandre-Gabriel Decamps nous apprend lui-même « qu'il naquit le troisième jour du troisième mois de la troisième année de ce siècle, et qu'aucun autre prodige ne signala sa naissance. L'enfant, ajoute-t-il, montra d'abord d'assez mauvaises dispositions : il était violent et brutal, bousculant ses frères; l'on n'en augurait rien de bon. Il atteignit ainsi l'âge où son père jugea à propos d'envoyer ses enfans au fond d'une vallée presque déserte de la Picardie, pour leur faire connaître de bonne heure, disait-il, la dure vie des champs.

« Je ne sais ce que mes frères y apprirent. Quant à moi, j'oubliai bientôt et mes parens, et Paris, et ce que notre bonne mère avait pris tant de soin de nous montrer de lecture et d'écriture. Je devins, en revanche, habile à dénicher les nids, ardent à dérober les pommes. Je mis la persistance la plus opiniâtre à faire l'école buissonnière, — car il y avait une école en ce pays-là, — et si le magister a rarement vu ma figure, il n'en saurait dire autant de mes talons. J'errais alors à l'aventure, parcourant les bois, barbotant dans les mares... Après trois années environ de cet apprentissage rustique, roussi par le soleil, suffisamment aguerri à courir nu-tête, et parlant un patois inintelligible, je fus ramené à Paris, dont je n'avais plus nulle idée. J'y fis longtemps la figure que fait un petit renard attaché par le cou au pied d'un meuble. Ma pauvre mère, à qui ce mode d'éducation déplaisait horriblement, parvint enfin à m'apprivoiser et décrasser un peu, et je fus livré à l'inexorable latin. Durant des années, les bois, les *larrils,* les *courtils* (friches, herbages), me revinrent en mémoire avec un charme inexprimable; parfois les larmes m'en venaient aux yeux. Peu à peu le goût du barbouillage s'empara de moi, et ne m'a plus quitté depuis. »

Ces détails ont leur importance, et on me pardonnera de les avoir cités. Ils donnent la clé de bien des choses qui paraissent inexplicables ou plutôt inconciliables dans les œuvres de M. Decamps. Cet enfant de Paris, violent et indocile, dont on n'augure rien de bon, qui, à l'âge où les impressions sont ineffaçables, passe aux champs plusieurs années à faire l'école buissonnière, à dénicher des nids, à barboter dans les mares, qui, plus tard, ramené brusquement au milieu de la vie fiévreuse de la grande ville, songe dans la cour de sa pension, et les larmes aux yeux, à la campagne,

aux grands bois, à ses jeux d'autrefois, deviendra l'artiste éminent, mais inégal, laborieux et rêveur, satirique et poète, épris tour à tour des plus minutieux détails et des plus grands aspects de la nature, que je voudrais expliquer. Le génie naturel que nous apportons en naissant contient sans doute en germe tout ce que nous serons plus tard, mais l'éducation le façonne en mille manières; elle le développe ou l'amoindrit, et le hasard des circonstances extérieures joue son rôle dans la constitution définitive de l'individualité.

Dès qu'il fut sorti de pension, M. Decamps entra dans l'atelier de M. Bouchot. Il y commença quelques études qui ne paraissent pas l'avoir mené très loin. « M. Bouchot me donna, dit M. Decamps, quelques bons avis; je lui dois des observations utiles. J'appris chez lui un peu de géométrie, d'architecture et de perspective. Je le quittai néanmoins et fus reçu dans l'atelier de M. Abel de Pujol, que son bon tableau du *Martyre de saint Étienne* venait de placer au rang de nos meilleurs peintres. Je travaillai volontiers dans les commencemens. Malheureusement le maître, bon et indulgent, était peu propre à me faire comprendre l'utilité, l'importance même des études dont je n'apercevais que la monotonie. Le dégoût me vint, et je quittai l'atelier. J'essayai chez moi quelques petits tableaux. On me les acheta, et dès lors mon éducation de peintre fut manquée. » Voilà donc M. Decamps livré à ses propres forces, « sans direction, comme il le dit encore, sans théorie, marchant à tâtons, semblable à un navigateur sans boussole et m'épuisant quelquefois à poursuivre l'impossible. » L'éducation de l'homme est incomplète, celle de l'artiste presque nulle. Ce qui domine chez lui à cette époque, c'est une curiosité inquiète qui s'attache aux sujets les plus divers. Il ne voit que le côté pittoresque des objets : le détail, l'éclat, la singularité, quelquefois le grotesque et le laid. Ce qui fera la force, l'originalité de son talent, ce qui lui donnera une place à part et très élevée parmi les artistes contemporains, le caractère (je dirai tout à l'heure le style) ne se distingue que vaguement dans ses premiers ouvrages. A défaut de documens précis, les suppositions sont permises, et d'ailleurs les nombreux dessins de M. Decamps qui se trouvent dans les collections et qui datent de ce temps autorisent à les faire. C'est dans les faubourgs de Paris et dans les villages de la banlieue plus que dans son atelier que M. Decamps compléta ses études. Tout lui est bon, scènes populaires, mendians, chiens et singes savans; je ne trouve encore aucun souci de la beauté. Le jeu de la lumière, *l'effet*, qui sera plus tard une de ses principales préoccupations, ne joue pas encore un rôle très important. Ce qui distingue ses premiers croquis, c'est le goût du pittoresque, l'intelli-

gence et l'esprit. On sent que M. Decamps n'a pas encore vu le pays qui doit lui révéler la nature et la portée de son talent.

M. Decamps ne se borna pas à ces études d'après nature. Doué de beaucoup de sagacité, il ne négligea pas d'étudier les maîtres et d'interroger le passé. L'influence des tableaux de genre de Murillo, de ses enfans, de ses mendians, est très sensible dans son œuvre. Quant à Rembrandt, il l'appelle lui-même « le plus extraordinaire des peintres. » Plus tard, d'autres maîtres, Poussin, Huysmans de Malines, frapperont vivement cet étrange et impressionnable esprit. M. Decamps leur doit beaucoup; mais, comme tous les hommes fortement trempés, il sait voir sans être tenté d'imiter, et il possède l'art de conserver son originalité intacte au milieu des influences les plus manifestes. L'étude des maîtres fait perdre aux faibles le peu qu'ils possèdent, elle les jette dans l'imitation et dans le lieu commun, mais les forts y grandissent. Quand un homme supplée à ce qui lui manque par l'esprit d'autrui, ou, ce qui est pire, par celui de tout le monde, il arrive à faire des œuvres irréprochables, mais qui ne laissent aucun souvenir et ne font aucune impression. C'est le danger d'un temps comme le nôtre. On a tout vu, on sait beaucoup. Une certaine instruction banale, une habileté extrême courent les rues. Malheureusement l'originalité, qui est pour l'artiste ce que le caractère est pour l'homme, manque de plus en plus. Jamais la moyenne du talent n'a été si élevée qu'aujourd'hui, et je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire de l'art beaucoup d'époques aussi pauvres que la nôtre en œuvres vraiment durables.

Le jeune artiste dont on connaît les débuts hésita sans doute un moment sur la route qu'il devait suivre. Les deux grandes écoles de peinture étaient représentées avec éclat. M. Ingres continuait les traditions romaines avec une élévation et une ténacité qui devaient triompher de l'indifférence et le conduire au succès. M. Delacroix n'était pas encore célèbre, mais il venait de débuter bruyamment par son tableau de *Dante et Virgile*. M. Decamps regrette, assure-t-il, de n'avoir pas suivi les enseignemens de l'auteur de *l'Apothéose d'Homère*. S'il veut dire que les conseils de M. Ingres eussent pu développer et affermir son goût, le prémunir contre des excès d'habileté auxquels il n'est que trop enclin, lui éviter bien des tâtonnemens, donner plus de sûreté et de distinction à son dessin, je comprends son regret; mais je ne vais pas au-delà, et si M. Decamps pense qu'il eût pu poursuivre avec succès le but dont M. Ingres s'est approché, je crois qu'une légitime admiration l'abuse. D'ailleurs, en supposant que l'esprit délié de l'auteur des *Cimbres* se fût soumis sans trop de révolte aux enseignemens inflexibles de M. Ingres, je ne vois pas ce que celui-ci eût fait d'un élève dont il n'au-

rait probablement pas apprécié le genre de talent. Quoi qu'il en soit, M. Decamps resta livré à lui-même, et il fit coup sur coup, pendant les dernières années de la restauration, plusieurs voyages en Suisse, en Italie, dans le midi de la France, enfin en Orient.

La Suisse ne lui apprit rien, et je ne trouve dans ses premières lithographies que quelques traces assez insignifiantes du séjour qu'il y fit. L'Italie ne répondit pas non plus d'une manière complète à ses aptitudes et à ses goûts. Cette terre classique de la beauté ne convient pas aux natures excessives, et ce qu'il y a d'entier, de violent, d'exclusif dans l'esprit de M. Decamps ne devait pas s'arranger du calme, de l'harmonie, de la proportion qui distinguent l'Italie. Le pittoresque ne lui manque cependant pas, et M. Decamps y a trouvé, outre quelques-uns des motifs de ses plus beaux paysages, de nombreux sujets anecdotiques qu'il a traités avec son talent habituel. On comprend néanmoins qu'un pays où la grandeur est unie à toutes les grâces, où les formes sont précises, toujours élégantes, et revêtues d'une couleur diaphane et magique, comme d'un vêtement léger, soit un contradicteur muet, implacable et incommode pour un homme qui a certes, et à un très haut degré, le sentiment de la beauté, mais que le bizarre, l'imprévu, tout ce qui a un caractère violent et original, séduit également. C'est l'Orient qui révéla à M. Decamps toute la portée de son talent, et qui lui montra qu'il était fait pour peindre autre chose que des singes, des chasseurs et des gamins. Les oppositions extrêmes d'ombre et de lumière, les scènes imprévues, les figures étranges, la vivacité, la variété des couleurs et des costumes, toutes les discordances et les bizarreries qui s'harmonisent si merveilleusement dans ce pays magique, devaient vivement frapper son imagination de coloriste. D'autre part, la nature sobre de la côte d'Asie, cette mer, ce ciel splendide, les grands horizons du désert, ce que les habitans de cette terre patriarcale ont gardé de la beauté et des habitudes antiques firent une impression profonde et indélébile sur ce qu'on pourrait appeler le *côté poétique* de son talent. Mais ce sentiment vif d'une autre nature et d'un autre art, ce sentiment qui inspire, qui domine la plupart des œuvres de sa maturité ne se montre que par instant et en concurrence avec d'autres préoccupations dans ses premiers ouvrages. Il semble, et c'est un trait bien remarquable de ce bizarre esprit, que M. Decamps ait laissé pendant longtemps ses meilleures impressions grandir et se développer en silence. Il ne leur emprunte d'abord que des sujets qui ne dépassent guère en importance ceux de ses premiers essais, et toue ses efforts dans cette phase de son développement sont concentrés sur les détails techniques et de métier, si bien qu'on se demande s'il n'a pas confondu un moment le but de l'art avec les moyens qui servent à l'exprimer, et on s'ex-

plique alors comment ses meilleurs tableaux ont gardé des traces de ces préoccupations excessives. Ce n'est du reste pas à ses compositions peintes, mais à ses lithographies et à ses caricatures que M. Decamps dut d'abord sa popularité. La caricature était en grande vogue à la fin de la restauration et pendant les années qui suivirent immédiatement la révolution de 1830. Ce genre, qui relève de l'art, puisqu'il en emploie les moyens, est une arme plus encore qu'autre chose. M. Decamps mania d'emblée cette arme terrible avec une vigueur et une adresse qu'on n'a pas oubliées. Collaborateur du journal *la Caricature*, il se distingua entre Grandville et Charlet. Les caricatures de M. Decamps portent la marque du maître et n'affaiblissent pas son œuvre. Cependant j'avoue que je les ai revues sans plaisir. Ces compositions ne sont pas gaies; elles sont sarcastiques, spirituelles et amères. D'ailleurs elles frappent, raillent, ridiculisent des choses qui sont loin de nous et des hommes dont la défaite a été plus complète que l'auteur même ne l'aurait peut-être désiré. Les malheurs ont passé par là. Je n'en parlerai pas. Elles m'ont rappelé les vers de Dante :

..... Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria (1).....

Dans les lithographies se retrouvent en germes toutes les qualités qui distinguent M. Decamps : un dessin arrêté plutôt qu'élégant, la vérité du geste, beaucoup d'intention et de finesse dans l'expression, une excellente distribution des ombres et des lumières. Son crayon vaut à bien des égards son pinceau. Il donna plusieurs planches dans la publication intitulée *Croquis par divers artistes*. Ce sont des souvenirs de voyage, de petits sujets, quelquefois de simples indications. Je vois sur la même feuille un chien, deux chevaux, un enfant nègre fumant une longue pipe, un chien qui court, un soldat en armure; sur une autre, deux Turcs, un pélican, un lion debout, un autre lion assis, d'une superbe tournure; plus loin, des Bernois dans leur costume national, un chalet, un bout de paysage d'Asie avec des chameaux, des charrettes, des paysans, mille preuves vivantes de la curiosité de cet infatigable esprit. Les dix sujets de chasse qu'il publia ensuite ont plus d'importance. Ce sont des scènes complètes dont quelques-unes même ont été peintes. Le paysage qui joue un très grand rôle dans l'œuvre de M. Decamps n'est pas encore large et idéal comme il le sera plus tard; mais la fermeté des terrains, la vigueur, la réalité des premiers plans, dénotent déjà l'homme qui a beaucoup et bien vu, qui est maître de son métier. M. Decamps s'est également essayé dans la gravure à l'eau-forte,

(1) *L'Enfer*, chant v.

et les planches qu'il a publiées d'après ses tableaux, *le Corps de Garde turc* et *les Anes dans une ville d'Orient*, sont excellentes. Je regrette qu'il n'ait pas donné suite à ces essais : la manière admirable dont il comprend le clair-obscur l'aurait fait réussir dans ce bel art, porté si loin par Rembrandt et tant abandonné de nos jours.

J'en ai à peu près fini avec la partie légère de l'œuvre de M. Decamps. On ne peut cependant passer sous silence ses scènes de travestissement, dont plusieurs ont été popularisées par la lithographie. Personne n'a oublié ses chiens savans, ses singes de toute espèce, satires vives, spirituelles, mordantes des ridicules et des travers humains. Le grotesque, la laideur, la grimace ne sont pas sans doute les sujets naturels de l'art : ils lui appartiennent cependant lorsqu'ils sont revêtus des qualités de composition et de dessin qu'on est bien forcé de reconnaître dans tout ce qu'a fait M. Decamps. *Les Singes experts*, exposés au Salon de 1844, sont peut-être le chef-d'œuvre du genre. La couleur en est fine et légère comme la pensée. On assure que M. Decamps fit ce tableau par rancune, et sous l'impression de quelque sévérité du jury. La vengeance dépasse l'offense assurément. *Le Singe peintre*, *le Singe se regardant dans un miroir*, *les Singes musiciens*, sont également de spirituelles boutades de cet esprit mordant. Depuis que son talent s'est agrandi et complété, M. Decamps a presque abandonné ce genre de sujets. Il y revient pourtant encore quelquefois. On trouve dans ses deux grands pastels, *les Singes boulangers* et *les Singes charcutiers*, qui datent de ces dernières années, des qualités de premier ordre. Dans *les Singes boulangers* surtout, le comique résultant de l'expression de la fatigue et de l'ennui qu'éprouvent ces fantasques animaux condamnés au plus fastidieux des labeurs est indiqué avec beaucoup de verve et de bonheur.

En arrivant à la partie la plus importante de l'œuvre de M. Decamps, il convient d'aller au-devant d'une objection que pourrait soulever la classification adoptée dans cette étude. Cette classification est loin d'être d'une exactitude rigoureuse, mais elle est logique, et, en n'y regardant pas de trop près, elle suit même assez bien l'ordre des temps. Je sais que M. Decamps a fait dès sa jeunesse de bons tableaux qu'il ne désavouerait point aujourd'hui, que d'une autre part il n'a abandonné ni le fusain ni le pastel, et qu'il peint même encore quelquefois des singes. Il est certain pourtant que son talent s'est élargi et élevé avec l'âge et les études, et que si, après avoir marqué la place et la valeur relative de ses dessins, de ses lithographies, de ses caricatures, de ses travestissemens, on s'occupe d'abord de ses tableaux où l'architecture domine, puis de ses ouvrages de genre proprement dit, pour passer au paysage, qui ré-

vèle tout son talent, enfin à ses tableaux de caractère et de style, on ne manquera ni à la logique ni à la vérité.

Les nombreux ouvrages de M. Decamps où l'architecture domine paraissent être avant tout d'ingénieux prétextes pour montrer les ressources d'une palette magique, qui parvient à saisir, à fixer, par des prodiges d'habileté, les modifications les plus délicates de la lumière. Ce mot d'architecture ne doit d'ailleurs pas être pris dans son sens ordinaire. L'architecture n'est pas là pour sa beauté comme dans les vues de Canaletto, elle n'y est pas pour servir de théâtre à l'action, comme c'est le cas dans les peintures décoratives de l'école vénitienne, et en particulier dans celles de Paul Véronèse. C'est la muraille, vieille, rapiécée de toutes parts, marbrée de toutes les couleurs, percée d'ouvertures inégales, projetant son ombre mystérieuse sur les portions du tableau éclairées par une lumière ardente. L'ombre portée, héritage des peintres espagnols, pierre angulaire de la doctrine de M. Decamps, joue là tout son rôle. L'harmonie n'est pas détruite par les contrastes les plus violens; l'œil passe presque sans transition, et sans être blessé, de la lumière la plus éclatante à des ombres intenses, transparentes et profondes. Les figures se détachent dans les demi-teintes par des tours de force de science et d'adresse. Ici le sujet importe peu à M. Decamps : une rue de village en Italie, une cour de ferme en France, un porche d'église avec une mendiante, quelques animaux sur un fumier, un intérieur de boutique à Smyrne ou à Beyrouth, tout lui sert à poursuivre cette lumière, ce protée, dans ses infinies modifications. Le *Boucher turc*, qu'on a revu à l'exposition universelle de 1855, peut servir à caractériser cette peinture, dont l'exécution fait le principal mérite. La maison se détache sur le bleu intense et entier du ciel; le devant de l'échoppe fait saillie et reçoit en plein une lumière blanche qui éblouit et fascine : un chien est couché près de débris sordides et d'une flaque rougeâtre; une chèvre attachée à la porte attend son sort. Quelques pièces de viande humides de sang sont suspendues à l'étal. On aperçoit au fond de la boutique le boucher bras nus, appuyé au mur et fumant sa longue pipe. Ce tableau mit aux prises les enthousiastes de M. Decamps et ses détracteurs. Ses éminentes qualités s'y montrent aussi bien que ses exagérations et ses défauts. Cette merveilleuse lumière des pays levantins qu'on boit par les yeux comme un fluide enivrant et subtil est là dans toute sa splendeur; mais le sujet est repoussant, les ombres sont lourdes et noires, l'air circule à peine. On se sent écrasé, oppressé, mal à l'aise. Le but est évidemment dépassé. La nature de M. Decamps est double. Il est poète, créateur comme personne; il sent avec force et avec netteté, mais il met dans l'exécution de beaucoup de ses ouvrages

un acharnement, une ténacité, un souci des détails, une recherche de procédés qui les alourdit, et leur enlève, avec la souplesse, la spontanéité, une grande partie de leur charme. Ses compositions restent profondément gravées dans l'esprit, mais un peu comme une idée fixe qui vous poursuit. L'attention est tendue jusqu'à se briser. Il y a de l'angoisse dans la séduction qu'on éprouve, on demande grâce, et devant certaines toiles de M. Decamps il me semble que je revois des objets que j'ai déjà vus, mais à travers les hallucinations du sommeil et dans un rêve fiévreux.

Le caractère commun des ouvrages dont je parle est de n'avoir pas de sujets dans le sens ordinaire qu'on attache à ce mot, et le mérite est dans le *bien rendu* d'objets assez insignifians en eux-mêmes. L'ouvrier l'emporte sur le poète, la puissance créatrice du peintre ne s'emploie qu'à rendre avec perfection les parties matérielles et extérieures de son art. Le métier devient un but au lieu de rester un moyen, et il n'est pas mis, comme il devrait toujours l'être, au service d'idées intéressantes et définies. Ces murs ne sont là que pour refléter la lumière ou pour projeter des ombres. Les hommes, les animaux qui peuplent ces rues, ces boutiques, n'ont d'autre mission que d'exprimer avec justesse un ton ou une couleur. Or la couleur ni le clair-obscur ne peuvent faire le sujet d'un tableau. Ce serait donner trop d'importance à la rhétorique des yeux. Je sais bien que des objets insignifians ou laids peuvent servir de textes et de sujets à des ouvrages admirables. Certaines natures mortes et beaucoup de tableaux flamands en sont une irrécusable preuve. La transformation que l'esprit et la main de l'artiste font subir aux objets, cette transfiguration qui constitue l'art s'applique à tout, aussi bien à la dégradation de la lumière, à l'éclat des couleurs, qu'à la composition, au caractère, à l'expression. J'admire M. Decamps même lorsqu'il ne semble pour ainsi dire occupé que des parties matérielles de son art, je ne conteste pas les qualités excellentes qu'il a mises dans les tableaux dont je parle, et cependant j'ai hâte de quitter toutes ces œuvres charmantes. Je regrette que le peintre n'ait pas appliqué tant de talent, d'esprit, d'efforts infatigables à des sujets d'un ordre plus relevé. M. Decamps n'a pas fait son temps : il l'a subi. On lui demandait des tours de force, et il ne les a pas épargnés. On s'est adressé à la main de l'artisan consommé, et la main merveilleuse n'a pas toujours consulté le goût et le sentiment de l'artiste. Devant ces tableaux, on est ébloui, mais inquiet : on sent que le matérialisme gagne. Il ne faut pas que l'habit fasse oublier le corps, ni que celui-ci étouffe l'esprit.

On trouve néanmoins dans quelques-unes des plus humbles compositions de M. Decamps le sentiment dramatique, qui est le trait dominant de son génie. *Le Bûcheron* est surtout remarquable. Le

pauvre homme marche péniblement courbé sous son fardeau. Il fait nuit close; l'occident est à peine éclairé d'une faible et dernière lueur. La saison est mauvaise, l'air froid, la campagne lugubre; la journée trop courte n'a pas suffi à son labeur. Il rentre tard et fatigué dans sa cabane solitaire. On sent qu'il ne trouvera au retour ni femme, ni enfans, ni repas préparé, ni feu pour réchauffer ses membres roidis par l'âge et par le froid. Il va finir tristement cette triste journée; il achève avec résignation une longue vie de travail et de misère. Dans *la Mort et le Bûcheron,* la pensée de l'auteur est également exprimée d'une manière saisissante. Le malheureux ne veut pas s'en aller. Accablé de jours, il demande un nouveau délai, et montre à la Mort son fagot qu'il veut rapporter au logis. On n'en a jamais fini avec l'espérance! Le paysage, à peine indiqué, est lui-même triste et sévère. M. Decamps a souvent montré l'homme aux prises avec l'adversité. Il excelle à rendre les scènes pathétiques et à compléter, par les détails et par l'effet général de la composition, l'impression qu'il veut produire. Cette concordance parfaite de l'homme avec la nature qui l'environne, avec l'air qui l'enveloppe comme un habit taillé pour son corps et qui lui sied, est toujours indiquée avec beaucoup de force par cet esprit où la fantaisie la plus libre s'allie à la plus inflexible logique. Qu'on se rappelle le charmant tableau représentant un homme cherchant des truffes : ce n'est que de la musique de village; mais l'air est du cru, et l'instrument d'accord.

M. Decamps n'est pas moins heureux dans ceux de ses ouvrages où il se rapproche des naturalistes et des Flamands, et dont la vérité fait tous les frais. Dans les *Matelots espagnols jouant aux cartes,* les *Joueurs de boule sur une grève, le Jeu de tonneau,* la pensée est arrêtée, définie, facile à saisir, et qu'il l'exprime avec le pinceau, le crayon, le pastel ou les mille moyens qu'il aime à combiner et à confondre, l'œil est satisfait comme l'esprit. Il en est de même dans les compositions où il donne carrière à sa verve railleuse. Je ne citerai que *l'Ivrogne et sa Femme* et les sujets empruntés à l'histoire de don Quichotte, qu'il a retournée dans tous les sens. Je ne crois pas que l'illustre *hidalgo* de la Manche et son ami Sancho aient jamais été représentés avec plus de verve et d'esprit.

Au-dessus des compositions que je viens d'analyser se place un groupe d'ouvrages qui, par les dimensions et la nature des sujets, appartiennent encore au genre sans doute, mais qu'une pensée forte ou poétique, une facture plus large et plus sobre en distinguent. On pourrait définir la peinture de genre une peinture à laquelle manquent en tout ou en partie les grandes qualités de l'art, l'importance et l'élévation du sujet, la force, la noblesse de la composition, la beauté des types, des gestes, des ajustemens, mais qui rachète

son infériorité par la vérité des détails, l'agrément de la couleur, la justesse de la pantomime, l'arrangement, en un mot par l'excellence de ce qui dépend avant tout de l'observation et de l'exécution. Un peintre de genre a de l'esprit, du savoir-faire, du talent. Il étonne, intéresse, séduit. Il vend très cher ses tableaux, qui répondent au goût médiocre, aux préoccupations habituelles de la foule; il n'émeut pas, il n'est pour rien dans ces nombreuses et admirables créations du génie qui de siècle en siècle peuplent l'imagination de ceux qui savent et qui pensent. A ce point de vue, M. Decamps est plus qu'un peintre de genre. Il est à la fois sur le terrain le plus réel et dans l'idéal, et il importait de faire cette observation, qui s'applique du plus au moins à tous ses ouvrages, avant d'aller plus loin.

Dans *le Bazar turc* et dans *le Marché de Marseille,* les scènes sont importantes, compliquées d'incidens, les personnages divers de races, de costumes, d'états. Le sujet du tableau, c'est la foule; son unité est dans la justesse et l'homogénéité de l'effet général. Dans *le Marché de Marseille,* on entend toutes ces femmes qui vendent et achètent se disputer, médire et bavarder. Les gestes et les pantomimes sont bien observés et rendus avec malice et finesse. La lumière est distribuée avec beaucoup de discernement. C'est une composition d'ordre moyen, qui n'a ni la richesse ni le ressort qui se trouvent dans d'autres ouvrages de M. Decamps, d'ailleurs moins importans. *Le Bazar turc* au contraire est l'un de ses meilleurs tableaux de genre. Dans le fond, au bout d'une rue étroite, on aperçoit le ciel et la mer. Le soleil allègre du matin se glisse entre les maisons et à travers les nattes et les toiles. Il dessine sur les murs, sur les groupes, sur les marchandises étalées, ses capricieuses et éclatantes fantaisies. Les ombres elles-mêmes sont transparentes comme des voiles légers. Tous les personnages de races diverses, Arméniens, Turcs, Grecs des îles, Maltais, Juifs, ont leurs physionomies, leurs costumes, leurs gestes caractéristiques. On les a vus; on les entend discuter, marchander, crier dans toutes les langues et sur tous les tons. Cette foule bien vivante se meut dans une atmosphère gaie et limpide. La couleur est franche, vive, sans tons criards, et l'impression que produit cette composition tout anecdotique a beaucoup de force et d'unité.

Dans ses tableaux d'enfans, *l'École juive,* les *Enfans jouant avec une tortue, la Sortie de l'École,* le talent de M. Decamps se montre sous un aspect nouveau. La figure humaine est étudiée de plus près; la composition, réduite à quelques personnages principaux, se meut dans un clair-obscur habile comme toujours, mais plus léger et plus discret : elle ne tire pas seulement sa valeur de l'effet général et des groupes de personnages perdus dans la demi-teinte; des phy-

sionomies arrêtées, expressives, lui donnent une signification nette et un accent précis. Dans les *Enfans jouant avec une tortue* (1), le sujet, simple en lui-même, est traité avec simplicité. Le paysage, large et bien composé, soutient et fait valoir la scène principale. A gauche est un puits recouvert d'une construction le long de laquelle grimpe une vigne; à droite, quelques fabriques et des arbres pleins de légèreté et de distinction; dans le fond, les collines d'Anatolie qui s'étagent sur un ciel du soir. L'un des enfans est appuyé sur le rebord de l'auge du puits; le second est accoudé sur la pierre qui la supporte. Il ne prend aucune part à ce qui se passe. Sa tête, penchée sur sa main, a bien l'expression rêveuse et absorbée des enfans qui ne pensent à rien. Le troisième, assis sur la même pierre, regarde avec la plus sérieuse attention la tortue qui s'avance péniblement vers son camarade, appuyé des genoux et des coudes sur le sol. Comme peinture, ce charmant ouvrage n'est pas parfait; mais la composition est si ingénieuse, que la lithographie a pu lui conserver toute sa valeur.

Dans *l'École juive*, les enfans s'ennuient et voudraient bien s'en aller. Le pédagogue est sévère, vieux, et plus laid que de raison. Je soupçonne M. Decamps d'avoir pensé en le faisant à ce magister de village qu'il détestait dans son enfance, et qui « a vu plus souvent ses talons que son visage. » Mais quelle variété, quelle vivacité d'expressions et de mouvemens! Comme tous ces petits bonhommes ont déjà leurs caractères et leurs passions! *La Sortie de l'École* est, dans cet ordre de sujets, le chef-d'œuvre de M. Decamps. La composition, plus spontanée que d'ordinaire, est excellente. Quant à la couleur, elle est vive, gaie et chaude, sans dureté, d'une harmonie parfaite, merveilleuse en un mot. Je ne crois pas qu'on puisse rien reprocher à ce charmant ouvrage. Le fond du tableau est occupé presqu'en entier par un mur de maison. La porte est à demi ouverte, et on aperçoit le maître d'école qui a suivi les enfans jusqu'au seuil. L'essaim joyeux se disperse dans tous les sens. Les gamins de Turquie ressemblent aux gamins de France; ils se poussent, se querellent, se culbutent. On entend leurs cris et leurs éclats de rire. Ils ont bien toute la gaieté, l'espièglerie, le naturel de leur âge, et l'expansion de vie et de mouvement qui succède à l'immobilité forcée de la classe. Les moindres nuances de ces physionomies mobiles sont saisies et fixées avec un bonheur et une vérité qu'il n'est pas possible de dépasser. M. Decamps ne voit pas l'homme en beau. Il le représente volontiers pauvre, déguenillé, pervers, rongé de vermine et de misère, luttant avec l'adversité. Il préfère les

(1) Cet ouvrage a été répété avec des modifications. Le tableau dont je parle appartient à M. Cuvilier-Fleury; l'autre fait partie de la galerie de M. Paturle.

mouvemens violens des passions extrêmes, les gestes fortement accusés, les scènes tumultueuses, à la beauté calme, à l'harmonie des lignes et des groupes, à l'expression des sentimens affectueux; mais il aime et comprend les enfans. Est-ce parce qu'ils ont la grâce, la mobilité, la malice des petits animaux? Tout en expliquant ainsi la préférence du peintre, on peut lui trouver, je le crois, une autre et plus sérieuse raison. Chez l'enfant, la forme humaine est encore vague, indéterminée; elle permet certaines incorrections, certaines fantaisies de dessin qui choqueraient dans la figure de l'adulte. J'ai dit que les études professionnelles de M. Decamps avaient été incomplètes. Il y a peut-être dans sa réserve une prudence honnête et habile, une juste appréciation de ses forces que je ne veux pas blâmer. La figure humaine contient et résume toutes les beautés; mais il faut être bien ignorant ou bien sûr de soi-même pour l'aborder franchement et sans hésitation. M. Decamps déteste l'*à peu près*, et avec la conscience qu'il met en tout, il ne se permettrait pas les escamotages que d'autres ne se font pas faute de pratiquer. Il préfère s'en tenir aux formes qu'il possède, aux expressions fortes et accusées, qu'il comprend et qu'il exprime facilement par des gestes, des attitudes, des physionomies à demi noyées dans le clair-obscur.

Il est une qualité, celle que je prise chez Rubens à l'égal de son incomparable couleur, — le mouvement, — qui se trouve au plus haut degré dans les tableaux de genre de M. Decamps. Qu'on se rappelle *le Passage du Gué* et *la Ronde de Smyrne*. La peinture exprime sans doute mieux, plus facilement et avec plus de liberté que la sculpture, l'action, le mouvement. Ces deux arts ont cependant des lois communes dont ils ne sauraient s'écarter. La scène doit être vivante: il faut que les personnages se meuvent, agissent, expriment des émotions, des sentimens, des passions; mais il faut en même temps que ces mouvemens s'accordent entre eux, que, tout en conservant leur vivacité et leur accent particulier, ils concourent à l'effet général, et ne nuisent ni à la perfection des lignes et des groupes ni à la beauté des attitudes et des expressions. L'harmonie dans le mouvement est une des plus grandes difficultés de la peinture. C'est le triomphe de Rubens, c'est aussi celui de Géricault.

Le Passage du Gué représente une troupe de cavaliers armés traversant une rivière. Sur le premier plan, les chevaux hésitent et se cabrent; les cavaliers, fermes et droits sur leurs selles, les excitent et les soutiennent de la main et du talon. Hommes et bêtes sont parfaitement dans l'action. Au deuxième plan, les chevaux gravissent la berge; les pieds de devant déjà sur la rive, ils s'écartent et font un dernier effort. Les cavaliers, bien en selle, semblent les alléger par un mouvement plein de justesse et d'intelligence. Cette composition est une des meilleures de M. Decamps. On peut reprocher

au burnous du premier cavalier un ton trop sombre et trop uniforme; mais les personnages, les animaux, les eaux, le ciel, sont traités de main de maître, et l'impression définitive est poétique et excellente.

Dans *la Ronde de Smyrne*, un pacha placide et obèse, vêtu de rose et monté sur un maigre cheval, galope dans une rue de Smyrne, suivi de piétons armés qui ressemblent autant à des brigands qu'à des soldats. Il y a dans cette course haletante, effrénée, dans le cliquetis des armes qui étincellent, dans les gestes expressifs et violens de ces drôles, dans le bruit de leurs pieds nus sur les dalles, dans leurs cris, une ardeur, une *furia* qui font perdre la tête. Quelques femmes, attirées par le tumulte, se penchent aux étroites fenêtres, et donnent à la scène un dernier trait de vérité. Ce tableau, qui a été fait avec beaucoup de soin, n'est cependant pas d'un aspect agréable. Il y a trop de détails, la couleur est heurtée, les figures se détachent trop durement sur les fonds clairs, et je ne sais pourquoi le mouvement, qui va jusqu'à la frénésie, tout en frappant avec force, ne fait pas une impression franche ni complète. Titien, qui n'était pas, quoi qu'on en pense, un peintre spontané, qui reprenait à plusieurs fois, et à de longs intervalles, ses tableaux, en arrêtait dès l'origine la composition et l'action. Il savait ne pas étouffer sous le travail la fraîcheur de sa première pensée, de telle sorte que ses ouvrages les plus achevés ont quelque chose de viril, d'arrêté, de complet qu'ils doivent à sa science, et ils gardent néanmoins le charme et la vivacité de la première impression.

Il n'y a pas seulement chez M. Decamps un peintre de genre; il y a aussi un paysagiste, et même un peintre de style. C'est ce dernier aspect de son talent qui nous permettra plus qu'aucun autre de préciser l'influence du maître sur le plus grand nombre des artistes contemporains.

II.

Le paysage, qui a beaucoup préoccupé notre temps, et qui sera, je crois, dans le domaine des arts, sa plus incontestable gloire, ne date pas d'aujourd'hui. Les maîtres allemands et les maîtres italiens de la renaissance, les Florentins en particulier, l'ont employé dans les fonds de leurs tableaux avec un discernement et un goût supérieurs; mais chez eux la figure humaine reste le sujet principal, on pourrait dire unique, de leurs compositions. Le paysage lui est subordonné; il ne sert que de théâtre et de complément à la scène principale. Au XVIe siècle, Titien et surtout Giorgion, dans ses admirables tableaux du palais Pitti, lui donnèrent plus d'importance, et ouvrirent la voie à la grande école du XVIIe siècle, représentée

par Dominiquin, les deux Poussin et Claude Lorrain. Plus tard, les petits maîtres flamands s'illustrèrent dans le paysage de genre, et y apportèrent la précision du dessin, l'entente du clair-obscur, la merveilleuse couleur qui distinguent tous leurs ouvrages. Paul Potter, Rubens, Rembrandt, Ruysdael, ont également laissé des paysages marqués au coin du génie. Quant aux peintres de genre du XVIIIe siècle français, à l'exception de Joseph Vernet, ils ne paraissent avoir vu la nature qu'à l'Opéra.

C'est à Jean-Jacques Rousseau que notre temps doit une intuition plus complète, plus intime du monde extérieur, une admiration passionnée et un peu maladive pour la nature. L'auteur des *Rêveries* et des *Lettres à M. de Malesherbes* montra le premier, avec une force et une éloquence sublimes, la concordance qui existe entre elle et l'homme, le soulagement et la volupté qu'éprouve l'âme à se plonger dans le sein de cette mère bienfaisante, à lui confier comme à une amie ses anxiétés et ses tourmens. Rousseau avait devancé son temps, et c'est au mal dont son cœur et son esprit étaient atteints que nous devons cette révélation précoce d'un sentiment qui n'avait pas sa place au milieu des idées qui régnaient à la fin du XVIIIe siècle. Aussi ces grandes aspirations furent-elles bientôt abandonnées pour ne reparaître que de nos jours. Notre temps les a reçues et reprises avec passion. Lorsque les idées fortes et généreuses ne portent plus, que les événemens humains sont tels qu'ils ne donnent envie ni de les voir, ni de les peindre, l'esprit attristé se plonge avec délices dans cette source, qui reflète vaguement, mais non sans justesse, nos sentimens et nos passions. Il y aurait sans doute mieux à faire; mais c'est ce découragement avoué ou secret qui, en nous portant vers la contemplation de la nature, a dicté les œuvres d'art les plus nombreuses, les mieux senties, et, à bien des égards, les plus caractéristiques de notre âge.

Quoique M. Decamps ait les aptitudes les plus diverses, quoiqu'il ait réussi dans tous les genres où il s'est essayé, on ne peut regarder ses caricatures, ses petits sujets lithographiés, ses travestissemens, et même le plus grand nombre de ses tableaux de genre, que comme la monnaie courante, les distractions de talent d'un homme qui a mieux et autre chose à dire. Ce mieux, cette autre chose, on le retrouve, il est vrai, du plus au moins dans tous ses ouvrages. C'est un accent de grandeur et de mélancolie qui se mêle à toutes ses impressions, un sentiment très vif de certaines beautés, un goût qui n'est pas toujours pur, mais qui n'est jamais commun, l'art de s'approprier tous les objets qu'il représente, de les marquer d'un sceau personnel, original, qui en fait de véritables créations. C'est par là bien plus que par ses procédés, où l'on a voulu voir une révo-

lution, et dont on s'est trop occupé, que M. Decamps est égal ou supérieur aux plus grands artistes contemporains. Il est créateur, mais les préoccupations mesquines, multiples, dissolvantes de son époque l'ont souvent détourné de sa voie, et c'est à l'étude du paysage qu'il doit d'être souvent parvenu à la compréhension de ce qu'il y a de plus élevé dans l'art. Les beautés calmes, simples, invariables de la nature se sont emparées de son esprit, et l'ont aidé à voir en lui-même les meilleurs côtés de son talent. On ne reste d'ailleurs dans la peinture de genre que lorsqu'on ne peut pas faire autrement : on y est retenu soit par des aptitudes particulières, soit par les exigences du public; mais les esprits médiocres seuls peuvent s'y enfermer, les autres y sont mal à l'aise, et s'en échappent quand et comme ils peuvent.

Les paysages de M. Decamps sont innombrables, et je n'ai la prétention ni de les décrire ni même de les nommer; je me borne à indiquer toutes ses études sérieuses, sincères, de Fontainebleau, d'Orient, du midi de la France, qu'il comprend, qu'il aime et regarde avec raison comme un des pays les plus beaux et les plus inconnus du monde. C'est à la Provence et à l'Italie qu'il doit quelques-uns de ses meilleurs paysages d'ordre moyen : la *Villa Pamphili*, plusieurs de ses fables reproduites à l'eau-forte par Marvy, *la Grenouille et le Bœuf*, *le Héron*, *le Meunier, son Fils et l'Ane*. Il a pris sur les côtes de l'Asie-Mineure et dans les îles de l'Archipel les sujets de ces marines qui ont tant de limpidité, de charme et d'éclat. Ces beaux ouvrages, déjà anciens pour la plupart, ont quelque chose de moins accentué et de moins magistral que ce que fait aujourd'hui M. Decamps, mais ils ont plus de grâce et d'élégante distinction. On y sent quelque influence de Bonington, et ils ne sont pas sans rapports avec les meilleurs tableaux de M. Roqueplan. C'est à ses paysages historiques que je préfère m'arrêter, parce que j'y trouve son talent dans toute sa force et avec toute son originalité.

Le *Diogène* est un dessin du plus grand style; je ne crois pas qu'il ait jamais été peint. Cette composition, si émouvante dans sa simplicité, aurait cependant fait un admirable tableau; mais il ne faut pas disputer sur ce point avec M. Decamps. Il applique quelquefois toutes les ressources de son habileté à des sujets d'une médiocre importance. Dans d'autres cas, il se sert du fusain, de l'aquarelle ou du pastel pour exprimer ses idées les plus sérieuses, les plus pathétiques, les plus élevées. Faut-il se plaindre de ces bizarreries? L'artiste doit-il compte au public des moyens qu'il emploie pour l'émouvoir ou pour le charmer? Je ne le pense pas. J'avoue cependant que je suis effrayé de voir M. Decamps employer, dans quelques-uns de ses meilleurs ouvrages, des procédés qui n'ont pas fait leurs

preuves, et dont on peut suspecter la solidité et la durée. L'exemple de Léonard de Vinci devrait rendre timide à l'égard des expériences et des innovations en semblable matière.

La belle et charmante composition des *Baigneuses* est une aquarelle rehaussée de gouache et un peu alourdie par le travail. M. Français en a fait une excellente lithographie qui l'a rendue populaire, et je me bornerai à rappeler les traits principaux de la composition. L'eau d'un lac arrive jusqu'au premier plan du tableau. Les baigneuses sont près du bord opposé; les figures sont d'un excellent dessin; le groupe lui-même, éclairé d'un vif rayon, est charmant. Le reste du tableau est dans l'ombre projetée par la colline et les grands arbres du fond. Ce poétique ouvrage, où il faut remarquer la concordance parfaite des figures et du paysage, a une grâce élevée, une innocence, un charme inexprimables. La composition du *Diogène* est sans doute plus sévère, elle a plus de grandeur et elle émeut plus fortement; mais dans *les Baigneuses*, l'importance des figures est telle, le dessin du paysage a tant de largeur, d'élégance et de pureté, qu'il me paraît impossible de ne voir qu'un tableau de genre dans ce bel ouvrage.

Je rapproche des *Baigneuses* un grand paysage qui peut leur servir de contre-partie. Ce n'est plus la jeunesse, la vie, la gaieté. On n'entend plus ni les chants, ni les éclats de rire, ni les propos joyeux. Au premier plan, c'est encore un lac; mais l'eau en est morne et plombée. Une barque passe en fuyant devant un tombeau ombragé de grands arbres, qui se trouve sur la rive opposée. Le fond est montagneux, les premières pentes sont couvertes d'ombres profondes. En arrière se dressent d'autres collines bleues et éclairées. Le ciel qu'on voit à peine dans l'échancrure des montagnes est marbré de fauve et d'orange. Ce tableau, d'un très grand caractère, n'est pas d'une exécution parfaite. On sent qu'il a été exécuté sous l'empire de préoccupations douloureuses. L'impression qu'il produit est poignante, et je trouve là encore une preuve de la manière forte dont sent et pense M. Decamps, du talent avec lequel il sait faire partager et comprendre ses idées et ses sentimens.

Le *Saint Jérôme au désert*, grand fusain, peint à l'huile après coup, est un des chefs-d'œuvre de M. Decamps. Je ne crois pas qu'il ait jamais donné plus d'accent et de grandeur au paysage, ni plus de caractère à la figure humaine. Le premier plan de ce tableau est revêtu d'une ombre transparente et profonde qui fait valoir la partie plus éclairée où se trouve le saint en prière devant la croix. Les rochers qui arrêtent l'œil sont couverts à gauche d'une sombre végétation. A droite, un grand lion flairant une proie se détache en profil sur le ciel immense, profond, obscur, rayé de lueurs oranges. La figure du saint est à peine éclairée, quelques éclats de lumière in-

diquent seuls la couleur rouge de son vêtement; mais ce qu'on en voit a tant de justesse et de signification, qu'on le devine et qu'on le comprend. En voyant cette grande œuvre, on ne peut s'empêcher de regretter le temps et le talent que M. Decamps a dépensés à des œuvres charmantes, mais frivoles.

M. Decamps a fait, sur les ailes de l'imagination seulement, à ce que je crois, un voyage dans les Indes, et Jacquemont ne désavouerait pas l'œuvre qu'il en a rapportée. *La Panthère et l'Éléphant* représentent d'une manière saisissante cette terre hostile à l'homme, ces immensités dépeuplées, *inania regna*, où la bête et la plante peuvent seules vivre : une plaine sans bornes, quelques palmiers, des collines basses, un ciel d'une poésie étrange tout mêlé de tons fauves et bruns; au premier plan, au bord d'une mare, une panthère et un éléphant. Cet éléphant est une des créations les plus extraordinaires que je connaisse. Les oreilles étendues, la tête agrandie par la trompe qui se perd dans l'ombre du corps, dissimulé lui-même dans le raccourci, — les jambes plantées comme des colonnes, se détachant de toute sa hauteur sur le ciel, descendant par son ombre dans la mare jusqu'au bas de la toile, remplissant ainsi à lui seul toute la hauteur du tableau, cet animal gigantesque, chimérique, est cependant d'une incroyable réalité. Un naturaliste y trouverait peut-être quelque chose à blâmer; le poète et l'artiste ne peuvent qu'applaudir. Tous les détails sont hardiment sacrifiés aux traits importans de la figure. L'impression est simple et complète; l'attention ne s'égare pas sur ce qui est inutile, secondaire, sans signification et par conséquent sans valeur réelle. C'est là vraiment de la peinture de style, et M. Decamps a tiré d'un sujet qui semble d'un médiocre intérêt une des meilleures pages de son œuvre.

Deux tableaux excellens, le *Moïse sauvé* et *la Pêche miraculeuse*, sont déjà sur la limite du paysage historique et appartiennent par quelques points au *style* proprement dit. Les personnages ne sont pas importans, dans ce sens qu'ils ne dominent pas la composition, mais ils sont traités avec une largeur et dans un caractère qui ne permettent pas de les rapporter à la peinture pittoresque. Les fonds ont de la grandeur; l'effet général est calculé pour faire valoir les scènes principales, sur lesquelles l'intérêt se porte sans hésitation. Claude Lorrain lui-même n'a rien fait de plus lumineux et de plus éclatant que *la Pêche miraculeuse*. C'est vers le soir. Le soleil est perdu dans les brumes embrasées du lac de Génésareth. On aperçoit au loin la rive opposée, entourée de montagnes d'un gris bleuâtre, d'une distinction et d'une finesse extrêmes. A droite, sur la rive, la foule admire le miracle; à gauche sont d'autres personnages et deux cavaliers armés, d'un dessin grand, hardi, frappant. La barque, rapprochée du bord, se perd dans l'ombre de la rive. Les pêcheurs,

penchés jusque près de l'eau en s'efforçant de retirer leurs filets, laissent toute la place au Christ, seul debout, et qui se détache sur le fond clair et chaud du tableau. Sans trop insister sur les tours de force et sur les difficultés vaincues, qui intéressent les artistes plus que le public, il est bon de faire remarquer le cheval blanc du premier cavalier, qui, tout en étant du même ton et de même valeur que l'eau du lac, s'en détache cependant avec une netteté parfaite.

Dans le *Moïse sauvé*, les caractères qui distinguent la peinture historique sont encore mieux marqués que dans *la Pêche miraculeuse*. Le paysage est splendide, mais il est disposé de manière à ramener et à concentrer l'attention sur le groupe principal, si bien que, malgré son importance, on ne le voit qu'après coup et par réflexion. La berge du fleuve, haute et rocheuse, est dans l'ombre. Les seconds plans à droite et à gauche sont également obscurs. Toute la lumière est portée sur le groupe des jeunes filles, nobles, élégantes, admirablement disposées, et qui sont parmi les meilleures figures de M. Decamps. La fille de Pharaon en particulier, vêtue de blanc et inclinée pour recevoir l'enfant, est d'une jeunesse et d'une poésie charmantes. Le fond montagneux, éclairé d'une lumière matinale et tranquille, est une des plus belles conceptions qu'on puisse imaginer. Ce tableau, d'une excellente composition, d'un dessin large et correct, d'une couleur presque parfaite, est un véritable joyau. On pourrait lui reprocher quelque chose de cerné et de trop marqué dans les contours; mais j'éprouve vraiment quelque honte à relever d'aussi légères imperfections dans ce gracieux et admirable ouvrage.

C'est plus que jamais en parlant des ouvrages de style de M. Decamps qu'il est nécessaire de rappeler qu'un talent aussi original, qui s'est développé dans des conditions toutes spéciales, ne peut être jugé qu'en lui-même, et sans tenir compte des préférences personnelles, des traditions ou des systèmes. M. Decamps n'a point appris son art dans les écoles; il combattait avec son crayon à l'âge où d'autres dessinent d'après l'antique ou le modèle, forment et développent leur goût par des études régulières. Il a parlé patois dans son enfance, et si sa langue est éloquente, elle n'est ni toujours élégante, ni toujours correcte. Sa voix a su trouver des accens magiques, qui émeuvent et qui passionnent; mais elle a gardé des bégaiemens et l'accent du terroir. M. Decamps a reçu des maîtres tout ce qu'une étude intelligente et obstinée, mais irrégulière et tardive, peut donner. Il sait par cœur Rembrandt, Murillo, Poussin et les autres. Cependant, préoccupé à l'origine des questions relatives au métier, attiré par un goût décidé vers le pittoresque, s'arrêtant volontiers au détail et à l'anecdote, aimant non-seulement la beauté,

mais les effets bizarres, inattendus, et jusqu'aux jeux de l'esprit, où il excelle, ses habitudes premières ont laissé des traces sensibles et regrettables dans ses meilleurs ouvrages. M. Decamps n'est presque jamais irréprochable, et on aurait souvent beau jeu à le trouver en défaut. Je n'admire certes pas ses imperfections, et ma sympathie pour son talent ne me porte pas à les céler. Ses défauts, que je vois, ne m'empêchent pas d'apprécier ses éminentes et rares qualités. La saveur un peu âpre de ce talent ne me déplaît pas, et je préfère de beaucoup ses moindres ouvrages, quelque incomplets qu'ils soient, aux irréprochables niaiseries qu'on nous donne tous les jours pour des chefs-d'œuvre.

M. Decamps s'explique lui-même sur le goût qu'il eut de tout temps pour la peinture de style, sur les tentatives qu'il fit à plusieurs reprises et de plus en plus dans ce sens. « J'essayai divers genres... Lorsque j'exposai cette grande esquisse de la *Défaite des Cimbres,* je pensai fournir là un aperçu de ce que je pourrais concevoir ou faire. Quelques-uns, le petit nombre, la parcelle, approuvèrent fort; mais la multitude, l'immense majorité qui fait la loi, n'y put voir qu'un gâchis, un hachis, suivant l'expression d'un peintre alors célèbre, et que la France aujourd'hui regrette, à ce que j'ai lu quelque part..... Je vous ai parlé des *Cimbres* parce que ce sujet était caractéristique de la voie que je comptais suivre; mais le peu d'encouragement que je trouvai d'abord, le caprice, le désir de plaire à tous, que sais-je encore? m'en ont plus ou moins détourné. Je demeurai claquemuré dans mon atelier, puisque personne ne prenait l'initiative de m'en ouvrir les portes, et malgré ma répugnance primitive, je fus condamné au tableau de chevalet à perpétuité. Je vis avec chagrin tous mes confrères chargés successivement de quelque travail sur place. Là était mon lot, là était mon aptitude; pour moi, un tableau *à l'effet* était un tableau fait; un tableau de chevalet ne l'est jamais. Et pourtant je forçai ma nature. Sans doute les chétives productions qu'enfantait mon *génie* étaient peu propres à donner de mon imagination une idée bien relevée. Je le sentais, et je donnai le jour en diverses fois à de grands dessins et compositions; mais ce fut en vain... J'exposai, il y a une dizaine d'années, une série de dessins vivement exécutés et par des procédés divers (histoire de Samson). J'espérais démontrer que j'étais susceptible de développement. Ces compositions, très diversifiées de contexture et d'effets, présentaient cependant un ensemble homogène dans sa variété... Les dessins furent fort loués sans doute, au-delà même de leur mérite certainement : un amateur distingué me les acheta généreusement; mais ni l'état, ni aucun de nos Mécènes opulens n'eurent l'idée de me demander un travail de ce genre. Et pourtant l'esprit d'invention ne me manquait pas, et j'au-

rais autrefois tiré parti de l'idée la plus saugrenue, si l'on m'eût accordé une salle quelconque. Ce que j'eusse produit eût été fort attaquable, j'en conviens; enfin, organisé d'une manière particulière, ce que j'eusse produit fût un peu sorti de ce système de plafonnage usité... Mais bah! avec la prétention de marcher à la tête de tout progrès, nous sommes peut-être le peuple le plus routinier de la terre. Sans me mettre au niveau de cet excellent artiste, j'eus le sort de Barye. Ce génie piquant et original, aux aptitudes et études spéciales, qui eût décoré nos places de monumens uniques dans le monde, se trouva trop heureux de pouvoir formuler ses idées dans les proportions d'un *surtout* d'un usage impossible, et finalement il est triste de constater qu'un talent qui seul peut-être eût pu doter son pays d'un monument vraiment original se vit réduit à la fabrication de serre-papiers (1). Quant à moi, j'ai la conviction que la nécessité où je me suis trouvé de ne produire que des tableaux de chevalet m'a totalement détourné de ma voie naturelle... Le mot de l'énigme est qu'il fallait demander, solliciter, se faire appuyer : toutes manœuvres pour lesquelles je n'avais nulle aptitude, non par orgueil, comme on pourrait le supposer, mais par une sorte de honte et de répugnance tout à fait insurmontables. »

Ces observations paraissent fondées à bien des égards. M. Decamps entend l'effet comme personne, et la bonne entente de l'effet est la condition essentielle de la peinture murale. Il eût sans doute été intéressant de voir un homme aussi habile développer et parfaire les belles compositions dont nous n'avons que les cartons. Cependant la peinture murale a des difficultés particulières que M. Decamps, avec les ressources d'esprit que nous lui connaissons, eût tournées certainement, mais qu'il n'eût pas, je crois, surmontées. Tous les décorateurs, aussi bien Ghirlandajo que les Vénitiens et Raphaël, sont d'excellens dessinateurs, et le dessin de M. Decamps, qui a de très belles qualités, n'est point parfait. Ils peignent dans une gamme claire, vive, légère, qui me paraît être une des nécessités de ce genre; M. Decamps a presque toujours employé une gamme sombre et un clair-obscur surchargé. Enfin, dans la peinture murale plus que dans toute autre, les détails doivent être sacrifiés, subordonnés aux masses, et, à cet égard encore, la peinture de genre est un mauvais antécédent pour les décorations. Quoi qu'il en soit,

(1) Ceci n'est plus tout à fait exact aujourd'hui. M. Barye a été chargé de deux groupes importans dans la décoration du nouveau Louvre. Malheureusement ces groupes, d'ailleurs en pierre tendre, sont trop éloignés, et on ne peut guère les juger. Le regret qu'exprime M. Decamps est donc encore de saison. J'ajoute que le musée du Luxembourg ne possède pas un seul tableau de M. Decamps. Cette galerie est la *pépinière* du Louvre. Il faudrait pourtant y songer. Il arrivera pour M. Decamps ce qui est arrivé pour Marilhat, dont les bons tableaux sont aujourd'hui introuvables et hors de prix.

et sans vouloir nier des facultés que M. Decamps n'a pas eu l'occasion d'exercer, ceux de ses ouvrages qui se rapportent à la peinture de style sont très remarquables, et dignes de ce qu'on pouvait attendre de son talent. Ils ne sont pas nombreux, et je les nommerai presque tous.

Le *Supplice des Crochets* est un des plus célèbres parmi les ouvrages dont la place est marquée dans ce groupe. Au premier abord, l'aspect de ce tableau n'est pas agréable. Il est peint dans des tons rouges, durs et heurtés, qui n'ont rien de séduisant; mais l'excellent sentiment du dessin, l'énergie des expressions, le saisissement que cause cette scène d'horreur, rachètent bien ces imperfections. La manière dont le sujet est compris rappelle en quelques points les traditions de la peinture de genre. La scène principale n'est pas au premier plan, et l'unité, la simplicité de l'impression résultent bien plus des sentimens exprimés par les spectateurs groupés au bas de la toile que du supplice lui-même. Le tableau est occupé au second plan, dans presque toute sa largeur, par la muraille extérieure d'une ville d'Asie. On aperçoit sur le haut du bastion les exécuteurs qui précipitent les condamnés; l'un de ceux-ci est déjà suspendu aux crochets, et son corps se balance contre la muraille, vivement éclairée. La foule terrifiée, repoussée par les janissaires, contemple avec la stupidité ou la résignation orientale cette horrible exécution. Quelques personnages, parens ou amis des victimes, se désespèrent. La donnée de ce tableau étant admise, il faut convenir que M. Decamps a atteint son but, qui était d'émouvoir violemment.

La *Défaite des Cimbres par Marius* excita, lorsqu'elle fut exposée au salon de 1834, beaucoup de scandale et des admirations enthousiastes. Aujourd'hui toutes ces passions sont bien calmées, et on en pourrait dire le plus grand bien ou le plus grand mal sans s'exposer à être lapidé. Cette grande esquisse peinte est d'un effet très dramatique, elle produit une vive impression d'ensemble, mais il n'y faut pas chercher un sujet principal auquel l'esprit puisse s'attacher. La bataille est dans l'air, dans le ciel, dans l'aspect des terrains dévastés, autant au moins que dans les groupes des combattans. Les personnages, qui sont innombrables, mais de très petite dimension, et perdus dans la couleur sombre du tableau, ne suffisent pas pour expliquer l'action. Les amateurs de stratégie ne trouveront pas là leur compte, et à cet égard la moindre toile de M. Vernet ferait beaucoup mieux leur affaire. Cependant on sent que la bataille a été terrible, acharnée, et que la déroute est complète. Les longues files de fuyards, les femmes, les enfans, les chariots, se pressent sur le premier plan. De nouvelles bandes surgissent de tous les plis de terrain; des cavaliers demi-nus font un retour offensif contre les Romains vainqueurs, mais on voit déjà que rien ne

pourra les sauver. Le paysage, très largement dessiné, a un aspect sinistre qui convient à cette scène de destruction : c'est une campagne aride, déserte, rocheuse. Des collines âpres et pelées s'enfoncent à perte de vue dans un horizon sans limites. Le ciel est sombre, coupé, parallèlement aux terrains, de grands nuages noirs illuminés de lueurs orageuses. Cette composition a beaucoup occupé M. Decamps. Il en a traité à part, dans des dessins très achevés, plusieurs des épisodes les plus importans. Il est certainement regrettable qu'elle n'ait jamais été exécutée dans de grandes dimensions, d'autant plus que la grande esquisse qu'on en possède a souffert un peu du temps. Les ombres, trop marquées à l'origine, ont noirci, de sorte que l'aspect général de ce dramatique ouvrage est sombre et uniforme, et qu'il a perdu dans quelques parties son harmonie primitive.

Mais c'est à l'Orient que M. Decamps revient toujours. Il lui doit le pittoresque, la couleur, toute une veine riche et nouvelle, un genre qu'il a créé, une manière qui lui appartient; il lui doit aussi quelques grandes inspirations qui complètent son œuvre. J'ai souvent eu l'occasion de dire que M. Decamps est plus qu'un peintre habile et un homme d'esprit. Sa grande et rêveuse imagination a trouvé dans les scènes pastorales de l'Ancien Testament les sujets de quelques-unes de ses compositions les plus belles et les plus émouvantes. La connaissance qu'il a du pays, de ses mœurs, de ses costumes, lui a permis de les traiter d'une manière nouvelle, avec beaucoup d'accent et de réalité. Il n'a vu ni Rebecca, ni Joseph vendu par ses frères, à travers la tradition classique. Il a cherché ses inspirations dans les récits bibliques et dans le pays où se sont passées ces scènes si grandes, si simples, si touchantes, et, chose singulière, s'il a trouvé en puisant aux sources mêmes quelques traits de vérité, négligés par l'école du XVIe siècle et par Poussin, ses observations directes n'ont fait en général que confirmer et justifier de la manière la plus complète les œuvres des maîtres qui l'ont précédé.

La composition de *Joseph vendu par ses frères* étonne au premier abord. Le devant du tableau, occupé par des mouvemens de terrain, quelques rochers, une source où une femme puise de l'eau, n'a que peu de rapport avec le sujet principal. Peint dans des tons sombres, ce premier plan sert à faire valoir les fonds; mais cette raison ne me paraît pas suffisante pour le motiver, et on pourrait le retrancher sans dénaturer gravement la composition. Le sujet véritable est relégué au second plan, et j'avoue que j'ai quelque peine à m'expliquer l'utilité de cette manière de composer qu'on retrouve dans la plupart des grands ouvrages de M. Decamps. On se demande si on a sous les yeux un paysage ou un tableau de figures; l'attention est partagée, et l'impression n'a pas d'unité. Il faut là comme en

toutes choses prendre un parti absolu et sacrifier sans hésitation les détails secondaires qui doivent être subordonnés. Ces observations faites, et à part le chameau debout qui forme le centre du tableau et relie les groupes de la composition, mais qui a trop d'importance, cet ouvrage est excellent, et on n'a plus qu'à louer. Le Joseph est d'un dessin charmant et d'une extrême élégance; tout le groupe des marchands ismaélites est d'un très bon caractère. Les figures qui se profilent sur le ciel ont une distinction, une pureté dignes des maîtres. Le ciel est d'une profondeur inouie; le désert montueux de Dothaïm, clair et immense, va rejoindre, par des dégradations infinies, un horizon sans limites. Ce n'est pas le désert sans herbe et sans eau, l'océan de sable; ce n'est pas non plus l'oasis verdoyante : ce sont les grands pâturages intermédiaires où Abraham, Jacob et Laban conduisaient leurs troupeaux, et où l'histoire du monde a commencé.

Éliezer et Rebecca donnent lieu aux mêmes observations. Le premier plan obscur, qui ne sert que de *repoussoir* au sujet, est un hors-d'œuvre, et décidément M. Decamps emploie trop souvent cet artifice; mais la composition elle-même est délicieuse. Éliezer incliné, et les bras croisés sur la poitrine, s'avance vers la fille de Bathuel. Cette figure de Rebecca est une des plus poétiques créations de M. Decamps. C'est bien la fille très agréable, la vierge parfaitement belle dont parle la Genèse. Les jeunes filles qui l'accompagnent, celles qui, plus en arrière, portent des amphores, ont une grâce sérieuse qui émeut et ravit. Je ne veux pas comparer ce tableau à celui de Poussin sur le même sujet, et cependant il m'y a fait penser. M. Decamps parle une langue qui est à lui et qui ne ressemble pas à celle de son grand devancier; mais les deux ouvrages de ces génies, d'ailleurs si différens, produisent une impression analogue, ce qui me paraît indiquer que les deux maîtres ont compris avec sincérité et simplicité l'un des plus charmans motifs de la poésie et de l'histoire.

Mais de tous les sujets que M. Decamps a empruntés à l'Ancien Testament, celui de Samson me paraît convenir mieux que tout autre à son talent. La vie de Samson forme une suite d'aventures où la grandeur et le drame coudoient l'*humour* et presque le burlesque. Cet Hercule biblique, qui se venge de ses ennemis en en tuant mille avec une mâchoire, assassine et dévalise des passans pour payer ses paris, ce juge en Israël qui, vaincu par la volupté, livre son secret à une courtisane, présente, à côté de sa signification précise et historique, un sens symbolique qui devait frapper et séduire M. Decamps. Ces admirables cartons (1) ont plus qu'aucun des autres ouvrages

(1) Lithographiés en ce moment par M. Leroux, ils seront bientôt sous les yeux du public.

de M. Decamps les traits caractéristiques de son talent, la verve, la fantaisie, l'expression vraie, fortement accusée, de sentimens très divers, depuis l'esprit et la raillerie jusqu'au pathétique le plus émouvant. Tout est coordonné, logique, nécessaire dans ces compositions si larges et si variées, où le plus imperturbable bon sens donne une extraordinaire réalité à des conceptions presque chimériques. Il suffit de rappeler en passant ces ciels magiques, un peu alourdis par l'exécution, où semblent se réfléchir le sens et l'émotion des scènes qui se passent sur la terre. M. Decamps dessine un nuage et compose un ciel avec autant de soin qu'une figure, et personne n'a peut-être compris aussi bien que lui la signification et la beauté de ces formes légères, et à quel degré elles peuvent servir à compléter le sens d'une composition. La figure de Samson est une des plus originales et des meilleures de son œuvre. Elle revient huit fois dans ces cartons, toujours identique, toujours animée de passions et de sentimens différens. Dans le *Samson déchirant un lion,* c'est la force brutale d'une jeunesse héroïque. Dans *le Combat contre les Philistins,* le jeune homme, armé de sa mâchoire d'âne, bondissant au milieu de ses ennemis, semble animé d'une vigueur surhumaine. L'incendie rappelle trop la manière de Poussin, mais la figure de Samson, assis au premier plan sur un bout de rocher, tenant son pied gauche de sa main droite, suivant l'usage oriental, et contemplant d'un air railleur le succès de son extravagante invention, est d'une beauté et d'une puissance extraordinaires. Cependant c'est surtout dans le *Samson tournant la meule* que M. Decamps me paraît avoir résumé et concentré ses plus fortes et ses plus hautes qualités. La scène se passe entre trois personnages : Samson, l'esclave armé d'un bâton, chargé de hâter son travail, et un rat qui se chauffe au soleil. Le jour entre par la porte grande ouverte. Cet homme attaché à sa meule comme un bœuf, courbé sur son madrier, enchaîné, aveugle, bafoué, esclave d'un esclave, cet homme qui a livré son secret à la femme « qui l'endormait sur ses genoux et faisait reposer sa tête sur son sein, » pleure de ses yeux crevés d'inutiles larmes de rage. Dans son impuissance présente, il songe à sa vigueur passée, qu'il ne retrouvera qu'un instant, par un effort suprême, pour la vengeance et pour la destruction.

Le *Josué arrêtant le soleil* et *le Christ au Prétoire* montrent avec plus d'éclat encore peut-être les aptitudes de M. Decamps pour la peinture de style. Le *Josué* est une très vaste composition, inachevée malheureusement, et qui, ayant été vendue, ne sera probablement pas terminée. On en possède un grand carton qui la complète et permet de la juger. La nuit qui tombe a suspendu la bataille et arrêté pour un moment le carnage. La mêlée a été ter-

rible; l'armée des sept rois amorrhéens est battue, mais elle n'est pas détruite. Josué, les mains étendues, se tourne vers le soleil, qui descend derrière les murs de Gabaon. Toute la scène est éclairée d'une lumière effrayante, sinistre, dans laquelle se meuvent en tous sens des groupes de combattans. Les trompettes qui se trouvent en arrière de Josué, et qui rallient les soldats par un dernier effort, sont du plus grand style. A gauche, sur le devant, un jeune homme qui lève les bras vers le soleil est admirable de mouvement et de tournure. Cette lutte a quelque chose de gigantesque, d'acharné, qui ne rappelle pas les batailles bien ordonnées de M. Vernet. Il faut y chercher ce que M. Decamps a voulu y mettre, — le mouvement, l'énergie, la couleur, la vie en un mot.

Le Christ au Prétoire est, je crois, le plus complet des grands ouvrages de M. Decamps. Il a voulu aborder une fois cette figure presque impossible du Christ, et il a choisi avec discernement la scène qui permettait le mieux le développement de ses qualités énergiques. Ce n'est pas le Christ miséricordieux qui relève Madeleine, ni le Christ accablé et succombant de la montagne des Oliviers, ni le Christ mystique de la Cène : c'est le juste insulté, raillé, maltraité par les pharisiens et par les soldats. M. Decamps appartient à cette famille de peintres dont Rembrandt est le chef, qui cherchent moins la pureté des lignes, la beauté des formes, l'expression des traits, que la vérité, la force de la pantomime et du geste, et qui trouvent dans le maniement habile du clair-obscur des effets pathétiques qui parlent puissamment à l'imagination. C'est à ce point de vue que *le Christ au Prétoire* est une œuvre excellente, qui restera comme une des meilleures de notre temps.

Les compositions nombreuses et de toute sorte qui ont rempli la plus grande partie de la vie de M. Decamps ne déparent pas son œuvre, mais celles-ci le couronnent : elles y mettent un sceau de grandeur et lui donnent une importance qui lui manquerait, si elles n'existaient pas. Rien ne vaut que par la pensée. Ici la forme ne sert plus qu'à la montrer. De maîtresse qu'elle était, elle est devenue servante. C'est son lot; il faut le lui laisser. Je comparerais volontiers celles des compositions de M. Decamps où la forme domine à ces merveilleuses et fantastiques ébauches de la création primitive, où la matière est presque tout et qu'une vie obscure anime à peine : plus elles sont près de la nature inerte, plus leurs couleurs ont de variété, d'éclat, et plus leurs formes sont inattendues et bizarres; mais l'âme n'y palpite pas. Dans ceux des ouvrages de M. Decamps dont j'ai parlé en dernier lieu, la préoccupation de la forme a fait place à d'autres, à de meilleures préoccupations. Les créations de l'artiste se sont épurées : elles nous transportent dans une région

poétique et sereine. Le métier a fait place à l'art. J'ai admiré dans M. Decamps l'ouvrier prodigieux, qu'on me permette de ne pas disputer la louange au créateur de ces belles œuvres.

L'influence de M. Decamps sur les peintres de notre temps a été immense. Je ne parle pas seulement d'Adrien Guignet, dont la destinée malheureuse est connue. Ce jeune artiste est mort presque dans la misère au moment où des jours meilleurs commençaient pour lui. La plupart de ses tableaux sont des imitations textuelles de ceux du maître et ne dénotent pas d'originalité. Ses derniers ouvrages lui appartiennent davantage, et il se peut qu'un travail obstiné eût dégagé ce qu'il y avait de personnel en lui. Je ne m'arrêterai pas non plus à Marilhat, qui n'a fait que développer, en suivant de près les traces de M. Decamps, quelques-unes des données gracieuses de la nature orientale. Si la finesse, l'élégance, la pureté du dessin, le charme d'une couleur délicate et brillante pouvaient tenir lieu d'originalité, Marilhat serait un grand peintre. Plus parfaits à bien des égards, plus irréprochables dans leur petite mesure que ceux du maître, ses ouvrages manquent de portée. Mais l'influence directe de M. Decamps s'est également fait sentir, utilement pour quelques-uns, d'une manière trop absolue et tyrannique pour d'autres, sur presque tous nos paysagistes, nos peintres de marine ou de genre. Je ne vois guère parmi eux que M. Corot et M. Troyon qui aient gardé leur originalité parfaitement intacte. La tyrannie de l'exemple est un des dangereux privilèges des natures entières et convaincues : elles subjuguent les faibles et les entraînent au lieu de les développer et de les pousser dans leur propre voie.

Certains génies nets, vifs, profonds, voient d'emblée leur but, le poursuivent sans hésitation, l'atteignent sans fatigue et sans effort. Chez eux, une organisation docile prête des formes exquises à des idées justes ou poétiques. L'imagination, le savoir, la raison, s'unissent dans un seul homme. Nés dans un siècle propice, au milieu de générations éclairées, sympathiques, tout leur vient en aide. Leurs pensées sont celles de la foule, leur langue est comprise de chacun. Chacun reconnaît dans les chefs-d'œuvre du génie l'expression forte, parfaite, absolue de ce qu'il sentait vaguement, la forme réelle, palpable, vivante, de ses obscures aspirations. Tels furent dans l'antiquité Phidias, et, dans un temps plus rapproché de nous, Corrége ou Raphaël; mais dans les époques de transition comme la nôtre rien de ce qui l'entoure n'aide le poète, et tout au contraire lui fait obstacle : la confusion des idées, l'ignorance ou l'hostilité d'une partie du public, la passion des intérêts matériels, l'oubli ou le mépris du passé, l'indifférence pour l'avenir, les convictions traitées de chimères... Que vient faire le poète dans ce désordre, et comment se

conduira-t-il dans ce chaos? C'est pourtant au milieu de ces circonstances mauvaises pour l'art qu'est né et qu'a vécu M. Decamps, et qu'entre les deux grandes écoles qui se sont de tout temps partagé le champ de la peinture, il a découvert à travers mille obstacles une route à lui, route moins royale que celle que suivent ses rivaux, chemin de traverse si l'on veut, mais qui passe à travers un pays nouveau dont il a été l'explorateur, et dont il est encore le propriétaire principal et légitime. Nos neveux connaîtront M. Decamps par ceux de ses ouvrages qui resteront comme de trop rares vestiges à l'honneur de notre temps; mais ce qu'ils sauront moins que nous, c'est la quantité de germes féconds que ce vaillant et infatigable artiste a répandus autour de lui. On a pris ses sujets, imité ses méthodes et ses procédés; on a vu la nature par ses yeux. C'est après lui qu'on a trouvé le style et le caractère dans les sujets modernes, la vérité dans les sujets anciens, la vie partout. On s'est pénétré de son inspiration, et son influence, qui est patente et directe sur les peintres de genre et de paysage, se reconnaît d'une manière plus obscure dans les branches diverses de l'art. M. Decamps a semé à pleines mains; il n'a récolté qu'une partie de son grain, et c'est aux voisins qu'il faut demander ce qu'est devenu le reste. Ceci n'est pas un reproche à l'adresse de ceux qui ont reçu, ni une réclamation en faveur de celui qui a donné : l'œuvre sortie de l'atelier tombe dans le domaine public, et chacun peut en profiter. La jeune école n'a d'ailleurs pas été ingrate envers M. Decamps : elle a payé par des louanges excessives les services qu'elle en a reçus. On assure qu'elle revient aujourd'hui sur son enthousiasme, et qu'une réaction très vive se produit contre M. Decamps : ce serait la fable renversée de Saturne, — les enfans dévoreraient leur père.

M. Decamps n'a pas terminé son œuvre, et déjà l'on peut dire qu'ayant marqué toutes ses compositions d'une empreinte profonde, il laissera un nom qui ne sera point oublié. La force créatrice, l'originalité sont des vertus rares de tout temps, et qui le sont plus que jamais aujourd'hui. D'autres ont pu viser plus haut que M. Decamps, et quelques-uns de ceux-là mériteront sans doute une place élevée; mais, quoi qu'il arrive, l'auteur de tant de pages belles et charmantes restera une des gloires les plus incontestables de notre temps, car aux qualités poétiques il a joint « la vraisemblance et le jugement partout, » et « ces parties, dit Poussin, sont du peintre et ne se peuvent enseigner. C'est le rameau d'or de Virgile, que nul ne peut ni trouver ni cueillir, s'il n'est conduit par le destin. »

CH. CLÉMENT.

LA SPÉCULATION

ET

L'INDUSTRIE

I. *Manuel du Spéculateur à la Bourse*, par M. P.-J. Proudhon. — II. *Les Manieurs d'argent*, par M. Oscar de Vallée. — III. *Statistique de l'Industrie de la France*, par M. Moreau de Jonnès.

La spéculation, de nos jours, a fourni si amplement matière à des écrits de tous genres, qu'on jouerait à cette heure un rôle au moins inutile en venant se mêler à cette croisade universelle contre ce qu'on appelle la folie présente, si même cette croisade se trouvait complétement justifiée; mais n'y a-t-il pas eu exagération dans l'attaque, et n'est-il pas opportun de rechercher si le mal est aussi étendu qu'on le dit, aussi dangereux qu'on le suppose? Peut-être trouvera-t-on que le moment est arrivé, non d'élever la voix en faveur de la spéculation, mais de rechercher d'où elle vient et où elle va, d'opposer, si faire se peut, une appréciation mesurée aux clameurs universelles qui la poursuivent. Théâtre, roman, prose, vers, tout depuis quelques années s'attaque à l'amour de l'or avec l'ardeur et l'unanimité de zèle que l'on avait précédemment apportées à préconiser le réveil de l'industrie, la conquête de la terre par le travail de l'homme, le règne des jouissances matérielles permises et accessibles à tous. A coup sûr, si nos mœurs prêtent à pleurer ou à rire, le drame et la satire font bien de s'en emparer : les vices particuliers et publics leur appartiennent, qu'ils les flagellent, soit; mais on ne s'en est pas tenu là, et, dans des ouvrages purement

didactiques, des écrivains plus autorisés, ou croyant l'être, ont pris à partie la tendance qui nous entraîne, qui caractérise notre époque, mais qui assurément vient de plus loin, et ils ont les uns et les autres conclu par la même redoutable prophétie, à savoir que notre société courait aux abîmes. Les deux plus menaçans réquisitoires prononcés en ce sens sont, sans aucun doute, le *Manuel du Spéculateur à la Bourse*, de M. Proudhon, et le livre de M. Oscar de Vallée qui a pour titre *les Manieurs d'argent*. Partis des points les plus opposés, — M. Proudhon des sommets de l'extrême gauche dans les assemblées issues de 1848, M. de Vallée d'une haute position dans la magistrature impériale, — tous deux reconnaissent le même mal, et concluent aux mêmes catastrophes, l'un en lançant sur la moderne Babylone les imprécations d'Isaïe, l'autre en aspirant à reproduire les éloquentes, mais inefficaces admonitions de Daguesseau. Notre temps est caractérisé par eux d'une manière presque identique : c'est, pour le premier, le *règne Louis XV des bourgeois;* pour le second, c'est pis encore, et le choix du modèle qu'il s'efforce d'imiter nous ramène aux jours désastreux de la régence, qui a précédé et inauguré ce règne de funeste mémoire. Aussi, lorsque M. Proudhon ne trouve pour les *spéculateurs* d'autre motif d'espérer un court répit, avant cette *liquidation* dont il les menace, que dans *l'incapacité des classes moyennes* et *l'innocence du peuple*, comme lorsque M. de Vallée adresse au prince la demande d'un dernier secours, on ne peut s'empêcher de chercher au fond de ces tableaux l'ombre de la révolution, et on croit voir se dresser déjà ce fantôme du poète :

Sombre quatre-vingt-treize, épouvantable année,

que le premier semble appeler de ses vœux, et dont le second voudrait nous garantir.

Et cependant, si nous méritons de subir les mêmes châtimens que nos pères, sommes-nous aussi coupables? A écouter attentivement ces deux accusateurs publics, l'ennemi déclaré qui veut détruire la société présente pour la refaire, comme le magistrat intègre qui aspirerait à la réformer, il semble que le mal n'ait point une intensité bien grande, et ils se chargent de réfuter eux-mêmes une partie de leurs reproches. M. Proudhon part de ce principe, que la spéculation est une chose bonne en soi, utile pour tous et *productive*, ce qui n'est pas à ses yeux un mérite médiocre. « La spéculation, dit-il, n'est pas autre chose que la conception intellectuelle des différens procédés par lesquels le travail, le crédit, le transport, l'échange, peuvent intervenir dans la production. C'est elle qui recherche et

découvre pour ainsi dire les gisemens de la richesse, qui invente les moyens les plus économiques de se la procurer, qui la multiplie, soit par des façons nouvelles, soit par des combinaisons de crédit, de transport, de circulation, d'échange, soit par la création de nouveaux besoins, soit même par la dissémination et le déplacement incessant des fortunes. » La spéculation en un mot, c'*est le génie de la découverte,* et pour achever de démontrer qu'il ne se méprend pas sur sa nature, l'auteur du *Manuel du Spéculateur* ajoute : « La spéculation est donc essentiellement *aléatoire* comme toutes choses qui, n'ayant d'existence que dans l'entendement, attendent la sanction de l'expérience. »

Voilà certes un glorieux début, et la spéculation élevée à une hauteur où peut-être elle était loin d'aspirer; mais quelle chute après ce triomphe, quels revers après cette fortune! Suivez-la, cette *faculté essentielle de l'économie,* cette *souveraine qui est la tête,* lorsque le travail, le capital, le commerce sont réduits à n'être que les *membres,* à lui obéir en esclaves, suivez-la dans toutes ses entreprises, dans toutes les applications qu'elle a tentées parmi nous, et voyez ce que sont devenus en France les spéculateurs, ces héritiers directs d'Alexandre et de César, grands spéculateurs, comme le dit M. Proudhon. Chez nous, pas une entreprise que n'entachent la fraude et le dol, pas une affaire qui ne soit un piége : création d'usines, ouverture de mines, construction de chemins de fer, constitution de sociétés d'assurances. Dans toutes ces valeurs, analysées successivement par M. Proudhon et cotées à la Bourse, pas une où ce ne soit le cas de répéter la formule célèbre appliquée à la propriété, et de dire avec plus de justice encore : La spéculation, c'est le vol!

Cette conclusion doit, il est vrai, paraître étrange après l'exorde qu'on a vu, et c'est le cas de se demander si une faculté aussi belle que l'a décrite M. Proudhon n'a pu produire une seule conséquence acceptable pour les honnêtes gens; ou elle ne méritait pas de tels éloges, ou les fruits n'en sont pas aussi amers. Évidemment l'auteur du *Manuel du Spéculateur* a exagéré le mal, et pour corriger les erreurs de la fin de son livre, il suffit d'en relire le commencement. M. Oscar de Vallée ne va pas aussi loin : il distingue entre l'industrie et la spéculation proprement dite. Lorsqu'aux yeux du premier de ces écrivains moralistes toutes les entreprises commerciales et industrielles paraissent aujourd'hui frauduleuses et léonines, l'honorable avocat général à la cour de Paris veut bien reconnaître qu'il existe encore en France des hommes qui doivent leur richesse au travail sérieux et à l'économie; il ne prend à partie que les joueurs, les agioteurs, les parvenus du hasard ou de l'intrigue, en un mot

les manieurs d'argent. Seulement le nombre lui en paraît considérable, et tel même que, par un sentiment religieux et monarchique imité du grand siècle, il n'a d'espoir, pour opposer une digue à ces débordemens, que dans le prince et Dieu. Tandis que M. Proudhon dit de son temps : « C'est le règne Louis XV des bourgeois, » M. de Vallée souhaite qu'un nouveau Massillon recommence devant la *bourgeoisie* les sermons qu'il adressait aux *grands,* sans les avoir, hélas! ni convaincus ni sauvés.

Certes la bourgeoisie a commis des fautes, et elle les expie; mais la guerre qu'on lui fait aujourd'hui est-elle juste, et lorsqu'on la menace des rigueurs d'en haut et des violences d'en bas, est-ce pour un fait qui lui soit propre et pour un crime dont elle seule doive assumer la responsabilité? Les hautes classes, aussi bien que les classes inférieures, sont-elles restées plus étrangères à cette funeste *manie de l'argent* que les classes moyennes, dont il est de mise à présent de poursuivre la puissance abattue d'accusations rétrospectives et sans générosité? Il y aurait à coup sûr beaucoup à dire à ce sujet, et ce serait le cas, à propos de la spéculation elle-même, comme autrefois pour les classifications politiques, de se demander où commence et où finit la bourgeoisie. Mais, sans essayer de rejeter soit sur les entraînemens du pouvoir, soit sur les exigences des masses elles-mêmes, soit enfin sur l'avidité, imputée à tort aux classes moyennes seules, les excès et les dangers de la spéculation, il doit être bon, ce nous semble, d'étudier de plus près la nature et les élémens de la spéculation actuelle, de signaler le tort qu'elle a pu faire au travail réel, à ce que l'on doit appeler l'industrie, de comparer les progrès de l'une et de l'autre, et, — tout en déplorant les défaillances de l'esprit moderne et l'oubli où il laisse de généreux instincts et de nobles sentimens, — de rechercher si les préoccupations matérielles qui prédominent conduisent la société française aux catastrophes sanglantes, et la vouent aux expiations cruelles d'une prochaine révolution.

I. — DE LA SPÉCULATION.

La spéculation, on l'a vu, est la tête; le commerce, l'industrie sont les membres : commençons donc par examiner les progrès et les abus de la spéculation, *ab Jove principium.* Poursuivons-la, comme le fait M. Proudhon, dans ce qu'il appelle son *temple,* et qu'il serait mieux de proclamer son repaire, son antre, son foyer d'infection, depuis que, la faisant descendre du rang de *génie,* créateur du travail, il n'a plus vu en elle que « le *chancre de la production,* la peste de la société et des états, *corruptio optimi pessima.* » Entrons

en un mot à la Bourse, essayons de calculer la somme des capitaux jetés dans ce gouffre, abandonnés en pâture à ce monstre de la spéculation; comparons surtout, car c'est là le point essentiel, le nombre de ses victimes à différentes époques, et voyons s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que toute activité soit détournée du travail pour aboutir au jeu, tout capital enlevé aux entreprises industrielles pour être porté à la Bourse.

Pour faire à cet égard une comparaison utile, il n'est pas besoin de remonter à la régence et aux époques troublées dont le désordre n'a jamais constitué qu'un mal passager; il ne faut pas non plus prendre pour type un état social différent du régime moderne, lequel prévaudra, quoi qu'on fasse. En cherchant dans une période de vingt années un temps que n'agitaient ni les questions politiques, ni les brusques mouvemens du commerce et de l'industrie, des années de vie régulière en un mot, on ne pourra être accusé d'opposer au présent, si décrié, un tableau qui n'en fasse pas ressortir avec évidence les excès et les fautes. En 1835, 1836 et 1837, la question politique semblait résolue, le mouvement industriel n'avait pas encore pris des développemens exagérés, la spéculation enfin semblait devoir être restreinte dans de justes limites. C'était le règne du cens territorial, de la propriété foncière, qui atteignait ses plus hauts prix, et personne à ce moment, pas même ceux qui s'en sont fait depuis une si cruelle arme de guerre, ne songeait à reprocher à la société de se précipiter en aveugle dans la voie des entreprises matérielles, et au pouvoir de la corrompre pour l'asservir. On prêchait tout le contraire alors, et on ne disait point que la Bourse était le cœur de la France. Entre ces années 1835, 1836, 1837 et les années 1855, 1856 et 1857, la différence pourtant est bien moins grande que l'on ne se l'imagine, et la spéculation n'a pas fait d'aussi rapides progrès qu'on le croit et qu'on le dit. A cet égard, les chiffres sont concluans.

Commençons par supposer que toutes les transactions opérées à la Bourse de Paris sont affaires de spéculation et de jeu, et comparons les deux époques. La compagnie des agens de change a introduit dans son organisation intérieure une disposition qui permet de faire cet examen avec toute exactitude. Lorsque deux agens ont arrêté entre eux une négociation à terme, ferme ou à prime (voilà bien la spéculation prise sur le fait), ils échangent le lendemain même un double engagement qui constate l'achat et la vente. Ces engagemens sont revêtus d'un timbre, non du timbre de l'état, mais d'un timbre spécial émanant du syndicat des agens de change, et qui se paie 2 fr. 50 cent. pour tout marché de 1,500 fr. de rentes 3 pour 100, et 1 fr. 25 cent. pour tout marché de vingt-cinq ac-

tions de chemins de fer. Ces timbres sont régulièrement progressifs, de façon que des négociations de 15,000 fr. de rente 3 pour 100 ou de 22,500 fr. de rente 4 1/2 pour 100 se constatent par engagement portant un timbre de 25 fr., de même qu'on paie un timbre de 12 fr. 50 cent. pour un marché de deux cent cinquante actions de chemins de fer, etc.

Le produit entier de ces timbres, versé à la caisse syndicale, est réparti exactement entre les soixante agens de change de Paris, une fois les dépenses de cette caisse payées, et constitue une véritable subvention au profit de ceux qui font le moins d'affaires et au détriment des plus favorisés. Or le produit des timbres, qui constate le nombre des marchés à terme, constate aussi le nombre des négociations au comptant, car toutes les fois qu'un agent de change livre à un confrère une quantité de valeurs qui représente un capital de 5 à 10,000 fr., il constate cette livraison par un bordereau revêtu d'un timbre de 1 fr. Pour une livraison de 100,000 fr., ce timbre est de 10 fr., et ainsi de suite. Le timbre frappe donc toutes les affaires à terme et au comptant, excepté celles de ces dernières dont le capital est inférieur à 5,000 fr., comme aussi toutes les affaires qui n'exigent pas le concours de deux agens. Si en effet un agent de change reçoit à la fois de deux cliens différens l'ordre d'acheter et de vendre la même valeur, il fait ce qu'on appelle une *application* aussi bien au comptant qu'à terme, et il échappe ainsi à la dépense du timbre. Ces applications, dont on peut assez facilement évaluer l'importance, ne doivent rien changer aux résultats de la comparaison qu'il s'agit de faire; elles sont en effet proportionnelles au nombre des transactions constatées par timbre à l'une comme à l'autre époque.

Si maintenant on multiplie par le nombre des agens, c'est-à-dire par 60, la répartition faite tous les six mois à chacun d'entre eux du produit total des timbres, il sera facile de savoir le chiffre exact des transactions opérées à la Bourse de Paris dans la période triennale de 1835, 1836, 1837, comme dans celle de 1855, 1856 et 1857. Cette répartition a donné à chaque agent de change en 1835 20,890 fr. 89 c., en 1836 17,265 fr., en 1837 15,879 fr. 80 c., soit pour six semestres 54,035 fr. 69 c., et, en moyenne pour chacun d'eux, un peu plus de 9,000 fr. Pour les soixante agens de change, c'est une répartition semestrielle de 540,000 fr., qui représente 216,000 timbres à 2 francs 50 cent., ou 432,000 timbres à 1 franc 25 cent., c'est-à-dire que, dans le premier cas, il y aurait eu 324 millions de rentes négociés en six mois à la Bourse de Paris, et dans le second 10,800,000 actions de chemins de fer; mais alors on ne négociait pas de ces actions plus fructueuses pour les agens que la rente.

En 1855, le produit des timbres syndicaux s'élève à 35,717 fr. 70 c., sur lesquels la compagnie a retenu, pour être mis à la réserve, 12,757 fr. 70 c., et il n'est pas inutile de mentionner ici que la compagnie des agens de change a formé sur le produit des timbres une réserve importante, qui a été portée de 3 à 6 millions, pour parer, vis-à-vis du public, aux manquemens de l'un de ses membres, ou pour secourir ceux qui auraient besoin d'une aide momentanée. En 1856, la répartition s'est élevée à 42,000 fr., et pour le premier semestre de 1857 à 18,000 fr., soit, pour 2 années et demie, 95,717 fr. 50 c., et, pour chaque semestre en moyenne, un peu moins de 20,000 fr. Ce total de 20,000 fr. donne, pour l'ensemble de la compagnie, un produit semestriel de 1,200,000 fr., ou 480,000 timbres de 2 fr. 50 c., représentant une négociation semestrielle de 720 millions de rentes 3 pour 100, ou encore 960,000 timbres de 1 fr. 25 c. pour une négociation de 24 millions d'actions de chemins de fer.

Ces chiffres pourraient donner un aperçu à peu près exact du revenu, tant de fois controversé, des offices d'agens de change, et servir par conséquent à éclairer des questions importantes. Chaque négociation de 1,500 fr. de rente 3 pour 100 donne lieu à un courtage de 25 fr., et chaque négociation de 25 actions à un droit de un huitième pour 100 proportionnel au capital, lequel droit peut être estimé en moyenne à 1 fr. par action, quelques-unes valant 1,000 fr. et plus, d'autres beaucoup moins. Ce serait par conséquent pour la première période un revenu général, par semestre, sur 216,000 négociations de 1,500 fr. de rente, de 5,400,000 fr., ou 90,000 fr. en moyenne pour chaque agent, et pour la seconde période, en admettant que les négociations sur les chemins et sur la rente fussent en nombre à peu près égal, un produit de 6 millions sur les négociations de rentes, et de 12 millions sur les négociations d'actions de chemins de fer, c'est-à-dire que, pour l'année entière, chaque agent de change, dans la première période, aurait touché en moyenne 180,000 fr. de courtages, et dans la seconde 600,000 fr.

Si on ajoute à ces chiffres un excédant d'un sixième environ pour les *applications* assez considérables, surtout en ce qui concerne les reports, et pour les négociations au comptant, qui sont comprises, on l'a vu plus haut, dans le total du produit des timbres, et qui donnent lieu à un courtage un peu plus élevé que les affaires à terme, on arrivera, je crois, à un résultat très vrai du revenu brut des charges d'agent de change. En 1835, le titre de l'office se payait environ 700,000 fr. Aujourd'hui il se négocie à 2 millions, auxquels il faut ajouter, pour cautionnement au trésor, fonds commun de la chambre syndicale, fonds de caisse et de roulement, une somme qui ne peut être inférieure à 500,000 francs. C'est donc à un capital de

2 millions et demi que s'applique ce revenu brut moyen de 700,000 fr. environ; mais on doit le réduire d'un tiers au moins, pour les frais d'exploitation, aujourd'hui considérables, les éventualités de perte, les remises enfin, qui ne sont pas une diminution de courtage en faveur des cliens, ce qui constituerait un acte de concurrence déloyale, mais l'abandon d'une partie du bénéfice fait par l'agent au profit d'un intermédiaire qui lui amène des affaires, chose parfaitement licite et pratiquée dans toute espèce d'industrie. Il reste donc un produit moyen de 15 à 20 pour 100 sur le capital nécessaire à l'exploitation d'une charge d'agent de change. Les habiles dépassent de beaucoup cette moyenne, quelques-uns n'en atteignent que la moitié, le plus grand nombre y demeure.

Voilà donc établie et démontrée par des chiffres authentiques et formels la progression de la spéculation à Paris. En vingt années, elle a doublé. On ne serait pas toutefois arrivé à un résultat exact, si l'on omettait de mentionner les négociations de bourse faites par d'autres agens que les membres du parquet de Paris. A côté de la compagnie des agens de change, on voit à Paris même deux corps de courtiers effectuer un très grand nombre de transactions : ce sont les courtiers en rentes, qui composent la coulisse dite des rentes, et les courtiers en valeurs industrielles, qui forment la coulisse dite des valeurs. Je ne parle pas d'autres courtiers qui négocient des titres dont le nom n'est guère révélé au public que dans les procès judiciaires et les séances de la police correctionnelle, il faudrait descendre ainsi plusieurs étages de *coulisses;* mais les deux premières espèces de courtiers dont il vient d'être question constituent des corporations puissantes, dont le rôle n'est pas sans utilité, et dont les principaux membres peuvent lutter d'intelligence des affaires et de crédit avec les dignitaires eux-mêmes du parquet. La coulisse dite des rentes existait seule à la première des deux époques que nous comparons; la seconde est de création toute récente. Sans entrer dans des détails inutiles au but de cette étude, il suffira de dire, pour démontrer l'importance de ces deux corporations extralégales, que plusieurs de ces offices de courtiers sont appuyés sur une commandite de 1 million versé en fonds de roulement, que leur rôle est de négocier des valeurs ou de se prêter à des combinaisons négligées par le parquet, que leur utilité incontestable enfin naît de ce qu'en rendant les affaires plus faciles, ils permettent de se liquider plus aisément, et d'atténuer par des contre-parties les positions trop chargées. L'existence de ces coulisses, dont on voit l'équivalent près de toutes les grandes bourses de l'Europe, est une sauvegarde pour la spéculation aussi bien que la liquidation de quinzaine introduite après 1848 pour les négociations sur les actions.

Quoi qu'il en soit, de très nombreuses transactions sont opérées chaque jour par l'intermédiaire des courtiers, et s'il fallait en évaluer l'importance, on ne pourrait, je crois, la porter à moins du double des négociations directement faites par les agens de change; mais quant à la question d'augmentation d'une période sur l'autre, il n'y a pas lieu de supposer qu'elle doive être résolue autrement pour la coulisse que pour le parquet lui-même.

Il en est tout autrement des marchés ouverts sur d'autres places que celle de Paris. Lille, Bordeaux, Toulouse, Marseille, Lyon surtout, ont établi des *parquets* qui sont le centre d'affaires considérables, et dont la création remonte à douze ans à peu près. D'après la répartition des *timbres* de la chambre syndicale de Lyon, on peut estimer, pour l'année 1857, le produit des opérations à terme à 5 millions de francs perçus par trente agens de change. Si l'on suppose que tous les autres marchés de France réunis arrivent à un chiffre égal, ce serait un accroissement considérable; mais il convient de remarquer, d'autre part, qu'à côté de la spéculation française, la spéculation étrangère a pris sur chacune de nos places, à Lyon surtout et à Paris, un développement bien autrement considérable que celui de la spéculation française sur les places étrangères. Sur le plus grand marché de tous, celui de Londres, nos opérations sont presque nulles, tandis qu'après Londres, — on pourrait dire au même degré que Londres, — Paris est le centre où affluent tous les capitaux de l'ancien monde, où viennent se négocier tous les titres, allemands, espagnols, italiens, russes, etc. Il existe sous ce rapport un mouvement d'attraction vers Paris bien différent du mouvement de diffusion qui pourrait porter les *ordres* parisiens et français vers Berlin, Vienne, Francfort et Genève. Que l'on consulte, à cet égard, les correspondances de banque, les carnets des courtiers et des agens, et l'on se convaincra de l'importance, chaque jour plus grande depuis l'établissement de la télégraphie électrique, de la clientèle étrangère près des bourses françaises. Si l'on pouvait l'établir en chiffres, on reconnaîtrait assurément qu'elle dépasse de beaucoup l'accroissement introduit par la création des parquets de province, et l'on ne saurait, en conséquence, contester l'assertion émise que de 1835 à 1857 la spéculation française s'est élevée de 1 à 2 1/4, comme le produit semestriel des timbres de 9,000 à 20,000 fr.

A côté de ces chiffres, il ne serait pas sans intérêt de comparer le terrain sur lequel la spéculation s'est exercée à ces deux époques, et de donner le tableau des valeurs cotées à la Bourse. La disproportion est flagrante. En 1835, on voit figurer sur la cote officielle, en valeurs françaises, les rentes 3, 4 et 5 pour 100, les actions de

la Banque, des canaux, les obligations de la ville de Paris et les actions de la caisse hypothécaire et de quelques compagnies d'assurances, — *rari nantes.* — En 1836 paraissent les actions du chemin de fer de Saint-Germain, et en 1837 celles des deux chemins de Versailles, du chemin de Montpellier à Cette et d'un chemin de Villers-Cotterets au Port-aux-Perches. — Il est vrai qu'à côté des valeurs françaises se trouvent un grand nombre de valeurs étrangères parmi lesquelles la Belgique, l'Espagne et le Portugal jouent un certain rôle, et l'on se rappelle encore les désastres de la spéculation entamée vers cette époque sur les banques de Belgique, les emprunts espagnols et les obligations miguélistes. Quelle différence pourtant entre les cotes d'il y a vingt ans et la cote d'aujourd'hui, où s'étale la nomenclature des actions et des obligations de chemins de fer français et étrangers! Et s'il fallait juger du mérite de la spéculation par le nombre des objets auxquels elle s'applique, combien la spéculation en 1857 semblerait mieux justifiée! A coup sûr, par rapport aux valeurs qui en sont la base, on doit trouver moins considérable le chiffre des transactions opérées à la bourse de Paris dans cette dernière période que pendant les trois années antérieures qui ont servi de terme de comparaison.

Mais ce n'est pas seulement à ce point de vue qu'il y a, si l'on peut parler ainsi, amélioration. La spéculation aujourd'hui est non-seulement assise sur des bases plus solides et plus larges, elle se compose en outre d'élémens plus sérieux et s'exerce avec plus d'intelligence au profit d'intérêts plus légitimes. Si les mots jeu et pari consacrés par le code ont été surtout applicables aux transactions de bourse, c'était assurément lorsque ces transactions, ayant pour objet des rentes françaises ou étrangères, constataient la plupart du temps pour unique résultat des *différences* entre la hausse et la baisse, et ne mettaient en jeu qu'une certaine habileté de combinaisons propres aux seuls spéculateurs, ou une audace assez aveugle à braver les hasards de la politique au dedans ou au dehors. Depuis la création de tant de titres industriels, la spéculation a pris plus *de corps,* elle s'exerce avec des *titres* et de *l'argent*, elle *lève* et *livre des actions*, elle procède moins par pari que par voie d'échange, elle fait surtout ce qu'on appelle des arbitrages, en un mot elle est de meilleur aloi. Ce n'est pas tout, on ne peut lui refuser d'autres vues et une plus grande utilité. A coup sûr, la spéculation, prise à un point de vue général, vient en aide au crédit des états, dont elle soutient et facilite les emprunts; mais ce secours n'est pas quotidien, et le crédit des états n'est pas tous les jours en question. Il en est autrement des entreprises particulières qui se créent, et, une fois créées, se modifient sans cesse, s'adressent plus souvent au crédit, et ne

vivent que par lui. Ces entreprises, il faut, pour spéculer sur leurs titres, les étudier, les connaître, les comparer : on se prend alors de goût pour cette industrie, qui d'abord n'était que matière à jeu et à pari, on y participe soi-même, et de capitaliste on devient industriel. Cette marche n'est-elle point logique, inévitable, et serait-il possible aujourd'hui de séparer ces deux caractères l'un de l'autre? Aussi peut-on dire que la spéculation est de nos jours bien autrement sérieuse et intelligente qu'il y a vingt ans. Avec ce double caractère, elle a perdu beaucoup de ses dangers, et, malgré quelques catastrophes particulières, dont le public s'est ému à juste titre, on reconnaît, et c'est là une assertion qui n'étonnera aucun de ceux qui suivent de près la marche des affaires de bourse, que les *sinistres*, comme on le dit, sont devenus fort rares sur cette mer si orageuse. Depuis plusieurs années, la compagnie des agens de change n'a pas vu faillir un seul de ses membres, et les déconfitures de cliens, les disparitions de courtiers n'égalent ni en nombre ni en importance celles dont la période qui a suivi 1830 avait présenté le lamentable spectacle.

Pourquoi donc la spéculation s'est-elle attiré de nos jours de si dures et quelquefois de si justes réprimandes? Pourquoi, malgré les limites encore étroites de ses progrès et la supériorité des élémens qui la constituent, a-t-on pu dire qu'elle envahissait tout, que la Bourse attirait à elle les forces vives, l'activité entière du pays, que la passion du jeu avait corrompu tous les cœurs, perverti tous les esprits, et que, pour la conquête d'un lucre instantané et illicite, de nombreuses classes de citoyens délaissaient les profits mesurés du travail honnête, dédaignaient l'agriculture et l'industrie?

Une partie de ces observations et de ces reproches est fondée sur ce fait, que la spéculation s'est étendue beaucoup plus encore qu'elle ne s'est agrandie. Quand tout se *démocratise*, la spéculation a dû devenir, comme la rente elle-même, *démocratique;* réservée autrefois à quelques capitalistes privilégiés, à quelques stratégistes de bourse, elle est aujourd'hui, non l'affaire exclusive, mais une des préoccupations de quiconque participe à la fortune mobilière du pays, et si l'importance de la spéculation ne s'est accrue que de 1 à 2, le nombre des spéculateurs s'est au moins élevé de 1 à 1,000 : d'où il est résulté par contre que, la part de chacun d'entre eux se trouvant bien plus faible, les risques plus répartis ont été moindres. Quant à la diminution du travail sérieux au profit du mouvement fébrile de la spéculation, quant à la déperdition des ressources vitales du pays dans les agitations stériles du jeu, les chiffres et les faits établiront au juste ce qu'il en faut croire. Pour le moment, il nous a suffi de circonscrire dans ses vraies limites ce qu'on appelle

un fléau social, d'en constater les envahissemens, d'en reconnaître le caractère et les élémens, d'en préciser surtout les progrès et par conséquent les dangers : qu'on en juge.

Peut-être serait-il opportun de traiter ici la question de la spéculation en général, et, sans se borner à l'humble comparaison qui vient d'être établie, de viser à l'appréciation philosophique du rôle social qui appartient à ce que M. Proudhon appelle le *génie de découverte*, et à ce que M. de Vallée nomme le triste mobile des *manieurs d'argent;* mais ne risquerait-on pas de s'égarer à ce sujet dans une digression oiseuse? Pour s'en prendre à la spéculation proprement dite, il faudrait la séparer tout à fait de l'industrie, et c'est là ce qui est impossible, la raison le dit, et les faits le démontrent : ce qui se passe sous nos yeux en fournit la preuve évidente, la spéculation naît d'abord, l'industrie vient ensuite, de même que sur le terrain brûlant de la Bourse tel ne vise qu'à la spéculation qui se trouve industriel à son insu d'abord, puis prend goût à ce nouveau rôle et y persiste. L'écrivain démocrate voit à cet égard plus juste que le magistrat lorsqu'il ne sépare point l'industrie de la spéculation et qu'il confond dans un même anathème ceux qui exécutent et ceux qui projettent les entreprises industrielles dont il donne la liste : seulement il accuse l'industrie d'être spéculatrice, lorsqu'il serait plus juste de prétendre que la spéculation est devenue industrielle. On oublie trop aussi, dans les reproches adressés aux contemporains, ceux que nos devanciers ont mérités. Que n'a-t-on pas dit de l'empressement scandaleux des souscripteurs de nos jours à concourir, par pur amour des *primes* éventuelles, aux emprunts, aux entreprises nouvelles dont le capital se trouvait réalisé, dépassé même notablement au premier jour de l'émission ! Sans remonter aux actions du Mississipi, on trouvera de bien curieux spectacles. En 1818, en France, après une émission de rentes qui avait jeté en deux ans plus de 100 millions sur la place, 14 millions de rentes furent adjugés après une souscription qui s'élevait à huit fois cette somme, soit 123 millions de rentes. En Belgique, après 1830, une souscription publique produisit vingt fois le chiffre demandé. Était-ce dans ces deux circonstances patriotisme ou spéculation? En tout cas nos souscriptions actuelles n'ont jamais atteint cette proportion. *Nil sub sole novum.*

Dans l'exposé qu'on vient de lire, nous avons mis sur le compte de la spéculation proprement dite tous les mouvemens d'affaires dont les bourses de France sont le théâtre. Il n'échappera à personne que nous avons voulu ainsi rendre la démonstration plus convaincante en l'exagérant. Qui ne sait combien toutes ces opérations d'achat et de vente, tous ces mouvemens de hausse et de baisse sont

nécessités pour satisfaire à des besoins industriels de premier ordre, pour fournir des alimens indispensables à une activité sérieuse? L'un met en réserve le capital, instrument du travail, et achète des titres qui le représentent; l'autre en vend et puise au réservoir commun pour subvenir aux frais d'une exploitation nouvelle. Quant à ceux, et le nombre en diminue de jour en jour, qui n'ont aucun intérêt réel dans les valeurs prises à peu près au hasard pour la matière de leurs jeux ou paris, qui ne reconnaît encore l'appui indirect qu'ils prêtent au travail par l'influence qu'ils exercent sur le crédit, soit en modérant ses emportemens par la prévision des contre-coups qui en seront la suite, soit en combattant ses défaillances et en escomptant l'avenir? A qui étudierait avec attention sa marche, l'histoire de la bourse de Paris dans les années qui ont suivi 1848 fournirait de curieux enseignemens. Pour la sagacité de ses appréciations, pour le sens politique qui détermine ses fluctuations, on pourrait même dire que la Bourse de nos jours se substitue souvent à la tribune et à la presse, et c'est surtout à ce point de vue, en la considérant comme organe de l'opinion publique, qu'il serait juste d'appeler la Bourse un nouveau pouvoir dans l'état.

Si donc il est vrai que la spéculation et l'industrie soient unies par des liens indissolubles et exercent l'une sur l'autre une action réciproque, pour amnistier ou condamner la spéculation, il faudra examiner la situation de l'industrie. Or, la première s'étant accrue dans la proportion de 1 à 2, quels ont été les progrès de la seconde? L'une, en se propageant, en s'étendant à un plus grand nombre, a amélioré ses élémens et sa nature; qu'est devenu le caractère de l'autre pendant la même période? Quels pas a donc réellement faits notre pays dans la voie de la décadence ou du progrès? Quelle peut être la valeur des prédictions sinistres ou des menaces qui lui sont adressées de points si divers? C'est ce qui reste à examiner, et il en résultera peut-être cette preuve, que là où l'industrie est si prospère, la spéculation n'est pas aussi coupable que le prétend M. de Vallée, et que l'industrie et la spéculation ne méritent pas toutes deux la flétrissure que M. Proudhon leur inflige.

II. — DE L'INDUSTRIE.

Les progrès de l'industrie sont notoires, mais il est difficile de les préciser. Chacun a le sentiment intime que la France a marché rapidement dans cette carrière, où l'Angleterre et la Belgique nous avaient si brillamment devancés, et les grandes expositions de ces dernières années à Londres et à Paris ont été la confirmation éclatante de cet instinct patriotique; mais on ne sait point exactement,

et il est malaisé de connaître au juste les avantages obtenus dans une période d'un quart de siècle par exemple, la progression, en un mot, du capital industriel dans notre pays.

Pour entreprendre avec fruit une étude pareille, il faudrait posséder un premier point de comparaison qui, par malheur, fait défaut. A trois époques différentes, l'administration française a tenté de dresser une statistique industrielle qui pourrait offrir un des deux termes du rapport à établir entre le temps passé et le temps présent; mais on ne saurait avoir beaucoup de confiance dans les résultats de cette statistique. En 1788, M. de Tolosan, inspecteur du commerce, a donné l'inventaire de quelques-unes des industries principales de la France; en 1813, le corps législatif reçut en communication un exposé de la situation de l'empire, dont l'exécution ne répondit point à la pensée qui l'avait conçu; enfin en 1831 M. Thiers, comme ministre du commerce, fit reprendre l'étude statistique du royaume, non plus par départemens comme en 1812, mais par ordre de matières. Il fallut attendre jusqu'en 1845 pour obtenir un résultat auquel manquèrent encore les statistiques de l'industrie parisienne et celles du midi occidental de la France, et malgré ces lacunes le gouvernement fit publier ses recherches en 4 volumes in-4°, dont M. Moreau de Jonnès a, depuis l'exposition universelle, résumé le plan, le résultat et le but dans un ouvrage intitulé : *Statistique de l'Industrie de la France*.

Ce dernier tableau de la production industrielle du pays a, comme on vient de le voir, l'inconvénient de ne pouvoir être opposé à de premiers tableaux d'une exactitude reconnue, et par conséquent de ne pas fournir matière à une comparaison. Il est en outre incomplet lui-même, puisqu'il renferme encore deux lacunes considérables. Enfin il offre ce grand inconvénient, que, dressé à la suite de recherches qui embrassent une longue suite d'années, il présente comme appartenant au jour où il a été publié des chiffres qui ont été obtenus dès le moment où le travail lui-même a été entrepris, et qui ont dû être notablement modifiés dans l'intervalle. A défaut de notions exactes, ce qu'on doit chercher dans cette intéressante publication, c'est une vue d'ensemble et une impression dont la vérité ne saurait être mise en doute.

Si l'on ne peut établir péremptoirement que la production de la laine par exemple, qui était de 9 fr. par habitant en 1788, s'est élevée à 13 fr. en 1850, que la production du coton a quadruplé, que la statistique des fers, dont le produit, suivant M. de Tolosan, montait à 69 millions de francs en 1788, et à 107 en 1812 d'après M. Chaptal, dépasse aujourd'hui 374 millions, et a sextuplé; si l'on n'ose admettre comme rigoureusement vrai que, pour les produits

minéraux en général, la proportion se soit élevée, de 7 fr. par habitant en 1788, à 16 fr. en 1812, à 24 fr. 50 c. en 1850, et même à 33 fr., en y comprenant la production de Paris, et que, pour les produits végétaux, la progression soit de 12 fr. à 36 fr., tandis que les produits animaux dans cette même période auraient simplement doublé; si, dis-je, on ne peut avoir une foi entière dans des données aussi exactement limitées, il n'en est pas moins permis de trouver dans ces calculs une démonstration du progrès prévu *à priori*.

Parmi ces industries d'ailleurs dont la *Statistique de la France* donne la nomenclature, il en est d'entièrement nouvelles, celle du sucre indigène, du raffinage, qui a quintuplé en valeur depuis soixante ans; du coton, qui permet aujourd'hui à chaque habitant de disposer de 2 kilogrammes de coton, lorsqu'en 1816 un kilogramme suffisait à cinq personnes; de la houille, dont Tolosan ne fait pas même mention; du gaz, dont l'exploitation date d'hier, et est appelée à prendre de si grands développemens; des machines, si longtemps réservées à nos voisins; des produits chimiques enfin, qui jouent dans la fabrication un rôle prépondérant. D'autres industries, si elles ne sont pas nouvelles, ont pris cependant une extension telle et s'appliquent à des usages si multipliés, qu'elles ont été renouvelées pour ainsi dire. Telle est entre autres l'industrie des fers, dont les progrès datent de trente ans en général, et de vingt ans à peine pour ce qui concerne l'établissement des chemins de fer. Dans un espace de vingt-six ans, de 1819 à 1845, malgré les perturbations politiques, il résulte des compte-rendus des ingénieurs des mines que la production a triplé quant à la fonte et quadruplé quant au fer forgé. Depuis lors, la progression a dû être bien autrement rapide. Au total, et si, par rapport aux industries de la soie, du lin et du chanvre, le temps actuel ne présente guère sur l'ancien régime une amélioration qui étonne, il n'en est point de même pour ce qui concerne toutes les autres branches du travail industriel, et on peut constater ici un progrès immense. Pour terminer par un chiffre dont chacun appréciera à son gré la vraisemblance, Tolosan estimait, en 1788, la production industrielle de la France à 931 millions, M. de Montalivet, en 1812, à 1,400, Chaptal à 1,800; M. Moreau de Jonnès la porte en 1850 à 4 milliards 37 millions. Dans ce total, la valeur des matières premières absorbe plus de la moitié, les frais généraux et les bénéfices s'élèvent au quart, les salaires forment moins d'un cinquième.

Un tel aperçu, outre qu'il n'est peut-être pas concluant, a le désavantage de ne point se prêter à la comparaison que l'on voulait établir dans la première moitié de cette étude. Il embrasse en effet une période de temps plus longue que les vingt années choisies pour

examiner les progrès de la spéculation. Toutefois, comme ce sont, à coup sûr, les vingt années dernières qui ont vu naître les plus notables progrès dans l'industrie, on pourrait en tirer un argument de quelque valeur pour opposer la première période à la seconde, et montrer que l'industrie a marché d'un pas au moins égal à la spéculation. Il est permis néanmoins d'appuyer cette prétention par d'autres données plus positives, plus spéciales, et d'établir indirectement, de 1835 à 1856, les progrès de l'industrie française, dont il n'est pas possible de tracer le tableau avec précision.

Les chiffres du commerce extérieur apprennent exactement tout ce qui concerne l'industrie nationale dans ses rapports avec l'étranger, et cette moitié du problème peut se trouver aisément résolue. Il importe toutefois d'observer que, pour faire entre deux époques une comparaison exacte, les prix des objets doivent être les mêmes ou rapportés à un type commun; il faut en outre que les bases de la législation douanière n'aient pas varié. Pour obvier au premier inconvénient, l'administration publie les prix dits *officiels* et les prix *actuels*. Quant aux modifications douanières, il est bien difficile de déterminer quelle influence les réformes récemment introduites ont pu exercer sur les opérations commerciales avec l'étranger, celles-ci se trouvant bien autrement dominées par les mouvemens politiques et les variations des récoltes. Ces réserves une fois faites, voyons les chiffres.

En 1836, le commerce général s'élève à 1,867 millions, dont 906 pour l'importation, et 961 pour l'exportation; 1837 donne 1,566 millions, dont 808 à l'importation, 758 à l'exportation seulement. Le commerce général s'élève en 1855 à 3,979 millions, et en 1856 à 4,587 millions, chiffres officiels, dont 2,267 pour l'importation, et 2,320 pour l'exportation. Calculée d'après le taux des valeurs actuelles, la totalité de nos échanges représente une valeur de 5,399 millions. C'est, comme on le voit, entre les deux périodes une augmentation de 1 à 4 d'après les prix officiels, de 1 à 5 aux prix actuels. Ces résultats ont leur éloquence, et doivent satisfaire tous ceux qui se préoccupent des progrès de notre industrie et de la balance de notre commerce extérieur. Dans nos relations avec le dehors, le mouvement est notoire, et l'on peut dire avec exactitude que non-seulement en vingt ans il a quadruplé, mais qu'il s'est surtout accru dans la dernière période de ces vingt années elles-mêmes.

Quant à ce qui concerne le mouvement des affaires à l'intérieur, ce qui intéresse plus particulièrement la prospérité du pays, on peut en déduire l'importance de diverses manières. Avant tout, le chiffre des impôts et revenus indirects est le thermomètre qu'il importe de consulter : accusant un accroissement dans la consommation, il

démontre un mouvement dans la production et un progrès dans la prospérité publique. Ces impôts, qui s'élevaient en chiffres ronds à 578 millions en 1835, 590 en 1836, et 616 en 1837, montent à 852 en 1854, 958 en 1855, atteignent 1 milliard 26 millions en 1856 sous l'empire de la loi du 4 juillet 1855, et s'élèveront à 1 milliard 59 millions en 1857. Pour rendre plus convaincante la preuve qui ressort de cet accroissement si considérable, il suffit de se rappeler à quel point il a coïncidé avec le réveil de l'activité industrielle, comprimée pendant les années qui ont suivi la révolution de février.

Le relevé des opérations de la Banque de France peut donner aussi une idée de cette activité et offrir un nouveau point de comparaison; mais si le développement des escomptes représente assez bien ce mouvement commercial, il ne faut point oublier que les affaires subissent des crises périodiques et passent par des alternatives de développement exagéré et de restrictions nécessaires dont le retour se constate invariablement. Lorsque les transactions se multiplient plus que de raison, les escomptes s'accroissent pendant la crise, et comme signe du déclin de la crise même les escomptes diminuent. Pour comparer deux périodes entre elles, il faut donc que ces périodes trouvent les affaires dans une situation semblable, et que l'une par exemple, temps de spéculation hardie et non encore défavorable, ne corresponde pas à un de ces momens de liquidation désastreuse et forcée. On a remarqué que l'escompte suit une marche régulièrement ascensionnelle pendant un certain nombre d'années, de six à sept ordinairement, pour arriver à un chiffre triple ou quadruple de celui qu'il avait au point de départ; il reste ensuite stagnant pendant une année ou deux, atteint un chiffre énorme au moment de la crise, et retombe brusquement à son premier niveau. De 1832 à 1847 par exemple, l'escompte s'élève de 150 millions à 445 en 1835, reste stationnaire entre 700 millions et 1 milliard jusqu'en 1845, s'élève à 1,300 millions en 1847, année de crise, et retombe en 1849 à 256. De 1849 à 1857, on voit également l'escompte s'élever de 256 millions, avec la reprise des affaires, jusqu'à 900 millions en 1853, rester stationnaire de 1 milliard à 1,100 millions jusqu'en 1856, et atteindre alors à Paris seulement le chiffre de 1,817 millions lorsque la crise commence; en 1857, le total, on peut le dire, aura été plus élevé. M. Clément Inglar a relevé dans le *Journal des Économistes* le tableau de ces crises depuis l'origine de la Banque de France jusqu'à nos jours; mais sous ces phases successives, qui modifient par une loi constante la situation de l'escompte, on peut suivre à la fois un autre mouvement ascensionnel qui justifie notre thèse. Ainsi, tandis que du point de départ au point d'arrivée la marche ascendante et descendante est à peu près la même dans les diverses périodes, le point de départ et le point

d'arrivée diffèrent essentiellement. 1847, on s'en souvient, fut une année de crise, le maximum de l'escompte à Paris atteignit 1,300 millions; en 1856, on voit l'escompte à 1,800 millions; nul doute qu'il n'ait dépassé ce total en 1857.

Si à ces chiffres on ajoute ceux que fournissent les succursales de la Banque, la progression semblerait plus rapide encore : le mouvement des escomptes dans les succursales n'est pas moindre de 2 milliards 1/2 en 1855, de près de 3 milliards en 1856; mais dans les périodes correspondantes, on ne pourrait point trouver de terme de comparaison, la création des succursales est en effet de date récente, et la distribution du crédit au commerce et à l'industrie se faisait alors par les soins des maisons de banque particulières dont on ne connaît pas les opérations.

Il faut enfin, — si l'on veut apprécier les facilités offertes à un développement industriel et commercial de plus en plus significatif et constater par cela même la marche qu'il a suivie, — considérer comme une sorte d'escompte les avances faites aux particuliers sur dépôts de rentes et valeurs, sur lingots et bons de monnaie. Quoique ces avances aient eu souvent pour résultat de favoriser certaines spéculations, elles n'ont point manqué de venir aussi en aide au commerce : en 1855, l'ensemble de ces avances montait à 903 millions, et en 1856 à 1,061. Vingt ans plus tôt, la Banque ne prêtait sur dépôts de canaux, de lingots et de bons d'or que 80 ou 100 millions seulement. A quel chiffre se réduiront ces escomptes et ces avances lorsque la crise aura cessé? C'est ce qu'il est difficile de prévoir. La loi de réduction elle-même est-elle certaine, et l'escompte reviendra-t-il au chiffre de 1849? On ne peut le supposer. La situation de notre pays, si peu troublé par le contre-coup des catastrophes voisines, n'indique-t-elle pas que nous passons déjà par ces temps de réserve prudente et d'inactivité industrielle et commerciale nécessaires pour liquider les embarras du passé et les excès de la production? Loin donc de voir celle-ci s'arrêter brusquement, et par conséquent le chiffre des avances tomber à un niveau bien inférieur, ne nous trouvons-nous pas, sinon pour le premier semestre de 1858, au moins pour le second, à la veille d'une reprise dont l'abaissement du taux de l'escompte, la situation du portefeuille et l'accroissement de l'encaisse métallique sont les présages à peu près certains? S'il en était ainsi, si nous ne devions plus voir les opérations de la Banque revenir à un chiffre trop inférieur aux résultats actuels, on aurait alors la preuve rigoureuse d'un mouvement industriel et commercial hors de toute proportion avec le passé.

Quelques faits peuvent encore donner l'idée de ce mouvement depuis vingt années. De 1836 à 1855, il résulte des déclarations faites aux greffes des tribunaux de commerce des départemens qu'il

s'est formé 14,723 sociétés en nom collectif, 2,786 sociétés en commandite ordinaire, 2,781 sociétés en commandite par actions. Pour les premières, le capital social n'a pas toujours été déclaré, et l'évaluation moyenne n'en saurait être exacte; mais il a été néanmoins porté à 54,578 fr., soit pour l'ensemble plus de 800 millions. Les secondes ont été formées au capital moyen de 185,559 fr., soit pour le tout 516 millions; enfin les troisièmes ont exigé un capital moyen de 948,573 fr., soit 2 milliards 638 millions.

A ces chiffres il faut ajouter ceux du département de la Seine, qui de 1836 à 1845 donnent 4,854 sociétés en nom collectif au capital de 231 millions, 918 sociétés en commandite ordinaire au capital de 130 millions, et 1,543 sociétés par actions au capital de 2 milliards 951 millions. De 1846 à 1855, les sociétés en nom collectif s'élèvent à 6,152, et leur capital à 233 millions; les sociétés en commandite simple à 998, et leur capital à 228 millions; enfin les sociétés par actions à 1,527, et leur capital à 4 milliards 438 millions. Dans ces deux périodes de dix années chacune, c'est la seconde qui présente les chiffres les plus hauts principalement sous le rapport du capital souscrit, et cela malgré le ralentissement des affaires qui a suivi 1848. Dans le rapport de M. Langlais au corps législatif sur le projet de loi relatif aux sociétés en commandite par actions, ce progrès ressortait avec une grande évidence : l'honorable député rappelait en effet que l'exposé des motifs du projet de loi de 1838 sur le même sujet portait à 1 milliard environ l'évaluation du capital des sociétés fondées pendant les douze années précédentes, et il faisait remarquer que du 1er juillet 1854 au 30 juin 1855 seulement, le *Journal général d'affiches* avait publié les actes de 457 sociétés en commandite, dont 225 par actions au capital de 968 millions.

Ce qui établirait surtout, et de la manière la plus convaincante, l'importance des progrès industriels réalisés en France dans la période dont il s'agit, ce serait la comparaison du capital mobilier de 1836 avec celui de 1855. Malheureusement cette comparaison est bien difficile à faire : on peut toutefois, ce me semble, remarquer que beaucoup d'industries nouvelles, créées d'une époque à l'autre, sont représentées par un capital considérable, sans que les industries anciennes aient perdu de leur importance, au contraire. Ce fait constate donc non un déplacement de capitaux, mais la création d'un capital nouveau et un accroissement énorme de richesse mobilière et industrielle. Prenons pour exemple les chemins de fer : à l'exception de quelques petites lignes de Rhône et Loire, toutes les entreprises sont nouvelles. Or leur capital émis était en novembre 1851 de 1,406 millions actions et de 1,260 millions obligations, soit 2 milliards 600 millions, qui représentent au moins 4 milliards par suite de la prospérité de ces entreprises et de la plus-value des

titres. Les sociétés de crédit ont un capital de 560 millions. Les compagnies d'assurances ont été créées avec 287 millions de capital, et leurs actions ont atteint un taux bien autrement important. Les compagnies de gaz, d'eaux, de navigation, de mines, de glaces, de sucrerie, de métallurgie, de télégraphie, les sociétés immobilières fondées dans ces dernières années, toutes les compagnies financières en un mot, représentent, avec celles qui datent d'avant 1836, un total de 13 millions d'actions en nombre et de 4 milliards de francs en valeur de souscription, et de 3 milliards d'obligations en nombre avec une valeur de 1,432 millions de francs émis. Toutefois, dans ce total, dont 351 sociétés anonymes absorbent à elles seules près de 2 milliards, la part du passé est très minime, de telle sorte que les 7 milliards de francs *valeur d'émission* des actions et obligations de ces diverses sociétés en commandite doivent être considérés, en presque totalité, comme un accroissement réel de la richesse industrielle du pays. Il y aurait encore d'ailleurs, pour avoir une idée complète de cet accroissement, à tenir compte de toutes les entreprises particulières que l'industrie et le commerce ont tentées sous la forme de sociétés en nom collectif, et qui ne figurent point par conséquent dans les chiffres précédens.

Il est impossible, on ne saurait trop le répéter, de tirer de ces calculs une conclusion parfaitement nette. Si l'on a pu circonscrire dans des limites assez exactes le mouvement de la spéculation sur les valeurs de bourse (1), on n'arrive pas à préciser de même les progrès du commerce et de l'industrie et à mettre en regard la marche parallèle de l'agiotage et du travail. Néanmoins il y a dans les résultats de l'activité industrielle en France depuis vingt années de quoi rassurer ceux qui ne se paient ni de mots ni de sentimens préconçus, et à côté de la spéculation, dont les élémens tendent visiblement à s'améliorer, les affaires réelles se sont développées dans une proportion qu'on pourrait se permettre de croire non pas seulement égale, mais très supérieure, — les chiffres même en font foi.

Ce n'est pas tout, et il ne faudrait pas seulement tirer de ce rapprochement un argument contre les arrêts portés par ceux qui confondent le mouvement fécond des affaires avec l'agitation stérile et coupable du jeu proprement dit. Il serait bon encore de prouver que l'industrie, en développant une activité si grande, n'a pas outrepassé ses forces et s'est inspirée de plus en plus de principes vrais et de sentimens généreux. Quel est le caractère de l'industrie moderne? On retourne souvent contre elle l'argument invoqué plus

(1) Il est presque inutile de faire observer que les valeurs cotées à la Bourse ne sont pas le seul aliment de la spéculation : toutes les marchandises, les cotons, les blés, les esprits, etc., donnent lieu à des affaires de spéculation pure, à terme et à prime, aussi bien que la rente et les actions de chemins de fer.

haut en faveur de la spéculation, et de même qu'on a pu dire à l'avantage de celle-ci qu'elle se confondait de plus en plus avec l'industrie, on se plaît souvent à condamner cette dernière comme une forme nouvelle de la spéculation proprement dite. Dans l'une et l'autre, c'est le même objet qui est en vue, le même but poursuivi, le même résultat d'un gain facile et prompt cherché et obtenu. Qu'il y ait du vrai dans ces reproches, que toutes les entreprises industrielles ne soient pas sérieusement méditées et pratiquées, on ne saurait certes le nier. La situation des finances publiques dans une grande partie des états européens, le déficit des budgets, le nombre des emprunts, émis non-seulement par suite d'événemens politiques, mais encore pour suffire à la création de grands travaux entrepris peut-être avec trop de hâte, nous ont révélé déjà un malaise que de nouvelles complications pourraient changer en une situation des plus graves. Sans employer dans le même sens l'expression familière à M. Proudhon, il est évident que la *liquidation* n'est pas faite, et que l'Europe entière, états et particuliers, doit aviser au classement définitif de tous les titres qui représentent des entreprises plutôt en cours d'exécution qu'achevées et donnant leurs résultats définitifs. D'autre part cependant, si l'industrie ne guérit pas, comme la lance d'Achille, les blessures qu'elle fait elle-même, ses progrès sont tels et peuvent s'étendre dans une proportion si indéfinie, que nous avons encore à parcourir une bien longue carrière avant d'arriver au terme où il convient de s'arrêter. Les chemins de fer, la télégraphie viennent à peine de laisser entrevoir les merveilles que leur diffusion doit produire; les continens s'apprêtent à ouvrir, à travers leurs espaces, des passages nouveaux à l'audace des peuples anciens; les empires jusqu'ici fermés voient tomber leurs murailles, et les terres les plus lointaines semblent tressaillir à l'approche du génie de la civilisation moderne. Que de richesses promises, non pas à l'âpre convoitise des spéculateurs, mais au travail honnête de l'industrie! Devant de telles perspectives, un peu trop d'empressement est excusable; d'ailleurs cette précipitation a su se contenir, chez nous, dans des limites plus étroites que partout ailleurs, et nous nous sommes signalés par des mérites qu'il serait injuste de méconnaître. Sans entrer à cet égard dans un examen qui exigerait de longs développemens, il suffit, pour constater la prudence, l'équité et le libéralisme de l'industrie et du commerce français, de constater leur tenue dans la crise actuelle, l'amélioration incontestable du sort des ouvriers, les rapports qui deviennent de plus en plus étroits avec les nations voisines, enfin le concours que nous prêtons à l'étranger sous la forme d'entreprises de tout genre, parmi lesquelles l'établissement des chemins de fer tient le premier rang.

Je viens de dire le libéralisme de l'industrie, et ce mot amène à

une considération par laquelle il convient de terminer. Non, la France moderne n'est pas livrée tout entière au culte de l'or pour l'or; elle ne cherche pas seulement un lucre facile et immédiat dans les mouvemens désordonnés du jeu et de la spéculation, elle s'agite pour un travail réel, et tente la réalisation d'affaires sérieuses, plus que cela, d'affaires propres à séduire l'imagination et à satisfaire les sentimens généreux. En effet, et c'est là ce qui caractérise son génie, ce qui éclate dans ses œuvres les plus importantes, le but positif qu'elle poursuit chez elle et loin d'elle est toujours un but de rénovation et de progrès, d'affranchissement matériel, si l'on peut ainsi parler, pour les classes nécessiteuses et les peuples moins favorisés des bienfaits de la civilisation; il semble même, dans ces tentatives multiples, que le bénéfice soit pour elle d'un moindre prix que l'honneur d'avoir conçu une pensée neuve et de l'avoir mise à exécution. Cette disposition de l'industrie française est tellement notoire, qu'on pourrait reconnaître parmi nous une sorte de secte ou d'école de *philosophie* industrielle visant plus encore au renom qu'à la fortune et se parant plus de ses idées que de ses richesses. Assurément cela est bien, mais il faut plus encore. La spéculation sans l'industrie qui la justifie est coupable; l'industrie seule, c'est-à-dire le culte des intérêts matériels sans la poursuite d'un idéal intellectuel et moral plus élevé, ne suffit pas à l'activité d'un grand peuple, et quel que soit le mérite éminent de l'industrie moderne, la France ne peut pas être et demeurer exclusivement industrielle. Il lui faut, et ce sont là les conseils que lui adresse l'honorable auteur des *Manieurs d'argent*, sans aller toutefois aussi loin que nous l'aurions souhaité, il lui faut un autre but à atteindre, un autre idéal à poursuivre. Plus heureuse que l'empire des césars, tombé de la prospérité matérielle la plus avancée dans la plus honteuse décadence, la civilisation moderne a pour remparts la religion du Christ et l'indépendance de la raison humaine, l'autorité et la liberté. Assouplir de plus en plus les âmes au joug nécessaire de la foi, assurer en même temps le libre et salutaire exercice de toutes les facultés humaines, parmi lesquelles les droits de la pensée doivent passer avant tous les autres, tel est l'idéal que nous ne devons jamais perdre de vue. Un moment obscurci, il reprendra bientôt son prestige; les préoccupations matérielles y ramènent elles-mêmes, on n'en saurait douter. Si l'industrie a besoin de sécurité, elle vit aussi d'indépendance, et on pourrait établir que de nos jours les pays où l'industrie est le plus avancée sont également ceux où la liberté civile et politique est le plus en honneur.

BAILLEUX DE MARIZY.

LE

THÉATRE RÉALISTE

Le Fils naturel, comédie en cinq actes, par M. Alexandre Dumas fils.

« Ce duc est un malhonnête homme, et cependant je lui tire mon chapeau : est-ce parce qu'il est malhonnête homme? Non, c'est parce qu'il est duc. » Tel est à peu près le sens (car je cite de mémoire) d'une pensée dans laquelle un grand moraliste a voulu faire comprendre quels respects étaient dus à certains titres et à certaines fonctions, même lorsque ces titres et ces fonctions étaient la propriété d'un malhonnête homme. Ce que ce moraliste disait des titres de noblesse, je le dirais volontiers du succès : je lui tire mon chapeau, non parce qu'il est légitime, mais parce qu'il est le succès. C'est en vain que la raison voudrait lutter contre la fatalité d'un fait. La nouvelle comédie de M. Dumas a donc réussi, elle réussira, et on peut dès aujourd'hui lui prédire, sans trop de hardiesse, le nombre de représentations et le chiffre de recettes (détail important!) qu'ont atteints *la Dame aux Camélias* et *le Demi-Monde*. Ce résultat bien et dûment constaté, je crois avoir rendu au dieu du succès tous les hommages qu'il mérite, et je me considère comme quitte envers l'auteur et aussi envers le public. Ce cher public! il croit tout ce qu'on veut et accepte tout ce qu'on lui donne. Qui donc, en voyant ce public,

L'œil morne maintenant, et la tête baissée,

se conformer aux tristes pensées de nos auteurs en vogue, pourrait croire, s'il n'en existait pas des preuves authentiques et des témoins

encore vivans, aux combats littéraires de la restauration et aux émeutes soulevées par *Henri III* et *Hernani?*

M. Alexandre Dumas fils, qui a si bien réussi dans le passé, qui réussit encore si bien dans le présent, réussira de même dans l'avenir; il peut compter sur l'accomplissement de notre prophétie et marcher hardiment dans la vie. Il a été formé, dressé, élevé pour le succès, et lui-même ne néglige rien pour développer en lui, à l'exclusion de toutes les autres, les qualités qui font réussir en ce monde. Par exemple, il n'a aucun scrupule; quel que soit le sujet qui se présente à sa pensée, il l'accepte résolûment et en tire le meilleur parti possible. C'est un jacobin dramaturge qui ne recule devant aucun moyen pour atteindre son but, et qui pense que la fin légitime tous les expédiens. Il est fin et avisé, et il met au service de son esprit alerte cette hardiesse, cet aplomb superbe que donne la renommée ou la fortune; il connaît à merveille les mauvais instincts de son public, les penchans par lesquels on peut le séduire, et il s'entend comme pas un à chatouiller les fibres qui peuvent le faire rire, ou lui procurer une pâmoison sentimentale. Enfin, dernière et suprême qualité, ce jeune et vigoureux esprit n'est dupe d'aucun sentiment, d'aucune passion, d'aucune convention sociale. Les hommes de génie sont toujours, hélas! la dupe de quelque grande idée et de quelque grand sentiment; on reconnaît bien vite à leur langage quelle est leur préoccupation, ils trahissent indiscrètement le secret de leur âme, et, comme d'honnêtes étourdis trop sincères, ils ne craignent pas de faire leurs confidences aux indifférens, et d'avouer, ridicules Sganarelles, l'illusion morale qui les trompe et les berne comme on ne berna jamais Sancho Pança dans les hôtelleries de la Manche. Les plus grands poètes manquent absolument de tenue. S'ils ont une préférence, ils l'avouent tout haut; s'ils ont foi en certains sentimens, ils le déclarent impoliment. Qui ne voit, par exemple, que Racine est la dupe des passions amoureuses? Toutes les fois que ce niais mélodieux rencontre l'amour sur sa route, — et il le rencontre souvent, car il le cherche toujours et avec obstination, — il ne tarit pas en tirades passionnées; la musique de ses vers s'amollit encore davantage; l'élégance habituelle de sa diction redouble; la parole humaine n'a plus d'expressions assez tendres pour rendre ce qu'il sent. Et cette préoccupation habituelle des passions de l'amour fait commettre au poète mille maladresses; il passe à côté des scènes les plus dramatiques sans les voir, il esquisse à la hâte les autres sentimens du cœur humain, tant il est empressé d'arriver à ses scènes de galanterie aimable, de furieuse jalousie, même de passion coupable. Qui ne voit encore que la préoccupation habituelle de Corneille est celle des idées d'honneur et de devoir? Cette grande âme imbécile en oublie la

marche de son drame; lorsqu'ils sont en proie à quelque noble émotion, ses personnages ne songent plus à leurs dangers et à leurs craintes, et ils s'enivrent jusqu'à satiété de grandes paroles et de sentimens éloquens. Quant à Shakspeare, il est dupe de la nature entière, et chaque fois que sa forte imagination rencontre une émotion nouvelle, elle l'épuise tout entière sans souci de la marche du drame, sans songer un instant que l'action va languir et que l'intérêt du drame pourra être compromis.

Que M. Dumas fils ne croie pas cependant que si nous avons cité Racine, Corneille et Shakspeare, ce soit pour établir entre eux et lui une comparaison quelconque, pour l'écraser pédantesquement sous le poids de ces grands noms. Telle n'est pas notre pensée; seulement nous avions besoin d'exemples pour expliquer bien clairement ce que nous entendons par la duperie des grands poètes et des grands écrivains, qui sont tous, presque sans exception, d'illustres maladroits, et qui n'auraient jamais pu, — même l'eussent-ils voulu, — réussir aux mêmes conditions que M. Dumas. Sans sortir de notre siècle, nous pourrions trouver aussi des poètes qui n'ont pas eu peur d'être dupes, et dont la préoccupation habituelle se trahit en dépit de leur habileté : ce poète, par exemple, qui a composé des drames d'une incontestable hardiesse, mais dans lesquels le génie lyrique se trahit si gauchement, et, plus près encore de M. Dumas fils, l'auteur d'*Antony* et d'*Angèle,* qui, doué d'un puissant tempérament, s'abandonne avec empressement, avec emphase, avec contentement, à toutes les émotions violentes qu'il rencontre, malgré sa grande habileté scénique. Que voulez-vous? telles sont les maladresses que vous fait commettre le génie, à quelque degré qu'on l'ait reçu. Volontairement ou involontairement, on compromet son succès dès qu'on a reçu ce fatal don. Votre forte nature vous trahit et vous jette dans d'éloquentes tirades inutiles, votre prédisposition rêveuse vous fait perdre de vue les spectateurs et les acteurs pour lesquels vous écrivez; la question d'art, qui vous préoccupe avant toute autre, vous fait effacer mille vulgarités qui auraient plu à la foule, et qui auraient fait certainement votre succès. Le bon sens et le bon goût s'unissent pour vous avertir que les sentimens ne s'expriment point par des calembours réussis, et que les passions ne sont ni soulagées, ni vaincues par de jolis mots bien lancés. Vous vous efforcez donc de trouver pour ces passions et ces sentimens l'expression la plus forte et la plus haute, sans songer que vous courez risque de n'être pas compris des spectateurs, dont la plupart n'ont jamais ressenti que de fort paisibles passions et de très modestes sentimens. Que de peines inutiles, et combien il est plus simple d'imiter M. Dumas fils! Voilà un auteur sûr de lui-même et qui n'est dupe de rien! Je cherche vainement quelle est sa préoccupation habituelle. Je ne lui

en crois aucune, si ce n'est l'impatience de faire de jolis mots et d'en faire le plus possible. Il traite les caractères, les sentimens, les passions comme des domestiques à gage; il les appelle quand il a besoin d'eux, les renvoie brusquement dès qu'ils le gênent, selon son bon plaisir, et sans s'inquiéter de savoir s'il est dans la vérité et dans la nature. Tout est ainsi pour le mieux dans le meilleur des Gymnases possibles, car M. Dumas a labouré avec fruit son petit jardin, qui est le succès. « On applaudit, que demandez-vous de plus? pourrait, il est vrai, nous répondre quelque enthousiaste du fait accompli. Pensez-vous avoir raison contre tout le monde? Faites donc comme tout le monde, et inclinez-vous. » Ma foi, non!

Une intelligence qui n'est dupe de rien ne pèche pas généralement par l'enthousiasme et par la sensibilité; aussi n'avons-nous à accuser dans le talent de M. Dumas fils les traces d'aucun égarement de l'esprit et du cœur. Ses pièces se recommandent par une étonnante sécheresse. Son dialogue petille de jolis mots, qui ressemblent aux étincelles nées du choc de deux silex bien durs. Çà et là il a des jets de passion, mais qui ressemblent aux flammes d'un feu de paille ou de bois mort. Contrairement à cette loi du théâtre, qui veut que les acteurs d'un drame exposent franchement leurs passions et laissent le spectateur lire dans leur âme, ses personnages semblent prendre à tâche de cacher autant qu'ils le peuvent leurs sentimens. Ils ont toujours l'air de redouter leur cœur, et en conséquence ils le compriment tant qu'ils peuvent, jusqu'à ce que cette compression produise quelque explosion violente et dramatique. M. Dumas a une préférence marquée pour les cœurs secs et pour les passions maîtresses d'elles-mêmes, qui savent calculer le succès et se contenir jusqu'à leur triomphe. Quant à la poésie, il n'en faut pas parler; elle est complétement absente de ses drames. M. Dumas fils se laisse rarement aller à chercher une image, et en vérité il fait bien. Les quelques métaphores qu'on pourrait extraire de ses drames sont des modèles de pathos et de mauvais goût. Quelle est donc la grande qualité de M. Dumas? Eh! mon Dieu, la même qui recommande tous nos auteurs en vogue; seulement il la possède à un degré supérieur. Il a l'œil bon, et il sait regarder; il a l'oreille bien ouverte, et il sait écouter. Il possède un instrument d'optique et un instrument d'acoustique qu'il braque sur le monde parisien; il voit, écoute et écrit. En un mot, M. Dumas est ce qu'on appelle aujourd'hui un réaliste. Il voit et il entend des choses curieuses; qui en doute? mais il se contente de ce qu'il voit et de ce qu'il entend. Si l'incident qu'il rencontre est dramatique, cela lui suffit; si le personnage qu'il dessine a un extérieur original, il est satisfait. En vérité, je m'étonne que depuis huit ou dix ans qu'on discute cette

misérable question de réalisme, personne ne veuille dire le véritable mot. Essayons donc, puisque M. Dumas nous en fournit l'occasion.

Et d'abord j'observerai que ce système de reproduction exacte de la réalité n'est pas également applicable à tous les genres littéraires. Excellent quelquefois dans le roman, qui vit surtout d'analyse, il est détestable au théâtre, qui vit surtout d'action et de passion. Dans le roman, l'auteur peut s'arrêter, expliquer, commenter, il peut entasser les détails, multiplier les incidens; mais au théâtre les caractères et les sentimens doivent s'expliquer d'eux-mêmes et réclament une franchise, une simplicité que la très confuse et très complexe réalité ne pourra jamais leur donner. Quand le personnage entre en scène, nous devons comprendre, dès les premiers mots qu'il prononce, et son passé et sa situation présente, afin d'être tout entiers au drame qui va se dérouler devant nous. Si l'auteur a besoin de multiplier les conversations, les confidences, les monologues, pour nous expliquer son personnage, il n'a pas fait un drame, il a fait un roman dialogué. Pour mieux exprimer ma pensée sur la différence qui sépare le drame du roman, j'emploierai une comparaison grossière et tout à fait réaliste. Il y a entre un drame et un roman la même différence qu'entre un acte criminel et l'instruction circonstanciée de ce même crime par un magistrat. L'action du crime, la passion momentanée qui l'a fait commettre, voilà le drame; l'explication des causes, l'énumération des circonstances qui ont amené l'accomplissement du crime, voilà le roman. La reproduction exacte de la réalité n'est donc pas possible au théâtre, car la réalité est de sa nature confuse; elle abonde en faits, en détails, en contradictions qu'il faut reproduire sous peine de la transformer. Si vous retranchez un seul de ces détails, votre œuvre devient immédiatement inexacte, incompréhensible et invraisemblable. M. Dumas fils a certainement senti plus d'une fois cet inconvénient. Qu'il relise sa *Question d'argent*, le plus médiocre de ses drames, et il comprendra que s'il a échoué, c'est pour avoir voulu à la fois être fidèle à la réalité et élaguer les faits qui gênaient la marche de son drame. Non, le théâtre ne peut s'accommoder de la réalité, car il a besoin pour exister d'une plus grande unité que tous les autres genres littéraires; quelques caractères, une passion dominante, une situation unique lui suffisent. Je sais qu'on pourrait me citer quelques exceptions illustres, l'exemple de Shakspeare, qui ne craint pas l'abondance des détails, et qui s'est servi au théâtre du procédé de l'analyse; mais je ne conseille à personne d'invoquer cet exemple.

Si le système de la reproduction exacte de la réalité ne s'applique pas également à tous les genres littéraires, il ne peut s'appliquer davantage à toutes les conditions de la vie humaine et à toutes les

situations du cœur humain. Il est assez difficile, je le sais, de déterminer les occasions où un artiste doit rester ou non fidèle à la réalité; mais tout artiste véritable sentira d'instinct, sans le secours de grands raisonnemens, quelles scènes et quels caractères exigent une fidélité littérale, quelles scènes et quels caractères exigent qu'on s'écarte de la réalité. J'essaierai cependant de me faire comprendre. Si vous avez entrepris de me raconter des petitesses, des vulgarités, des passions mesquines; si vous voulez me décrire la laideur, la misère, le vice dégradant et sordide, soyez réaliste à votre aise: c'est votre droit, et j'ajouterai votre devoir, car si dans de tels sujets vous vous écartez de la réalité, vous mettez le pied dans le domaine du mensonge, du faux et de l'artificiel. Le mal, la vulgarité et la bêtise, voilà les choses qui demandent à être transcrites exactement. Les chaudrons et les poêles à frire des ménagères, les humbles intérieurs, les infortunes d'un petit rentier, les soucis mesquins d'un employé, les souffrances grossières des pauvres diables, sont les sujets où votre système pourra et devra être appliqué. Soyez minutieux et descriptif tant qu'il vous plaira, vous serez intéressant, car vous ne cesserez pas d'être vrai; mais si votre dessein est de me montrer quelque grand sentiment de l'âme humaine, ou même seulement quelque situation morale intéressante, renoncez à votre système; il ne vaut plus rien. Hélas! la vulgarité, voilà la condition humaine ordinaire; mais dès que nous avons un bon sentiment, une émotion élevée, ou seulement une velléité d'enthousiasme et de désintéressement, nous dépassons notre nature ordinaire, et nous sortons en quelque sorte de la réalité. Et c'est en vain que vous essaierez de me traduire cette émotion ou ce sentiment par un calque fidèle de son expression extérieure. Telle est l'infériorité de notre âme que son langage reste toujours au-dessous de l'émotion qu'elle éprouve, et que c'est à peine si les paroles qui nous échappent dans nos rares momens de surexcitation morale sont un peu moins banales que celles que nous prononçons chaque jour, à toute heure, dans les conversations les plus insignifiantes. L'erreur dans laquelle sont tombés nos plus illustres dramaturges contemporains, M. Dumas père par exemple, est précisément d'avoir voulu copier le langage de la passion, du désespoir, de la colère, dans toute son exactitude, et tel qu'il tombe des lèvres humaines. Ils ont cru qu'ils seraient plus près de la vérité en faisant abus des interjections, des phrases entrecoupées, des mots elliptiques : leur tentative n'a eu qu'un jour. Ils ont reproduit les cris physiques de l'âme animale, mais ils n'ont pas atteint la poésie des sentimens qu'ils voulaient rendre. Ils ont troublé, épouvanté même, ils n'ont jamais ému. Une situation élevée de l'âme, une émotion noble demandent donc non pas à être matériellement reproduites, mais à être moralement com-

prises; la réalité devient insignifiante, et même en certains cas fausse, si elle n'est pas interprétée par l'intelligence du poète. Si donc vous ne savez pas faire la distinction entre les sujets où ce système d'une exactitude littérale peut ou ne peut pas être appliqué, ne prenez ni un ciseau, ni un pinceau, ni une plume : vous n'êtes et vous ne serez jamais artiste et poète.

Le théâtre de M. Dumas fils nous offre la preuve de l'assertion que nous avons avancée. Ses deux pièces les plus applaudies sont *la Dame aux Camélias* et *le Demi-Monde*. En dépit des applaudissemens qui les ont accueillies l'une et l'autre, j'oserai dire qu'il s'en faut de beaucoup qu'elles aient toutes deux la même valeur : l'une est un vulgaire mélodrame, il a manqué peu de chose à la seconde pour qu'elle fût un chef-d'œuvre. Pourquoi? Parce que M. Dumas a appliqué le même système à deux sujets qui demandaient à être traités d'une manière différente. Le sujet de *la Dame aux Camélias* est le plus beau des deux, le seul qui soit poétique. Certes l'héroïne de ce drame n'est pas un personnage d'une nature très élevée; elle est placée, on peut le dire, dans la condition la plus basse et la plus dégradée, le monde dont elle est entourée est la vulgarité même. L'auteur doit-il appliquer à ce sujet le système d'exactitude dont nous parlions tout à l'heure? Oui, s'il veut représenter la vie habituelle de l'héroïne; non, s'il veut représenter la situation exceptionnelle où il l'a placée. Oui, s'il veut représenter en elle le métier, l'industrie, la courtisane salariée en un mot; non, s'il veut représenter la femme passionnée, la courtisane amoureuse. Le daguerréotype pourra bien me reproduire les scènes successives de la vie de Marguerite Gauthier; ce qu'il ne saura jamais m'exprimer, c'est la passion naïve qui s'est emparée d'elle tout à coup. Ici la reproduction de la réalité ne me suffit plus : il faut que l'intelligence de l'auteur intervienne pour me faire comprendre cette passion. Si le génie du poète ne se met pas de la partie, son drame ne m'intéressera pas beaucoup plus que toutes les histoires de suicide par amour que nous pouvons lire dans les faits divers recueillis par les journaux. Marguerite Gauthier est intéressante, non pas parce qu'elle est courtisane, mais parce qu'elle aime, et qu'aimer est pour elle une condition exceptionnelle. Le principal intérêt de la pièce devait donc se porter sur cette condition exceptionnelle. Là était le point saillant qu'il fallait mettre en lumière. Qu'a fait M. Alexandre Dumas fils de cet admirable sujet, si propre à tenter un vrai poète? Il a voulu rester fidèle à la réalité, il n'a voulu rien laisser perdre de ce qu'il avait vu et entendu. En conséquence il a multiplié les personnages et les incidens, il a entouré Marguerite Gauthier de toutes les vulgarités qui composaient sa vie habituelle. Non-seulement il n'a pas songé un instant à agrandir et à transformer les

types qu'il voulait représenter, mais il leur a conservé leur langage ordinaire. L'expression que revêt la passion spontanée et naïve des deux amans est dépourvue de tout intérêt. Marguerite parle, comme toutes les femmes de sa condition, un langage banal, mélange de sentimentalité emphatique et d'impertinence d'esclave salariée; Armand Duval s'exprime comme un amoureux de vaudeville. Craignant sans doute que cette passion ne suffît pas pour émouvoir les spectateurs, M. Alexandre Dumas n'a eu garde d'omettre un accident physique que lui fournissait la réalité. Marguerite Gauthier est phthisique comme la courtisane dont M. Dumas a transporté l'histoire sur la scène, si bien que l'intérêt du spectateur se partage entre la toux et la passion de l'héroïne, et que ses larmes s'adressent beaucoup plutôt à la femme poitrinaire qu'à la femme amoureuse. En dépit du succès obtenu, on peut dire que M. Dumas a échoué; il a fait un intéressant mélodrame alors qu'il pouvait faire un drame poétique. Puisque M. Dumas ne voulait modifier en rien la réalité, que ne s'en tenait-il à son roman de *la Dame aux Camélias*, où il a pu tout dire à son aise, et qui est de beaucoup supérieur à son drame?

Le sujet du *Demi-Monde* réclamait au contraire l'exactitude la plus littérale, et cette fois le jeune auteur a complétement réussi. Dans *le Demi-Monde*, M. Dumas n'a pas voulu peindre une situation morale, mais initier le public aux mœurs d'un certain monde perdu au milieu de la population parisienne, d'un monde artificiel, qui vit de mensonges, de ruses et de fausses apparences. Ce serait folie que de vouloir intéresser à un pareil spectacle une autre faculté que celle de la curiosité. La curiosité exige donc qu'en pareil sujet on lui montre la vérité toute nue, sans ménagemens et sans hypocrisies; dès les premières scènes du drame, elle est décidée à tout savoir, elle veut aller jusqu'au bout de la réalité. En outre, les personnages perdraient tout intérêt, s'ils n'étaient pas copiés exactement, car leur poésie (pardon d'employer cette expression) consiste précisément dans leur infamie. Si l'auteur eût voulu changer quelque chose à leur physionomie, modifier même légèrement la réalité, supprimer la plus petite nuance, à l'instant même les personnages devenaient faux. Tout est bien observé dans cette pièce, caractères, incidens, langage, et l'auteur a su éviter l'écueil où il pouvait échouer, c'est-à-dire l'action. Il était à craindre en effet qu'un sujet qui exigeait une si grande exactitude ne fût plutôt capable de produire une succession de scènes intéressantes qu'un drame véritable. L'auteur a triomphé de ce danger; tous les détails et tous les incidens qu'il a observés ont été concentrés dans une action solidement nouée et fort dramatique. Je viens de relire *le Demi-Monde*, c'est un beau drame, vif, énergique, brutal; c'est l'œuvre d'un homme plein de son sujet, qui a l'œil bon et l'esprit ferme.

Puisque cette question du *réalisme* en littérature me permet de passer en revue le théâtre de M. Dumas fils, je hasarderai encore une dernière observation. Nous avons vu qu'il est des cas où le système d'exactitude littérale est nécessaire, qu'il en est d'autres au contraire où il devient faux et inapplicable, — enfin que tous les genres littéraires ne l'acceptent pas également. Élevons un peu la question, et voyons comment et dans quelle mesure l'artiste doit, en règle générale, tenir compte de la réalité. Dans le monde physique, la réalité nous offre des choses complètes et auxquelles l'artiste ne peut rien ajouter, s'il prend chacune de ces choses isolément. L'artiste ne peut rien ajouter à un arbre, à un animal, à un rayon de lumière, et cependant, malgré la précision plastique qui distingue ces divers objets pris individuellement, il en modifie la physionomie selon la manière dont il les groupe. Sans rien changer aux détails de la nature, il en métamorphose l'ensemble. Bon gré, mal gré, il réagit sur la nature. Si cette réaction a lieu en face d'objets très précis, très complets en eux-mêmes, qui n'ont pas besoin qu'on ajoute à leur beauté, et qui sembleraient devoir opposer à l'imagination une résistance invincible, que sera-ce lorsque l'artiste se trouvera en face de la nature morale, où tout est fluide, où tout change et se modifie incessamment? La nature morale de l'homme n'offre rien de complet, et ne saurait lutter, sous le rapport de la précision, avec les objets les plus inertes de la création. Un caillou est infiniment plus complet que le caractère humain le mieux accentué. Qu'est-ce que la réalité de la vie humaine peut donc fournir à l'artiste et au poète, puisque notre nature morale n'a rien d'immuable et d'achevé? Eh! mon Dieu, tout simplement des indications. Ce que nous admirons surtout dans les hommes que nous rencontrons, ce n'est pas le caractère qu'ils nous présentent, mais celui qu'ils nous laissent soupçonner. Ce serait employer souvent une mauvaise méthode que de juger les hommes d'après ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils ont dit; quelques grandes actions qu'ils aient accomplies, quelques belles paroles qu'ils aient prononcées, actions et paroles sont fort peu de chose. Ce qui constitue la véritable grandeur de l'homme, c'est cette force latente et reposée que nous sentons en lui, force qui ne trouvera peut-être jamais son emploi; en un mot, ce que nous admirons, ce n'est pas l'homme *réel*, c'est l'homme *possible*. Si vous rencontrez un homme qui ne vous laisse pas soupçonner un autre homme plus grand, détournez-vous, il n'est pas digne d'attention. La réalité n'est donc jamais qu'un symbole, moins que cela, un signe fait pour nous suggérer l'idée d'une nature morale plus élevée. C'est l'affaire de l'artiste de rêver à la vue de ce signe, et de chercher à découvrir l'ange ou le démon caché sous le masque humain. Quant à l'artiste qui se con-

tente de reproduire ce qu'il voit, qu'il sache bien qu'il reproduit seulement des indications. Son œuvre ressemblera, si nous pouvons nous exprimer ainsi, à un recueil de notes et de pensées détachées jetées au hasard sur le papier pour accrocher la mémoire et faciliter le travail futur de la composition.

Tels sont les drames de M. Dumas fils. Ils abondent en indications, en notes ingénieuses qui font rêver à un beau livre qui n'est pas et ne sera peut-être jamais fait. Rendons cependant cette justice à M. Dumas : il n'a à son service qu'un instrument de daguerréotype, cela est vrai, mais il ne le braque pas indifféremment sur tout ce qui s'agite devant lui. Il n'imite pas certains dramaturges qui dessinent pêle-mêle tous les bonshommes faux ou vrais, intéressans ou non, qu'ils voient défiler. Lui, il sait discerner ce qui est digne d'attention et ce qui est digne de mépris. Son seul défaut est de s'en tenir à ce qu'il a vu, de ne jamais songer à faire usage de son imagination pour agrandir et transformer le sujet que la réalité lui offre. Grâce à ce discernement, ses indications de caractères, de personnages, de situations dramatiques, sont presque toujours heureuses; mais ce ne sont malgré tout que des indications. La pièce de ***Diane de Lys*** est une preuve irréfutable de ce que j'avance. M. Dumas, qui ne se trompe guère sur le choix de ses sujets, s'il se trompe sur la manière de les traiter, avait eu cette fois encore la main heureuse. Quel admirable sujet pour un poète qui aurait su ou voulu en tirer tout ce qu'il renferme! Comme les grandes créations de Shakspeare, Diane de Lys aurait pu être à la fois une individualité et un type. Ses excentricités, ses bizarreries, son caractère impérieux et décidé, suffisaient pour lui donner un cachet individuel bien marqué; par ses passions et la situation morale où l'auteur l'a placée, elle représentait tout un grand côté de la nature féminine. C'est la femme qui se sent mourir sans avoir vécu, et qui en frémit d'indignation et de colère contenues. Le désir du bonheur, qui est d'autant plus vif chez le sexe faible qu'il n'a qu'un moyen de s'apaiser, s'accroît encore ici de toutes les tentations de la curiosité, et d'un certain besoin de vengeance à la fois très bizarre et très naturel au cœur féminin. Diane de Lys pense et croit qu'elle a une revanche à prendre; comme tous les caractères orgueilleux, elle est furieuse d'avoir été dupe et n'accepte pas le rôle de victime. Elle n'accepte pas davantage les consolations que lui offre le monde où elle vit, les adulations empressées, les flatteries faciles, les promesses de bonheur que viennent chuchoter à son oreille des convoitises intéressées et des désirs égoïstes. Son cœur, qui n'a jamais pu s'épanouir, restera probablement fermé à jamais, à moins qu'un jour, par un hasard fatal, elle n'entende un accent de passion sincère. Ce jour-là, elle se perdra, non pas par l'effet de l'entraîne-

ment ou dans un instant d'égarement passionné, mais de parti pris, avec préméditation, avec réflexion, avec la conscience pleine et entière de l'acte qu'elle commettra. Une seule chose pourrait l'arrêter, le devoir; mais telle est sa situation que de ce côté elle se regarde comme libre et maîtresse absolue d'elle-même, le seul être envers lequel elle ait d'autres devoirs que des devoirs de convention ne lui ayant jamais, ni par ses discours, ni par sa conduite, imposé aucune obligation. Tous les traits de ce caractère remarquable sont indiqués dans le drame de M. Dumas, mais, hélas! ils ne sont qu'indiqués; il nous a peint le personnage extérieur, mais non le personnage moral. Au lieu d'un caractère profond, logique et vrai, nous avons une femme excentrique, bizarre, un personnage amusant en un mot beaucoup plus qu'émouvant. M. Dumas a passé à côté de son sujet sans le creuser et presque sans le comprendre. Cependant, malgré ses imperfections et ses invraisemblances, ce drame est, à mon avis, après *le Demi-Monde*, le meilleur qu'ait produit M. Dumas, car c'est celui qui contient la donnée la plus poétique.

Le Fils naturel, très supérieur à *la Question d'argent*, reste, comme donnée et comme valeur littéraire, bien au-dessous de *Diane de Lys* et du *Demi-Monde*. C'est donc à la fois un succès et un échec : c'est un succès, si on compare ce nouveau drame à la comédie que nous avons vu représenter dans l'année qui vient de s'écouler; c'est un échec, si on le compare aux anciennes productions dramatiques de l'auteur. Dans ce nouveau drame, vous retrouverez toutes les qualités et tous les défauts qui recommandent M. Dumas fils : c'est bien le même talent ingénieux et vif, plus énergique que vif cependant, plus brutal encore qu'énergique; c'est bien la même sécheresse, la même abondance de mots longtemps cherchés et heureusement trouvés, la même absence ou, si l'on veut, le même dédain de toute poésie. Le réalisme y triomphe sur toute la ligne, ce qui ne rend pas le drame plus émouvant. Les personnages sont tellement réels, qu'ils en sont déplaisans, haïssables ou odieux. Il y a un très grand talent dramatique dans *le Fils naturel*, mais seulement dans les détails, dans certaines scènes et dans certains actes. L'ensemble, le plan de la pièce est défectueux autant qu'on peut le rêver. Ce drame pèche à la fois par la conception, par la composition et par les caractères. Au lieu de dire que le nouveau drame de M. Dumas pèche par la conception, il serait, je crois, plus simple de dire que la conception n'existe pas. J'ai écouté la pièce avec attention, je l'ai lue avec recueillement, et je ne comprends pas encore ce que l'auteur a voulu démontrer à ses spectateurs et à ses lecteurs. On pourrait croire et j'ai cru d'abord que M. Dumas avait voulu flétrir cette coutume, ou si vous voulez ce préjugé, qui défend au père de légitimer le fils né d'un amour défendu, qu'il avait voulu

montrer les conséquences que cet acte d'égoïsme pouvait avoir sur la vie ultérieure de l'enfant, la fausse position dans laquelle il se trouvera placé par la faute d'un autre, les obstacles de toute nature que lui suscitera cette absence d'un nom honorable, la demi-exclusion à laquelle le monde le condamnera. Ce qui fait le malheur des enfans illégitimes, c'est que non-seulement ils ont à se plaindre de leur père, mais à se plaindre aussi des hommes et de la société. Or le fils naturel de M. Dumas ne peut se plaindre ni des hommes, ni de la société; il a tout le bonheur que n'ont pas la plupart des enfans légitimes. Il est jeune, riche, séduisant, intelligent; toutes les portes lui sont ouvertes, et *tous les cœurs volent à son passage*. Il rencontre une jeune fille charmante sur le grand chemin et s'en fait aimer à première vue; il devient, par suite des sympathies qu'il inspire à un vieux pair de France, secrétaire d'un ministre qui lui confie d'importantes missions. Il obtient un succès politique européen. *Quò non ascendet!* Pour récompense de ses services diplomatiques, il demande un consulat qui lui est aussitôt accordé, et il faut lui savoir gré de sa modestie, car du train dont il marche il aurait pu tout de suite se faire nommer ministre plénipotentiaire. Son titre de bâtard, loin de lui nuire, appelle au contraire sur lui la sympathie. Ce fils naturel n'a donc à se plaindre que de son père, et encore ce père, qui d'abord le repoussait, finit par le persécuter pour lui faire accepter un nom dont il ne veut plus. Je ne puis en vérité m'intéresser beaucoup aux malheurs d'un homme si heureux. Puisque le fils naturel ne peut se plaindre ni des hommes, ni de la société, ni même de son père, qu'a donc voulu prouver M. Dumas? Plus j'y réfléchis, plus il me semble que la pensée de M. Dumas pourrait être résumée en ces termes : « Si vous avez des enfans naturels, hâtez-vous de les reconnaître, car un jour ils pourront vous faire le plus grand honneur dans le monde. » Si la pièce de M. Dumas a un autre sens, je ne l'ai pas saisi.

La composition de ce drame laisse beaucoup à désirer. Le ton des sentimens change sans transition d'acte en acte. L'émotion, au lieu d'aller en grandissant jusqu'au dénoûment, vous saisit violemment à la gorge dès les premières scènes, fait un long temps d'arrêt au second acte, revient brusquement au troisième, et disparaît dans les deux derniers, pour faire place à je ne sais quelle gaieté qui paraît souvent déplacée, sinon inconvenante, et qui même finit par révolter. — Ce n'est pas tout cependant : il y a deux premiers actes, ou, si vous l'aimez mieux, deux expositions, et c'est en vain que l'auteur a donné à son premier acte le titre de prologue. Si c'est un prologue, il est trop long, et je dirai même trop émouvant. Le spectateur voit là un commencement d'action dont il attend le développement. Il accepte ce premier acte comme l'exposition,

non comme le prologue du drame. Lorsque le rideau se relève, le spectateur se trouve donc un peu déconcerté, et il lui faut un certain temps pour effacer le prologue de son esprit et se persuader que le drame vient seulement de commencer. Mais le plus grand défaut de la pièce ne consiste ni dans cette absence de conception, ni dans ce désordre de composition; il consiste dans les caractères. Ce ne sont pas les caractères qui éveillent l'intérêt du spectateur, ce sont les situations dans lesquelles ils se trouvent; ces caractères n'ont en eux rien qui appelle la sympathie, et l'émotion qu'ils nous arrachent n'est pas supérieure à celle que nous font éprouver les souffrances d'un être qui nous est indifférent, ou les accidens que nous rencontrons sur notre passage, dans les rues de Paris. Jacques Vignot et sa mère nous inspirent juste le même genre d'intérêt que nous inspire une grisette dont on vient de nous apprendre le suicide, ou un pauvre couvreur qui vient de tomber des toits; nous les plaignons non parce que nous avons une raison morale de nous intéresser à eux, mais parce que ce sont des créatures humaines qui saignent et souffrent, et que notre âme physique se révolte et se trouble devant le spectacle de la douleur. Tous les personnages de la pièce de M. Dumas sont la banalité et la vulgarité mêmes, et quand ils essaient de sortir de cette banalité, ils deviennent aisément odieux. En cela, du reste, ils sont parfaitement conformes à la nature humaine; quand les âmes communes essaient de secouer la vulgarité pour laquelle elles ont été faites, elles sont punies de cet orgueil mal placé en devenant immédiatement haïssables. Tels sont les personnages du *Fils naturel;* quand ils ne sont pas insignifians, ils sont odieux. Dans cette pièce, les situations dominent donc de beaucoup les caractères. Je ne nie pas qu'on ne puisse intéresser avec des situations seulement, et sans le secours des caractères; mais encore une fois cet intérêt est tout physique, et il n'est pas besoin d'aller au théâtre pour le rencontrer. M. Dumas sait-il d'ailleurs quel nom on donne en littérature aux pièces où les situations sont tout, et les caractères rien? Cela ne s'appelle pas un drame, cela s'appelle un mélodrame.

Au premier acte, nous assistons au décès d'un amour illégitime. Dans une petite chambre, où la propreté remplace le luxe, tout près d'un berceau où repose un enfant, fruit d'une passion sérieuse, vieille déjà de quatre ans, une jeune ouvrière, Clara Vignot, attend son amant, dont les visites deviennent de jour en jour plus rares et les caresses plus languissantes. Cependant Clara ne doute pas du cœur de son amant. Il a promis de donner son nom à l'enfant; elle a confiance dans ses promesses. L'illusion ne durera plus bien longtemps; au moment même où elle exprime sa confiance dans les sermens trompeurs de Charles Sternay, celui-ci arrive. Dès son entrée,

il inspire la répulsion, et le spectateur se demande comment la pauvre Clara a pu aimer un être aussi misérable. Dans chacune de ces paroles, on sent palpiter l'égoïsme et le néant moral. Ce personnage, qu'on pourrait définir l'amant sans cœur, a été bien saisi et bien peint par M. Dumas, qui excelle d'ailleurs à rendre ces types mondains qui sont composés d'égoïsme, de sécheresse et de politesse; il nous suffira de rappeler au lecteur le mari dans *Diane de Lys*. Charles Sternay, qui va se marier, a recours au mensonge pour se débarrasser de Clara; il est ruiné, dit-il, forcé de s'expatrier pour se refaire une fortune. La scène de la séparation est belle et poignante au possible. Il n'y a dans le langage de Clara rien qui s'élève au-dessus du langage ordinaire d'une grisette qui aime; mais tous les mots de cette douleur naïve portent coup, et trouvent un écho dans le cœur du spectateur.

Entre le premier et le second acte, vingt-trois ans s'écoulent, et le rideau se lève sur une scène d'amour entre M. Jacques de Boiscenis, le fils de Clara Vignot, qui vit heureux et insouciant, ignorant qu'il est du secret de sa naissance, et Mlle Hermine, la propre nièce de Charles Sternay, qui maintenant grisonne et se sent des velléités d'ambition politique. Il y a quelques jolies notes dans ce ramage des deux amoureux, et nous en félicitons d'autant plus sérieusement M. Dumas que jusqu'à présent il n'a pas eu l'art l'exprimer les passions naïves et pures. Il a encore des progrès à faire cependant; si dans ce duo il y a quelques jolies notes, il y en a bien aussi quelques-unes de fausses. Ainsi je n'aime pas que Jacques déroule devant l'esprit d'Hermine les perspectives de la vieillesse et de la mort, et qu'il lui fasse entrevoir dans le lointain son rôle de grand'mère. M. Dumas devrait savoir que l'idée de la vieillesse et de la mort, qui est odieuse aux jeunes gens en général, l'est surtout aux jeunes amoureux, qui refusent de croire à autre chose qu'à l'éternité du bonheur, de la jeunesse et de la beauté. Quoi qu'il en soit, il faut savoir gré à M. Dumas de cette scène, car avec lui on ne reste pas longtemps sur le terrain des sentimens honnêtes, et on glisse aisément dans le bourbier des passions coupables. Il ne serait pas content, s'il ne logeait pas dans quelque petit coin de son drame quelque incident désagréable propre à reporter la pensée vers ces passions qui lui ont valu ses anciens succès. On ne peut expliquer que par une manie irrésistible de l'auteur la scène où Mme Sternay fait ses confidences à Jacques. Mme Sternay, qui n'a pas aimé son mari d'un amour bien ardent, a cherché ailleurs des compensations; elle est arrivée au terme prévu d'une de ses aventures galantes, et il ne lui reste plus, pour employer son langage, qu'à *poser les scellés* sur un amour défunt. Et qui choisit-elle pour constater ce décès, redemander les lettres écrites, les portraits échangés? Jac-

ques, un jeune homme qu'elle connaît à peine, presque un enfant. C'est à l'amoureux naïf et confiant de sa nièce qu'elle révèle ces tristes secrets de la désaffection et de la courte durée de l'amour. Cette scène est une des plus audacieusement immorales qu'on ait jamais mises au théâtre.

Comment Jacques et Hermine se sont-ils rencontrés? Comme les bergères rencontrent les fils de rois dans les contes de fées, sur le grand chemin. Jacques passait, Hermine l'a vu; les deux jeunes gens se sont aimés. Glissons cependant sur cette légère invraisemblance, en remarquant toutefois que l'orgueilleuse marquise d'Orgebac n'est pas aussi ridicule que veut le faire croire M. Dumas, lorsqu'elle prétend qu'on n'épouse pas un homme qu'on rencontre sur le grand chemin. Bref, les jeunes gens s'aiment, et ils se marieront, car toute la famille prête la main à leur amour, à l'exception de la vieille marquise, la grand'mère d'Hermine, la seule personne qui en dépit de ses préjugés ait le sens commun dans ce groupe de têtes légères. Tous ces personnages en effet sont à la fois faux et vrais, et n'ont, pour ainsi dire, qu'une moitié de vérité. Ainsi l'auteur a mis en scène un certain comte d'Orgebac, pair de France, dont le caractère nous reporte aux dernières années de la monarchie. C'est un vieux gentilhomme qui n'a pas songé à résister à son siècle, qui s'est rapproché de lui, a pris ses habitudes bourgeoises et adopté ses mœurs nouvelles. Il y a beaucoup de détails vrais dans ce caractère, que l'auteur n'a pas cependant compris jusqu'au bout. Les plaisanteries que le comte d'Orgebac dirige contre la noblesse en général et contre ses ancêtres en particulier sont à la fois choquantes et fausses. Que M. Dumas sache bien qu'un gentilhomme peut consentir à tout, sauf à bafouer sa naissance, et qu'aussi bourgeois qu'il soit devenu, il n'entend jamais raillerie sur sa noblesse. Mais le caractère le plus étrange de la pièce est celui d'Hermine. M. Dumas semble avoir sur les jeunes filles les plus singulières idées; il les présente comme de petits démons pleins de décision, de fermeté et d'entêtement. Voilà la troisième fois qu'il leur prête ce caractère invraisemblable, car Hermine est la digne sœur de Marcelle du *Demi-Monde* et de Mathilde de *la Question d'argent*. Cette jeune fille n'a pas été élevée à l'école du respect; elle est résolue à tout, même à envoyer du papier timbré à sa grand'mère, et cette force d'âme ne la rend pas fort intéressante. Tout le monde avait cru jusqu'à présent que le caractère des jeunes filles consistait à n'en pas avoir; M. Dumas pense le contraire, mais nous ne pouvons nous ranger à son avis.

Arrive un certain Aristide Fressard, notaire de province, ami d'enfance de Clara Vignot, dans lequel M. Dumas a modernisé assez ingénieusement cet ancien type de convention du théâtre et du roman, l'homme bienveillant et sensible. Il est fort grossier cependant

et professe sur le mariage des opinions honnêtes, mais vulgaires. C'est lui qui se charge de révéler à Jacques le secret de sa naissance. Le troisième acte de la pièce est rempli tout entier par le désespoir de Jacques, qui demande un nom à son père et qui ne peut l'obtenir. Les récriminations de Jacques contre Sternay, les reproches amers qu'il jette ensuite à la face de sa mère, les pleurs qu'il verse après ces scènes violentes composent un tableau émouvant, et qui arrache les applaudissemens des spectateurs. En dépit des faiseurs de morale, les sentimens violens exprimés par le jeune homme ne sont, à mon avis, nullement choquans, et sont bien dans la logique de la situation. Tout homme qui se trouvera dans la situation de Jacques parlera comme lui, trouvera les mêmes colères et les mêmes sophismes. Si toute la pièce ressemblait à ce troisième acte, nous n'aurions que des complimens à faire à l'auteur.

Les deux derniers actes sont remplis par la persécution que Charles Sternay fait subir à Jacques, maintenant célèbre, et qui vient de sauver l'Europe d'une guerre imminente par son habileté diplomatique, pour lui faire accepter le nom qu'il lui a d'abord refusé. On ne peut rien imaginer de plus lâche et de plus vil que la conduite de ce misérable, qui veut faire de son fils le marche-pied de son ambition politique. Il n'a pas un geste qui ne soit odieux, il ne prononce pas une parole qui ne soit méprisable. Certes l'âme humaine contient des abîmes de platitude, mais je ne sais cependant si elle peut descendre aussi bas. Le public est sans doute de mon avis, et pense qu'un pareil spectacle est à la fois dépourvu d'intérêt et de moralité, car il a écouté ces deux derniers actes froidement, avec un certain mouvement de surprise et même de mécontentement. Sa réserve témoignait hautement qu'il ne prenait qu'un plaisir très modéré à l'odieux spectacle qui se déroulait sous ses yeux, et que pour l'honneur de la nature humaine il ne voulait pas croire à l'existence de Charles Sternay.

Tel est *le Fils naturel;* ce n'est ni un bon, ni un mauvais drame. Cependant c'est un succès, et la pièce aura peut-être cent représentations. Pourquoi pas? La curiosité publique aux abois cherche sa pâture là où elle peut la trouver. Voilà pourtant ce qu'on offre au public, sous le nom de comédie, dans la patrie de Rabelais et de Molière, de Voltaire et de Beaumarchais! Pauvre esprit français! grand seigneur ruiné! il fait maigre chère aujourd'hui. L'esprit français dîne maintenant à table d'hôte, qu'on nous pardonne ce style réaliste, qui est en parfait accord avec le sujet que nous traitons. Il fait les jours ordinaires des dîners à trente-deux sous, soit *le Fils naturel,* et les jours de gala des dîners à trois francs, soit *le Demi-Monde.*

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier 1858.

La politique a parfois d'indicibles tristesses. Depuis quelque temps, l'esprit de violence et de meurtre semblait assoupi; il s'est réveillé tout à coup par une explosion terrible, par une de ces tentatives sinistres qui laissent une longue et profonde impression, tant par leur caractère que par leurs effets trop réels et par les conséquences plus graves, plus générales, qui auraient pu en sortir. L'autre jour, le soir du 14 janvier, l'empereur et l'impératrice, se rendant à l'Opéra, ont été assaillis presque au seuil du théâtre par une véritable tempête de fer. Des pièces explosives ont été lancées sous les voitures impériales, et en volant en mille éclats, elles sont allées faire des victimes de tous côtés, dans la foule, paisible spectatrice des apprêts d'une fête, dans les rangs de l'escorte, cruellement décimée, parmi les gardes de Paris, parmi les serviteurs du palais. L'empereur et l'impératrice seuls, objets de l'odieux attentat, ont été heureusement préservés, tandis qu'un aide-de-camp, le général Roguet, était blessé auprès d'eux. Un instant auparavant, tout était calme; en quelques secondes, ces abords d'un théâtre étaient convertis en un lieu lugubre teint du sang des victimes et plein d'anxiété. Ainsi voilà des hommes qui peuvent concevoir et organiser de telles machinations : non-seulement ils les conçoivent contre le chef d'un grand pays, mais encore peu leur importe de frapper de toutes parts des femmes, des enfans, d'envelopper dans leurs tentatives de meurtre une jeune et gracieuse souveraine, pourvu qu'ils cherchent à assouvir leurs passions effrénées! Des auteurs de l'attentat du 14 janvier, il n'y a rien à dire particulièrement, si ce n'est que d'après les premières indications ce sont des étrangers, des Italiens venus de Londres pour jeter la mort au milieu d'une foule française étonnée et stupéfaite; le reste est du domaine de la justice.

Depuis ce moment, les manifestations se succèdent; les corps de l'état, la magistrature, l'armée, les conseils locaux, les compagnies particulières, ont fait parvenir leurs adresses à l'empereur. Les souverains étrangers ont envoyé

à Paris des ministres spéciaux, comme pour donner à leurs félicitations un caractère exceptionnel. La presse de la France et des autres pays a frappé le crime de ce premier verdict de l'opinion universelle. De tous les côtés s'est échappée une même pensée de réprobation. C'est qu'en effet si parmi les hommes vivant au sein des sociétés régulières il y a des dissentimens possibles, des divergences de vues et des différences d'appréciations, il n'y a qu'un sentiment sur ces sauvages tentatives, parce qu'en dehors même des idées de justice, ou plutôt à cause de ces idées de justice souveraine, le meurtre n'a jamais fait avancer l'humanité; il l'a fait reculer quelquefois, et il a toujours flétri les causes qui l'ont accepté pour complice. Le premier châtiment de ces crimes le plus souvent, c'est de ne point réussir dans leurs fins; ils en trouvent un second, avant le dernier qui les attend, dans le soulèvement de la conscience publique, et ce sont surtout les hommes portant une âme digne de la liberté qui doivent, s'il se peut, ressentir la plus vive, la plus profonde répulsion, car ils savent bien que de tels attentats n'ont jamais servi la cause des franchises des peuples; ils n'ignorent pas que ce déchaînement de passions destructives est le pire ennemi de tout progrès sensé et régulier. Une chose est certaine, le crime ne se discute pas, on le déteste et on le punit. Quant aux idées malsaines qui travaillent les sociétés et les ébranlent par instans, c'est surtout par des idées plus justes, plus morales et plus viriles, qu'on les combat et qu'on les réduit à l'impuissance.

Tel est le fait unique et dominant depuis quelques jours. C'est presque au lendemain de ce funeste événement du 14 janvier que la session législative s'est ouverte aux Tuileries par un discours de l'empereur, et dans ce discours, devenu naturellement le programme d'une situation, l'empereur ne se borne pas à constater l'état du pays depuis l'an passé, les travaux publics accomplis, les opérations financières réalisées, l'expédition heureuse de la Kabylie, les relations avec les autres puissances régulièrement entretenues et empreintes de cordialité; il expose encore la pensée de l'empire, la politique du gouvernement, son intention de faire appel au concours du corps législatif pour réduire au silence les oppositions extrêmes et factieuses, et son dessein de maintenir l'autorité d'un pouvoir fort, capable de vaincre les obstacles qui arrêteraient sa marche. Depuis ce moment, diverses mesures se sont succédé, telles que la suppression de deux journaux de couleur fort différente et la division de la France en cinq grands commandemens militaires confiés à des maréchaux. D'un autre côté, le dernier attentat a eu pour effet de réveiller une vieille question, celle des réfugiés. La Belgique est allée elle-même au-devant de toute difficulté, en ordonnant immédiatement des poursuites contre un journal qui avait eu l'indignité d'approuver le crime odieux du 14 janvier, en proposant une loi sur les réfugiés ou plutôt le renouvellement d'une loi ancienne, et en présentant d'une façon spéciale aux chambres la partie d'un code pénal nouveau qui punit les tentatives contre les souverains étrangers. Quant à cette même question telle qu'elle se présente vis-à-vis de l'Angleterre, elle se trouve nettement posée et résumée dans un discours adressé récemment par l'ambassadeur de France à Londres, M. de Persigny, aux membres de la Cité qui venaient lui remettre une adresse pour l'empereur. Il ne s'agit nullement de demander à l'Angle-

terre de renoncer à son droit d'asile. Ce droit, M. de Persigny le reconnaît comme un des plus nobles et des plus précieux priviléges du peuple britannique. Il s'agit seulement de savoir si là où le refuge devient un moyen d'organiser des attentats, là où le crime commence, la législation anglaise est suffisamment armée. Au fond, aucune demande précise ne semble avoir été jusqu'ici adressée au cabinet de Londres. Toute initiative est laissée à l'Angleterre. Ce n'est point sans dessein du reste que nous résumons rapidement ces questions et ces mesures qui se succèdent, naissant d'une même cause, d'une cause odieuse. Il est des momens où les paroles servent de peu, et où l'unique intérêt d'une situation se concentre dans les actes des gouvernemens eux-mêmes.

Les lettres ont cela d'heureux et de propice, qu'elles sont un refuge, et qu'en allant vers elles, on échappe un moment aux tristesses des temps, sans cesser de s'occuper de l'homme, de ses destinées et de ses travaux. Quand l'Académie offre par intervalles une sérieuse et charmante hospitalité à tous ceux qui goûtent encore ces choses supérieures de l'esprit, quand elle a de ces séances recherchées qui attirent des sociétés choisies, elle ne fait que marquer justement cette distinction entre les troubles de la vie active et la région plus tranquille des lettres. La politique ne se montre que sous la forme des souvenirs ou de l'histoire, ou bien encore sous cette forme des spéculations désintéressées qui sont l'éternel et noble aliment des intelligences. Comment la politique ne serait-elle pas présente à l'Institut, ne fût-ce que comme une ombre? Ainsi qu'on le disait récemment, on compterait presque les hommes d'état de la première partie de ce siècle qui n'ont pas eu leur place à l'Académie. Beaucoup ont été de grands écrivains. Raconter la vie de ces hommes à mesure qu'ils disparaissent, c'est se retrouver en présence de leurs idées, de leurs œuvres, de leurs actes, de leur époque tout entière. La fortune académique a parfois d'ailleurs d'assez étranges caprices; elle donne à un évêque la mission de prononcer l'oraison funèbre d'un traducteur de Virgile, et à son tour M. Émile Augier, entrant l'autre jour à l'Académie, avait à faire l'éloge de M. de Salvandy, tandis que, par une autre coïncidence, M. Lebrun, qui avait reçu autrefois M. de Salvandy, avait à recevoir encore aujourd'hui M. Augier lui-même. C'est là toute la dernière séance. Écrivain ingénieux et habile, M. Émile Augier a fait un heureux et rapide chemin. Il semble que son premier succès au théâtre soit d'hier, et il est aujourd'hui à l'Institut. Que raconte-t-il en effet lui-même dans son discours? Il y a vingt ans à peine, les élèves d'un lycée de Paris étaient un jour rassemblés pour recevoir un ministre. Ce ministre, guidé par la mémoire du cœur, s'était souvenu que, trente ans auparavant, pauvre et sans secours, il avait été accueilli par un homme excellent qui dirigeait le collége, et il venait payer sa dette à son vieux maître en instituant comme proviseur de ce même lycée le fils de celui qui l'avait aidé à s'élever. Parmi les écoliers qui se trouvaient ainsi rassemblés pour recevoir le grand-maître de l'université était M. Émile Augier, et le ministre était M. de Salvandy. Laissez s'écouler ces vingt années, le grand-maître de l'université de 1837 n'est plus, et c'est l'obscur écolier du lycée Henri IV qui va lui succéder. C'est peut-être le seul point de rapprochement entre ces deux existences.

M. de Salvandy avait commencé sa carrière avec un singulier éclat, comme soldat au déclin de l'empire, comme publiciste au début de la restauration. En ces jours pénibles de 1815, il faisait cette œuvre de courage *la Coalition et la France,* sorte de protestation éloquente contre les excès de l'invasion; il fut même menacé par les alliés : le roi le couvrit de sa protection, et fit bientôt de lui un auditeur au conseil d'état. Plus tard, M. de Salvandy fut mêlé à toutes les polémiques de la restauration; plus tard encore, après 1830, il fut député, ministre et ambassadeur, puis exilé en 1848, et à la fin de sa vie il se retrouva tout à coup ce qu'il avait été d'abord, simple homme de lettres, corrigeant et rééditant les ouvrages mêlés à sa carrière active, l'*Histoire de Jean Sobieski*, le roman de *Don Alonzo,* le livre politique qui a pour titre *Vingt Mois ou la Révolution et le parti révolutionnaire*. C'étaient là ses titres académiques, comme ses titres à la considération universelle sont dans une vie pleine d'honneur, dévouée à une même cause et à toutes les idées élevées.

Quelle carrière plus différente que celle de M. Émile Augier! L'auteur de *Gabrielle* n'est point arrivé là où il est à travers les luttes de la politique; il y est arrivé par la littérature, presque sans effort, et porté en quelque sorte par une faveur secrète qui s'est attachée tout d'abord à son talent. Il s'est révélé un jour par *la Ciguë,* œuvre pleine de fraîcheur, de grâce et d'élégant enjouement, où l'on respire comme un parfum antique un peu mêlé toutefois de parfum plus moderne. Depuis ce moment, tout lui a souri; le succès a suivi presque toutes ses tentatives au théâtre, il était adopté, et cela suffisait presque. Ce succès, M. Émile Augier l'a dû sans doute à la qualité de son talent d'abord, au soin qu'il met dans ses ouvrages, et un peu aussi aux circonstances, comme M. Ponsard, son contemporain. Il est venu dans un moment où les excès du théâtre avaient engendré une sorte de lassitude : il n'a point purgé et régénéré la scène comique, ce qui serait l'œuvre d'un Molière; mais il y a porté un esprit modéré et enjoué, un sens net, une ironie droite, en un mot un ensemble de qualités faites pour soulager le sentiment public, si bien que, de succès en succès, il se trouve aujourd'hui à l'Académie à l'âge où les hommes les plus éminens y arrivent à peine. M. Lebrun, et c'est la partie la plus ingénieuse, la plus animée de son discours, a successivement apprécié avec autant d'habileté que de finesse les comédies de M. Émile Augier, *la Ciguë, Gabrielle, Philiberte;* il n'a point reculé même devant *le Mariage d'Olympe*, sauf à faire des restrictions. C'était une chose nouvelle et un embarras évident pour M. Émile Augier d'avoir à raconter la vie de M. de Salvandy. Il a su passer à travers tous les obstacles, décliner les points difficiles, arguer à propos de son incompétence, en disant tout ce qu'il avait à dire avec esprit et convenance. Il a emporté sa réception à l'Académie comme un succès au théâtre, quoique ce ne fût nullement une comédie. Et M. Émile Augier, lui aussi, malgré sa circonspection, a voulu aborder cette grande et souveraine question de l'alliance des lettres et de la politique, dont M. de Salvandy était une personnification. En véritable homme de lettres, M. Émile Augier a voulu prouver que tout l'honneur de l'alliance était pour la politique, et comme il parlait devant d'anciens hommes d'état qui sont en même temps de grands écrivains, il a spirituelle-

ment ajouté qu'il ne faisait que leur retirer d'une main ce qu'il leur rendait de l'autre. L'auteur de *Gabrielle* a cherché à montrer comment l'œuvre des politiques périssait, ou subissait tout au moins d'incessans changemens, tandis que l'œuvre de l'écrivain survit à travers les âges, toujours la même, toujours marquée de l'empreinte primitive et originale. Les poèmes d'Homère existent encore : où sont les créations législatives de Solon et de Lycurgue? M. Émile Augier ne voyait pas qu'il ne résolvait nullement la question, il la déplaçait. M. de Salvandy définissait mieux un jour cette alliance, quand il disait que la bonne littérature était celle qui inspirait de vigoureuses pensées, et la bonne politique celle qui les faisait passer dans la pratique. Voilà comment l'une et l'autre marchent vers un même but avec un égal honneur, en se prêtant un mutuel secours et en doublant leurs forces, car si les vues de la politique s'agrandissent et s'élèvent par la supériorité de la culture littéraire, les lettres trouvent à leur tour comme une puissance nouvelle dans ce sentiment ferme et vigoureux que développe la familiarité avec toutes les choses réelles de la vie publique.

Il n'y a vraiment rien de littéraire dans la politique aujourd'hui, soit qu'on l'observe dans les faits généraux, soit qu'on interroge de plus près les détails de la vie des peuples. Les questions qui ont occupé la diplomatie, qui l'occuperont encore, sont momentanément suspendues. L'organisation définitive des principautés, les règlemens de la navigation du Danube, auront leur jour. Débattues par toutes les polémiques, ces affaires reviendront dans les délibérations diplomatiques, quand le congrès se réunira. Le conflit persistant entre l'Allemagne et le Danemark au sujet des duchés marche lentement de son côté. La diète de Francfort vient d'adopter des résolutions qui doivent être communiquées au cabinet de Copenhague, et c'est là nécessairement le principe de négociations nouvelles où tous les intérêts se trouveront en présence, pour arriver à une conciliation désirée par l'Europe, et aussi utile à l'Allemagne qu'au Danemark lui-même.

Veut-on voir la politique générale sous un autre aspect, il faut aller jusqu'à l'extrémité du monde, jusqu'aux Indes et en Chine. Là s'agitent encore des questions graves, celle du maintien de la prépondérance britannique dans les possessions indiennes, celle de l'extension de la civilisation dans le Céleste-Empire. On n'a point oublié que l'an dernier la Grande-Bretagne et la France envoyaient des plénipotentiaires en Chine. La France, il est vrai, n'était pas engagée, comme l'Angleterre l'était déjà, dans un conflit déclaré; mais elle avait à venger des griefs tels que le massacre de nos missionnaires, et elle avait aussi à réclamer en commun avec l'Angleterre des garanties pour les intérêts du commerce européen, des franchises plus étendues, qui seraient consacrées par de nouveaux traités. L'insurrection des Indes venait dans l'intervalle, et elle n'était pas propre à activer les opérations sérieuses que pouvaient nécessiter les circonstances. Depuis ce premier instant, les événemens semblent s'être précipités. Après des négociations inutiles engagées avec les autorités chinoises, les amiraux anglais et français ont pris une attitude plus menaçante; le blocus a été déclaré, et les forces unies des deux puissances se disposaient à diriger une attaque régulière contre Canton. L'action a aujourd'hui commencé. Si les Anglais en

viennent enfin à vider cette querelle avec la Chine, est-ce à dire qu'ils soient maintenant plus libres dans l'Inde? Leurs affaires sont-elles complétement relevées? Elles ont paru l'être un moment; l'illusion n'a point duré, elle s'est dissipée surtout lorsqu'on a vu que le ravitaillement de Lucknow, entrepris par le général en chef sir Colin Campbell, n'avait été qu'une opération extrême, imposée par les circonstances, faite pour délivrer une garnison héroïque, et suivie aussitôt de l'abandon de la résidence. La vérité est que la situation des Anglais semble aujourd'hui aussi difficile qu'elle l'a jamais été. Les soldats britanniques ont de tous les côtés des ennemis à combattre. Le royaume d'Oude tout entier est à reconquérir, et, ce qui est plus grave, l'insurrection, qui a commencé dans l'armée indigène, parmi les cipayes, se propage aujourd'hui dans la population. Une partie de l'Inde est un vaste champ de bataille où l'Angleterre n'occupe que le sol qui est sous ses pieds, et il n'est point douteux qu'un immense effort ne soit désormais nécessaire pour rétablir dans son premier prestige et dans sa force première la puissance anglaise dans l'empire indien.

Un changement presque prévu depuis quelque temps vient d'avoir lieu à Turin; mais ce changement, qui s'est accompli sans crise réelle et sans secousse, crée-t-il une situation nouvelle? Rien ne l'indique jusqu'ici; il y a un homme de moins dans le cabinet piémontais, et la politique reste ce qu'elle était. M. Ratazzi a quitté la position ministérielle qu'il occupait; c'est M. de Cavour lui-même qui s'est chargé du ministère de l'intérieur, et un autre membre du cabinet, M. Lanza, est passé aux finances. Cette modification semble s'être accomplie d'un commun accord et tout à fait de bonne intelligence. M. Ratazzi a déclaré dans le parlement qu'en quittant le pouvoir pour faire taire des accusations ou des préventions injustes, il ne cessait, comme député, d'être attaché à la politique du ministère. Le fait le plus clair, c'est que la force, la signification et l'importance du cabinet de Turin se concentrent de plus en plus en M. de Cavour, et le président du conseil saura sans nul doute conduire heureusement le Piémont dans la situation qui lui est faite, en maintenant une politique prudente et sensée à travers les passions et les rivalités des partis. Sans affaiblir M. de Cavour, la retraite de M. Ratazzi le laisse peut-être plus libre sous quelques rapports, et c'est là sans doute le seul point à noter.

Les crises sont malheureusement plus fréquentes et moins faciles à dénouer en Espagne, outre qu'elles tiennent à une infinité de causes plus confuses. Un nouveau ministère s'est formé à Madrid, c'est là le premier fait à remarquer. Le dernier ministère, présidé par le général Armero, n'a pu se soutenir et mettre à exécution son dessein de dissoudre le congrès. D'un autre côté, ce n'est point M. Bravo Murillo, élu président de la chambre, qui a été appelé par la reine : c'est M. Isturitz qui a reçu la mission de composer un ministère, et ce ministère existe; mais est-ce là un dénoûment dans la situation actuelle? On sait comment la lutte a pris naissance : elle s'est engagée entre le dernier cabinet, accusé d'inclinations trop libérales, et les oppositions de toute nature qui se sont coalisées dans le congrès; le nom de M. Bravo Murillo a servi de drapeau. L'opposition a réussi en portant à la présidence le candidat de son choix. Tout n'était point dit encore cepen-

dant. Le général Armero et M. Mon n'en étaient pas à prévoir qu'ils pouvaient rencontrer des obstacles dans le parlement, et ils s'étaient préparés à les vaincre; ils comptaient surtout les déjouer par la dissolution du congrès. Cette mesure a été effectivement proposée à la reine aussitôt après l'élection de M. Bravo Murillo, et, ce qui est mieux, elle a été signée. Que s'est-il passé depuis ce moment? Le général Armero, en se rendant peu après au palais, n'a point tardé, dit-on, à reconnaître, à la suite d'une entrevue avec le roi, que, même en dissolvant le congrès, il trouverait ailleurs des difficultés d'une autre nature, et que son ministère ne vivrait que d'une vie précaire, toujours disputée. Il a préféré remettre à la reine le décret de dissolution et se retirer immédiatement. C'est de là qu'est né le ministère présidé par M. Isturitz. Par malheur, M. Isturitz est un homme âgé, fatigué dans la politique, et dont les forces seraient sans doute peu à la hauteur d'une complication sérieuse. Ses collègues n'ont point figuré jusqu'ici aux premiers rangs de la politique; ce sont d'anciens gouverneurs de provinces ou des directeurs de ministères. La reine a préféré peut-être un cabinet ainsi constitué pour n'avoir point à subir la loi de la coalition parlementaire. La majorité du congrès, à son tour, se montre disposée à soutenir le nouveau ministère, ou du moins n'a pas ouvert la guerre contre lui, parçe qu'il lui suffit pour le moment d'avoir renversé celui qui existait. Que faut-il pour décomposer cette situation et faire surgir d'autres combinaisons? Il ne faut peut-être qu'une explication parlementaire où se décèlent les antipathies, un effort des ambitions rivales, un incident imprévu. Faible par lui-même, le ministère n'est pas plus fort par l'appui incertain que lui offrent les chambres; mais, en dehors ou au-dessus de ces détails où se perd la politique, et en sondant l'état actuel de l'Espagne, il y a un fait qu'on ne peut éluder, parce qu'il est évidemment la première cause et la source de toutes ces complications confuses et bizarres.

Le parti modéré a gouverné pendant longtemps l'Espagne avec suite et avec succès. Depuis quelques années, il est visiblement en proie à un travail indéfinissable qui lui a déjà valu un désastre, et qui l'affaiblit sans cesse. Ses organes proclament l'union du parti, et à chaque instant les divisions éclatent. Les plus sincères reconnaissent la nécessité d'un ralliement énergique, et tous les ministères sont successivement renversés. On a vu ce qui est arrivé avant la révolution de 1854. Le général Narvaez était d'abord au pouvoir; une opposition se formait contre lui et finissait par amener sa chute. M. Bravo Murillo prenait la direction des affaires, et bientôt il succombait sous les coups d'une formidable coalition libérale, organisée contre des projets de réformes politiques que ses adversaires ont depuis réalisés partiellement. Trois ou quatre ministères se succédaient, et l'Espagne glissait dans le désordre et l'anarchie. Depuis que la révolution de 1854 a disparu, que voyez-vous? C'est la même histoire qui recommence. Le général Narvaez est revenu au ministère, et il a eu une peine extrême à durer un an au milieu de tous les tiraillemens d'une politique assez incohérente. Le ministère du général Armero avait de justes et droites intentions; il comptait dans son sein M. Mon, qui ne passe pas pour un conservateur suspect; il vient de tomber néanmoins, et M. Bravo Murillo, renversé il y a cinq ans par une coalition, est réélu président des cortès par une autre coalition, où entrent des hommes

qui ont été contre lui autrefois. Au milieu de ces variations et de ces oscillations, on voit les ministères paraître et disparaître, les uns parce qu'ils sont réactionnaires, les autres parce qu'ils sont libéraux. Est-ce à dire que l'ensemble des doctrines du parti modéré n'existe plus, et que l'efficacité de ces doctrines n'ait pas pour elle la sanction de l'expérience? Le terrain net et précis du parti modéré espagnol, c'est toujours incontestablement la constitution de 1845; ce que l'Espagne a eu de paix depuis plus de dix ans, elle l'a dû aux principes conservateurs. Malheureusement c'est la cohésion qui manque parmi les hommes, et le parti modéré s'énerve dans un morcellement indéfini à travers lequel on distingue fort bien des velléités de réaction qui se dessinent sans oser s'avouer ouvertement, ou sans pouvoir atteindre leur but. On a souvent cherché les causes des désunions du parti modéré : il peut y en avoir beaucoup, et les passions personnelles seraient certainement du nombre; mais il en est une surtout depuis un an, c'est le congrès actuel, qui ne représente nullement l'opinion conservatrice dans ce qu'elle a de vrai et de sérieux, qui représente plutôt ces velléités de réaction dont nous parlions. Le ministère Isturitz n'est pas plus sûr de vivre avec ce congrès que le ministère auquel il succède, et si le parti conservateur espagnol veut garder l'ascendant que la force des choses lui a rendu, il est temps qu'il se reconstitue, qu'il retrouve ses idées, ses hommes et son activité.

On ne peut le nier, les affaires de l'Amérique ont un aspect tout particulier dans l'ensemble des choses contemporaines. Ce n'est pas un monde formé et régulièrement organisé, c'est un monde qui se forme et qui, en attendant, passe par toute sorte de péripéties, guerres de races et de castes, révolutions bizarres, crises matérielles, invasions de la force brutale. Tous les jours, on voit se succéder des épisodes nouveaux du nord de l'Amérique jusqu'aux gorges inaccessibles de la Bolivie, au sud du continent. Il s'est développé surtout depuis quelque temps aux États-Unis un fait que l'on connaît bien et qu'on ne saurait trop observer; une puissance nouvelle est née, c'est celle des flibustiers, des écumeurs de terre et de mer, cherchant partout un butin, une conquête à faire. Les flibustiers ont une théorie toute faite, d'après laquelle, lorsque deux races, l'une puissante, l'autre faible, vivent côte à côte, la première doit nécessairement absorber la seconde pour le plus grand bien de la civilisation, et pour remplir les fins de la Providence. Après cela, si on les flétrit d'un nom injurieux, ils s'en consolent en songeant qu'on voulut ridiculiser par le surnom de têtes-rondes les adversaires et les vainqueurs de Charles Ier d'Angleterre. Et voilà comment Walker, le *général* Walker, comme on l'appelle aux États-Unis, débarquait de nouveau, il y a peu de temps, dans le Nicaragua, d'où il avait été précédemment expulsé. Cet aventurier, qui, d'après le témoignage récent d'un voyageur, est petit, grêle, sans moustaches, avec des cheveux roux et des yeux verts, ne regardant pas en face, mais qui est doué d'une singulière audace, n'avait point eu de trêve qu'il n'eût organisé une expédition nouvelle contre le Nicaragua. Walker avait presque réussi; il avait trouvé de l'argent et des hommes, il avait échappé à la surveillance peu active des autorités de l'Union, et il était parvenu à mettre le pied sur le sol de l'Amérique centrale, à Punta-Arenas, après avoir déposé sur un autre point une partie de sa bande. Malheureusement l'audace n'a pas toujours sa récompense, et

c'est au moment où le chef des flibustiers se croyait le plus près du succès qu'il a été surpris par un événement imprévu. Un officier de la marine de l'Union, le commodore Paulding, voulant sans doute dégager la responsabilité morale et politique de son pays, est arrivé au lieu de débarquement; il a jeté quelques forces à terre et a sommé Walker de se rendre, ce que celui-ci n'a pas manqué de faire, tout en protestant contre un tel acte de violence. Walker a été transporté à l'isthme de Panama, d'où il a été expédié aux États-Unis, et la seconde conquête du Nicaragua s'est trouvée ainsi subitement interrompue.

Ce dénoûment inattendu, déterminé par l'intervention sommaire des forces américaines, a causé quelque sensation aux États-Unis; il soulevait surtout une question essentielle : le commodore Paulding avait-il agi en vertu d'instructions de son gouvernement? On pouvait le penser d'après les termes sévères dont s'était servi M. Buchanan dans son dernier message pour flétrir ce genre d'entreprises. Il était à croire que l'acte énergique du commodore Paulding une fois accompli serait sanctionné à Washington. Il n'en a rien été; c'est ici au contraire que l'affaire se complique. M. Buchanan, sommé en quelque sorte de s'expliquer, a parlé en effet : il a adressé un message au sénat, et ce message est assurément une des expressions les plus curieuses de la politique américaine. Le commodore Paulding est assez nettement désavoué. Il aurait eu le droit d'arrêter l'expédition en mer, il n'avait plus aucun titre pour aller chercher les flibustiers à terre, parce qu'il violait l'indépendance d'un état souverain. Qu'on remarque quelques-unes des singularités de cette situation. Il y a une flagrante violation de territoire tentée par des Américains; le commodore eût été digne d'éloge s'il l'eût arrêtée avant qu'elle ne fût consommée, il est digne de blâme parce qu'il l'empêche de se prolonger. Un seul état, le Nicaragua, aurait eu le droit de se plaindre de l'acte du chef de la marine fédérale; il n'élève, il n'élèvera aucune plainte, et c'est le gouvernement des États-Unis qui se plaint. Il n'est pas difficile de voir que M. Buchanan substitue une théorie abstraite de droit international à une question de fait tranchée dans un intérêt commun. De plus, si le commodore Paulding est désavoué, quel est le traitement infligé à Walker? Le *général* Walker, on le pense, n'a pas manqué de renouveler ses protestations contre l'acte illégal qui a si brusquement suspendu ses conquêtes. Il est allé à Washington, il a eu une entrevue avec le général Cass, secrétaire des affaires étrangères, puis tout a été dit. Arrêté un moment avant son expédition, il était aussitôt remis en liberté; rentré aux États-Unis après sa tentative, il conserve sa liberté, et plus que jamais il proteste de son intention de poursuivre ses desseins, de telle sorte qu'il est très permis de se demander où est la sanction réelle des déclarations de M. Buchanan en faveur de l'exécution des lois de neutralité de l'Union américaine, puisque ceux qui violent ces lois sont à l'abri de toute poursuite après comme avant. Tout ce qu'on peut voir en ceci, c'est le désaveu du commodore Paulding, qui a voulu maintenir dans toute sa force la neutralité américaine, fût-ce en risquant une légère violation de territoire suffisamment justifiée par les circonstances, et dont le Nicaragua ne peut que lui savoir gré.

Il est enfin dans le message de M. Buchanan une dernière pensée qu'il faut recueillir. Que dit à peu près le président des États-Unis? Walker est

sans doute coupable selon le droit, mais il est bien plus coupable encore au point de vue de l'intérêt *yankee*, parce que ses tentatives de vive force retardent ou contrarient l'expansion nécessaire et inévitable de la puissance anglo-américaine dans tout le nord du Nouveau-Monde. Avec la moitié des hommes que Walker a fait périr dans ses entreprises, une forte colonisation pouvait être établie dans l'Amérique centrale, et le pays eût été bien plus sûrement occupé sans que les nationaux eussent à se plaindre et sans que les gouvernemens étrangers eussent à intervenir. Au fond, comme on voit, le but est le même, si les procédés sont différens. Le plus clair est que Walker n'est qu'un turbulent désastreux qui évente tous les projets sans les conduire à bonne fin. Ce dernier message présidentiel est évidemment l'indice de la situation compliquée où s'est placé M. Buchanan. Comme chef du pouvoir, M. Buchanan ne peut se soustraire à l'autorité du droit public, il ne peut méconnaître les devoirs qu'imposent les lois de neutralité; mais en même temps il donne une satisfaction indirecte aux envahisseurs par le désaveu du commodore Paulding, et il flatte les passions de son parti en leur ouvrant une issue qu'il appelle diplomatiquement la colonisation; il fait mieux, il donne une consécration officielle à cette pensée dès longtemps connue de l'extension nécessaire de la race anglo-saxonne dans toute la partie septentrionale du nouveau continent.

L'Amérique centrale ne rend malheureusement que trop probable par ses divisions l'accomplissement de desseins si nettement avoués, et le Mexique, qui fait également partie de ces régions si ardemment convoitées, ne peut désormais opposer qu'une problématique résistance à l'ambition *yankee*. Le Mexique n'en est plus à dénombrer ses révolutions; il en compte une de plus aujourd'hui. Pour la république mexicaine, nous le disions récemment, une constitution votée est une constitution bien près d'être suspendue, et une constitution suspendue est bientôt supprimée. C'est ce qui vient d'arriver. Il y a quelque temps, à l'ouverture d'un nouveau congrès, le président, M. Comonfort, s'était fait décerner des pouvoirs extraordinaires. Lever des troupes, contracter des emprunts, suspendre les garanties individuelles, il pouvait tout, hormis aliéner une portion quelconque du territoire national. Cela n'a point suffi, à ce qu'il paraît, et le signal du nouveau changement a été donné à Tacubaya, résidence d'été des présidens mexicains, par la garnison elle-même, ayant à sa tête le général Zuloaga. Le *plan* de Tacubaya va prendre place dans l'histoire du Mexique à côté de tant d'autres *plans*. La dernière constitution, qui ne date que de 1857, et qui n'a jamais été appliquée au surplus, est purement et simplement abolie. Un nouveau congrès se réunira dans trois mois, sur la convocation du pouvoir exécutif, pour faire une autre loi fondamentale qui devra être soumise à la volonté nationale, et qui ne tardera pas sans doute à être également abrogée. D'ici là, tous les pouvoirs sont concentrés entre les mains du président. Voilà donc M. Ignacio Comonfort dictateur, comme l'a été Santa-Anna! Mais dans la situation actuelle du Mexique, au milieu des révoltes des Indiens, des soulèvemens de toute sorte, des divisions probables de l'armée, de la dissolution administrative et d'une indescriptible pénurie financière, que va-t-il faire de la dictature? Il n'a montré jusqu'ici qu'une capacité douteuse. S'il veut gouverner dans le sens du parti démocratique, qui l'a porté au pouvoir,

comment expliquer la dissolution d'un congrès qui appartenait tout entier à cette opinion? Se tournera-t-il vers les conservateurs et le clergé, ainsi qu'il paraît en avoir eu l'intention en quelques circonstances? Il risque de ne trouver de ce côté qu'une défiance extrême, si ce n'est une hostilité ouverte, née de toutes les mesures adoptées contre l'église. Il ne parviendra pas à désarmer toutes les insurrections qui agitent le pays, et qui, une fois de plus, se tourneront de préférence vers Santa-Anna. Dénué d'argent et de ressources de toute espèce pour faire face aux difficultés qui l'entourent, M. Comonfort aura-t-il recours aux États-Unis, en leur offrant la cession de l'isthme de Tehuantepec, de la Basse-Californie ou de l'état de Sonora? Rien n'est impossible; toutes les révolutions mexicaines servent les desseins des Américains du Nord. On comprend du reste en quelles extrémités est tombé un pays où de telles questions s'élèvent et sont publiquement débattues, au point que le dernier congrès ait cru devoir faire une réserve formelle en faveur de l'intégrité du territoire dans les pouvoirs extraordinaires qu'il avait donnés à M. Comonfort. La vérité est que M. Comonfort, pour être dictateur aujourd'hui, n'en est pas plus solide, et qu'il peut compter moins que jamais sur la durée d'un pouvoir qui rencontrera inévitablement des résistances de toute nature. C'est une de ces crises qui se succèdent périodiquement au Mexique, et qui vont seulement en s'aggravant tous les jours sous les coups répétés de cette terrible logique de la destruction.

Une constitution supprimée, une assemblée de moins, un dictateur de plus, des insurrections battues et qui recommencent jusqu'à ce qu'elles triomphent, ce sont là des faits qui se reproduisent fréquemment dans toute l'étendue des républiques hispano-américaines. Le Pérou, depuis plus d'une année, vit dans une confusion où se rencontrent presque tous ces phénomènes étranges. Il y avait à Lima, si l'on s'en souvient, une convention nationale qui s'était réunie à la suite de la dernière révolution pour faire une constitution nouvelle. A côté était un chef du pouvoir exécutif, le général Castilla, qui supportait impatiemment le contrôle d'une assemblée, et qui, poussé par le sentiment de son importance personnelle, tendait volontiers à la dictature. Entre le général Castilla et la convention péruvienne, il y avait une incompatibilité évidente, lorsque tout à coup une insurrection éclatait dans le sud à Arequipa, sous la direction du général Vivanco. Cette insurrection n'a nullement été victorieuse. Quand elle a voulu prendre l'offensive, elle n'a éprouvé que des revers, et l'an dernier le général Vivanco, après avoir tenté une expédition au nord du pays, était obligé de se replier précipitamment vers Arequipa; mais là l'insurrection s'est maintenue. Plusieurs généraux ont été envoyés pour étouffer ce mouvement, ils n'ont pas réussi. Le général Castilla a fini par aller se mettre lui-même à la tête de l'armée pour combattre les insurgés, il n'a pas été plus heureux jusqu'ici; il était récemment encore à peu de distance d'Arequipa, ayant laissé derrière lui à Lima le conseil des ministres pour le représenter, et la convention nationale, qui existait toujours, bien qu'elle eût depuis longtemps achevé la constitution. Or c'est dans cette situation que se passait à Lima une scène des plus étranges.

Un jour, la convention nationale étant réunie, un simple officier comman-

dant le poste du palais des représentans entrait dans la salle des séances et signifiait aux députés l'ordre de se retirer, parce que l'assemblée était dissoute. Vivement interpellé, l'officier répondait qu'il obéissait aux ordres de son chef, et, comme ses paroles étaient accompagnées d'une menace de l'emploi de la force, les députés se hâtaient de se disperser. Que voulait dire cette brutale expulsion? Qui avait pu prescrire un tel attentat? Aussitôt les principaux membres de la convention s'adressaient au conseil des ministres et le sommaient de s'expliquer. Les ministres, feignant la surprise peut-être plus qu'ils ne la ressentaient, se rejetaient sur un accès d'aliénation mentale dont aurait été subitement saisi le chef qui avait donné de tels ordres, et ils ajoutaient au surplus que cet officier était mis en état d'arrestation. Les membres du cabinet désavouaient à demi la tentative; ils ne la désavouaient qu'à demi, disons-nous, car le lendemain on apprenait que l'officier représenté comme prisonnier jouissait d'une pleine liberté, et des militaires parcouraient la ville en proférant des menaces, en déclarant que l'assemblée dissoute la veille ne se réunirait plus. La convention s'est tenue pour suffisamment avertie, elle n'a plus cherché à se réunir, elle s'est bornée à protester. La population de Lima est restée spectatrice impassible et indifférente de ces faits. La convention péruvienne, du reste, avait singulièrement contribué à sa propre ruine en se discréditant dans l'opinion. L'an dernier, dans un moment d'épidémie, elle se hâtait d'abandonner la capitale pour se réfugier en un lieu plus salubre, à l'abri de la contagion. Peu de temps avant sa dissolution, elle ne trouvait rien de mieux à faire que de voter une augmentation du traitement de ses propres membres. Elle est morte comme elle a vécu, sans prestige et sans pouvoir. Seulement que va-t-il arriver maintenant? Que les auteurs de la dissolution de l'assemblée, s'ils n'ont obéi à des instructions formelles, aient cru répondre aux vues secrètes du général Castilla, cela n'est guère douteux; mais Castilla, il nous semble, se trouve dans une situation assez embarrassante : s'il reste devant Arequipa, il ne peut guère exercer cette dictature, née un peu du hasard, qui flotte entre toutes les mains, et que d'autres essaieront peut-être de lui disputer; s'il revient à Lima, l'insurrection peut trouver dans cette retraite un surcroît de force. Ce n'est peut-être pas un dénoûment, ce n'est que le commencement de nouveaux désordres. Et si vous regardez un peu plus loin, une révolution vient également de s'accomplir dans la Bolivie. Le président, le général Cordova, a été renversé. La population et l'armée se sont réunies pour le rejeter hors du pouvoir et du pays. Le chef de l'insurrection, aujourd'hui président, est le docteur Linarès, qui a longtemps conspiré et renouvelé ses tentatives contre le général Belzu, prédécesseur de Cordova. Telle est la vie, l'étrange vie de ces contrées. Bienheureuses les républiques américaines où survit la paix, ne fût-elle qu'une trêve! CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Nous n'avons rien de bien important à signaler parmi les œuvres nouvelles de l'art musical. Une représentation extraordinaire, donnée le 14 janvier à l'Opéra pour le bénéfice d'un virtuose obscur, a été le signal d'un horrible et odieux attentat. Dieu soit loué, ces passions sauvages, qu'on pouvait croire disparues à tout jamais de la surface des nations policées, n'ont rien de commun avec l'art qui suscite les plus nobles sentimens du cœur humain. La fable antique, dans ses fictions profondes, qui contiennent toute une psychologie, nous représente Orphée domptant les bêtes féroces aux accens de sa lyre, pénétrant dans l'antre ténébreux du génie du mal et adoucissant ces cœurs que les prières des mortels n'ont jamais attendris :

> Et caligantem nigra formidine lucum
> Ingressus, manesque adiit, regemque tremendum,
> Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.

Détournons les yeux de ces abominations qui soulèvent la conscience universelle, et qui n'ont jamais produit, quoi qu'en disent les politiques étroits de l'école de Machiavel, que des désastres et des réactions qui perpétuent les discordes civiles.

Le Théâtre-Italien est toujours dans une situation des plus difficiles. Les débuts s'y succèdent sans relâche. Tous les pays de l'Europe fournissent à cette scène, autrefois privilégiée, des virtuoses de contrebande qui, ne sachant à quel dieu se vouer, viennent se donner en spectacle à Paris, où ils s'assurent quelque plume complaisante qui leur décerne un triomphe éphémère, en sorte que Rome n'est plus dans Rome, et que le Théâtre-Italien de Paris est devenu une espèce de caravansérail où l'on chante toutes les langues, excepté celle de Cimarosa et de Rossini. Cependant on a repris, il y a quelques semaines, à ce théâtre qui a été pendant un demi-siècle, le premier du monde, le délicieux chef-d'œuvre de *l'Italiana in Algieri*. Cela nous reporte à l'année 1813, où Rossini, âgé de vingt et un ans, après deux ou trois délicieux préludes, parmi lesquels se trouve *l'Inganno fortunato*, composait à Venise *Tancredi* pour le théâtre de la Fenice et *l'Italiana in Algieri* pour celui de San-Benedetto, qui n'existe plus. Heureux temps que celui où le génie dans sa fleur s'épanouit sans efforts, rit et chante comme un enfant divin qui n'a aucun souci des troubles de la terre! Voilà quels sont les vrais miracles de l'art, non pas de reproduire les tristes vicissitudes de la vie, mais d'élever l'esprit et le cœur à ce printemps éternel dont nous avons un pressentiment qui ne peut faillir. Pendant que l'Italie voyait s'accomplir les grands événemens politiques de 1813, Rossini faisait rire les Vénitiens de ce rire bienheureux que ne connaissent pas les autres peuples de l'Europe. Stendhal a très bien apprécié ce côté délicat du génie des Vénitiens et de la musique de *l'Italiana in Algieri*. « Quand Rossini, dit-il, écrivait *l'Italiana in Algieri*, il était dans la fleur du génie et de la jeunesse; il ne craignait

pas de se répéter, il ne cherchait pas à faire de la musique *forte*, il vivait dans cet aimable pays de Venise, le plus gai de l'Italie et peut-être du monde. Le résultat de ce caractère des Vénitiens, c'est qu'ils veulent avant tout, en musique, des chants agréables et plus légers que passionnés. Ils furent servis à souhait dans *l'Italiana;* jamais peuple n'a joui d'un spectacle plus conforme à son caractère, et de tous les opéras qui ont jamais existé c'est celui qui devait plaire le plus à des Vénitiens : aussi, voyageant dans le pays de Venise en 1817, je trouvai qu'on jouait en même temps *l'Italiana in Algieri* à Brescia, à Vérone, à Venise, à Vicence et à Trévise. » C'est pour la Marcolini que Rossini a composé le rôle délicieux d'Isabella, c'est pour Galli qu'il a écrit celui non moins remarquable de Mustafa. Un ténor qui n'était plus jeune, Gentili, chantait la partie de Lindoro, et un nommé Rosich, qui est mort en Amérique, où Garcia l'avait engagé, jouait le personnage de Taddeo. Galli, une des meilleures basses profondes qu'ait produites l'Italie, chanteur et comédien éminent qu'on a si longtemps admiré au théâtre Louvois, est mort à Paris il y a trois ans. Quant à la Marcolini, elle était née à Vérone, ainsi que la Malanotti, qui a créé le rôle de Tancredi. D'une physionomie charmante, et la cantatrice bouffe la plus parfaite qu'on ait entendue, la Marcolini vivait encore en 1854, à Prato, près de Florence. Voilà pour quels artistes Rossini a composé ce délicieux chef-d'œuvre de *l'Italiana in Algieri,* d'une gaieté si franche et si bénigne, tempérée d'une suave mélancolie. Savez-vous bien qu'il se dégage de la partition de *l'Italiana* comme un parfum exquis du génie de Mozart qu'aurait respiré celui de Rossini? On retrouve l'influence secrète et bienfaisante de l'auteur de *Don Juan*, non-seulement dans certains détails de l'instrumentation, comme l'emploi fréquent du basson dans certains passages que nous nous dispensons de citer, mais encore dans l'accent et la pureté sereine des mélodies. Écoutez, par exemple, ce petit fragment de trio que chantent Lindoro et les deux femmes qu'il tient par la main au commencement du finale du premier acte. C'est du Mozart avec son sourire baigné de larmes. On dirait un de ces petits trios que chantent les génies dans *la Flûte enchantée.* Il faut reconnaître que Stendhal a saisi cette parenté furtive des deux grands musiciens, car il dit en parlant du passage de *l'Italiana* que nous avons cité : « Jamais il n'y eut de chant plus frais et plus délicat que celui de Lindoro qui entre avec la femme du bey et son amie :

Pria di dividerci de voi signore.

« Voilà un effet que Mozart et Cimarosa peuvent envier. » Ce n'est pas mal pour un amateur. Du reste, Stendhal a assez bien apprécié tout l'opéra de *l'Italiana*, qui répondait à la désinvolture de son esprit et à son goût pour la vie facile de l'Italie. Avons-nous besoin de signaler les morceaux remarquables de cette partition, qu'on ne supposerait pas être âgée de quarante-cinq ans, tant il s'en exhale de jeunesse et de fraîcheur printanière? Quoi de plus gai et de plus facile que l'ouverture et l'introduction; l'air du ténor,

Languir per una bella?

le duo petillant de verve entre Mustafa et Lindor,

Se inclinassi a prender moglie,

que Galli et Bordogni disaient d'une manière si ravissante, tandis que MM. Bellart et Rossi en font une charge digne des tréteaux; — le duo si comique et si musical à la fois entre Taddeo et Isabella,

Ai caprici della sorte,

que Mme Alboni et M. Zucchini rendent avec un *brio* plein de charme? Quant au finale du premier acte, c'est un de ces chefs-d'œuvre de gaieté et de bouffonnerie incomparable, qui ne peut être conçu que par un compositeur italien. Donnez aux plus grands musiciens du monde ce thème si simple,

Va sossopra il mio cervello,

et il leur sera impossible d'en faire jaillir *il capo d'opera* que Rossini a bâti sur ces paroles insignifiantes. Voilà le triomphe de l'art musical appliqué au théâtre. Il lui suffit d'un simple canevas littéraire pour enfanter des merveilles, tandis que les compositeurs médiocres s'en prennent toujours à l'auteur du poème de l'impuissance de leur génie. Le finale du premier acte de *l'Italiana* laisse pressentir celui du *Barbier de Séville*, que Rossini écrira trois ans après, en 1816. Les géans vont vite. L'air de Taddeo,

Ho un gran poso sulla testa,

le quatuor de *l'éternument* et le trio si connu de *Papataci*, sans oublier l'air que chante Isabella, sont des morceaux de premier ordre qui remplissent le second acte de cet opéra délicieux, qu'un Allemand n'aurait jamais pu écrire, fût-il Mozart. Il n'y a que les Italiens qui sachent rire en musique, les Français ne peuvent que sourire.

Puisque nous parlons de sourire, disons un mot de la reprise de *Fra Diavolo*, qui a eu lieu le 4 janvier au théâtre de l'Opéra-Comique. Ce charmant ouvrage de M. Auber, qui en a tant commis de semblables et de plus jolis encore, a déjà vingt-sept ans d'existence. Il fut donné pour la première fois dans le mois de janvier 1830. La révolution de juillet en troubla le succès qui fut grand et qui n'a pas cessé de se reproduire depuis lors. Le principal rôle fut écrit pour Chollet, qui, sans être un chanteur d'un goût bien sûr, avait de l'entrain et une individualité piquante. *Fra Diavolo* a été traduit en italien et représenté au théâtre du Lycæum de Londres. M. Auber y ajouta des récitatifs et un trio pour voix d'hommes qu'il emprunta à sa partition des *Chaperons Blancs*. La musique de *Fra Diavolo* n'a rien perdu de sa grâce spirituelle et facile, et si M. Barbot avait une meilleure voix, ce n'est pas le talent qui lui manquerait pour rendre les parties difficiles du rôle principal, dont il est chargé. *Fra Diavolo* fait pressentir un bandit bien autrement audacieux et poétique qui viendra, en 1831, émerveiller le public parisien : nous avons nommé *Zampa*. Quoi qu'il en soit, la reprise de *Fra Diavolo* a été accueillie avec faveur par le public, que les compositeurs du jour laissent mourir d'inanition musicale. Le petit acte qu'on vient de donner tout récemment à ce même théâtre de l'Opéra-Comique, *les Désespérés*, est des plus insignifians en effet. La musique de cette bouffonnerie est de

M. Bazin, grave professeur d'harmonie au Conservatoire, qui n'abuse pas de la permission qu'on lui laisse d'avoir des idées et de la mélodie.

Le Théâtre-Lyrique est toujours plein d'activité. La direction vigilante de M. Carvalho ne recule devant aucune tentative, même hasardeuse, pour rencontrer une de ces bonnes fortunes qui deviennent de plus en plus rares par le temps de science extrême où nous vivons : je veux dire que le Théâtre-Lyrique cherche un compositeur qui soit autre chose qu'un musicien habile, estimé des connaisseurs et des experts assermentés près les tribunaux. Il croyait bien l'avoir saisi dans son nid, ce phénix des bois, lorsqu'il donna *les Nuits d'Espagne* de M. Semet, jeune compositeur inconnu partout ailleurs qu'à l'orchestre de l'Opéra, où il tient les baguettes du timbalier. Cet ouvrage des *Nuits d'Espagne*, où il y avait de la facilité et de l'entrain, semblait promettre un mélodiste un peu inexpérimenté qui viendrait, comme ce pauvre Monpou de regrettable mémoire, chanter sur sa guitare à trois cordes :

Gastibelza, l'homme à la carabine,

ou bien :

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au teint bruni?

Mais non : M. Semet se trouve être un artiste fort bien élevé, qui sait le pourquoi des choses, et à qui il manque non pas la langue, qu'il a fort bien pendue, comme on dit, mais des idées qui ne sortent pas de la grande officine du Conservatoire. *La Demoiselle d'honneur*, opéra en trois actes, qu'on veut bien qualifier de comique je ne sais trop pourquoi, a été représentée le 30 décembre, et n'a pas répondu aux espérances qu'on avait pu concevoir de M. Semet. Je n'insisterai pas sur l'*imbroglio* fastidieux qui a servi de thème au jeune compositeur. Quand on a des idées, on trouve toujours une place pour les mettre, et il n'y a que les impuissans qui s'en prennent au *libretto* de leur stérilité. Mozart, Weber, Beethoven, Rossini ont fait des chefs-d'œuvre avec des contes de Barbe Bleue. Qu'est-ce donc que *la Flûte enchantée*, le *Freyschütz*, *Fidelio*, *Matilde di Shabran*, *Ricciardo e Zoraïde*, etc., sinon de mauvais mélodrames à faire peur aux enfans? Tout le premier acte de *la Demoiselle d'honneur* est, à peu de chose près, non avenu. On y sent l'effort et une large dose d'imitation de la manière de M. Auber, ce qui semble contradictoire. M. Semet use et abuse de l'emploi de la pédale dans l'harmonie et de la petite flûte, qui ne cesse de caqueter au-dessus de l'orchestre. Le finale du premier acte aurait pu devenir un morceau de maître, si le compositeur eût développé l'idée qu'on voit poindre lors de la remise du billet mystérieux à chacun des cavaliers. M. Semet a tourné court, en reprenant brusquement la marche qui avait déjà servi à annoncer l'entrée de la reine, et n'a pas donné suite à une situation qui était éminemment musicale. Pour ne pas être trop sévère, on peut encore signaler, au premier acte, une partie du duo que chante Tavannes avec sa sœur de lait, la petite Reinette. Au second acte, il y a un assez joli chœur pour voix de femme, une agréable ballade sur ces vers bien connus de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose...

qui est heureusement accompagnée surtout, puis un trio syllabique tout à fait dans le style de M. Auber, et le grand duo dramatique, trop dramatique, entre Hélène et son époux Tavannes, duo qui renferme quelques bonnes parties. Au troisième acte, on applaudit d'assez jolis couplets, que chante Mlle Faivre, et un chœur pour voix d'hommes, qu'on entend derrière les coulisses. Que M. Semet ne se décourage pas toutefois : il a du talent, et voilà que son nom s'est ébruité dans le public. Le reste viendra peut-être, car il ne faut qu'une bonne occasion pour s'inscrire en faux contre la critique la plus sévère. L'exécution de *la Demoiselle d'honneur* est assez bonne dans les ensembles. M. Balanqué serait un marquis de Mendoza parfait, s'il ne chantait pas faux de la plus mauvaise voix du monde. Une jeune personne, Mlle Marimon, s'est produite pour la première fois dans le rôle de la petite Reinette, qu'elle joue avec naturel. Élève de M. Duprez après avoir été dans la classe de Mme Damoreau, Mlle Marimon a une gentille petite voix de soprano aiguë qui manque un peu de timbre, si ce n'est de flexibilité. Mlle Marimon a été fort bien accueillie du public, et, si elle veut modérer son ambition et ne pas dépasser la mesure de ses forces, comme cela lui est arrivé déjà dans le grand air du troisième acte, elle peut devenir une cantatrice utile et agréable.

En fait de tentatives audacieuses, parlons un peu de celle de M. Gounod, qui n'a pas craint de se mesurer corps à corps avec le génie de Molière, non pas le génie de Molière réduit et accommodé pour les besoins de l'art musical, mais avec la prose même du *Médecin malgré lui*. Mozart, Paisiello, Rossini et tant d'autres ont bien eu la velléité de se faire tailler des *libretti* d'opéra dans les comédies de Beaumarchais; mais je ne vois pas dans l'histoire un seul exemple d'un grand compositeur qui ait eu l'idée de prendre le texte même du *Barbier de Séville* ou du *Mariage de Figaro*, pour en faire le thème de ses propres inspirations. Pourquoi n'ont-ils pas osé faire ce qui a paru tout simple à M. Gounod? Avons-nous changé les lois constitutives de l'art musical, comme Sganarelle prétend qu'on a changé la place du cœur? Malgré tout ce qu'affirment les beaux esprits sur l'immense supériorité de notre siècle, je suis disposé à croire, avec le bonhomme Géronte, que nous avons le cœur juste à la même place où l'avait notre père Adam, et que l'art musical a des exigences qui veulent être respectées. Ce n'est pas à M. Gounod que j'apprendrai que la musique est avant tout une langue de sentiment, qu'elle est une peinture libre de l'imagination, sans qu'aucun type extérieur l'oblige à une imitation matérielle trop prolongée. Ce que peut la musique dans ce genre d'onomatopées qui ravit les vaudevillistes est si peu de chose, si puéril, que ce n'est pas la peine d'en parler. Pour un ou deux effets sublimes qu'on trouve dans la *Symphonie Pastorale* de Beethoven, il y a dans les œuvres des compositeurs médiocres une foule de coucous, de cailles et de merles mal embouchés, indignes de la peine qu'on s'est donnée pour imiter leur ramage ridicule. Où sont-ils, les compositeurs de musique de piano qui, au commencement de ce siècle, faisaient des sonates sur la bataille de Marengo ou d'Austerlitz, comme ce pauvre Steibelt, qui était pourtant un homme de talent? Il n'est plus question de ces pauvretés, qui faisaient les délices des grandes dames du consulat et de l'empire, tandis qu'on joue et

qu'on jouera toujours les sonates ou fugues de Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Hummel, Chopin, et *tanti altri!*

En s'attaquant à la prose hardie et si fortement colorée de Molière dans *le Médecin malgré lui*, M. Gounod s'est mis dans l'alternative ou de faire un chef-d'œuvre qui absorbât et fît oublier le texte original, ou bien d'établir une lutte entre l'esprit de Molière et l'esprit du compositeur, obligé de s'exprimer dans une langue où l'esprit des mots et les sous-entendus n'existent pas. M. Gounod n'aurait pas été plus téméraire, si, obligé d'exprimer ses idées en vers alexandrins, il eût accepté une discussion avec un homme de génie qui aurait parlé librement en prose. La musique, étant surtout puissante par son coloris, ne supporte pas à côté d'elle un texte qui, avec la précision de l'idée, que la musique ne peut avoir, aurait encore la qualité qu'il appartient à l'art musical de donner à la parole. Il n'est donc pas vrai, comme le croient les gens du monde et les littérateurs, que de beaux vers puissent être d'un plus grand secours à l'inspiration du compositeur et à l'effet général que des rimes ou de la prose ordinaires, contenant l'expression d'un sentiment, d'un caractère ou d'une situation. *Polyeucte, Athalie* ou *Tartufe*, fussent-ils écrits pour les besoins de la musique moderne, ne vaudraient pas pour un compositeur dramatique un bon *scenario* de M. Scribe. Il est élémentaire de dire que deux effets qui se disputent l'attention de l'auditeur ne concourent pas à un bon effet général. Il y a un de ces élémens qui doit être subordonné à l'autre, et dans un drame lyrique c'est à la parole d'obéir à la musique. Nous pouvons affirmer tout d'abord que M. Gounod n'a pas réussi à faire du *Médecin malgré lui* ce que Rossini a fait du *Barbier de Séville*, et Mozart du *Mariage de Figaro*, c'est-à-dire qu'il n'a pu vaincre le redoutable adversaire qu'il s'était imprudemment donné pour appui. Voyons alors quel est le vrai mérite du travail distingué de M. Gounod.

L'ouverture, qui débute par une phrase confiée aux violons, où l'auteur a ingénieusement imité la manière de Lulli, contemporain et collaborateur de Molière, devient tout à coup une sorte de fragment de symphonie d'un travail délicat, mais qui ne renferme pas une idée assez saillante dont on puisse saisir le caractère et apprécier le développement. Cette ouverture, qui ne dit rien à l'imagination, finit comme elle avait commencé, par la phrase empruntée au style de Lulli. Le duo qui s'engage entre Martine et Sganarelle dès la première scène, car les arrangeurs anonymes n'ont fait que mettre des rimes à la prose de Molière en lui conservant d'ailleurs sa couleur et sa propriété, ce duo n'est qu'une scène dialoguée fort insignifiante. L'air que chante Martine immédiatement après les coups de bâton reçus et pardonnés est une spirituelle imitation de la vieille musique française, particulièrement de celle de Monsigny dans son *Déserteur*. Ce qui est tout à fait piquant, ce sont les couplets de Sganarelle :

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Vos petits glougloux!

Dans ce genre d'imitation des phénomènes matériels, qui produit sur le pu-

blic français l'impression inévitable d'un tableau d'intérieur de cuisine sur une ménagère enchantée de reconnaître tous les ustensiles dont elle se sert chaque jour, M. Gounod a été habile et spirituel. Il y a dans l'accompagnement de jolis détails d'instrumentation, et ces couplets, que le public a voulu réentendre, sont bien supérieurs au trio entre Sganarelle, Valère et Lucas. Cela manque de rondeur, et surtout de gaieté. Il y a trop d'esprit dans l'accompagnement, et M. Gounod ne trouvera pas mauvais que nous préférions celui de Molière. Le premier acte finit par un double chœur d'hommes et de femmes dont la fusion ne manque pas de vigueur.

La romance pour voix de ténor que chante Léandre au second acte est insignifiante comme mélodie; mais l'accompagnement en est heureux, et rappelle celui de la romance de *Don Juan, — Deh! vieni alla finestra.* — Après de jolis couplets chantés par Jacqueline, la nourrice, arrive la grande scène de la consultation, qui amène un sextuor où l'on remarque des parties estimables, mais dont l'ensemble est à peu près manqué. C'est dans une scène semblable qu'il aurait fallu un de ces morceaux de maître comme le sextuor de *Don Juan,* le quintette du second acte du *Barbier*, la scène de la vente dans *la Dame-Blanche*, ou, mieux encore, comme le finale de *la Gazza ladra* ou celui des *Nozze di Figaro!* Il fallait absolument encadrer tous ces détails du génie incomparable du grand comique dans une forme musicale ample et souple où l'auditeur pût trouver la traduction idéale de l'esprit et des saillies de caractère que la musique est impuissante à rendre. On ne peut louer dans ce sextuor mal bâti que la *strette* de la conclusion. Nous en dirons à peu près autant de la scène de bergerie qui termine le second acte, et qui ne produit aucun effet. L'acte suivant commence par un joli chœur de voix d'hommes, — *Salut à monsieur le docteur,* — dont la phrase est à la fois musicale et parfaitement en situation; puis vient un duo entre Sganarelle et Jacqueline, qui est, à notre avis, le meilleur morceau de la partition, parce que le musicien, en profitant de la situation tracée par le poète, a substitué son inspiration à l'esprit du texte original, et l'a fait oublier. Tel n'est pas le mérite du quintette qui suit, et qui rappelle un grand nombre de détails déjà entendus dans le courant de l'ouvrage.

Il est évident qu'il y a de grandes qualités de facture dans la partition que nous venons d'analyser, mais on n'y trouve pas ce qui était absolument nécessaire pour que la tentative de M. Gounod eût un plein succès : de l'originalité, et surtout de la gaieté. M. Gounod est un compositeur d'un rare mérite, qui n'a pu vaincre, par l'inspiration de sa muse, le redoutable génie contre lequel il s'est imprudemment mesuré. Il y a beaucoup de finesse et infiniment d'esprit dans le travail ingénieux du compositeur; néanmoins mais on se prend souvent à regretter qu'il vienne interrompre le simple discours de l'auteur original. Or c'est là un signe que la victoire du musicien n'est pas complète. Quoi qu'il en soit du succès du *Médecin malgré lui* et de l'avenir qui attend M. Gounod, nous sommes forcé de dire qu'il n'est pas encore complétement sorti de la pénombre qui voile depuis dix ans sa jeune renommée. L'ouvrage est monté avec soin au Théâtre-Lyrique. Les chœurs sont excellens. M. Meillet se fait applaudir dans le rôle de Sganarelle, ainsi que Mlle Girard dans celui de Jacqueline.

Aimez-vous à voir lever l'aurore, allez donc vers neuf heures du soir au petit théâtre des Bouffes-Parisiens entendre *Bruschino o il figlio per azzardo*, un bijou, *una burla*, échappé des mains immortelles de Rossini en cette année mémorable de 1813, qui vit naître à la fois *Tancredi* et *l'Italiana in Algieri*. Engagé à écrire pour un petit théâtre de Venise qui s'appelait *San-Mose*, où il avait donné successivement *la Cambiale di Matrimonio*, *l'Inganno felice* et *la Scala di Seta*, trois drôleries parmi lesquelles *l'Inganno felice* est un petit chef-d'œuvre, Rossini, qui devait bientôt porter son génie au grand théâtre de la Fenice, eut à supporter l'humeur jalouse de l'impresario de San-Mose. Celui-ci, pour se venger de l'inconstance du jeune maestro, lui fit donner le plus mauvais *libretto* possible, celui de *Bruschino*. Rossini, après l'avoir parcouru, dit en riant à son collaborateur : « Je vous prouverai que je suis plus fort que vous, en faisant de la musique encore plus détestable que votre *poema*. » Telle est l'histoire de *Bruschino*, qui précéda de quelques semaines l'avénement de *Tancredi*, et dont le manuscrit original est entre les mains d'un dilettante vraiment distingué, M. le prince Poniatowski. *Bruschino* n'a été représenté que deux fois devant le public vénitien, qui, dès les premières mesures de l'ouverture, manifesta sa mauvaise humeur. Stendhal se trompe en attribuant à *la Scala di Seta* la plaisanterie des coups d'archet frappés sur le fer-blanc qui entoure la lumière des musiciens de l'orchestre. Cette haute bouffonnerie musicale se trouve marquée à la *trentième mesure* de l'ouverture de *Bruschino*. Cette jolie petite partition contient après l'ouverture un *duettino* pour soprano et ténor, un autre duo pour ténor et baryton, où l'on retrouve les germes du duo du *Turc en Italie*, — *per piacere alla signora ;* — un air de basse dont les difficulté vocales sont une malice du maestro à l'encontre du pauvre Raffanelli, qui était vieux et dans l'impuissance de rendre le plus léger *gorgheggio*; puis viennent un air de soprano avec accompagnement obligé de clarinette, un trio, un charmant quatuor et le finale, qui annonce tout ce que Rossini fera dans ce genre où les Italiens n'ont pas de rivaux. La pièce a été arrangée avec goût par M. de Forges, et les pantins du théâtre des Bouffes-Parisiens ne la chantent pas trop mal. *Bruschino* de Rossini et *l'Impresario* de Mozart vaudront à M. Offenbach le pardon de bien des péchés de sa composition.

Nous ne pouvons mieux terminer ce résumé très rapide des nouveautés musicales que par l'annonce d'une bonne nouvelle. Il vient d'arriver à Paris une famille d'artistes éminemment intéressante, dans laquelle on remarque surtout une petite fille de six ans, Mlle Juliette Delepierre, qui est une vraie et charmante merveille ! Elle joue du violon comme le faisait Marie Milanollo, avec un *brio*, une assurance, une justesse d'intonation et un sentiment où l'on reconnaît le doigt de Dieu. Ses petits yeux noirs scintillent comme deux escarboucles et révèlent la flamme divine dont son cœur inconscient est rempli. Mlle Juliette Delepierre sera bientôt connue et admirée dans tous les salons de Paris.

P. SCUDO.

V. DE MARS

pe-
, un
née
ert.
où il
e et
etit
âtre
ose.
r le
par-
plus
otre
ines
ains
n'a
pre-
il se
chet
tre,
sure
l'ou-
ba-
cere
alice
uis-
rano
or et
liens
rges,
mal.
ch le

autés
Paris
rque
vraie
Mila-
senti-
illent
r in-
mirée
o.